



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

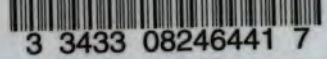
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

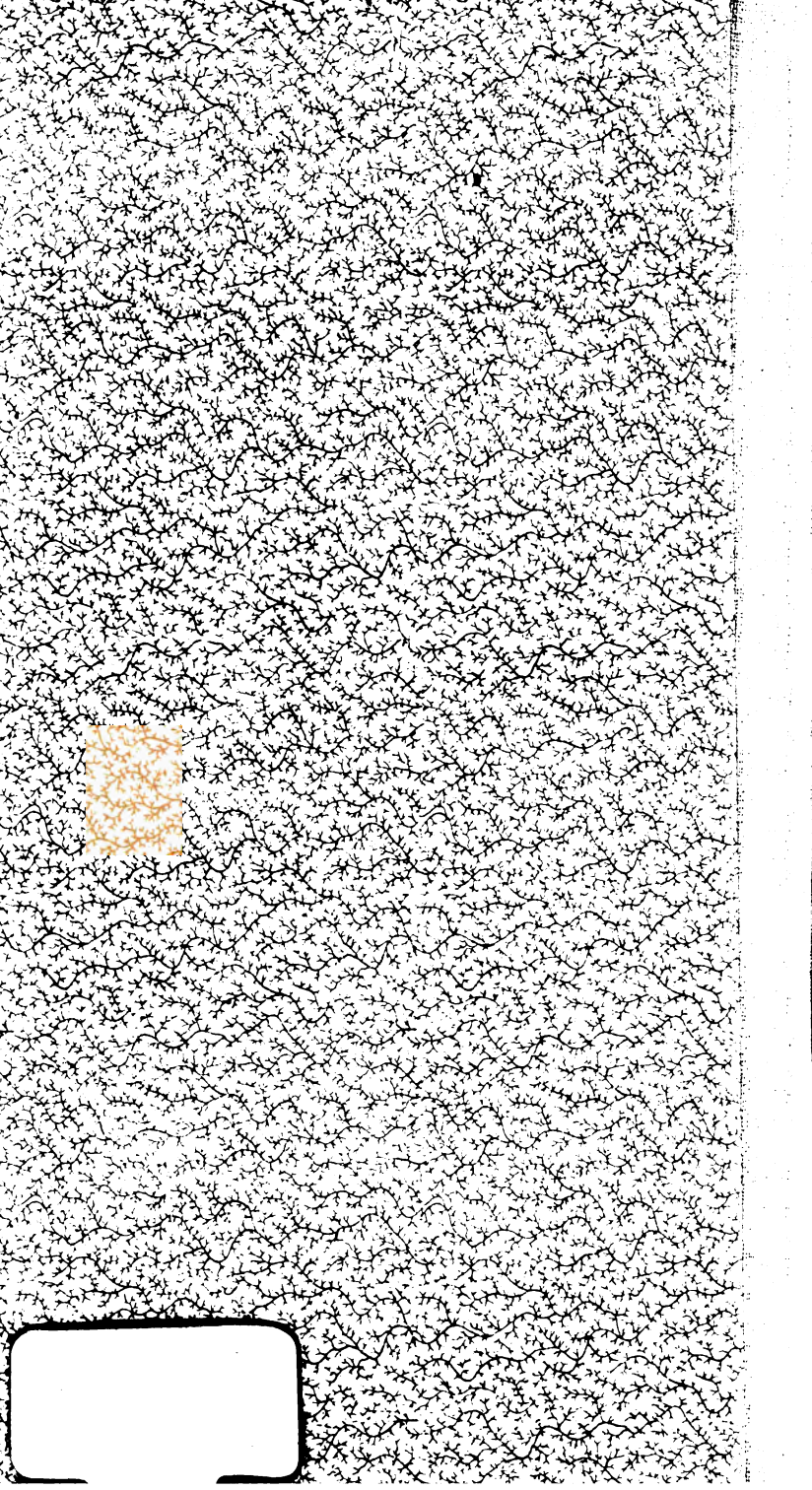
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

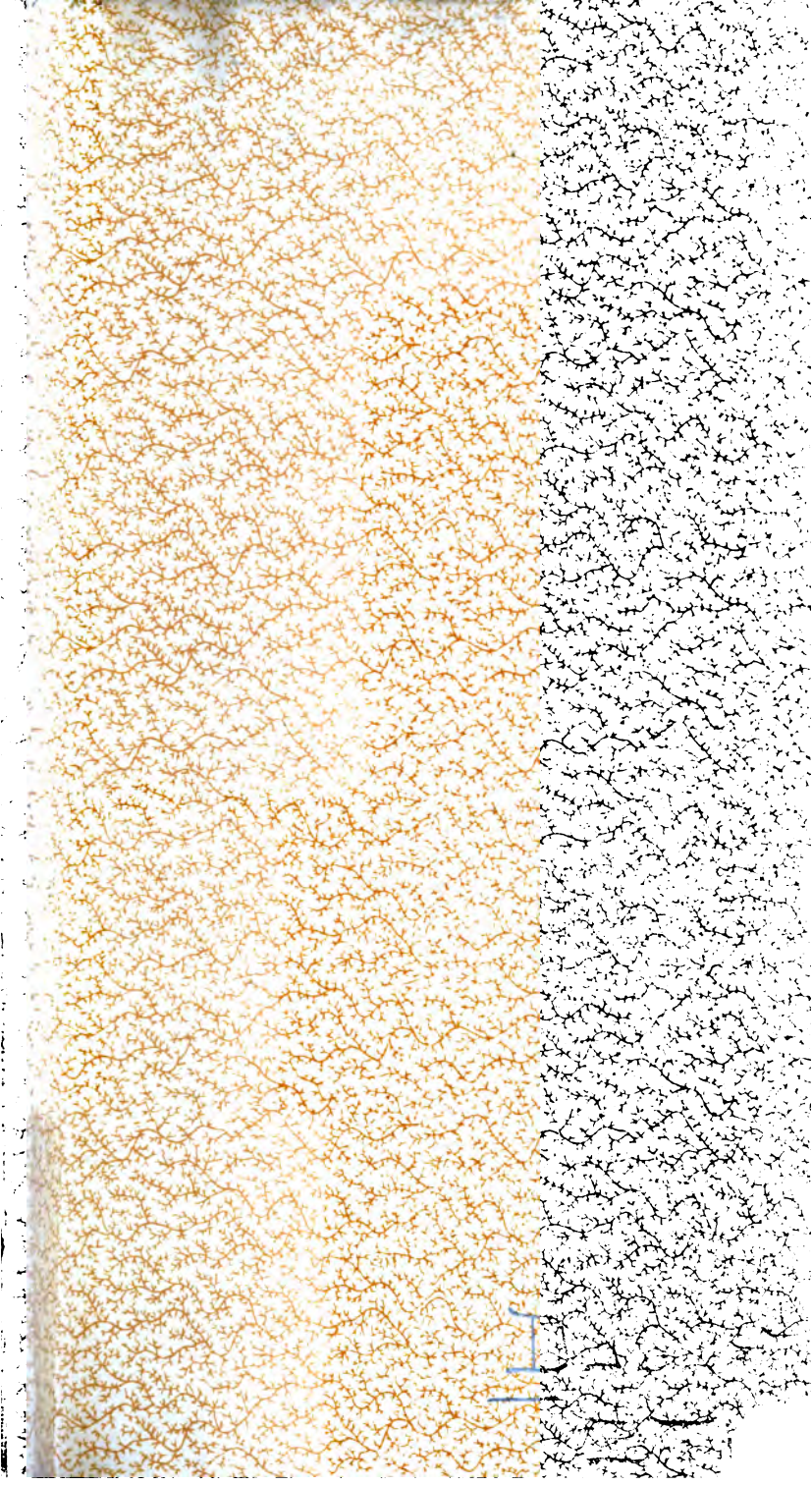
À propos du service Google Recherche de Livres

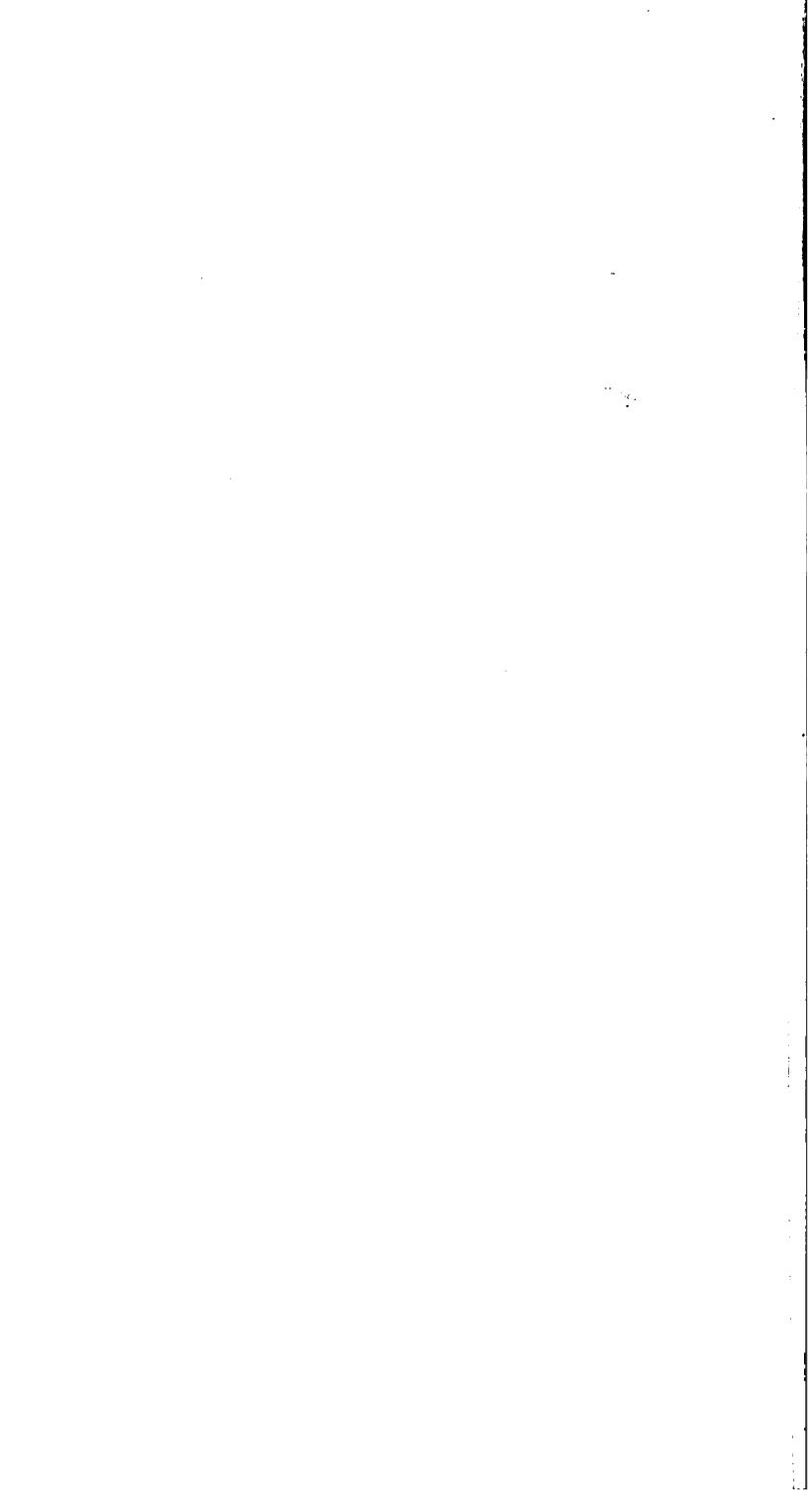
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



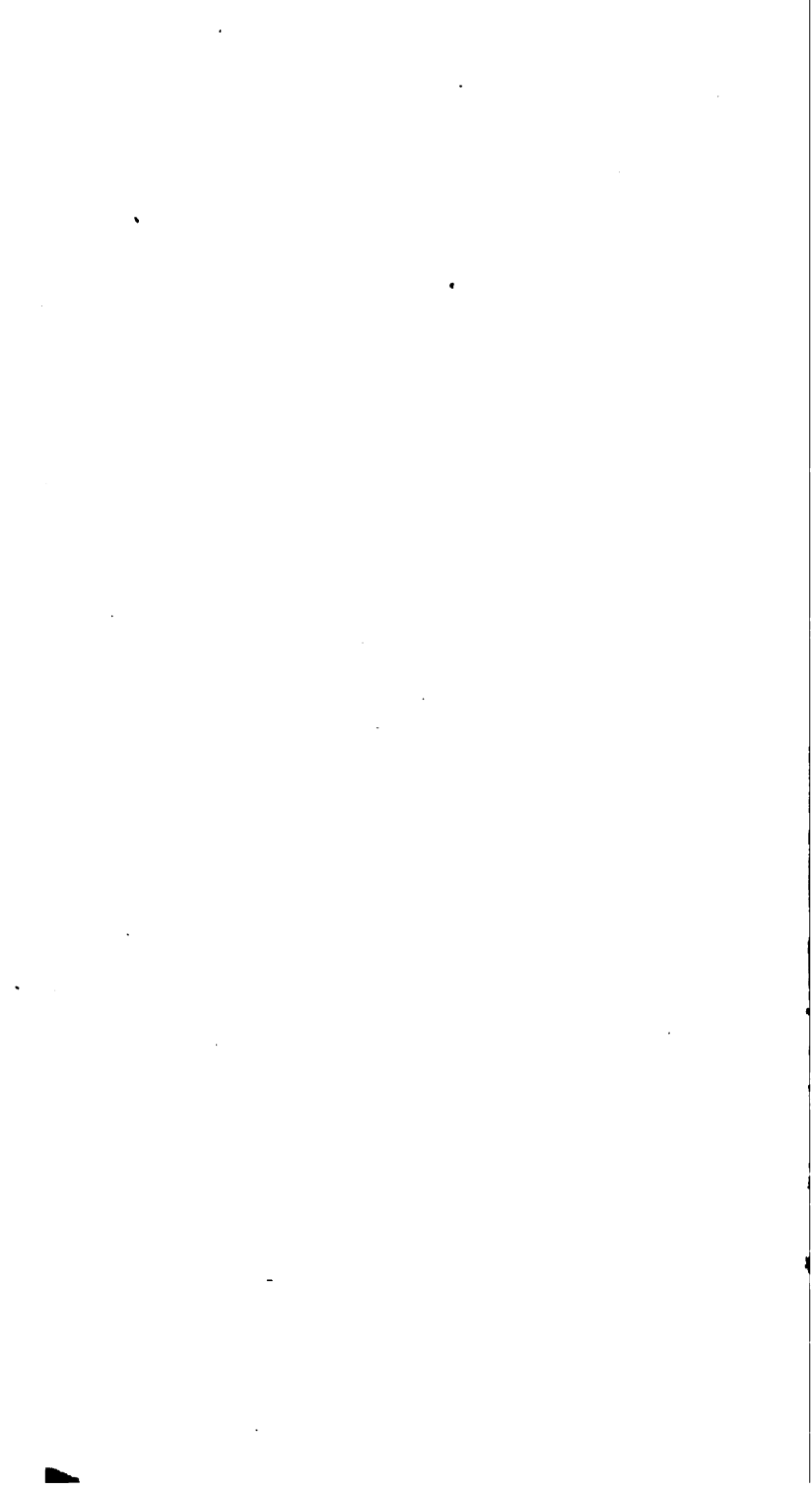
3 3433 08246441 7





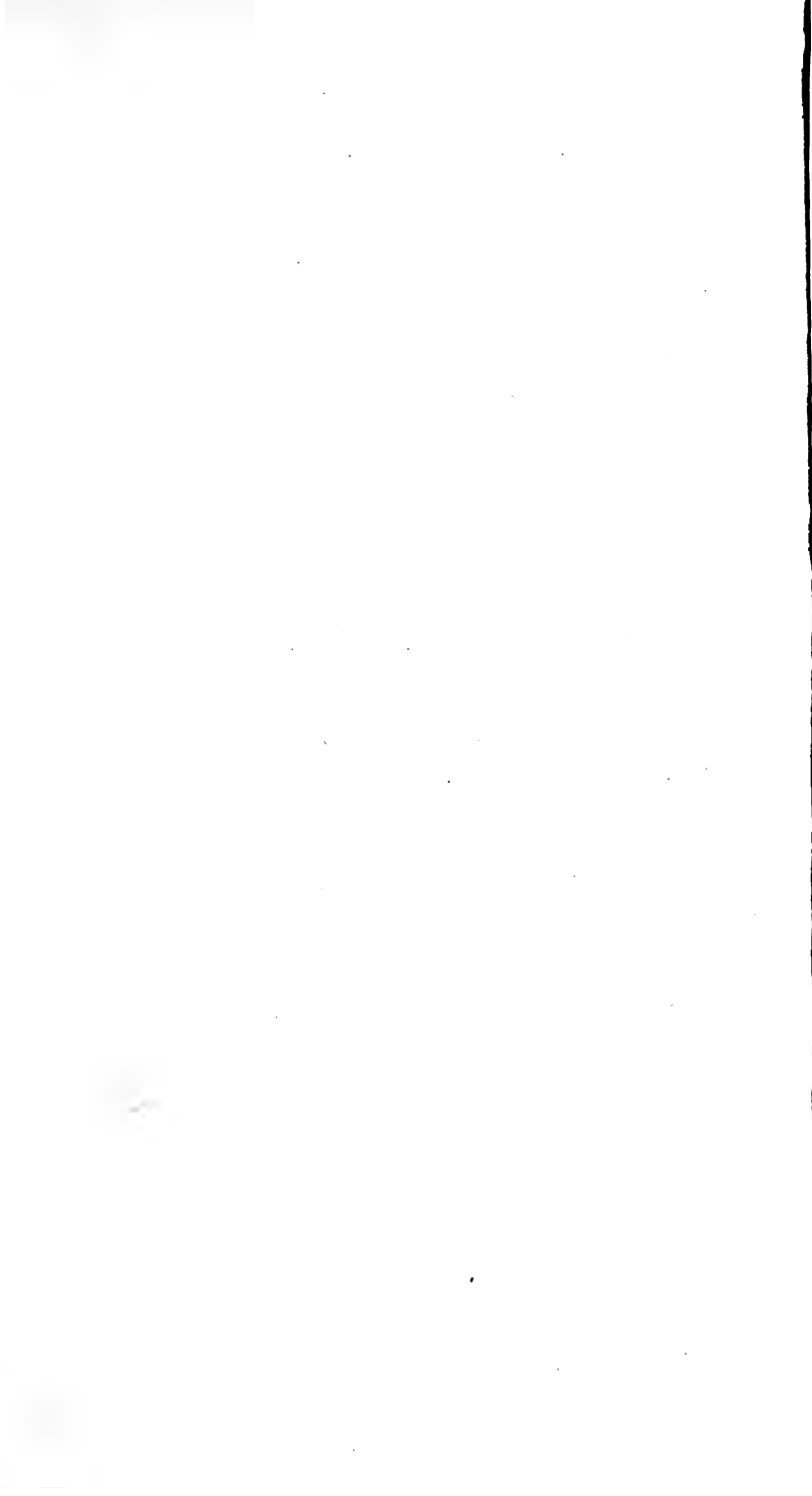






~~1144 A²~~

BTH



LES
ORIGINES,
TOME I

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

THE

ORIGINALS

THE

ROYAL
CLUB
VICTORIA

LES ORIGINES,
OU
L'ANCIEN GOUVERNEMENT
DE LA FRANCE,
DE L'ALLEMAGNE
ET DE L'ITALIE:

O U V R A G E H I S T O R I Q U E ;

**QU'ON VOIT, DANS LEUR ORIGINE, LA ROYAUTE ET SES
ATTRIBUTS, LA NATION ET SES DIFFÉRENTES CLASSES,
LES FIEFS ET LE VASSELAGE, LES DIGNITÉS, LA HIÉ-
RARCHIE, LES IMMUNITÉS ECCLÉSIASTIQUES ET LES
DOMAINES, LA MILICE ET LA CHEVALERIE, LA JUSTICE
DISTRIBUTIVE; LA COMPÉTENCE DES TRIBUNAUX, LEUR
FORME; LES PARLEMENS, LES AUTRES COURS SOUVE-
RAINES, LES ÉTATS GÉNÉRAUX, LA PAIRIE, LA LÉGIS-
LATION, ET LES COUTUMES.**

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE.

TOME PREMIER.

Louis Gabriel, comte Dubouché, Langue

A LA HAYE;

ET SE TROUVE A PARIS;

Chez LETELLIER, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 27.

M. DCC. LXXXIX.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

ON A CRU pendant long-temps , que les Allemands étoient la seule nation qui eût un Droit public , comme si par-tout où il y a des Loix , il n'étoit pas possible de faire de leur analyse , de leur combinaison & de leur histoire , un corps de science , qui n'est autre chose , que le Droit public de chaque pays. L'existence d'un Droit public ne suppose donc pas une constitution ; plutôt qu'une autre ; elle suppose seulement , qu'une nation n'est pas dans cet état de barbarie , qui précède toute espèce de législation. Mais si l'on considère le Droit public comme une science , j'avouerai que nous en ignorons les principes & la méthode , & que , si les secours ne nous manquent pas absolument pour le tirer du néant , nous avons négligé jusqu'à présent d'en faire usage. Ce n'est cependant pas une entreprise aussi impossible , que bien des gens se l'imaginent. La multitude de nos Loix , qui en fait la principale difficulté , en assure en même temps l'exécution. J'ai tâché de fraier la route. Si je me suis égaré , j'aurai du moins fait voir qu'on peut marcher ; si au contraire, le succès a justifié

ma témérité , cet ouvrage pourra servir de base à l'Histoire de notre Droit public , aussi bien qu'à celle du Droit public d'Allemagne , & d'Italie. Mais avant que d'expliquer quel en est le plan , je dois établir l'utilité , dont peut être la connoissance du Droit public en général , & de ses différentes branches en particulier.

On a bien défini la politique , quand on a dit qu'elle est « l'art de prévoir & de prévenir » ; on a aussi déterminé son objet avec précision , quand on l'a fait consister dans « la prospérité » présente & future d'un Etat ».

Ajoutons une troisième reflexion. C'est que « rien ne contribue tant au bonheur intérieur » d'un Etat , que l'exactitude avec laquelle on » maintient ses anciennes Loix , & la sagesse » avec laquelle on lui en donne de nouvelles ». Ainsi on peut envisager la prospérité d'un Etat , sous deux faces. Il est heureux , quand il n'a rien à craindre , pour le présent , de ses voisins ; & que l'habileté des Ministres qui le gouvernent , le met en assurance pour l'avenir. Sous ce point de vue , *prévoir* les événemens qui peuvent diminuer ou accroître la puissance relative de nos Voisins ; *prévenir* les uns & les autres , en favorisant les premiers , & en détournant les derniers , ou du moins , en prenant des

précautions pour en diminuer l'inconvenient ; c'est-là en partie , en quoi consiste l'art de la politique. Mais par la même raison , elle consiste encore , à *prévoir* & à *prévenir* les événemens qui pourroient diminuer la puissance relative de l'Etat dont on tient les rênes en main ; & ceci nous rappelle à la seconde face , sous laquelle on peut envisager la prospérité d'un Etat.

Un Etat est heureux , quand sa constitution est vigoureuse ; quand les Loix , qui en sont le nerf , ont toute leur force , & que rien ne gêne leur action ; quand elles sont parfaitement relatives les unes aux autres , & qu'elles se prêtent un mutuel secours. Pour juger si un Etat est dans cette position heureuse , il faut connoître parfaitement ses Loix , & avoir bien saisi l'esprit de sa constitution ; c'est d'après la connoissance de cet esprit , qu'on doit redonner de la vigueur à certaines Loix ; modérer celles dont la trop grande force pourroit altérer le système ; rétablir enfin les rapports & l'harmonie , en quoi consiste la force intérieure de l'Etat. Quand au contraire , on ne s'occupe que du besoin présent , on fait des Loix au hazard ; ces Loix se trouvent en contradiction avec les anciennes institutions ; & dès-lors , on

s'est mis dans le cas d'opter , entre l'abrogation des unes , & l'abolition des autres , c'est-à-dire , qu'il faut , ou défaire ce qu'on a fait , ou changer entièrement la constitution. Comme ce changement n'est pas ordinairement l'objet qu'on s'est proposé , il résulte de la nouvelle législation , des inconveniens encore plus grands , que ceux auxquels elle auroit dû remédier ; les puissances de l'Etat ne sont plus entr'elles dans un juste équilibre , & si le Législateur emploie encore des remèdes aussi peu relatifs à l'esprit de la constitution , que l'étoient les premiers , la puissance que les nouvelles Loix ont favorisée , acquiert de nouvelles forces , pour s'accroître au dépens des autres. La résistance de celles-ci , paroît augmenter le mal , tandis qu'elle en devroit être le remède ; & si la corruption est déjà portée à un certain point , le Législateur , toujours plus embarrassé , fait toujours de plus grandes fautes ; il faut alors qu'il revienne sur ses pas , & qu'il travaille à se rapprocher de l'ancien système ; sinon , il finit par en changer l'esprit , & il opère , sans le vouloir , une révolution véritable.

Cependant , il reste encore de vieilles institutions , que l'on respecte ; il reste d'anciennes Loix , que les nouvelles contredisent , sans y

PRÉLIMINAIRE.

avoir dérogé ; & les partis les plus opposés , se trouvent autorisés par les Loix. Il n'y a pas loin de là , au bouleversement le plus affreux. Voilà , en racourci , le tableau d'un Etat , dont ceux qui le gouvernent , ignorent la véritable constitution. Voilà ce que produit une législation , que ne guident pas le respect pour les Loix primitives , & la connoissance de l'effet que peuvent avoir les innovations. Je suis déjà convenu de leur nécessité. J'ai dit qu'il y avoit quelquefois des Loix , dont il falloit ranimer la vigueur ; qu'il y en avoit d'autres dont il falloit diminuer l'activité , en les modifiant : c'est-là une suite nécessaire de l'inconstance des hommes , de leurs passions , & de la variété que le Créateur se plaît à jeter dans les événemens. Mais c'est précisément-là pourquoi il doit y avoir une puissance législative dans tous les Etats indépendans. Sans cela , une première législation auroit épuisé dans chacun d'eux , tous les objets de cette Puissance : & il n'y auroit point d'Etat , où l'on n'eût dû mettre le sceau à toutes les Loix , en abolissant à jamais , le pouvoir d'en faire de nouvelles.

Mais si la possibilité des changemens physiques & moraux , fonde la nécessité d'un pouvoir législatif , elle en détermine aussi l'objet :

ainsi il ne peut y avoir qu'un changement réel dans les mœurs , ou dans les êtres physiques , qui autorise à faire une nouvelle Loi : d'où il s'ensuit , que cette Loi doit être exactement proportionnée à la nature du changement ; & dès ce moment , ce changement n'en est plus un , relativement à la constitution de l'Etat , parceque les proportions restent les mêmes. Mais comme il est très-peu de choses qui soient susceptibles de cette précision , un sage législateur doit substituer au calcul géométrique , ce calcul politique , qui mesure les effets moraux , qui les combine , & qui les assujettit. Et c'est encore à rendre ce calcul facile , ou du moins à le rendre possible , que doit contribuer beaucoup l'étude du Droit public.

C'est une vérité attestée par toute l'histoire , qu'il n'y a jamais eu un seul Gouvernement qui soit resté constamment le même ; mais elle atteste aussi , qu'il n'en est aucun , dans lequel il se soit opéré des révolutions subites ; des révolutions qui n'eussent point été préparées , ou par la corruption des mœurs , ou par l'altération des anciennes institutions , ou par la promulgation de quelques Loix , dont on n'avoit pas prévu toutes les conséquences.

Presque toutes celles qui nous sont connues ,

avoient été amenées insensiblement. Nous voyons que le Gouvernement avoit pris une certaine pente ; il nous paroît que c'étoit un courant rapide qui l'emportoit , parceque nous rapprochons des événemens arrivés successivement pendant plusieurs siècles ; mais ceux que ce courant emportoit , ne s'en appercevoient pas , ou s'en appercevoient à peine. En effet , il n'y a point de Gouvernement qu'on ne puisse comparer , dans son époque la plus florissante , à un vaisseau qui vogue en pleine mer ; le passager qui n'apperçoit que ce qui l'environne , croit-être immobile ; il voit toujours , à la même distance de lui , les différentes parties du navire qui le porte ; cependant , une course rapide l'entraîne vers d'autres climats , & ce n'est que quand il approche du port , ou des écueils , qu'il s'apperçoit de la rapidité avec laquelle le vaisseau fend les flots. Ce passager est l'image du peuple. Il voit toujours au-dessus de lui , les mêmes Magistrats ; les charges de l'état sont toujours les mêmes ; on cite toujours les mêmes Loix , & il croit que la constitution est inaltérable ; s'il y voit faire quelques changemens , il lui paroît que ce qu'on a abrogé , est remplacé par quelque chose qui lui est parfaitement équivalent. Il n'en est pas

de même du politique ; comme un navigateur habile , il s'est faits des points fixes ; il les a pris dans le ciel , afin qu'ils fussent plus invariables ; il sçait où sont les écueils , il connoît les courans , il prévoit les dangers ; & s'il tient le gouvernail , il dirige sa course d'après ces notions ; s'il ne le tient pas , & que ses lumières puissent être utiles au pilote , quelle satisfaction pour lui , de se devoir à lui-même son salut , & celui des compagnons de sa fortune ? Mais avec toute l'habileté que je lui suppose , il n'eût pas été plus utile que le plus ignorant des passagers , s'il n'avoit pas commencé par calculer la course qu'il avoit déjà faite ; & il ne l'auroit pas pû calculer , s'il avoit ignoré le point d'où il étoit parti. C'est donc à déterminer ce point , qu'il a dû s'appliquer d'abord , & c'est aussi par-là , qu'il faut commencer à étudier les révolutions de chaque Etat.

Il faut sçavoir ce qu'il a d'abord été ; & le comparer avec ce qu'il est actuellement. C'est par cette première opération , qu'on reconnoît combien il a déjà avancé vers une révolution complète. En le suivant après cela , depuis le moment où il a commencé à s'altérer ; en considérant les changemens qui y sont

arrivés ; en examinant la manière dont ils se sont opérés , on découvrira , non-seulement son véritable esprit , mais encore le principe de corruption qui y domine ; les effets qu'il a déjà eus , & ceux qu'il peut avoir encore. On jugera de l'avenir par le passé ; on profitera des fautes qu'ont faites les anciens Législateurs , pour n'en pas faire de semblables , & pour se roidir contre le torrent qui les a emportés.

Si la naissance faisoit les Ministres ; comme elle fait les Rois , & s'il n'y avoit que les Ministres qui eussent part à l'administration de l'Etat , on pourroit dire , avec quelque sorte de raison , que la connoissance du Droit public n'est utile qu'à eux ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils soient les seuls dont les opérations intéressent la constitution de l'Etat. Il y a donc beaucoup d'autres citoyens à qui l'étude du Droit public est nécessaire ; & l'on doit convenir , après ce que je viens de dire , que cette science peut contribuer , autant que toute autre chose , à la prospérité intérieure d'un Etat : étendue à d'autres objets , elle peut encore être infiniment utile à sa conservation & à sa sûreté. C'est ce qu'il faut développer.

Les Loix sous lesquelles vivent nos voisins ; & la constitution de leur Gouvernement , sont

THE UNITED STATES OF AMERICA

DO

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

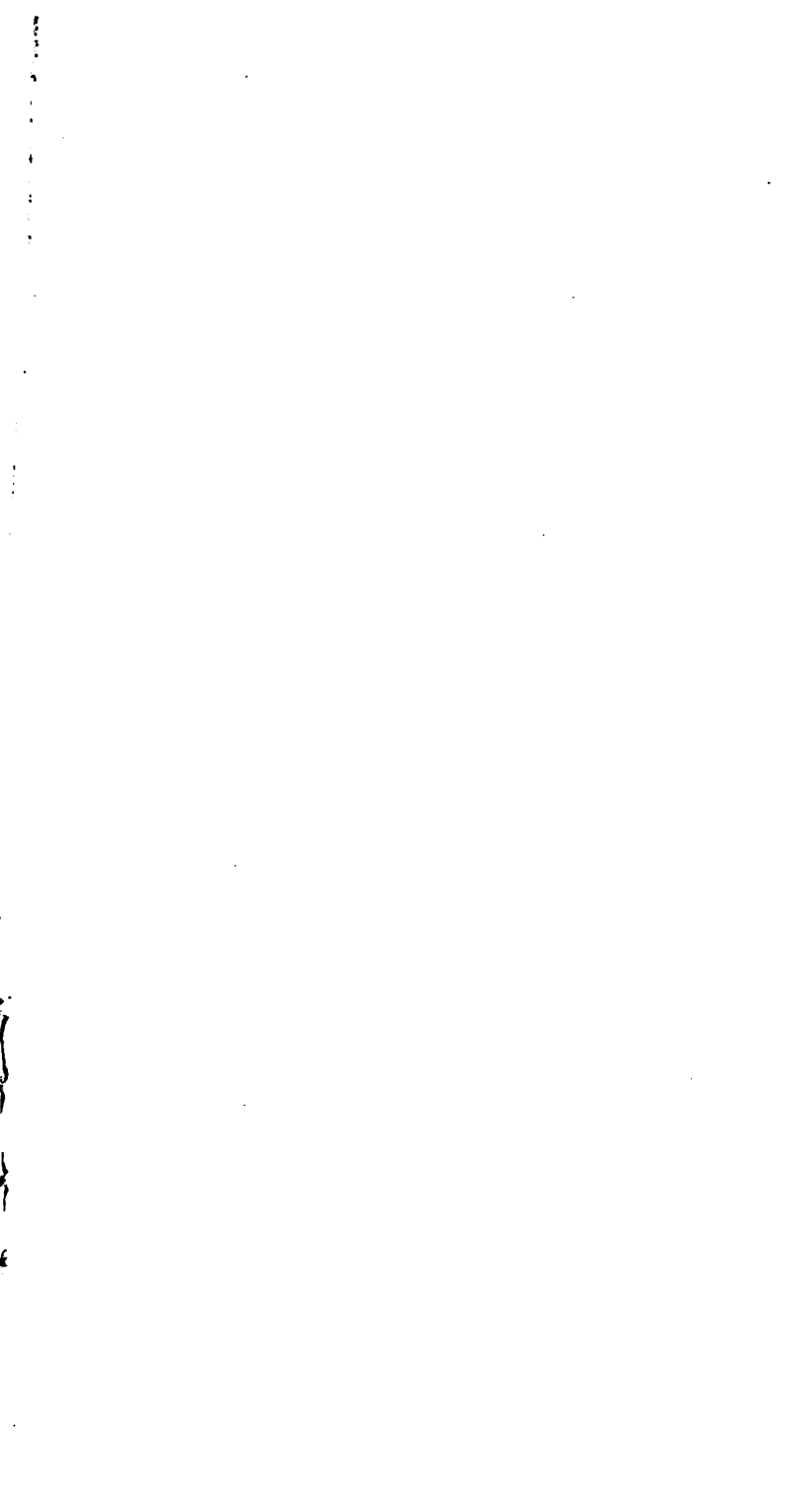
1900

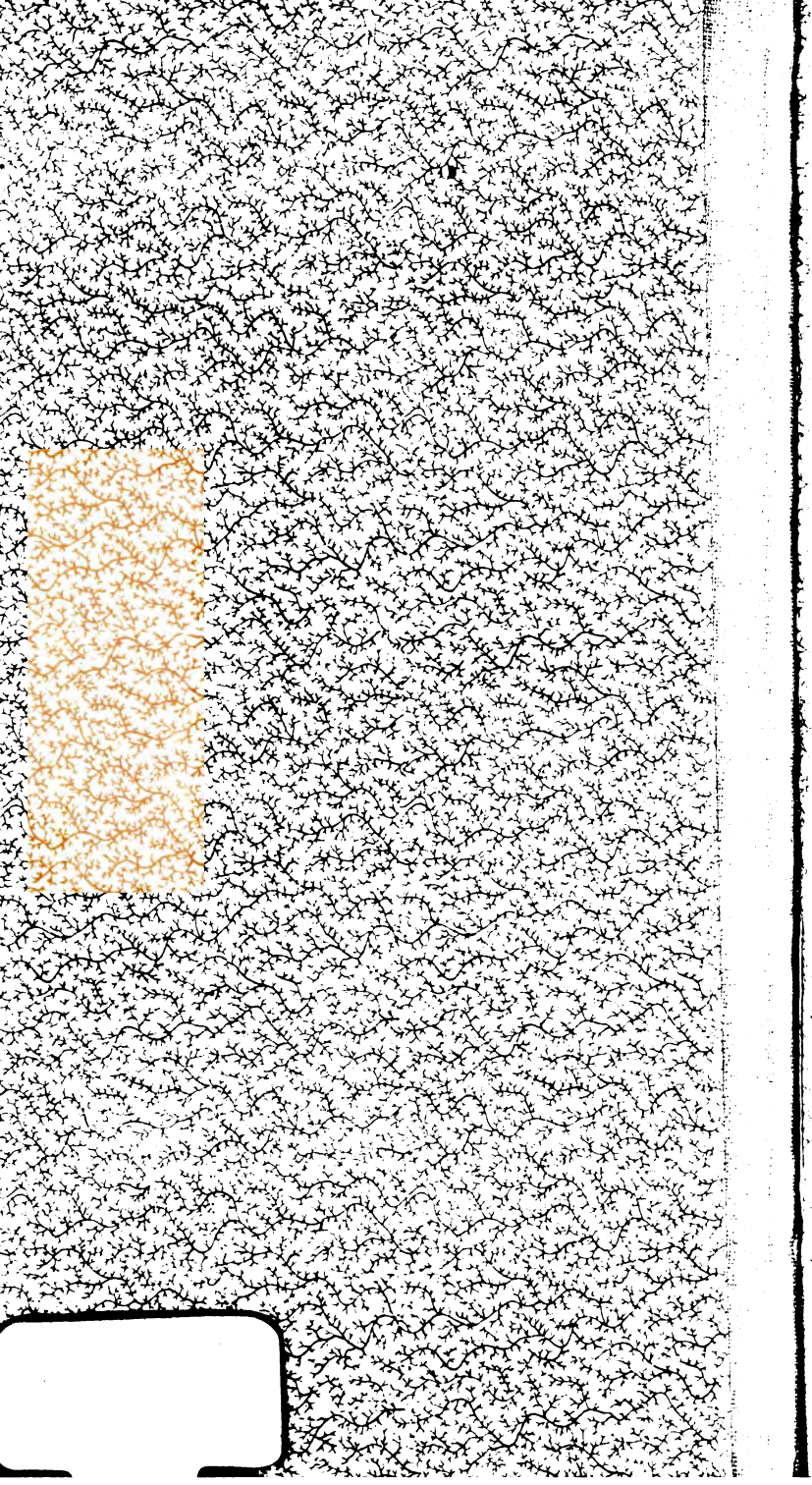
1900

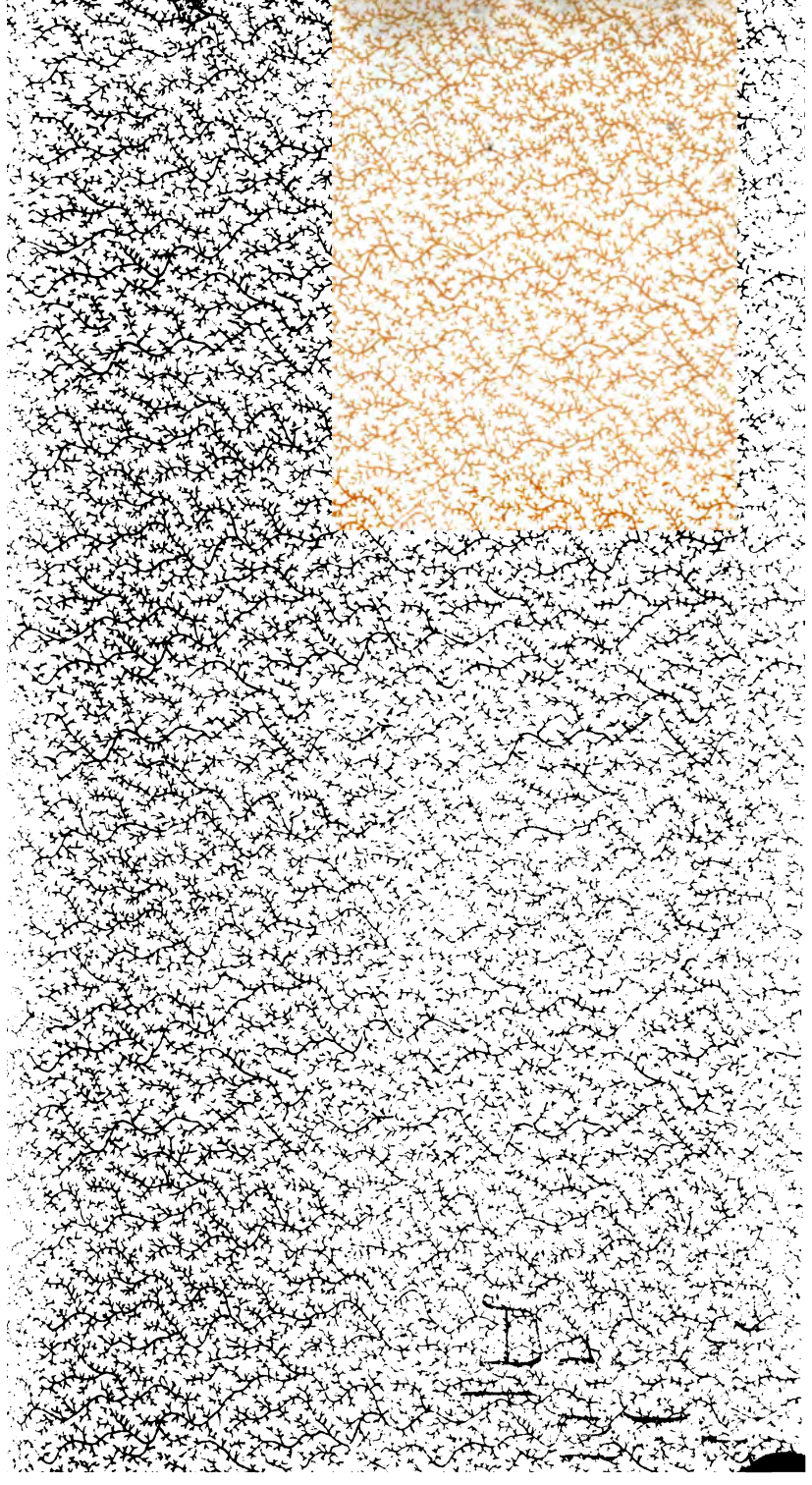
DISCOURS

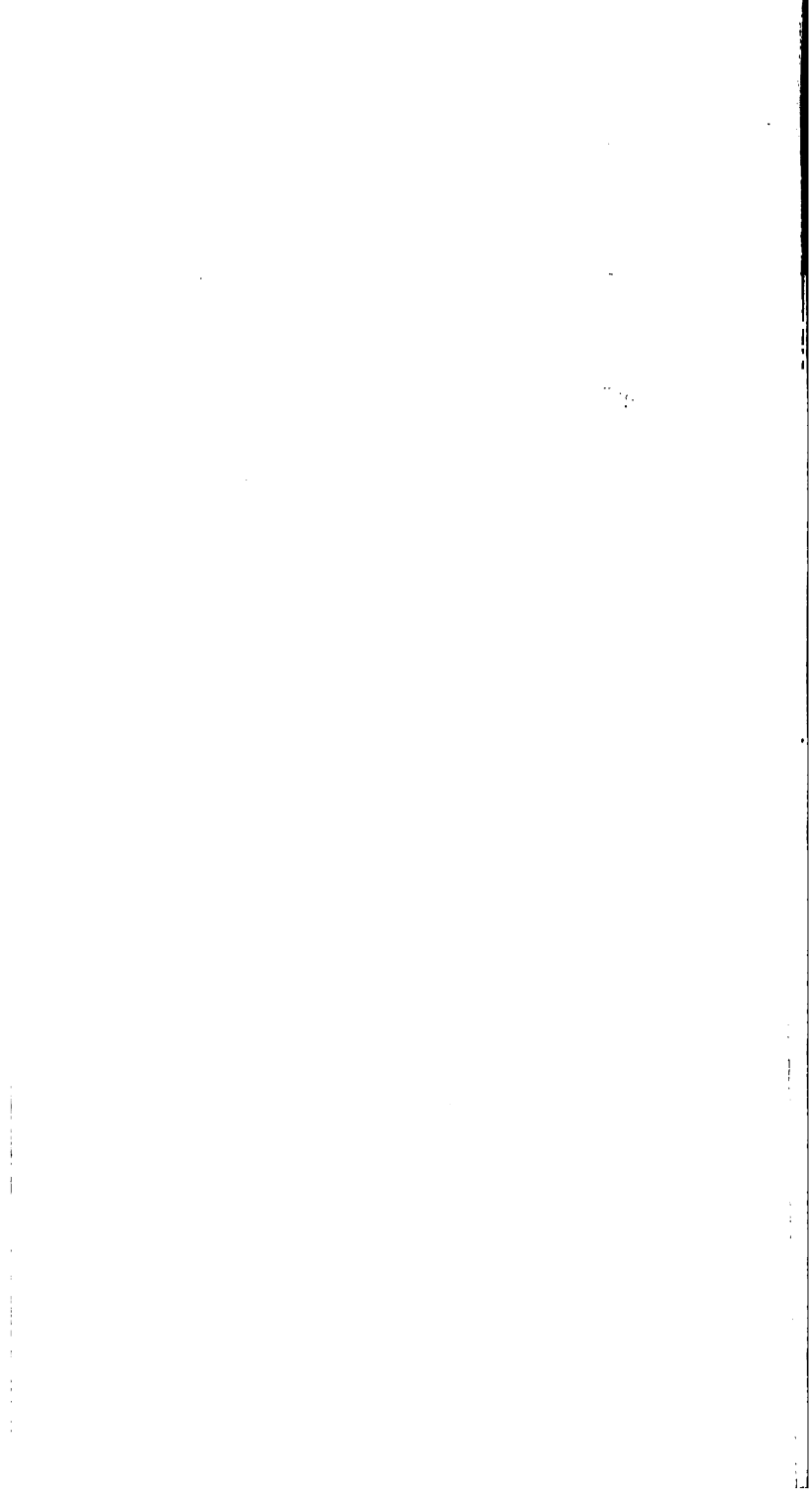
PRÉLIMINAIRE.

ON A CRU pendant long-temps , que les Allemands étoient la seule nation qui eût un Droit public , comme si par-tout où il y a des Loix , il n'étoit pas possible de faire de leur analyse , de leur combinaison & de leur histoire , un corps de science , qui n'est autre chose , que le Droit public de chaque pays. L'existence d'un Droit public ne suppose donc pas une constitution , plutôt qu'une autre ; elle suppose seulement , qu'une nation n'est pas dans cet état de barbarie , qui précède toute espèce de législation. Mais si l'on considère le Droit public comme une science , j'avouerai que nous en ignorons les principes & la méthode , & que , si les secours ne nous manquent pas absolument pour le tirer du néant , nous avons négligé jusqu'à présent d'en faire usage. Ce n'est cependant pas une entreprise aussi impossible , que bien des gens se l'imaginent. La multitude de nos Loix , qui en fait la principale difficulté , en assure en même temps l'exécution. J'ai tâché de fraier la route. Si je me suis égaré , j'aurai du moins fait voir qu'on peut marcher ; si au contraire, le succès a justifié













~~1144-12~~
BTH



PRÉLIMINAIRE. xj

« les nôtres ; & pour des Barbares , ils me pa-
« roissent bien civilisés & bien polis. Enfin ,
« je ne trouve entr'eux & nous d'autres diffé-
« rence , que celle qu'y met leur habillement ,
« & l'usage d'une langue qui leur est propre ».
Cependant , ces Barbares étoient Germains ,
& ils n'avoient pas renoncé à leurs anciens
usages. Ils étoient barbares entr'eux ; & par
une sagesse , qu'ont eue peu de conquérans ,
ils n'étoient Romains qu'à l'égard des Romains.
Il faut donc , pour saisir l'esprit de leur gou-
vernement , distinguer dans les différentes par-
ties de leur administration , celles qui étoient
relatives aux Romains , & celles , qui n'ayant
rapport qu'à eux & aux autres barbares , étoient ,
pour ainsi dire , des usages domestiques ,
auxquels ils n'eurent garde de renoncer en
devenant conquérans. C'eût été une chose
bien singulière , que de voir les vainqueurs
des Romains trouver dans leurs victoires , la
diminution de leur liberté & l'abolition de leurs
Loix. La conquête , dont je parle ici , est en-
térieure de plus de deux cens cinquante ans au
regne de Charlemagne ; ainsi les Loix de ce
prince , ne peuvent être considérées comme
les titres primitifs du Droit public , soit par
rapport à la France , soit par rapport à la

Germanie. J'ai donc dû, pour remplir l'attente de mon Lecteur, remonter jufqu'aux Loix Romaines, & aux Coutumes Germaniques. Ainfi l'on verra le gouvernement établi dans les Gaules par les Romains; & adopté prefqu'entier par les Franes, fe combiner avec leurs coutumes: confidéré dans cet état, ce fera le gouvernement de la Neuftrie & de l'Auftralie; altéré à l'occasion d'un changement dans la fuccellion, il deviendra celui de la Germanie; & d'une grande partie de l'Europe; & c'eft dans cette dernière époque que je le confidère comme l'origine du Droit public, par lequel font gouvernées la France, l'Allemagne & l'Italie. L'étendue de l'Empire dont Charlemagne fut le légiflateur, eft, comme je l'ai déjà dit, une des raifons qui m'ont déterminé à préférer cette époque à toutes les autres que j'aurois pu choisir: mais ce n'eft pas la feule. Un motif non moins fort pour moi, a été l'abondance des monumens qui nous reftent de ce temps-là.

Tout le monde a entendu parler des Capitulaires de nos Rois; la collection que nous en avons commencée par François Pithou, continuée par le Père Sirmond, & perfectionnée par Baluze, & peut-être en ce genre le

présent le plus précieux qui ait jamais été fait au public.

Ces laborieux compilateurs avoient cru travailler à l'Histoire de France, en ramassant tout ce qu'ils avoient pu trouver de plus authentique dans les dépôts les moins suspects; mais il ne s'étoit encore trouvé personne qui fût entré dans leurs vues. J'ai profité de ce riche trésor; je ne m'y suis pas borné; j'ai consulté sur les différens siècles, qu'il m'a fallu parcourir, tous les auteurs contemporains, que d'autres compilateurs, également sçavans & judicieux, ont ramassés dans la même vue. La collection d'Aimoin qui porte avec elle les preuves de son authenticité, l'Histoire de Grégoire de Tours, & celles de plusieurs autres Annalistes m'ont fourni des lumières, que je n'ai pas négligées, & qui ont jeté une grande clarté sur les monumens dont la compilation fait la base de mon Ouvrage.

Je n'ai point ajouté une foi aveugle à tout ce que j'ai trouvé dans les auteurs les plus croyables. J'ai porté le scrupule jusqu'à ne garantir aucun des faits qui paroissent les mieux attestés. J'ai jugé de ces anciens auteurs par nos Historiens modernes; & comme j'ai souvent remarqué, que la multitude de ces

derniers & leurs contradictions laissent dans l'incertitude la vérité de presque tous les faits particuliers, j'ai jugé qu'on n'est communément plus affirmatif sur les temps plus reculés, que parce que les Auteurs contemporains, souvent uniques dans leur siècle, n'ont point de contradicteurs; & sont par conséquent en possession d'affervir la crédulité de ceux qui les consultent.

J'ai donc fait très-peu de fond sur leurs recits; mais j'ai cru devoir d'autant plus compter sur ce qu'on y trouve des mœurs & des coutumes de leur temps, qu'ils n'en ont pas fait leur objet, & qu'ils n'ont pû se tromper dans ce qu'ils en ont dit.

Il faut encore avertir mon lecteur, qu'il ne doit pas s'en laisser imposer par le titre de Capitulaires que portent les trois derniers livres de la collection que Baluze nous a donnée sous ce nom. Les Capitulaires de Charles le Chauve & des autres Successeurs de Louis le Débonnaire fournissent un très-grand nombre de preuves, qui démontrent toutes, que les Chapitres contenus dans ces trois Livres, ne doivent point être mis au nombre de ces Capitulaires, auxquels les Francs avoient attribué force de Loi, ainsi que nous

PRÉLIMINAIRE. xv

l'apprend Charles le Chauve. On peut donc les citer avec la précaution avec laquelle j'ai cité les Historiens ; mais il ne faut pas mettre leur autorité en parallèle avec celle des loix barbares , ou des autres capitulaires , qu'on voit avoir été rédigés suivant la forme usitée alors en matière de législation. Je mets au même rang les additions que Baluze a fait imprimer à la suite des capitulaires ; elles peuvent fournir des lumières : leur autorité est respectable , mais leur contenu ne doit pas être cité avec la même confiance que s'il eût été extrait d'une Loi authentique. On verra par les citations indiquées , que cet ouvrage contient en grand nombre , l'attention que j'ai eue à ne rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à mon instruction. Les Historiens Romains , Cassiodore , les Pères de l'Eglise Gallicane , Salvien , Sido-mius , Agobard , Hincmar , les Actes des Conciles , tout ce qui contenoit les richesses dont j'étois avide , a été mis à contribution. Rien n'a été inaccessible à la passion que j'avois de m'instruire , & d'éclairer ma Patrie. Je n'ai pas tout vu en même-temps , & les découvertes successives que j'ai faites , ont souvent anéanti le fruit d'un long travail ; mais plus souvent encore j'ai eu la satisfaction de n'y

trouver qu'on la confirmation de mes conjectures, qui dès ce moment sont devenues des démonstrations. Je étois qu'on ne me blâmera pas d'avoir voulu ignorer presque tout ce que les Auteurs modernes ont écrit sur les matières qui entrent dans mon plan; on leur travail m'auroit rendu paresseux, ou leur autorité m'auroit asservi, ou la critique de leurs fautes m'auroit arrêté. J'ai cherché la vérité; je n'ai pas prétendu combattre l'erreur.

Voilà comment j'ai travaillé; & c'est ainsi que j'ai rempli le plan que je m'étois proposé: ce plan même je ne l'ai formé que d'après mes découvertes. Je ne me suis point fait de système: je n'ai point dit, telles & telles choses doivent être vraies; il s'agit de les prouver: j'ai dit au contraire, telles & telles choses sont certainement vraies; il faut leur sacrifier & mes conjectures & mon système: sur telle & telle matière, je ne puis former que des conjectures; ou je dois n'en rien dire, ou ce que j'en dis, je le dois dire, comme n'étant fondé que sur des conjectures. C'est à mon Lecteur, ce n'est point à moi à mesurer le degré de croyance qu'il devra leur donner. J'aurois pu faire un très-grand nombre de Volumes, de ce qui n'en composera que trois: il n'y a presque

pas de chapitre qui n'eût pu me fournir la matière de plusieurs dissertations, & devenir un livre ; mais j'ai épargné à mes lecteurs le dégoût & l'ennui, avec lesquels ils m'auraient suivi dans mes recherches : je ne leur en ai présenté que le résultat : & si quelquefois j'en ai agi autrement, c'est que j'ai cru, que sur bien des points, c'est beaucoup sçavoir que de connoître l'état de la question. J'aurai beaucoup fait, si je les ai mis en état de douter, & de chercher la solution de leurs doutes dans les sources. J'attens d'eux des lumières ; je leur rendrai grâces de ne s'en être pas rapportés à moi ; & de voir en moi ce que je n'avois pas découvert. Ils pouvoient le découvrir. Je les prie de suppléer à mon travail, & de ne pas en cacher le fruit au Public ; je me joindrai à lui pour les en remercier, & pour en profiter.

Pour remplir mon projet dans toute son étendue ; j'ai dû embrasser toutes les parties du Gouvernement. Je ne crois pas avoir omis rien d'essentiel. J'ai tâché de ranger les matières de façon, que toutes les notions qui peuvent être nécessaires pour l'intelligence d'un Chapitre, ou d'un Livre, se trouvassent dans les Chapitres, ou dans les Livres précédents.

Tout mon ouvrage est divisé en douze

Livres. Dans le premier, je décris l'origine de la Nation & de la Royauté; & je m'arrête sur les Loix qui régloient la succession au Trône.

Dans le second, je considère quels noeuds unissoient en un seul corps le chef & les membres, le Roi & la nation : quels engagements résultoient de cette union, & quelle étoit la nature de ces engagements. Avant de dire comment les contractans remplissoient les conditions de leur contract, j'ai dû examiner quels étoient ces contractans. Le premier livre avoit satisfait en partie à cette question par les détails qu'il contient sur la succession au trône, & sur l'origine de la nation en général. Les livres suivans, jusqu'au sixième inclusivement, traitent des différens Sujets qui composoient la nation, ou qui pouvoient en devenir partie. J'y développe l'origine de la liberté, & de la propriété; l'origine du vasselage & des fiefs; l'origine des dignités & leurs attributs; l'origine enfin de la bourgeoisie & des gouvernemens municipaux; la nature de la servitude & ses différentes espèces.

Chacun des six premiers Livres prépare aux six derniers; & chacun de ceux-ci épuise les matières préparées dans les autres.

Tout ce que j'avois dit sur les différens membres de l'état auroit été imparfait, si je n'avois pas parlé des biens d'où ils tiroient leur subsistance, & à raison desquels ils étoient obligés de servir l'état. Je laisse peu de choses à désirer sur cet article.

Dans le septième livre, où je traite des domaines du Roi, du clergé & des particuliers : j'explique en même-temps comment les serfs, les colons, & les censiers avoient part à la défense de l'état, & contribuoient au bonheur de la société, par où je termine tout ce que j'avois à dire sur la servitude & la roture.

Dans le huitième Livre, je reprends les obligations réciproques du Roi & des sujets, au point où le second livre avoit laissé cette importante matière. J'explique quels étoient les devoirs du Roi, par rapport à l'administration générale : quels étoient les devoirs & les droits des sujets, par rapport à cette même administration.

Dans le neuvième livre, je traite des devoirs du Roi & de la nation, par rapport à la défense commune : & à cette occasion, je m'étends sur tout ce qui a rapport à la guerre.

Je passe de-là aux devoirs & aux droits de la

xxxij DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

patric. Je ne me justifierai point de la hardiesse que j'ai eue d'entreprendre un aussi grand Ouvrage. Il est de nature à être utile , fût-il absolument mauvais. Cette raison a été seule suffisante pour me faire affronter les dangers de l'impression.



LES ORIGINES,

OU

L'ANCIEN GOUVERNEMENT, DE LA FRANCE, DE L'ALLEMAGNE ET DE L'ITALIE.

LIVRE PREMIER. DE LA ROYAUTE.

CHAPITRE I.

ORIGINE DES FRANCS ET DE LEURS ROIS.

§. I.

JE ne trouve rien dans l'histoire qui doive nous faire croire que les Franks eussent une autre origine que le reste des Germains. De toutes les étymologies qu'on donne au nom de cette nation, aucune n'est incompatible avec cette origine. Saint Jérôme dit : « Qu'une nation peu étendue, mais » puissante, établie entre les Saxons & les Alle- » mands, portoit le nom de France au lieu de celui » de Germanie, sous lequel en avoient parlé les

1 In vita S. Hilarii.

Tome I.

« historiens ». Il est assez indifférent qu'un prince nommé Francion ait laissé son nom aux peuples qu'il avoit gouvernés ¹, que cette nation ait pris sa dénomination d'un éloge que sa bravoure avoit mérité ²; que la force de ses frontières lui ait fait donner par les étrangers un nom ³ qu'elle s'appropriâ ensuite en le corrompant ⁴, aucune de ces suppositions ne suffit pour me persuader que les Francs n'étoient pas connus depuis très-long-temps parmi les peuples de Germanie sous un ou plusieurs noms qui n'étoient peut-être que Romains, comme celui que nous donnons aujourd'hui aux Teutons n'est guères que François. Une ancienne chronique ⁵ dit formellement que la Thuringe étoit la patrie des Francs, & qu'ils en avoient été chassés par les Thuringiens. Ce fut peut-être cette expulsion qui les força de se fixer sur les rives du Rhin; & c'est peut-être depuis, qu'ils commencèrent à être plus connus.

§. II.

S'il m'est permis d'avoir une opinion sur l'origine de la nation, & sur l'étymologie de son nom, je la ferai descendre des peuples qui habitoient la rive droite du Rhin, depuis ce fleuve jusqu'à la Thuringe, & depuis le Mein jusqu'à l'Océan;

¹ Aimojn. lib. 7. c. 2. — ² Idem c. 1. — ³ Fraeti V. Dom. Mart. Bouquet, T. 1. — ⁴ Eumen. Orat. in Juliani necem. — ⁵ Aimojn. lib. 11. c. 9.

ainsi l'expulsion dont je viens de parler , & que je crois postérieure à l'établissement de la monarchie , n'aura regardé que celui des peuples Francs qui s'étendoient le plus vers l'Orient. Les Ampsivariens , les Cattes , les Attuaires , les Chamaves , les Bructères , les Tuctères , les Frisons , les Bataves même , & tous les autres peuples de cette contrée furent donc compris sous le nom de Francs ; comme plusieurs autres peuples furent compris sous le nom d'Allemands. Les premiers prirent le nom qui leur devint commun à tous , lorsqu'après avoir été réduits en province de l'empire , ils en secouèrent le joug & employèrent contre les Romains les armes qu'ils avoient reçues d'eux , & l'art militaire qu'ils avoient appris à leur école. La révolte commença par les Bataves ; ainsi les marais qu'ils habitoient furent dès lors le berceau de la liberté. Tous les confédérés prirent un nom qui marquoit la résolution où ils étoient de la conserver. Ils s'appellèrent les peuples LIBRES , c'étoit en leur langue FRAIEN , qu'ils prononçoient FRAEN , & dont les Romains firent le mot FRANCI.

Ces peuples employèrent eux-mêmes ce mot lorsqu'ils parlèrent latin , mais il ne perdit jamais sa première signification ; un Franc fut toujours un homme LIBRE , & ces deux expressions devinrent synonymes.

§. III.

L'on sçait assez l'histoire des guerres & des traités qu'ils firent avec les Romains depuis qu'ils furent devenus leurs voisins.

Dès l'an 276 , ils s'étoient donnés à l'empereur Probus, qui leur avoit distribué des terres, à condition, sans doute, qu'ils défendroient la frontière contre les autres barbares ¹. Telle étoit alors la politique des Romains ; & ils se conduisirent sur les mêmes principes, jusqu'à ce que ces Gentils, dont ils s'étoient fait un rempart, devinrent eux-mêmes les destructeurs de l'empire.

§. IV.

Les Francs , guerriers , chasseurs , ennemis de l'agriculture , avoient souffert impatiemment le repos où les avoit réduits la libéralité de Probus. Une partie de la nation se révolta ; & la plûpart des Francs furent alternativement les ennemis , les alliés & les sujets de l'empire ². On trouve dans l'Eloge de l'empereur Constance , « que les » Francs , reçus sous les loix de l'empire ³ , culti- » vèrent les campagnes de Trèves ; que le Frison » & le Chamave se félicitèrent de leur esclavage , » décoré du nom de milice ». Libanius dit ⁴ : » que les Francs demandèrent l'alliance des Ro-

¹ Zozim. lib. 1. — ² Zozim. loc. cit. — ³ Eûmen. Panegy. in Constan.

⁴ Pag. 137. dans l'édition de l'an 1617.

» mains; qu'ils reçurent d'eux des gouverneurs,
 » & qu'ils furent fidèles à leur serment ». Vers
 la fin du quatrième siècle, les légions romaines,
 dans les Gaules¹, étoient, presque toutes, com-
 posées de Francs; plusieurs d'entr'eux possédoient
 les premiers emplois dans l'armée & dans le pa-
 lais². On trouve des ordonnances militaires, adres-
 sées à des comtes Francs. Et Claudien³ dit que
 les Romains donnèrent des rois aux Francs, & que
 ce peuple fit serment à Honorius⁴.

§. V.

Tous ces faits prouvent que les Francs furent,
 pendant long-temps, dans une très grande liaison
 avec les Romains; qu'ils reçurent d'eux des gou-
 verneurs avec des titres romains; l'on retrouve
 ces titres dans la loi salique⁵: preuve certaine
 que la première rédaction de cette loi est posté-
 rieure à l'établissement des Francs sur la frontière
 de l'empire; il faut en dire autant de la loi des
 RIPUAIRES.

Les Romains⁶ croyoient qu'il leur étoit honteux
 que les provinces voisines des barbares fussent in-
 cultes; mais elles ne pouvoient être habitées que
 par des soldats aguerris; &, dans le choix qu'ils
 firent des corps auxquels ils vouloient confier la

¹ Dom Mart. Boucquet t. 1. p. 762. — ² Amm. Marcellin liv. 15.
 — ³ Laud. Stiliconis lib. 1. — ⁴ Id. de 4. Consul. Honorii. — ⁵ V. la loi
 Sal. dans D. M. Boucquet, T. 1. — ⁶ V. Lampriid. in V. Alex. Severi.

défense de cette barrière , ils donnèrent toujours la préférence aux GENTILS sur les nationaux¹; soit qu'ils fussent plus braves , soit qu'on voulût épargner ces derniers , & mettre aux mains ensemble les barbares qu'on redoutoit quoiqu'alliés , « afin » que l'empire gagnât doublement au carnage » qu'ils feroient les uns des autres² ». C'est du moins ainsi que s'exprime Claudien en parlant de ces combats.

§. V I.

Les loix que les Romains imposèrent aux possesseurs des terres qui étoient dans le voisinage de leurs retranchemens , habituèrent les Francs à cette espèce de possession , dont on leur a depuis attribué l'invention , & qu'on appella des fiefs³ quelques siècles après leur établissement dans les Gaules.

Les Romains confioient leurs frontières aux Francs ; mais ils redoutoient également leur bravoure & leur esprit d'intrigue. Tel fut le motif d'une loi qui leur défendit de s'allier par mariage avec les Romains⁴. L'idée qu'ils avoient des Francs n'étoit sans doute pas dénuée de fondement , & l'événement la justifia. La défection commença au-delà du Rhin⁵ , & le pays que les Francs avoient conservé au-delà de ce fleuve , plus éloigné

¹ Cod. Theod. liv. 7. tit. 15. lib. 1. — ² Claud. Laud. Stiliconis. — ³ V. infra l. 4. c. 1. — ⁴ Cod. Theod. Tit. de Nuptiis Gentilium. — ⁵ Aim. lib. 1. c. 4.

LIVRE I. CHAP. I.

& moins ouvert , fut à la fois le berceau de la révolte & celui de la Monarchie.

§. VII.

Je crois tout ce qu'on nous raconte de cette illustre maison , dont quelque héros Troyen doit avoir été la tige , & dont Pharamond est le premier prince un peu connu.

Je suis persuadé que , chez les Francs comme chez les autres Germains , il y avoit des familles royales , dans lesquelles chaque tribu prenoit ses chefs ; mais j'ai de la peine à croire que la royauté , telle qu'elle exista après la révolution , ne doive pas en grande partie son origine aux dignités romaines , & que les premiers rois francs n'aient pas été les gouverneurs de leur nation pour les Romains. La postérité les nomma rois , parce que leurs successeurs le furent. Mais on peut concilier toutes les opinions en disant que Clovis ou son Bisayeul trouva dans sa naissance une partie de cette considération qui le mit en état de secouer le joug.

§. VIII.

On sçait que les Romains étoient dans l'usage d'attirer chez eux les seigneurs qu'ils sçavoient être les plus considérés chez leurs alliés barbares ;

1 Tacit. de morib. Germ. — 2 Vell. Paterc. lib. 2. c. 228.

LES ORIGINES

& que, quand ils donnoient des rois ¹ à ceux-ci; ils élevoient ordinairement à cette dignité ceux d'entr'eux qui y ayant déjà droit par leur naissance, avoient mérité quelque préférence par leur attachement pour l'empire, ou par les services effectifs qu'ils lui avoient déjà rendus ². On vit même des barbares être tout à la fois rois de leur nation & officiers de l'empire. Ces rois, loin de se croire avilis par l'exercice des dignités romaines, n'ambitionnoient rien tant que d'en être revêtus. Pour y parvenir, ils prêtoient serment aux Romains; mais, autant qu'il étoit en leur pouvoir, ils ne se dévouoient point; ils ne se rendoient point cliens de l'empereur; ils regardoient ce dévouement comme une dégradation ³. Sans doute que la formule en étoit la même que celle dont se servoient les barbares entr'eux : les Romains les lièrent avec des chaînes qu'ils étoient accoutumés à respecter.

§. I X.

Grégoire de Tours ⁴ paroît étonné que les auteurs Romains, dont il a transcrit quelques passages, n'aient point donné le titre de roi aux chefs des Francs, & qu'ils leur aient seulement donné celui de REGALIS. Cet étonnement prouve son igno-

¹ Tacit. Vita Agricola. c. 5. — ² Amm. lib. 26. p. 586. lib. 29. p. 717. lib. 31. p. 817. — ³ Conceptis ritu patrio verbis, Amm. lib. 17 p. 161.
⁴ Hist. lib. 2. c. 9.

rance. Il y avoit eu là-dessus, chez les Romains une jurisprudence qui n'auroit pas dû être inconnue à cet auteur. Ce n'étoit point au hazard qu'on donnoit le titre de ROI ou de prince ROYAL aux chefs des barbares. Ammien Marcellin ¹ emploie quatre mots différens pour les désigner : celui de roi (REX) ; celui de prince royal, (REGALIS) , celui de roitelet ² (REGULUS) , & celui de sous-roitelet (SUB-REGULUS) . On pourroit croire qu'une puissance plus ou moins grande faisoit la différence DU ROI & DU PRINCE ROYAL , si l'on ne voyoit pas cet auteur donner le dernier de ces titres au successeur d'un roi & à l'héritier de sa puissance ³ . Il est donc vraisemblable que quelque autre circonstance déterminoit l'usage de ces deux expressions ; peut-être les Romains ne reconnoissoient-ils pour roi , que ceux auxquels un empereur avoit accordé ce titre , & ce fut ce qui obligea les Grecs d'adopter le mot de REGAS pour désigner un prince , à qui il ne manquoit , pour être roi , qu'une simple formalité. Suivant cette opinion , le mot REGULUS étoit l'opposé de REGALIS , aussi-bien que de REX , & marquoit dans celui qui portoit ce titre une puissance inférieure , mais non subordonnée ; celui de SUB-REGULUS au contraire emportoit & l'infériorité de puissance & la subordination que produisoit l'hommage ; en ce sens il étoit synonyme ,

¹ Amm. lib. 17. — ² Lib. 18. — ³ Amm. lib. 17. p. 196.

ou à peu-près , du mot OPTIMAS qui se trouve dans Ammien ¹ pour désigner les personnes qui , après le roi & les princes royaux , étoient les plus considérables d'entre les barbares. J'en parlerai à l'article de la noblesse. Quant aux princes à qui Grégoire de Tours s'étonne qu'on n'ait pas donné le titre de roi , ils ne pouvoient pas être dans le cas de ceux auxquels les Romains le donnoient , puisque , depuis long-temps , ils étoient révoltés contre l'empire ; mais , s'ils n'avoient pas pû obtenir des empereurs ce qui autorisoit les Romains à leur donner un vain titre , relativement à leurs peuples ils étoient aussi-bien rois que ceux à qui leur fidélité avoit valu une décoration étrangère.

§. X.

J'ai quelque raison de croire que cette décoration consistoit dans un ornement quelconque , lequel avoit été autrefois inconnu aux barbares. J'en trouve , ce me semble , la preuve dans Ammien Marcellin ² : ce judicieux auteur après avoir donné le titre de PRINCE ROYAL à Zizais qui régnoit sur une tribu des Sarmates , en disant que dès-lors (etiam tunc) il jouissoit de cette dignité , raconte les malheurs d'une autre tribu que la révolte de ses esclaves avoit obligée de se donner aux Victobales , autre peuple Sarmate. Il ajoute

¹ Id. lib. 17. p. 192. — ² Amm. lib. 17. p. 193. & 194.

ensuite que l'empereur Constance, touché de compassion, ordonna à ces infortunés « de n'obéir » désormais qu'à lui & aux ducs Romains ». Et afin, dit encore cet auteur, « que le recouvrement de leur liberté fût accompagné d'une augmentation de dignité, il leur donna pour roi » Zizais, prince très digne des ornemens de cette dignité, ainsi que l'événement le justifia, & » qui fut fidèle à l'empire ». (*Insignibus aptum profecto, ut res docuit, & fidelem.*) C'est de rois semblables que parle Tacite¹, lorsqu'il dit que les rois tirent leurs forces & leur pouvoir de l'autorité romaine. Voici un autre exemple qui me paroît aussi décisif que celui de Zizais, quoiqu'il soit question d'un prince d'Arménie. Après que² Sapor, roi de Perse, eut mis dans les fers Arsaces, roi d'Arménie, deux gouverneurs, qu'il avoit établis dans ce royaume, résolurent de rappeler le fils de leur roi, qui étoit alors auprès de l'empereur Valens. Ils firent demander à ce prince, qu'il le leur envoyât pour être leur roi, & qu'il le fit accompagner par quelques troupes auxiliaires. Valens leur refusa le second article, pour ne pas être l'auteur d'une rupture entre l'empire & le monarque Persan; &, par la même raison, il ne leur accorda le premier qu'avec quelques modifications; car il n'envoya Para en Arménie que pour

¹ De morib. Germ. c. 13. — ² Amm. lib. 9. p. 639.

la gouverner sans ornemens , (*sine ullis insignibus*) ! ainsi que s'exprime Ammien ; aussi cet auteur ne lui donne-t-il que le titre de prince royal ¹. C'étoit celui qu'on donnoit aux princes des maisons royales , lors même qu'ils n'avoient point de royaume ². Sapor n'avoit pas eu les mêmes ménagemens pour Valens ; il avoit chassé du royaume d'Ibérie Souromaces , qui en avoit reçu le commandement de l'autorité romaine , & il avoit conféré le même pouvoir à Aspacuras , en y ajoutant le diadème de la nation. Enfin l'histoire des Goths contient un fait qui confirme tout ce que j'ai avancé jusqu'ici.

Jordanus ³ dit que Théodoric quitta l'habit romain aussi-tôt qu'il se fut défait d'Odoacre ; qu'il reprit celui de sa nation , & qu'il se revêtit de la marque de la royauté , (*insigne regis amictus*) comme régnant déjà sur les Romains & sur les Goths. D'un autre côté , nous apprenons de Cassiodore ⁴ qu'Odoacre n'avoit jamais porté que l'habit barbare ; qu'il n'avoit jamais pris ni les ornemens de pourpre , ni les marques de la royauté , & que cependant il s'étoit fait donner le titre de roi : & un autre historien ⁵ , parlant du même prince , dit qu'il se contenta de ce titre , que les barbares donnent à leurs chefs. Il est évident qu'Odoacre

¹ Amm. lib. 26. p. 689. — ² Amm. lib. 27. p. 637. — ³ De rebus Gothicis , 87. — ⁴ In Chronico. — ⁵ Procop. de Bello Goth. c. 1.

ne fut roi qu'à la manière des barbares; aussi les Romains ne reconnoissoient-ils point en lui cette dignité. Théodoric, au contraire, fut roi à la manière des Romains, & à la manière des barbares.

§. XI.

C'est parce que tous les rois Francs ne reçurent pas des empereurs d'Orient les marques de la royauté, qu'on voit un pape, long-temps après la conquête, ne donner que le titre de duc aux rois François, dans une lettre qu'il écrivoit à un empereur de Constantinople. Ce titre étoit celui que Childéric avoit obtenu, & que l'évêque Saint-Remy appelloit l'administration des armes : (*Administrationem rei bellicæ*). Il dit positivement que Clovis étoit le second qui en eût été revêtu; & il oppose cette dignité à la royauté, en disant à ce prince que ce n'avoit pas été une nouveauté de le voir devenir, par la mort de son père, ce que ses ancêtres avoient toujours été, au lieu que ç'avoit été pour lui une nouvelle d'apprendre qu'il eût reçu l'administration de la guerre. Cela prouve que les ancêtres de Clovis avoient toujours été rois. Nous sçavons d'ailleurs que tous ses parens l'étoient ou devoient l'être, suivant un usage établi chez toutes les nations Teutoniques. Si donc les historiens Romains n'avoient donné depuis

long-temps aux rois de France d'autres titres que celui de princes royaux , c'est que ces princes ne reconnoissoient plus l'empire , & ne vouloient plus relever de lui ; ils vouloient régner par leur propre droit , (jure suo , jure proprio) ainsi qu'on parloit alors. Ce fut là ce qui caractérisa la révolte des Franks , & ce fut dans l'établissement de cette indépendance que consista la formation de leur monarchie.

§. X I I.

La difficulté n'étoit pas depuis long-temps d'obtenir des établissemens dans les Gaules , & d'y conserver ses loix , & la forme de son gouvernement ; mais posséder ces établissemens de plein droit , n'être obligé à aucun service , ne plus reconnoître des traités d'alliances onéreux & inégaux , enfin être indépendant , voilà quelle étoit l'ambition des Franks & des autres Germains. Mais il falloit commencer par être maître & libre chez soi ; & , pendant long-temps , les rois Franks ne le furent pas. Enfin un des ancêtres de Clovis exécuta ce que ses prédécesseurs avoient tenté plusieurs fois inutilement ; il avoit de l'autorité dans une contrée , & de la considération parmi ses nationaux : il avoit de braves camarades ; ses compatriotes faisoient la force des troupes & des frontières romaines. L'empire étoit foible , & tout

se qu'il pouvoit espérer de moins étoit l'impunité. Il se rendit indépendant chez lui , & donna envie à ses voisins de secouer le joug ¹. Il paroît par l'histoire , que les progrès de la conquête s'accordent avec l'idée que je donne ici de la manière dont elle s'opéra. Les Francs établis en-deçà du Rhin avoient pris le nom de RIPUAIRES : nom qui leur étoit commun avec toutes les troupes qui étoient cantonnées dans les provinces frontières qu'on appelloit RIPENSES & RIPARIENSES , ² du mot RIPA , qu'on employoit alors dans le sens de FRONTIÈRES ³. Il paroît qu'ils occupoient un assez grand pays aux environs de Cologne. Ce pays conserva pendant long-temps le nom de RIPUARIA ou RIBUARIA , & il comprenoit plusieurs comtés ⁴.

§. XIII.

Clodion fut le premier des princes révoltés qui passa le Rhin ⁵ ; mais , avant de faire cette démarche , il envoya des espions au-delà de ce fleuve ⁶. Il s'assûra , sans doute , des Ripuaires ; car il n'eut à combattre que les Romains , & sa première entreprise fut sur Cambray ⁷ : il traversa donc sans résistance cette frontière que gardoient les Francs. Il y a beaucoup d'apparence que tous les Francs s'accordèrent à reconnoître un roi de leur nation ;

¹ Greg. Tur. hist. lib. 2. c. 9. — ² Cod. Theod. lib. 7. tit. 4. l. 14.

— ³ Aim. lib. 3. c. 98. — ⁴ Id. lib. 4. c. 25. — ⁵ Id. lib. 5. c. 25.

— ⁶ Greg. Tur. Hist. lib. 2. c. 9. — ⁷ Ibid.

nation avec les Francs , & que Childéric étoit bien foible , puisqu'il laissoit son rival jouir en repos des restes de sa grandeur.

§. X V.

Quelque opinion qu'on embrasse sur les conquêtes de Childéric , il est toujours certain qu'il fut l'allié des Romains contre les Saxons¹; qu'il reçut une dignité qui lui donnoit l'administration des affaires militaires , & que ce fut à raison de cette dignité qu'il fit reconnoître son autorité jusqu'à Angers , quoique son royaume ne se soit jamais étendu jusqu'à Paris , ainsi qu'il paroît par l'histoire de Clovis². Ce qui me fait croire que cette dignité étoit celle de duc ou comte militaire , c'est , 1^o qu'il y avoit alors un autre maître de la milice dans les Gaules. 2^o Que Childéric ne fit reconnoître son autorité dans l'Anjou , qu'après la mort du comte Paul. Or ce comte auroit été lui-même subordonné à Childéric , si celui-ci avoit été maître de la milice. Clovis, son fils, lui succéda , ainsi que je l'ai déjà dit , dans l'une & l'autre de ses dignités ; mais il est incertain s'il fut d'abord revêtu de celle qui devoit lui donner le généralat des troupes Armoriques. Quoi qu'il en soit , ils ne reconnurent pas d'abord son

¹ Aim. lib. 1. c. 7. — ² Greg. Tur. hist. lib. 2. c. 18. — ³ Ep. Hincgise. Rem. V. Duchesne.

autorité, & ce ne fut qu'après avoir essuyé pendant plusieurs années tout ce que la petite guerre a de plus fâcheux, que les confédérés Armoriques traitèrent avec Clovis & firent alliance avec lui. Il est évident que cette alliance fut très égale, puisque Prœcope dit que les troupes Romaines se donnèrent aux Germains & aux Armoriques. Or on ne se donne point tout à la fois à deux peuples, dont l'un a été subjugué par l'autre. Ces troupes Romaines ne pouvoient être différentes de celles qui avoient leurs quartiers dans les provinces Armoriques, & qui ne firent pas d'abord cause commune avec elles. Mais, comme Clovis ne traita certainement pas avec une nation désarmée, il est clair que les possesseurs Armoriques étoient devenus soldats, & c'est ce qui avoit dû arriver. Lorsque la guerre civile désole une contrée, on ne voit pas les citoyens se reposer sur un autre de leur défense, ni se dispenser des fatigues de la guerre par la présentation d'un milicien.

§. X V I.

Il paroît que les prélats Romains ne furent pas contraires à Clovis. Les empereurs ne pouvoient plus les secourir, & ils craignoient beaucoup plus les Goths Ariens que les Francs Payens, parce que ceux-ci n'amenoient point avec eux des

2 Aim. lib. 1. c. 22.

prêtres par qui ils pussent craindre d'être dépossédés, comme ils l'étoient, tous les jours, par les Ariens dans tous les lieux où régnoient les Goths ¹.

Si Clovis ne fut pas d'intelligence avec les prélats, je ne vois pas pourquoi il eut des ménagemens pour eux ²; mais il en eut encore davantage pour les Romains qui étoient armés; car il paroît que les Francs bornèrent leurs brigandages aux terres de l'église & à ses trésors; ainsi, dès que les Armoriques se furent donnés à lui, Clovis n'eut à combattre que quelques légions Romaines, peut-être quelques vétérans avec les généraux qui les commandoient. La mort des uns enrichit ses compagnons, & il remplaça lui-même les autres.

§. XVII.

C'est ce qui lui fit recevoir ³ avec tant de plaisir le brevet de consul avec les marques de cette dignité, & le titre d'ami de l'empire & de patrice des Romains ⁴, que l'empereur Anastase lui défera. Il joignit à ces titres celui d'Auguste; il avoit celui de roi par sa naissance, & celui de suzerain par l'hommage que les Francs lui avoient fait. Toutes ces dignités réunies composèrent sa royauté; comme la dictature, la censure, le tribunat, la présidence du sénat, & le généralat des

¹ Greg. Tur. hist. lib. 2. c. 26. 36. Et lib. 3. c. 2. — ² Aim. lib. 8. p. 12. — ³ Aim. lib. 1. c. 22. — ⁴ Greg. Tur. hist. lib. 2. c. 38.

troupes avoient composé la dignité impériale chez les Romains. Il faut seulement remarquer que Clovis ne gouverna pas tous les différens sujets à même titre.

§. XVIII.

Depuis que les Francs ne reconnoissoient plus l'empire des Romains , rien ne gênoit leur inclination pour la sang de leurs rois : mais Clovis n'étoit pas le seul qui en descendit ; & , après sa mort , ses collatéraux pouvoient avoir la préférence sur sa postérité , s'ils étoient plus dignes qu'elle de commander la nation. Clovis ne l'ignoroit pas , & il travailla à ôter aux Francs la liberté du choix , en faisant périr tous les princes de son sang. Quand il crut les avoir tous exterminés , « Qui » fera mon vengeur , s'écria-t-il¹ ? quelle sûreté » y a-t-il pour mes jours ? Je n'ai plus de parens² , » Ces paroles étoient un piège pour découvrir s'il ne lui en restoit point ; mais personne ne revendiqua l'honneur dangereux d'être du sang royal.

Les enfans de Clovis partagèrent son royaume. Ce fut le sceau de l'hérédité ; on ne choisit pas un roi parmi les princes , parce que tous les princes furent rois. Cependant il fallut pouvoir être utile à la nation pour pouvoir être son roi³. Tout concourt à nous faire croire que ce titre & l'autorité

¹ Greg. Tur. hist. lib. 2. c. 40. — ² Id. c. 42. — ³ Aim. lib. 2. c. 23. — ⁴ Aim. lib. 3. c. 70.

étoient de foi inséparables; &, dans l'obscurité de ces temps barbares, tout nous avertit qu'on ne naîssoit pas roi.

Écoutons là-dessus un archevêque de Reims.

CHAPITRE II.

Que la Couronne n'étoit pas absolument héréditaire dans la maison des rois Francs.

DE LA LOI DE SUCCESSION.

§. I.

« LA coutume des Francs fut toujours de choisir
 » leurs rois dans la race ou dans la succession des
 » rois derniers morts¹. Ils n'élurent pas Charles
 » (le simple) aussi-tôt après Charles le gros,
 » parce qu'il étoit alors enfant & de corps &
 » d'esprit; qu'il n'étoit pas encore capable de
 » gouverner un royaume, & qu'il eut, par con-
 » séquent, été dangereux de l'élire, tandis que
 » la nation étoit exposée à la cruelle persécution
 » des Normands ».

Un archevêque de Reims parloit ainsi au nom de toute la nation & sous le règne de Charles. On trouve ces paroles dans deux lettres qu'il écrivit à Arnoul pour lui rendre raison de la conduite que les François avoient tenue à l'égard de ce prince.

¹ Flodoard, liv. 15, hist. Remens. c. 5.

§. I I.

Arnoul se plaignoit qu'on l'eût élu sans demander son avis. Le prélat répondit encore : « que ce » n'étoit pas l'usage des Francs de demander , en » pareil cas , l'avis d'aucun roi plus grand ou plus » puissant ». Nous verrons bientôt sur quoi pouvoit être fondée la plainte d'Arnoul.

§. I I I.

Voyons maintenant si ce que disoit l'archevêque de Reims touchant l'exclusion donnée à Charles le simple , à cause de son enfance , étoit conforme aux loix primitives de la monarchie.

Je remarquerai d'abord que ce prélat ne blâme pas la conduite qu'on avoit tenue à l'égard de Charles , quoiqu'il fût alors son suzerain , & qu'en passant condamnation sur cet article il eût pu en tirer avantage contre le roi de Germanie. C'étoit donc alors une maxime reçue , que l'enfance & l'incapacité d'un prince étoient des motifs suffisans pour l'exclure du trône auquel sa naissance l'appelloit. Et en effet , si l'on consulte l'histoire de nos premiers rois , on trouvera qu'une loi , aussi ancienne que la monarchie , vouloit que le roi des Francs fût robuste & brave , & qu'il ne commençât à regner que quand il avoit atteint l'âge auquel on pouvoit porter les armes. Cet âge

étoit celui de dix-sept à dix-huit ans , suivant les loix Romaines ; & la coutume des barbares ne s'en éloignoit pas. Grégoire de Tours , parlant de Gondoald , lui fait raconter ainsi les motifs qui l'avoient porté à venir dans les Gaules pour y faire valoir les droits qu'il prétendoit avoir à la couronne comme fils de Clotaire premier ¹. « Lors-
» que j'étois à Constantinople , disoit ce prince ,
» je m'informai de Boson en quel état étoit ma
» famille , & j'appris de lui qu'elle étoit réduite
» à fort peu de chose. Il me dit que de tous
» mes parens il ne restoit que Gontram & Chil-
» debert ; que les fils de Chilperic étoient morts ,
» aussi bien que lui , à l'exception d'un enfant
» qui étoit encore au berceau ; que Gontram ,
» mon frère , n'avoit point d'enfans , & que
» mon neveu Childebert étoit encore très foible
» (*minimè fortis*) ; que , par cette raison , tous les
» princes de son royaume avoient pris la résolu-
» tion de me rappeler , & que personne n'avoit
» osé parler contre moi ; car nous sçavons tous ,
» ajouta-t-il , que vous êtes fils de Clotaire , &
» que , si vous ne venez pas dans les Gaules , il
» n'y est resté personne qui puisse les gouverner.
» Je partis de Constantinople sur ces assurances ,
» & je vins à Marseille , où l'évêque me reçut
» suivant les ordres qu'il en avoit des grands ,

¹ Hist. lib. 7. c. 36.

» de Childebert mon neveu ¹ ». En cela Gondoald ne disoit rien qui ne fut conforme à la déposition de ses députés, qu'on avoit mis à la torture pour tirer d'eux la vérité ; & plusieurs de ces grands avoient suffisamment justifié par leur conduite qu'ils n'étoient pas innocens. Leur projet avoit été sans doute de faire cesser la régence de Gontram, & le crédit de Brunehault, en donnant à Gondoald, avec la portion de la Monarchie qui devoit lui appartenir, la tutelle de Childebert. Ce projet étoit conforme aux usages de ce temps-là ; c'est ce qu'attestent le discours & la conduite de Gontram lui-même. « Je vous conjure, dit-il au peuple après la mort de Chilperic, de me garder une foi inviolable, de ne me pas tuer, comme ont été tués mes frères ; qu'au moins je puisse pendant trois ans élever mes neveux qui sont devenus mes enfans adoptifs ; ma mort, si elle arrive pendant qu'ils sont en bas âge, entraînera nécessairement votre ruine, puisqu'il ne restera de notre race aucune personne robuste qui puisse vous défendre ² ».

§. I V.

Il y avoit alors neuf ans que Childebert étoit orphelin, & il l'avoit été à l'âge de cinq ans ³ ;

¹ Greg. Tur. hist. lib. 7. c. 32. & 33. — ² Greg. Tur. hist. lib. 7. c. 8. — ³ L. 5. c. 1.

l'autre neveu de Gontram n'avoit que quatre mois ; ainsi , quand Gontram demandoit trois ans de vie , c'étoit afin que Childebert eut atteint l'âge où l'on étoit alors en état de régner. C'étoit donc à dix-sept ans accomplis qu'on pouvoit prendre le sceptre en main ; ce fut sans doute au bout de ce temps-là que Gontram harangua les sujets de Childebert en ces termes : « Remarquez , leur dit-il , » que mon fils Childebert est maintenant un » homme (*Vir magnus*) , & prenez garde de ne » pas le prendre pour un enfant ¹. Mettez fin à » vos méchancetés & à vos dissensions ; car vous » avez maintenant un roi auquel vous devez être » soumis ». En même temps, il rendit à Childebert tout ce qu'avoit possédé Sigebert, son père. Et, dès ce moment , il fonda sur son utilité & sur sa bravoure l'espérance de voir relever sa maison ².

§. V.

Mais il est remarquable que jusqu'alors les sujets de Childebert n'avoient point eu de roi qu'ils fussent obligés de servir , & que Gontram avoit mis en ses mains du moins une partie de son royaume. Il s'étoit même opposé au serment de fidélité que les seigneurs régens avoient voulu faire prêter à ce prince ³. La conduite que tint alors Grégoire de Tours mérite beaucoup d'attention ; il avoit sans

¹ L. 7. c. 33. — 2 L. 8. c. 4. — 3 L. 7. c. 33.

doute eu part au serment que les Tourangeaux avoient prêté à Gontram , quoiqu'ils fussent sujets de Childebert. Il exhorta encore les Poitevins qui étoient dans le même cas , à suivre leur exemple ; & pour les y porter , il les assûroit « que Gon-
» tram étoit le père des deux enfans , c'est-à-dire
» des fils de Sigebert & de Chilperic , qu'il avoit
» adoptés , & qu'ainsi il étoit le prince unique
» de toute la Monarchie (tenere regni principatum) ,
» comme l'avoit été autrefois Clotaire son père ». Les Poitevins ne se rendirent point à ces raisons ; & , quand ils virent qu'on employoit la force pour les leur faire trouver meilleures , ils déclarèrent que , si Childebert & Gontram s'accordoient entr'eux à ces conditions , ils ne s'y opposeroient point ; mais qu'en attendant , ils ne reconnoissoient que leur seigneur , celui auquel ils devoient une sujettion entière (servire pleniùs) ; celle que Gontram demandoit d'eux ne l'étoit donc pas.

§. V I.

Gontram avoit trouvé plus de docilité dans les seigneurs qui gouvernoient le royaume de Chilperic depuis la mort de ce prince ; il ne paroît pas même qu'ils eussent attendu ses ordres pour le comprendre avec le jeune Clotaire dans le serment qu'ils avoient fait prêter aux cités de ce royaume : mais Gontram ne borna pas ses prétentions à cette

formalité ; quand il avoit dit qu'il désiroit autant de vie qu'il lui en falloit pour élever ses neveux , il avoit employé le mot (Nutrire) par lequel on caractérisoit alors les gouverneurs du prince , ceux d'entre les seigneurs qui avoient la principale part au gouvernement de l'état ; « Ainsi voulant effec-
 » tivement gouverner le royaume de son neveu
 » Clotaire , il nomma un comte pour la ville
 » d'Angers ¹ ». Quelque temps après , il nomma encore deux ducs , dont les commissions compren-
 » oient toutes les cités de ce royaume ². Il paroît même que les actes d'autorité n'éprouvoient au-
 » cune contradiction régulière , & qu'aussi souvent que les états de Clotaire étoient en danger , c'é-
 » toit de Gontram que les troupes prenoient l'or-
 » dre , comme elles avoient reçu de lui leurs géné-
 » raux ³ : ainsi la principauté que Gontram exerçoit dans toute la monarchie consistoit dans le suprême généralat des troupes , & dans la nomination des officiers civils & militaires ; mais jamais elle ne s'étendit à l'administration de la justice ; elle se rendit toujours au nom de Clotaire ; & , dans une occasion importante , les gouverneurs de ce prince sçurent bien se conserver cette portion du pouvoir souverain ⁴. Ils exercèrent aussi en toute occasion le droit d'envoyer des ambassadeurs aux

¹ Lib. 8. c. 8. — ² Lib. 8. c. 42. Lib. 9. c. 9. — ³ Lib. 9. c. 18.
 — ⁴ Lib. 8. c. 31.

princes étrangers. On sent bien que , pour rendre la justice , & pour négocier au nom d'un prince , il n'est pas nécessaire qu'il soit en âge de porter les armes ; mais le généralat des troupes demande un homme robuste & vaillant.

§. VII.

Ce qui prouve , au reste , que ce fut le bas âge de Childebert & de Clotaire , & non pas la qualité de père adoptif qui rendit Gontram le chef unique de la monarchie , c'est que ses prétentions précédèrent l'adoption de Childebert ; que jamais il n'adoptâ Clotaire , & que , quand Childebert fut devenu majeur , il lui remit le gouvernement de ses états , en déclarant à ses sujets que désormais ils avoient un roi. Si l'on donnoit le titre de roi à des enfans , c'est qu'il suffisoit d'être de la maison royale pour prendre ce titre¹. Les filles même le prenoient. Mais , tant que l'héritier de la couronne étoit mineur , le royaume étoit réellement entre les mains des seigneurs qui le lui gardoient conjointement avec les rois ses parens s'il en avoit. C'est ce que prouve assez l'histoire tragique des fils de Clodomir². Lorsque le prince n'eut point de parens qui pussent suppléer à son bas âge , & que les seigneurs régens se démirent de leur autorité en faveur d'un seul

¹ Greg. Tur. hist. lib. 9. c. 39. & 40. Lib. 10. c. 15. — 2 Lib. 3. c. 18.

CHAPITRE III.

Comment Pepin fixa la couronne dans sa maison.

§. I.

QUAND ce n'auroit pas été l'ancienne maxime des Francs, qu'un prince inutile ne devoit pas être roi, elle dut l'être lorsque Pepin monta sur le trône. C'étoit le seul fondement que pût avoir la décision du pape Zacharie. « Qu'il valoit mieux donner le » nom de roi à celui qui en avoit la puissance¹ ». Pepin ne put pas exiger qu'on le substituât, à cet égard, aux droits de la famille qu'il chassoit du trône, puisque son élévation supposoit la nullité de ces droits. Il n'étoit pas naturel qu'il proposât en faveur de sa postérité l'introduction de l'hérédité absolue, tandis qu'il dépossédoit la postérité de Clovis dont le seul crime étoit son inutilité.

§. II.

Pepin venoit d'éprouver quel étoit le crédit du pape sur la nation. Il connoissoit celui du clergé & il avoit de quoi conserver son amitié : il ne fut question que de lui fournir un prétexte pour se mêler d'une affaire aussi temporelle que la succession au trône. Tel fut le motif d'une institution nouvelle.

¹ Aim. lib. 4. c. 41.

Pepin

Pepin se fit sacrer par les évêques, & devint en quelque sorte l'un d'entr'eux. Il ne se contenta pas d'avoir mis son clergé dans ses intérêts, par un second sacre ; il se mit avec sa postérité sous la protection du St. Siège, & sous celle de toute l'église. Voici comment la chose se passa.

§. III.

Le pape Etienne étoit venu en France pour implorer le secours de Pepin contre les Lombards. Astolphe avoit envoyé des négociateurs pour traverser le pape ; mais Etienne & Pepin pouvoient se satisfaire réciproquement au dépens d'autrui, & le marché fut bientôt conclu. Le roi promit de faire la guerre au roi des Lombards. Etienne ôta aux Francs le droit de donner à Pepin tels successeurs qu'il leur plairoit¹. Il commença par sacrer de nouveau Pepin ; il sacra aussi ses deux fils, après quoi il prononça solennellement la peine d'excommunication & d'interdit contre « quiconque entreprendroit jamais d'élire un roi » « qui ne descende pas de ceux que la bonté divine » « avoit daigné exalter ; & qui venoient d'être confirmés & consacrés par les mains du bienheureux pontife ». C'est là, je crois, le seul titre qui ait consacré la famille Carlovingienne, & qui ait restreint l'éligibilité à la postérité de Pepin.

¹ D. Martin Boucq. t. 1. p. 229.

CHAPITRE IV.

Réflexion sur l'élection de Hugues Capet.

§. I.

IL paroît, par ce que je viens de dire, que si Hugues Capet fut mauvais sujet, il fut roi légitime. Les princes, auxquels il fut substitué, étoient au moins inutiles, & l'un d'eux avoit fait un hommage qui le rendoit étranger, & peut-être ennemi de la nation. Il cessoit donc d'être éligible; &, dans les principes même du pape Etienne, la nation rentroit dans toute l'étendue de ses droits: mais il faut convenir que les papes peuvent donner les couronnes, ou avouer que la bénédiction d'Etienne & son excommunication n'avoient point privé la nation d'un droit qu'elle venoit d'exercer en faveur de Pepin. On a donc dit une absurdité quand on a avancé « que Hu-
» gues Capet, en usurpant la couronne avoit violé
» par outre-cuidence téméraire la bénédiction de
» Charlemagne; que, quoiqu'il eût succédé à son
» administration temporelle, il n'avoit point suc-
» cédé à la bénédiction apostolique, affectée tant
» seulement à la postérité dudit Charlemagne, &

» qu'au contraire il avoit acquis sur soi & sur les
» siens une malédiction perpétuelle¹ ».

§. II.

Hugues Capet fut peut-être bon citoyen , & ne fut certainement point usurpateur. Il défendit sa nation ; & , par les services qu'il lui rendit , il mérita que sa postérité succédât à sa couronne avec un droit que Pepin , moins légitime que lui , n'avoit certainement pas transmis à la sienne : cela prouveroit une bénédiction du ciel apparemment plus efficace que celle de Zacharie. Il n'est pas nécessaire , & il seroit peut-être difficile de prouver que la nation se soit réservé le droit que le pape Etienne avoit prétendu lui enlever ; il suffit qu'elle l'ait eu , & qu'elle ne s'en soit point dépouillée elle-même. Ce qui prouve au reste que l'inutilité d'un prince fût toujours un motif d'exclusion , c'est que les peuples purent toujours choisir entre les princes du sang royal celui qu'ils crurent pouvoir leur être le plus utile.

¹ Extrait d'un conseil secret tenu à Rome à l'occasion de la ligue.

CHAPITRE V.

Cômment les Princes Carlovingiens succédèrent les uns aux autres.

§. I.

JE ne m'étendrai point sur les exemples qui prouvent que la nation avoit droit de choisir entre les princes du sang royal. Je pourrois citer autant de preuves de cette espèce , qu'il y eut jamais de rois Carlovingiens. Je me bornerai ici à deux loix positives ; ce sont les deux chartes par lesquelles Charlemagne & Louis le débonnaire partagèrent l'empire entre leurs fils.

Le premier , après avoir réglé la succession mutuelle de ses trois fils , dit ces paroles remarquables :

« Si de l'un de ces trois princes il naît un fils
» tel que le peuple veuille l'élire ¹ pour succéder
» à son père dans l'hérédité du royaume ² , nous
» voulons que ses oncles y consentent & qu'ils le
» laissent régner dans la portion du royaume que
» son père aura possédée ». On trouve une disposition à peu près semblable dans la charte de Louis le débonnaire. « Si quelqu'un des princes , venant
» à mourir , y est-il dit , laisse des fils légitimes,

¹ Corps Diplomat. t. 1. p. 4. — ² Et. Bal. t. 1. an. 806.

» que la puissance même ne soit point partagée
 » entr'eux, mais que plutôt le peuple assemblé
 » élise celui d'entr'eux que le seigneur voudra,
 » & que le frère aîné le reçoive en place du frère
 » ou du fils ¹ ».

§. I I.

On trouve dans le préambule de la même charte ces paroles remarquables : « Ayant assem-
 » blé dans notre palais d'Aix, le synode ² épif-
 » copal & la généralité de notre peuple, en
 » la manière accoutumée, pour y traiter des
 » affaires ecclésiastiques & séculières de notre em-
 » pire, il est arrivé que, par une inspiration di-
 » vine, nos fidèles nous ont averti de régler de
 » notre vivant l'état de nos enfans... Après un
 » jeûne de trois jours, la providence a fait que
 » nos vœux, & ceux de tout notre peuple, con-
 » courussent dans l'élection de Lothaire, notre
 » cher fils aîné : il nous a donc plu, & à tout
 » notre peuple, qu'il fût solennellement cou-
 » ronné, & que, par un vœu commun, il fût
 » établi notre collègue & notre successeur ».

Voyons comment la nation borna elle-même le droit qu'elle avoit, de l'aveu même de ses rois, de choisir leurs successeurs entre tous les princes du sang royal.

¹ Cart. divisionis an. 817. Bal. t. 1. p. 473. — ² Sacrum conventum.

formalité ; quand il avoit dit qu'il désiroit autant de vie qu'il lui en falloir pour élever ses neveux , il avoit employé le mot (*Nutrire*) par lequel on caractérisoit alors les gouverneurs du prince , ceux d'entre les seigneurs qui avoient la principale part au gouvernement de l'état ; « Ainsi voulant effectivement gouverner le royaume de son neveu » Clotaire , il nomma un comte pour la ville » d'Angers ¹ ». Quelque temps après , il nomma encore deux ducs , dont les commissions comprenoient toutes les cités de ce royaume ². Il paroît même que les actes d'autorité n'éprouvoient aucune contradiction régulière , & qu'aussi souvent que les états de Clotaire étoient en danger , c'étoit de Gontram que les troupes prenoient l'ordre , comme elles avoient reçu de lui leurs généraux ³ : ainsi la principauté que Gontram exerçoit dans toute la monarchie consistoit dans le suprême généralat des troupes , & dans la nomination des officiers civils & militaires ; mais jamais elle ne s'étendit à l'administration de la justice ; elle se rendit toujours au nom de Clotaire ; & , dans une occasion importante , les gouverneurs de ce prince sçurent bien se conserver cette portion du pouvoir souverain ⁴. Ils exercèrent aussi en toute occasion le droit d'envoyer des ambassadeurs aux

¹ Lib. 8. c. 8. — ² Lib. 8. c. 42. Lib. 9. c. 9. — ³ Lib. 9. c. 18.
— ⁴ Lib. 8. c. 31.

princes étrangers. On sent bien que , pour rendre la justice , & pour négocier au nom d'un prince , il n'est pas nécessaire qu'il soit en âge de porter les armes ; mais le généralat des troupes demande un homme robuste & vaillant.

§. VII.

Ce qui prouve , au reste , que ce fut le bas âge de Childebert & de Clotaire , & non pas la qualité de père adoptif qui rendit Gontram le chef unique de la monarchie , c'est que ses prétentions précédèrent l'adoption de Childebert ; que jamais il n'adopta Clotaire , & que , quand Childebert fut devenu majeur , il lui remit le gouvernement de ses états , en déclarant à ses sujets que désormais ils avoient un roi. Si l'on donnoit le titre de roi à des enfans , c'est qu'il suffisoit d'être de la maison royale pour prendre ce titre¹. Les filles même le prenoient. Mais , tant que l'héritier de la couronne étoit mineur , le royaume étoit réellement entre les mains des seigneurs qui le lui gardoient conjointement avec les rois ses parens s'il en avoit. C'est ce que prouve assez l'histoire tragique des fils de Clodomir². Lorsque le prince n'eut point de parens qui pussent suppléer à son bas âge , & que les seigneurs régens se démirent de leur autorité en faveur d'un seul

¹ Greg. Tur. hist. lib. 9. c. 39. & 40. Lib. 10. c. 15. — 2 Lib. 3. c. 18.

CHAPITRE VI.

Guerres & traités faits entre les fils de Louis le
débonnaire.

S. I.

Louis le débonnaire avoit le premier violé les conditions du traité de partage en donnant l'Aquitaine à Charles, fils de Judith, contre les vœux des Aquitains, qui, après la mort de Pepin, avoient élu son fils aîné pour lui succéder.

Les fils de Louis ne respectèrent pas davantage ses dernières dispositions, & la guerre seule régla les partages; mais le traité que firent entr'eux les trois frères laissa la succession incertaine. Chacun de ces princes craignoit pour ses fils l'avidité de ses frères s'il venoit à les prédécéder, & cette crainte, que l'incertitude de la mort rendoit à peu près égale entr'eux, fut le principal motif d'une assemblée générale tenue à Meerssen en 847. « Ils consentirent donc réciproquement & » de l'avis de leurs communs fidèles que les » fils de chacun d'eux retinssent la légitime hérité du royaume, pourvu que les neveux con- » sentissent d'être obéissans à leurs oncles¹ ».

¹ Cap. Car. Calv. tit. 9. c. 9.

Cette convention ¹ fut renouvelée dans une seconde assemblée tenue à Mersein ² quatre ans après la première , & ce fut toujours une des principales clauses des traités que firent entr'eux les descendans de Louis le débonnaire ³.

§. II.

Mais il parut chaque fois que c'étoit une indulgence de la part des princes déjà régnans , & sur tout de ceux qui avoient un degré de parenté sur les enfans , en faveur desquels on stipuloit cette succession paisible. Lothaire , fils de l'empereur de ce nom , reconnut qu'il devoit la couronne à son oncle , & promit de lui être obéissant comme un neveu doit l'être à son oncle ⁴. Tel est sans doute le fondement sur lequel Arnoul prétendoit qu'on avoit dû le consulter avant d'élire Charles le simple ⁵.

¹ Aim. lib. 5. c. 18. — ² Cap. Ludov. Balbi. tit. 3. c. 3. — ³ Cap. Car. Calv. tit. 16. c. 1. — ⁴ Cap. Car. Calv. tit. 15. — ⁵ V. supra c. 11.

CHAPITRE VII.

Comment ces traités furent observés, & ce qu'on entendoit par hérédité.

§. I.

CE fut une maxime constante chez les Rois Carolingiens, qu'un prince ne pouvoit se refuser aux vœux d'un peuple qui l'appelloit pour le substituer à son souverain actuel. Louis le Germanique¹ ne se refusa jamais aux invitations des Neustriens & des Aquitains. Charles le chauve aima mieux violer le traité qu'il avoit fait avec son frère, que de ne pas répondre à l'empressement des Lorrains².

Voici en quels termes Adventius, évêque de Metz, annonça à Charles le choix qu'on avoit fait de lui³. « Nous nous sommes adressés, dans les » jeûnes & dans les prières, à celui qui dispose » souverainement des royaumes, afin qu'il nous » donnât un roi selon son cœur. Le ciel a exaucé » nos vœux ; & , par une unanimité parfaite, il a » préélu pour être l'héritier légitime du royaume » le prince Charles, auquel nous nous sommes » confiés de plein gré ».

¹ V. la lettre de ce prince au pape Adrien, dans D. M. Boucq. t. 7.
— ² Aim. lib. 5. c. 21. — ³ Ib. & Car. Calv. Capit. tit. 41. c. 1.

§. I I.

On voit ici ce qu'il faut entendre par l'hérédité légitime. C'étoit le droit indéterminé qu'avoit tout prince du sang royal d'hériter d'une couronne, aussi-tôt que le peuple l'auroit préféré aux autres princes du même sang, qui étoient héritiers comme lui. La qualité d'héritier n'étoit donc pas différente de l'éligibilité. C'est en ce sens que les évêques de France disoient à Charles le chauve, que le royaume lui avoit été laissé par hérédité¹.

Ce que je dis ici de la succession à la couronne, est autorisé par les termes de la plainte que Charles le chauve rendit en 859 contre Wénilon archevêque de Sens. Voici ses paroles² : « Comme dans
 » le royaume des Francs la naissance fait les rois
 » (Reges ex genere prodeunt) ainsi que le dit S. Gré-
 » goire & que vous le sçavez vous même, par
 » une ancienne coutume, Dieu & mon père m'ont
 » fait partager le royaume avec les rois mes frères.
 » Après le partage fait, ainsi que les grands
 » du royaume l'ont réglé & confirmé à chacun
 » de nous par serment ; j'ai été sacré roi par l'é-
 » lection, la volonté, le consentement & l'accla-
 » mation de Wénilon lui-même, des évêques ses
 » confrères, & des autres évêques ».

¹ Car. Calv. Cap. de 2. c. 4. → 2. c. 1. 2 & 3. p. 111

² Car. Calv. Cap. de 2. c. 4. → 2. c. 1. 2 & 3. p. 111

CHAPITRE VIII.

Des élections éventuelles;

§. I.

Il ne faut pas avoir lu notre ancienne histoire avec beaucoup d'attention, pour y avoir remarqué que les princes de la maison royale des Francs traitoient avec le titre de roi, & que tous avoient un droit égal à l'hommage des personnes libres. Tant que cet hommage avoit été leur unique domaine, ils n'avoient point fait de partage, parce qu'il étoit libre de la part de ceux qui le rendoient. Lorsqu'un père laissa à ses enfans des provinces & des trésors, il fallut partager les uns & les autres; mais on ne partagea point encore les hommes libres.

Quand un roi n'avoit point pris de précautions pour assurer l'état de chacun de ses enfans, celui d'entr'eux qui avoit fait s'attacher un plus grand nombre de vassaux étoit en état de se faire donner un plus grand nombre de provinces; & rien n'étoit plus décisif en pareil cas que la possession d'un trésor, parce qu'elle mettoit en état de cimenter le vasselage, ainsi que je le dirai en parlant de la récomandation & du vasselage. C'est ainsi que Chilpéric, ayant eu le bonheur de s'emparer du trésor de son père Clotaire, s'attacha les

plus puissans d'entre les Francs , & s'empara , au préjudice de ses frères , du partage qui avoit autrefois appartenu à Childébert ¹. Mais ils ne l'en laisseront pas jouir long-temps : ils se liguerent contre lui , le détronèrent & l'obligèrent de faire avec eux un partage légitime. Ce qui donnoit , comme on le voit , l'assurance de régner , étoit l'hommage des seigneurs puissans , de ceux qui commandoient les nations & à qui étoit confiée l'administration militaire ; & de ceux qui étoient en possession de partager avec les rois l'exercice de l'autorité souveraine ². Le bonheur avec lequel Dagobert se les attachâ tous , & la facilité que lui donna , pour y parvenir , la possession de l'Austrasie dont il jouissoit déjà quand Clotaire mourut , le mirent en état de donner l'exclusion à son frère Aribert , & ce ne fut que par un effet de sa bonté qu'il lui donna ensuite une espèce de partage.

§. II.

Il est maintenant facile de comprendre quel fut le motif qui engagea les rois francs à donner partage à leurs enfans ; car ce ne fut jamais que de cette manière qu'ils les associèrent à la royauté ³. Ils leur faisoient rendre hommage par les seigneurs de ce partage ; mais ils se faisoient com-

¹ Greg. Tur. hist. lib. 4. c. 22. — ² Aim. lib. 4. c. 17. — ³ Marculph. Form. lib. 1. tit. 2.

prendre avec eux dans le serment de fidélité qu'on exigeoit en cette occasion des habitans militaires de chaque cité. Les reines, qui, comme Frédégonde, avoient des rivales, & qui craignoient de voir exclure leurs enfans par ceux de ces rivales, avoient encore un intérêt plus puissant à les faire déclarer rois. Et, en pareil cas, elles ne manquèrent jamais de leur donner un trésor, quoi qu'ils fussent encore au berceau.

§ III. Des Rois.

Si les frères étoient les concurrens de leurs frères, les oncles l'étoient aussi de leurs neveux, & les cousins travailloient souvent à supplanter leurs cousins : ainsi, quand il arrivoit que les habitans militaires d'une province demandoient à leur roi un de ses enfans pour les gouverner, loin de leur refuser leur demande, on la leur accordoit avec beaucoup de joie, & l'on s'empressoit de leur envoyer le prince qu'ils vouloient avoir au milieu d'eux : « On envoyoit avec lui les comtes, » les domestiques, les maires, les gouverneurs » (Nutritii) & tous les officiers qui étoient nécessaires pour le service du jeune roi & l'administration de son état ». C'est ainsi qu'en usa Childebert, lorsque les guerriers de Soissons & de Meaux lui demandèrent son fils Théodébert. Et

¹ Greg. Tur. lib. 9. c. 36.

nous verrons ailleurs que Charlemagne tint une conduite semblable , lorsqu'il créa Louis le débonnaire roi d'Aquitaine.

§. I V.

Les rois Carlovingiens avoient eu plus d'un motif pour imiter les rois Francs. En donnant partage à l'un de leurs enfans , ils lui transportoient l'hommage d'un grand nombre de leurs vassaux , qu'ils n'auroient pu lui léguer , parce que la mort du Suzerain délieoit le vassal. C'étoit le seul moyen efficace qu'ils eussent pour fixer la royauté dans leur maison , qui fut toujours moins respectée que celle des rois Francs. Mais ils ne pouvoient donner partage à l'un de leurs enfans exclusivement aux autres , sans exposer beaucoup l'état de ces derniers.

Nous avons vu que , par une faute de cette espèce , Clotaire laissa son fils Aribert à la discrétion de Dagobert qui sçut s'en prévaloir.

Lorsqu'ensuite la maison Carlovingienne se fut partagée en plusieurs branches , la même précaution fut absolument nécessaire pour assurer au fils unique d'un roi la succession de son père , à laquelle un oncle ou un cousin croyoient avoir autant de droit que lui. Tels furent les motifs des élections éventuelles & des désignations , dont l'usage fut encore plus fréquent sous la seconde

race , qu'il ne l'avoit été sous la première.

Tous les traités dont j'ai parlé dans le chapitres précédens avoient le même objet.

§. V.

Nous avons vu que Pepin avoit fait sacrer ses fils , de son vivant ¹. Ses successeurs suivirent son exemple.

Charlemagne ordonna , dans une assemblée générale , que Bernard son petit-fils seroit roi d'Italie ² , & il associa Louis son fils à l'empire , « de » peur de laisser son royaume dans la confusion » & exposé à des divisions intérieures ³ ».

Tous les réglemens que Louis le débonnaire fit de son vivant , par rapport à sa succession , n'ont été que trop signalés par les suites les plus funestes.

§. V I.

On ne trouvera rien d'étrange à ces élections anticipées , quand on comparera la manière dont on éliſoit les rois , à celle dont se faisoient les loix. Il étoit naturel que les rois employassent , en faveur de leur postérité , le crédit qu'ils avoient dans les assemblées générales ⁴. Mais , comme on ignoroit alors ce que c'étoit qu'une royauté sans administration , on assignoit au prince élu & cou-

¹ Ubi sup. c. 3. — ² Aim. l. 4. c. 101. — ³ Id. lib. 5. c. 9. — ⁴ Cart. division, imp. an. 817.

ronné une partie du royaume, sur laquelle il commençoit à régner du vivant même de son père ¹.

§. VII.

C'est là l'origine de l'usage où l'on est encore en Allemagne de donner le titre d'un royaume au successeur désigné.

CHAPITRE IX.

Des Désignations.

§. I.

LOUIS le begue est, je crois, le seul prince Carlovingien qui ait été désigné sans être couronné. Il le fut en deux manières. D'abord son père tint à Reims une assemblée générale, où il ne manqua que deux seigneurs du royaume, & là il régla, de leur consentement, ce qui regardoit l'élévation de son fils sur le trône après sa mort ². Cette désignation étoit fort différente de ce que les princes Carlovingiens avoient fait jusqu'alors pour assurer leur couronne à leur postérité; puisque, sur ce que Charles le chauve demanda à ses fidèles, avant son départ pour l'Italie, quelle assurance ils donneroient à son fils de sa future élection ³, après

¹ Cap. Car. Calv. tit. 53. c. 4. — ² Hincmar, c. 2. Opusc. tit. 9.
— ³ Cap. Car. Calv. tit. 53. c. 4.

avoir confirmé ce qu'ils avoient fait à Reims , ils ajoutèrent que , si Charles le désignoit pour régner nommément sur une partie de ses états , ils lui feroient fidèles comme on doit l'être à son seigneur.

Il paroît que c'étoit aussi l'intention de Charles le chauve , mais la mort le prévint.

§. I I.

Avant de mourir il employa une dernière précaution pour assurer la couronne à son fils ; il le désigna pour son successeur , dans son testament ; il en remit l'instrument à l'impératrice Richilde , & il lui confia en même-temps les ornemens royaux ¹ , ils consistoient dans l'épée de S. Pierre , par laquelle il devoit être investi de la royauté , les habits royaux , la couronne , le bâton d'or & les diamans. Il paroît que dès lors on avoit attaché la succession au trône à la possession de ces ornemens ; & un auteur ² contemporain nous autorise à croire que Louis le débonnaire , légataire de ces joyaux , les avoit consacrés à être dans la suite la marque constante de la royauté.

§. I I I.

Louis le begue , étant sur le point de mourir , chargea l'évêque de Beauvais & un comte nommé

¹ Aim. lib. 5. 5. 36. — ² Aim. l. 5. c. 10.

Alboïn , de porter à Louis , son fils aîné , la couronne , l'épée & le reste des ornemens royaux , mandant à ceux qui étoient avec lui de le faire sacrer & couronner roi ¹. Mais , avant de procéder à cette cérémonie , ils convoquèrent les grands du royaume dans la ville de Meaux , pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire. Louis ne fut pas couronné aussi-tôt que son père l'avoit désiré ; & , contre l'intention de ce prince , on lui associa son frère Carloman , qui fut sacré & couronné roi à Ferrières , en même-temps que lui.

§. I V.

L'histoire d'Allemagne est pleine de semblables désignations , accompagnées de l'envoi des ornemens impériaux.

CHAPITRE X.

De l'avènement au trône.

§. I.

QUELQUES précautions que les princes regnans eussent prises pour assurer leur couronne à leurs enfans , ceux-ci ne prenoient pourtant en main les rênes du gouvernement qu'après une élection nouvelle & solemnelle.

¹ Aim. l. 5. c. 39.

§. I I.

Quoique Pepin eût fait couronner ses-deux fils avec les cérémonies que j'ai rapportées ailleurs, Eginard dit que les Francs les élurent après la mort pour lui succéder. Et les annales qui portent le nom d'Aimoin disent, en termes exprès, « qu'a-
» près la mort de Pepin, Charles & Carloman
» furent créés rois par le consentement de tous
» les Francs ».

§. I I I.

Quoique Louis le débonnaire¹ eût été couronné empereur, & que son père l'eût déjà mis à la tête de toutes les affaires de l'empire, « il craignit que
» la nation, séduite par Wala qui avoit eu beau-
» coup de crédit sur l'esprit de son père, (& qui
» paroïssoit favoriser le roi d'Italie), ne révoquât
» son élection : les officiers du palais lui man-
» dèrent même qu'il ne perdît point de temps
» à se rendre à Aix-la-Chapelle. Il s'y rendit en
» diligence, se faisant suivre par autant de
» peuple qu'il pouvoit en ramasser : mais Wala
» s'empressa de le reconnoître en se recomman-
» dant à lui, comme c'étoit la coutume des
» Francs ; & son exemple fut suivi de tous les
» seigneurs François qui se rendirent à l'envi

¹ Lib. 4 c. 47. — 2 Id. lib. 25. c. 9. — 3 Ibid. 6, 10.

» auprès de l'empereur ». Louis succéda à son père « du consentement & avec l'applaudissement » de tous les Francs¹ ». Mais il en eut l'obligation à la diligence qu'il avoit faite , & au zèle du peuple. Car les grands avoient formé le projet d'exclure à jamais du trône la postérité de Charlemagne. Le moine de S. Gal & un auteur contemporain parlent tous les deux de cette conspiration , mais en termes couverts. Ce fut en cette occasion que la noblesse du second ordre maintint la postérité de Charlemagne sur le trône, malgré la haute noblesse qui avoit résolu de l'en exclure. Louis, le débonnaire avoit été informé de la mauvaise volonté des chefs ; aussi n'imita-t-il point Dagobert , qui avoit cru qu'en s'en assurant , il s'assuroit de la couronne. Les circonstances n'étoient pas les mêmes ; celle où il se trouvoit alors ressembloit beaucoup à la conjoncture funeste dans laquelle Childebert avoit perdu son père² ; & sa conduite fut en effet la même qu'avoit été celle du fidèle Gondebaud. Ce généreux vassal enleva Childebert au milieu de ses ennemis , fit assembler les nations sur lesquelles avoit régné Sigebert , & il leur recommanda son fils qui n'étoit encore âgé que de cinq ans. Par cette heureuse hardiesse , il mit la couronne sur la tête de Childebert pendant que Chilperic envahissoit

¹ Aim. lib. 4. c. 102. — ² Greg. Tur. lib. 1. c. 1.

ses états. Ce fut avec le même bonheur que Louis le débonnaire appella au peuple , de l'injuste exclusion que lui vouloient donner les grands.

§. I V.

Charles le chauve , qu'un règne de plusieurs années paroissoit avoir affermi sur le trône , s'en feroit vu précipiter, s'il n'avoit pas trouvé un asyle chez les Bourguignons.

Chilpéric étoit réduit à la même extrémité , lorsque l'assassinat de Sigebert arrêta ce malheureux prince qui alloit l'assiéger dans Tournay¹. Les Francs , sujets de Chilperic , l'avoient appelé , dans l'intention de se le donner pour roi. Il s'étoit rendu à leurs invitations ; & déjà on l'avoit élevé sur le Pavois au milieu de toute l'armée : Un exemple semblable avoit de quoi faire trembler les rois : aussi de tous les crimes , le plus grand fut-il toujours la désertion. Elle consistoit à abandonner le prince auquel on s'étoit recommandé ; & l'asyle que les vassaux transfuges trouvoient chez l'un des rois Francs étoit la plus grande marque d'inimitié qu'il pût donner aux autres rois.

L'infidélité des hommes libres étoit punissable ; mais la félonie des vassaux étoit un crime irrémissible. Charles le chauve la pardonna cependant

¹ Greg. Tur. hist. l. 4. c. 41.

à ceux qui avoient appelé le roi de Germanie. Mais c'est qu'il négocia avec eux son rétablissement ; & , dès qu'ils furent d'accord ensemble , Louis fut obligé de s'en retourner. Ainsi l'hommage des Seigneurs plaçoit un roi sur le trône ; & une félonie générale les en précipitoit. Il n'y avoit point de sermens qui pussent suppléer à cette cérémonie.

§. V.

Une double désignation n'assûra pas la couronne à Louis le bégue¹ ; & , après même que Richilde lui eut remis la chartre de son père , & les ornemens royaux , il fut encore en danger de ne pas régner. Le vasselage étoit alors universel , & les grands en étoient d'autant plus redoutables. Il fallut bien des négociations & des complaisances pour les faire consentir à un hommage qu'ils se sentoient en état de refuser : « enfin Louis fut » sacré & couronné avec le consentement de tous » les évêques , abbés , seigneurs séculiers & autres fidèles qui se trouvèrent présens ».

§. V I.

Il faut sçavoir , & ce que j'ai dit jusqu'à présent a du le faire comprendre , que c'étoit par la recommandation , que les grands du royaume

¹ Aim. lib. 5. c. 36.

de Lorraine , on demanda par deux fois au peuple qu'il témoignât l'accepter pour son roi ¹ ; ce qu'il fit par une acclamation.

CHAPITRE XII.

De la dignité impériale.

§. I.

LA cérémonie du sacre introduite par Pepin changea en quelque sorte la nature des choses. La dignité impériale , qu'une proclamation militaire , ou une association , ou enfin le choix de la nation , avoit toujours conférée , parut être un don du pape. Charlemagne craignit que ce préjugé ne s'établît ou ne s'enracinât ; & , pour le détruire , il voulut que son fils prit la couronne impériale sur l'autel. Louis le débonnaire dérogea en quelque sorte à son titre ; en se faisant couronner de nouveau. Un autre préjugé , que la conduite de Charlemagne paroissoit autoriser , étoit que Rome & l'Italie étoient le siège nécessaire de l'empire. Charlemagne le détruisit encore en donnant l'Italie à Bernard , & la dignité impériale à Louis.

Mais rien ne put prévaloir sur des préjugés que

¹ Cap. Caroli Calv. tit. 4^o.

le saint siège autorisoit , & il resta décidé que l'Italie étoit le siège de l'empire , & qu'il falloit recevoir la couronne impériale des mains du pape.

Jean VIII convertit le droit de couronner en celui d'élire : c'est ce qu'on doit conclure de ces paroles tirées de l'acte par lequel les seigneurs d'Italie se mirent sous la protection de Charles le chauve.

« Attendû que la bonté divine vous a élevé
» par le jugement du Saint-Esprit à la dignité
» impériale , les bienheureux princes les apôtres
» y intervenans , par leur vicaire le seigneur Jean ,
» pour l'utilité de la sainte église de Dieu & de
» nous tous , nous vous élisons unanimement ,
» protecteur , seigneur & défenseur de nous
» tous ' ».

On trouve quelque chose de plus précis dans l'acte par lequel les évêques de France confirmèrent l'élévation de Charles le chauve , « attendû ,
» disoient ces prélats , que d'abord à Rome le
» pape a élu & constitué par l'onction sacrée notre
» glorieux empereur & seigneur , & qu'en-
» suite les évêques , abbés , comtes & seigneurs
» d'Italie l'ont élu unanimement pour leur protec-
» teur & défenseur ; nous aussi l'élisons & le con-
» firmons par un consentement semblable ' ».

Rien n'étoit plus vrai que ce que disoient les

évêques de France touchant l'élection faite par le pape. Voici en quels termes Jean VIII en avoit rendu compte dans un synode tenu à cette occasion. « Ayant sçu que telle avoit été autrefois » l'intention de notre prédécesseur le pape Nicolas pour satisfaire aux empressement (*anisu*) » & seconder les vœux (*voto*) de tous nos frères » les évêques , des autres ministres de l'Eglise » romaine , de l'honorable sénat ; (*ampli senatus*) » & tout le peuple Romain , (*totiusque Romani Populi, Gentisque Togatæ*) , nous avons , avec raison , élu & approuvé le roi Charles , nous l'avons élevé solennellement à l'empire , selon l'ancienne coutume ; nous l'avons décoré du nom d'Auguste , & nous lui avons fait , avec l'huile , des onctions extérieures qui sont un signe de l'onction intérieure de l'Esprit Saint '. Ce prince , toujours auguste (*perpetuus augustus*) ne s'est point intrus dans cette dignité ; il ne s'est point emparé avec présomption des marques de l'empire , pour se le faire déferer ; il a attendu qu'on le désirât , qu'on le souhaitât , & que nous le demandassions pour s'approcher de nous avec humilité & obéissance , dans la résolution de défendre la religion de J. C. & ses serviteurs , & de rétablir la paix dans l'empire ; si nous n'avions pas sçu quelle est son

» intention , nous ne nous serions pas portés à
» cette promotion avec autant de promptitude &
» de zèle ». Jean VIII finit par demander aux
évêques qu'ils signassent l'acte d'élection & qu'ils
approuvassent tout ce qui avoit été fait. « Très
» bienheureux & apostolique seigneur , répondi-
» rent les évêques nous désirons d'autant
» plus l'affermissement de Charles , que son élec-
» tion n'est pas l'ouvrage des hommes. C'est la
» grâce divine qui a inspiré au très sacré cœur de
» votre apostolat de l'élire & de l'aimer avant
» qu'il vous eût lui-même choisi : ainsi c'est en
» suivant vos traces que nous élifons celui
» que vous avez élu ¹ ». Dans l'acte d'élection il
étoit dit « que l'on confirmoit & approuvoit l'é-
» lection & la promotion de Charles , comme
» ayant été réglée avant le commencement du
» monde , & manifestée dans le temps par le
» ministère du pape ». On peut remarquer , dans
ce que je viens de rapporter , une grande affec-
tation à faire sentir que Charles devoit l'empire
à l'élection gratuite & volontaire du pape. Ce
prince avoua lui-même tout ce que contenoient
à ce sujet les actes de son élection , puisqu'il les
présenta aux évêques de France , pour les leur
faire approuver.

¹ O Domine & co-angelice Papa.

§ II.

Il est singulier que l'élévation de Charles le chauve sur le trône impérial ait été confirmée par les évêques de France , & encore plus , qu'elle ne l'ait été que par eux.

On croyoit alors , & bien des gens croient encore , en Allemagne , que la dignité impériale confère à celui qui en est revêtu certains droits que n'ont pas les autres rois , dans les affaires de la religion. L'ignorance où les rois Francs avoient été de leurs droits à cet égard , & l'usage peut-être excessif qu'en avoient fait & que continuoient d'en faire les empereurs Grecs , peuvent avoir donné naissance à cette opinion. Et ce fut peut-être la raison pour laquelle Charles le chauve crut avoir besoin du consentement des évêques de France , pour jouir des prérogatives attachées à sa nouvelle dignité. Peut-être aussi ne fut-ce qu'une précaution de la part du pape , qui voulut assurer l'effet de son élection , sans la partager avec des séculiers : il prévoyoit plus de facilité à se débarrasser de coélecteurs ecclésiastiques.

CHAPITRE XIII.

Des expéditions Romaines.

DU moment qu'il fallut être couronné par le pape , & qu'on dut recevoir de lui la dignité séculière & l'onction sainte , il fut naturel que les rois qui prétendoient à ce titre , allassent trouver celui qui le conféroit. On donna le nom d'expéditions Romaines aux voyages que les rois de Germanie firent à Rome pour s'y faire couronner. J'en trouve l'origine dans ces paroles de Charles le chauve.

« Que notre fils se mette en état d'aller à
» Rome , & se tienne prêt à faire ce voyage ,
» aussi-tôt que nous serons de retour , pour y servir les apôtres tant qu'il fera besoin , & y être
» couronné roi avec l'assistance divine¹ ». Ce service étoit une imitation de celui que faisoient dans le palais les vassaux qui vouloient mériter des fiefs.

¹ Cap. Car. Calv. tit. 53. c. 14.

CHAPITRE XIV.

De la couronne impériale , relativement aux autres
couronnes.

JE ne trouve pas que Charlemagne eût établi entre ses trois fils la subordination que Louis voulut dans la suite établir entre les siens. Il est pourtant certain qu'il mit le roi d'Italie dans la dépendance de l'empereur Louis. Et ce fut ce qui autorisa ce dernier à le traiter en criminel de lèse-majesté.

On peut conjecturer quelles étoient les loix de cette dépendance , par la nature de celle dans laquelle Louis le débonnaire voulut que Louis & Pepin fussent à l'égard de Lothaire , en faveur duquel il leur imposa tous les devoirs du vasselage. Je mets de ce nombre les présens ou eulogies , sans lesquels il ne vouloit pas qu'ils parussent devant leur frère aîné : ç'avoit été un devoir des fils de Charlemagne devenus rois , envers leur père , avant même qu'il fût devenu empereur¹. Ainsi l'on pourroit croire que ces devoirs suivoient les degrés que la nature semble avoir mis entre les hommes. Mais on perd cette idée

¹ Aim. l. 5. c. 3.

en lisant la charte de Louis le débonnaire¹. En voici le dix-huitième article.

« Nous avertissons tout le peuple qui nous
 » est dévoué , & à la fidélité constante duquel
 » toutes les nations rendent justice , que , si celui
 » de nos enfans qui nous succédera vient à
 » mourir sans enfans , il ait à conserver , dans
 » l'élection de celui qu'il choisira pour lui suc-
 » céder , les mêmes conditions avec lesquelles
 » nous avons élu celui-ci , pour le salut de tous ,
 » la tranquillité de l'église & l'unité de l'em-
 » pire ».

Les frères de Lothaire ne reconnurent point en lui un seigneur suzerain. Ils prétendirent régner aussi souverainement chez eux , que lui-même régnoit en Italie , & le sort des combats justifia leur prétention. Il ne fut pas seulement fait mention de celle de Lothaire dans le traité qui rétablit la paix. Ainsi il y eut dès ce moment une égalité parfaite entre les trois princes , & l'on n'établit d'autre subordination entre leurs successeurs que celle dans laquelle on voulut que les neveux fussent à l'égard de leurs oncles². Cette subordination dut s'anéantir par la multiplication des degrés de parenté , & nous avons vu qu'elle ne subsistoit plus au temps de Charles le simple.

¹ Cap. 22. § 17. — ² Cap. Car. Calz. 22. § 1. c. 2.

LIVRE SECOND.

OBLIGATIONS RÉCIPROQUES DU ROI ET DE LA NATION.

CHAPITRE PREMIER.

Comment se formèrent les royaumes Germaniques.

§. I.

J'AI fait voir, dans le premier chapitre de cet ouvrage, comment se forma la monarchie Française. Mais je n'ai pas dit comment s'étoit formée l'union de ces Francs qui s'établirent dans les Gaules, & quelles étoient les conditions de cette union. Ce furent cependant les loix Germaniques qui dominèrent dans la constitution primitive de la monarchie : ainsi il ne sera pas inutile de dire un mot de ces loix, avant de parler du gouvernement des Francs. On trouvera, dans le peu que j'en dirai, la preuve de presque tout ce que j'ai avancé jusqu'ici, & la source des maximes qui, pendant long-temps, furent gravées dans le cœur des François. Il est, chez toutes les nations, des principes qu'on peut regarder comme inaltérables; ils le sont d'autant plus que l'ignorance est plus profonde, & les mœurs moins corrompues.

L'ignorance

L'ignorance conserve les préjugés en les faisant respecter : la pureté des mœurs empêche qu'on ne s'en écarte dans la pratique. Des circonstances particulières peuvent faire naître de ces principes, des changemens considérables dans la constitution. Mais, si l'ambition n'a pas de part à ces changemens, si la dépravation des mœurs n'en est pas la suite, si l'autorité n'en abuse pas, les principes qui les ont produits, & ceux qui paroissent devoir en souffrir, doivent conserver toute leur force ; & , si une grande révolution peut les modifier, elle ne doit jamais les anéantir. Il en est même qui survivent à tous les autres , & que la tyrannie n'a pas le pouvoir de détruire , quoiqu'elle soit la destructrice de toutes les loix ¹. Il est donc toujours utile de sçavoir quelles furent les institutions primitives d'une nation ; & cette connoissance est d'autant plus intéressante, que le génie national a été moins violenté.

§. I I.

La description que Tacite nous a laissée des mœurs des Germains , ne nous présente qu'un tableau imparfait de leur gouvernement ; & le temps où

¹ On trouve la preuve de ce que je dis dans la constitution de l'empire Ottoman : le despotisme le plus excessif y est limité par des maximes qu'il n'a pas encore pu détruire. Comme il n'y a point de voie légitime pour les revendiquer ; une révolte certaine est la suite nécessaire de leur violation.

il a écrit est d'ailleurs très-éloigné de celui où les Francs se transportèrent dans les Gaules. Nous y voyons que, parmi les nations Germaniques les unes furent gouvernées par des rois, & que les autres se gouvernèrent elles-mêmes; mais la constitution des unes & des autres n'est pas assez développée. On y voit que les rois n'étoient pas absolus; mais on n'y voit pas bien avec qui ils partageoient cette autorité parfaite, qui est nécessaire dans tous les états policés. Quant aux peuples dont le gouvernement étoit républicain, cet historien nous apprend en combien de classes étoient partagés les citoyens; mais il ne nous dit pas quels étoient leurs droits respectifs, & le titre de leurs devoirs. Il nous laisse encore douter si, chez la nation gouvernée par des rois, on élevoit des princes pour rendre la justice; si ces princes acquéroient ce titre par le choix qu'on faisoit d'eux, ou s'il falloit être prince, pour pouvoir être élu; c'est ce qu'on pourroit conclure de la différence qu'il met entr'eux & leurs adjoints. Car, suivant lui, ceux-ci étoient pris parmi le peuple (ex plebe.) Enfin Tacite ne nous apprend pas si les princes régnoient héréditairement dans un canton particulier: il paroît supposer le contraire; mais, en ce cas, la commission momentanée qui leur avoit donné l'administration du canton, devint perpétuelle, & rendit ce canton héréditaire dans leur famille.

§. III.

Il est certain que , chez tous les peuples Germaniques , il y eut des princes dont la dignité fut héréditaire , mais dont la puissance ne le fut pas , parce que le fils ne conserva aucun droit sur les camarades qu'avoit eus son père : il est également évident que , dans les états républicains , ces princes durent avoir la plus grande part à l'administration , & qu'au moins ils préparèrent les matières sur lesquelles la nation devoit être consultée.

§. IV.

Mais , chez les peuples où il y eût des rois , la famille royale fut-elle la seule qui eût droit de donner des princes à ceux des citoyens qui vouloient se choisir un chef ; ou bien y eût-il d'autres familles qui partageassent ce droit avec la famille régnante ? La différence des républiques & des royaumes consista-t-elle , en ce que , dans les premières , il y eût plusieurs princes indépendans les uns des autres , & qui ne furent liés entr'eux que par l'unité du peuple dont ils partageoient les hommages , avec des droits égaux ; & en ce que , dans les seconds , il n'y eût de princes que ceux auxquels une origine commune a un droit exclusif à ces hommages ? En ce

cas, il n'y eut jamais qu'un prince dans chaque royaume; & ce prince fut le seul auquel purent faire hommage ceux des citoyens qui voulurent dégrader leur liberté, sans changer de patrie. Mais, en acquérant des sujets d'une nouvelle espèce, les rois partagèrent ce droit avec d'autres seigneurs; & si ces seigneurs ne purent être camarades que de leur roi, les autres sujets purent choisir leur chef entre le roi & eux. Voici comment cela arriva.

§. V.

Il est certain qu'au temps où écrivoit Ammien Marcellin¹, tous les peuples Germaniques avoient des rois ou des seigneurs particuliers, à qui il ne manquoit pour l'être qu'une puissance plus grande & une décoration plus distinguée.

On appelloit les chefs supérieurs de chaque peuple, rois, princes, royaux & roitelets. Mais il est également certain qu'au-dessous de ces chefs, il y avoit des grands qu'on appelloit en latin Subreguli, Proceres, Optimates, & Primates. C'étoit la fidélité & l'assistance des grands qui faisoient la plus grande force des rois; ils joignoient la qualité de collègue à celle de subalterne, & c'étoit une partie

¹ Ce que nous allons dire dans ce paragraphe & le suivant, étant extrait de différens endroits de cet historien, pour éviter la prolixité des citations, nous prions le lecteur de consulter les livres 16, 17, 19, 23, 29, 30 & 31.

de leur sujétion de ne pouvoir traiter en leur nom avec les princes étrangers, ni se rendre leurs cliens. Par une conséquence nécessaire de l'obéissance qu'ils devoient à leur chef, ils étoient toujours compris dans les traités qu'il faisoit; mais aussi la guerre ne pouvoit être entreprise légitimement sans leur avis. Ils traitoient le plus souvent avec leurs voisins au nom de leur roi & de la nation. C'étoit parmi eux que les rois barbares prenoient leurs ambassadeurs, lorsqu'ils vouloient traiter sérieusement de la paix; & c'étoient leurs enfans qui en étoient le gage le plus assuré.

§. VI.

Les grands avoient sous eux des corps de troupes & de petits peuples qu'ils gouvernoient avec la même autorité que les rois; mais ce n'étoit plus avec la même indépendance, depuis qu'ils s'étoient eux-mêmes rendus camarades obéissans (*socii morigeri*) d'un roi plus puissant qu'eux : dès ce moment, ils faisoient corps avec le peuple que commandoit leur chef; ils conservoient le droit de prendre des camarades parmi leurs sujets & parmi ceux de leur roi¹; & réciproquement les autres grands, & le roi lui-même, pouvoient recevoir l'hommage de leur sujets libres; mais ce droit étoit plutôt celui des

¹ Greg. Tur. hist. lib. 2. c. 39.

sujets libres que celui de leurs princes. Et il n'y eut qu'eux qui gagnèrent à ce changement, parce que, sans sortir de leur patrie, ils purent choisir un chef entre plusieurs princes. C'étoit encore un droit des sujets libres de pouvoir aller servir sous un prince étranger, sans encourir par-là aucun châtimement. Ceux mêmes qui servoient dans les troupes romaines conservoient leurs biens dans leur patrie, quoiqu'elle fût en guerre avec l'empire.

Voilà comment il arriva que plusieurs cantons obéirent à un même roi, & quelles furent les suites de cette union. La prérogative des rois & des princes consistoit essentiellement dans le droit exclusif qu'ils avoient de mener à la guerre les habitans libres de leur canton; lorsqu'elle étoit défensive, ou qu'elle avoit été résolue par la nation. Les rois avoient droit, relativement à tous leurs sujets, soit princes, soit particuliers: les grands ou les princes ne l'avoient que relativement à ceux qui étoient domiciliés dans leur petit territoire. Outre cela, le roi & les princes avoient dans leur pays plusieurs droits utiles & honorifiques, d'où il arriva que la royauté & la principauté ne subsistèrent plus, indépendamment d'un territoire quelconque. Telle avoit dû être leur nature au temps de Tacite, puisqu'alors la fidélité de leurs camarades avoit été le seul domaine certain des princes, & que

les cités, de même que les particuliers, avoient été libres de choisir, entre les princes & les rois, ceux à qui ils vouloient envoyer des présens. Mais dès-lors la condition des rois avoit été moins incertaine, puisqu'ils avoient un peuple & des sujets, dont les crimes s'amendoient nécessairement à leur profit. Mais, comme chaque particulier ne cultivoit que la terre qui suffisoit à sa subsistance, ce n'étoit point l'étendue du territoire, mais la grandeur de leur peuple, qui faisoit leur puissance. Il paroît que les choses changèrent un peu jusqu'au temps où écrivoit Ammien. Chaque roi eut alors un territoire certain, dont les bornes furent marquées, & dans lequel il posséda lui-même des domaines particuliers, que ses esclaves firent valoir. Car les rois en avoient aussi bien que les particuliers.

§. V I I.

Les princes n'avoient point d'abord partagé entr'eux les cités. Ce ne fut que quand ils devinrent héréditaires, que chacun d'eux eut son canton. Dès ce moment, ils furent semblables aux rois, & sans doute que plusieurs d'entr'eux en prirent le titre. Les droits utiles & exclusifs qu'avoient ceux-ci, relativement aux citoyens libres, mirent leurs enfans dans la nécessité de diviser le territoire de leur père lorsqu'ils partagèrent sa

succession. Comme la sujétion des personnes libres étoit précaire à leur égard, leur domination ne pouvoit être assise que sur les terres. Ainsi chaque royaume en composa plusieurs, lorsqu'un roi laissa plusieurs enfans, & réciproquement plusieurs royaumes n'en formèrent plus qu'un, lorsqu'une maison royale se trouva réduite à un seul prince. Car les rois d'une même famille étoient héritiers les uns des autres.

§. VIII.

Il y a beaucoup d'apparence que tous les grands ne se donnèrent pas aux mêmes conditions, ou que du moins ils furent libres de leurs engagements après la mort du chef qu'ils avoient choisi : mais, de manière ou d'autre, tous ceux d'entr'eux qui ne devoient pas leur possessions à ses libéralités, furent d'une condition égale, & il leur fut libre de se donner à son successeur, ou de lui être soumis en qualité d'hommes libres. Mais cette soumission étoit indispensable tant qu'ils ne renonçoient pas à la possession de leurs terres, parce que ces terres étoient devenus parties intégrantes de l'état auquel un traité forcé les avoit incorporées. Je dis un traité forcé, parce que je n'imagine pas qu'aucun prince Germain ait jamais consenti à se dégrader volontairement, par une convention de

l'espèce de celles qu'on appelloit alors alliance ou confédération. Cette alliance étoit toujours la suite d'une défaite, ou l'effet d'un besoin pressant. Les conditions en étoient très inégales; & elle devoit être perpétuelle de sa nature. Telles étoient les alliances que contractoient avec l'empire Romain les Germains, consternés par une dérouté, ou épouvantés par un appareil menaçant.

Je crois qu'on trouve une copie exacte des unes & des autres, dans celle que Clovis fit avec les Bavarois après son baptême. « Les Boyens, dit » l'auteur de leurs annales¹, firent alliance » (fœdus) & lièrent une société éternelle avec les » Francs aux conditions suivantes : que le Boyens » choisissent parmi eux, lorsqu'il en sera besoin, » un prince ou un duc, mais qu'ils ne lui donnent » point le nom de roi : que les seuls Francs soient » les auteurs de leur dignité : qu'à la guerre, » les Boyens soient auxiliaires des Francs; qu'ils » aient les mêmes ennemis & les mêmes amis : » qu'au reste ils soient libres & qu'ils continuent » à vivre selon leurs mœurs & leurs coutumes ».

On trouve ici cette autorité Romaine qui avoit fait les rois, & ces alliances inégales qui leur donnèrent des auxiliaires². On y voit l'origine de ces grands appanages que ceux des princes Francs

¹ Marc. Ayen. in annal. Boiorum. lib. 3. c. 1. — ² Aim. lib. 4. c. 17 & 23.

qui ne furent pas rois , possédèrent en propre après la conquête, mais sans avoir le titre de roi. On y trouve aussi le modèle de cette obéissance qu'un prince esclavon promettoit de rendre au roi Dagobert , pourvu qu'on fit alliance avec lui, & qu'on en observât les conditions ¹. Ces alliances n'ôtoient point au contractant inférieur ni à sa postérité, la propriété de ses états. J'ignore même si les ducs Bavarois furent d'abord obligés de se recommander aux rois Francs, pour obtenir la confirmation de leur élection; mais, en tout cas, les conditions de cette recommandation furent les mêmes que celle du traité, & elles n'établirent point un vasselage proprement dit : elles firent un fidèle & non un camarade. Il me semble qu'au temps des Romains, ces alliances avoient été très-différentes des traités par lesquels quelques rois barbares se rendoient cliens de l'empire ². Cette clientèle étoit un véritable vasselage; & elle dégrada les princes & les peuples qui y furent compris. L'alliance, au contraire, ne fut pas destructive de la liberté ³, la promesse réciproque de se secourir mutuellement en fut la seule condition essentielle : quelquefois même le contractant supérieur ne se fit point donner d'ôtages par son nouvel allié ⁴. Ce fut une alliance semblable, mais

¹ Id. lib. c. 4. 23. — ² Amm. lib. 17. p. 193. lib. 18. p. 212 & 213.
— ³ Lib. 16. p. 144. — ⁴ Lib. 17. p. 193.

peur - être momentanée , qui donna à quelques rois une certaine supériorité sur d'autre rois , & qui les rendit généraux d'une confédération entière ¹.

L'allié inférieur promettoit toujours d'être fidèle à l'allié supérieur ; mais cette fidélité étoit la seule chose que pût exiger un successeur , des camarades qu'avoit eus son prédécesseur , parce qu'elle étoit inhérente à la terre ; & le supérieur ne pouvoit perdre le droit qu'il y avoit , que quand il enfreignoit le droit de propriété qu'avoit son inférieur ². Mais , si la fidélité devoit être éternelle , le dévouement ne l'étoit pas , & un roi regardoit comme une grâce du ciel la résolution que prenoit un de ses fidèles de se rendre son camarade ³. Tous ceux qui ne prirent pas ce parti restèrent libres & n'eurent d'autres devoirs à remplir que ceux qui étoient communs à tous les hommes libres. Ils ne suivirent le prince que volontairement , ou quand la guerre avoit été résolue par la nation. Ils lui firent des présens volontaires ; mais , en matière de police , le roi eut sur eux un droit de contrainte , & une véritable juridiction , telle à-peu-près que les empereurs Romains l'avoient eue sur leurs confédérés barbares ⁴. Ils furent amendables à son profit ,

¹ Lib. 16. p. 143. — ² Lib. 29. p. 736. — ³ Marculf. Form. lib. 1. tit. 18. — ⁴ Amm. lib. 29. p. 718 & 719.

lorsqu'ils violèrent ses bans, ou qu'ils troublèrent la paix.

§. I X.

La conquête changea quelque chose dans le gouvernement des Francs , parce qu'elle mit les rois en état de faire des grâces à leurs vassaux ; & , comme ces grâces n'étoient pas plus héréditaires que le vasselage , ceux qui les avoient reçues furent obligés d'opter entre la perte de ce qui contribuoit le plus à leur grandeur & le renouvellement de leur hommage. Il y eut beaucoup de grands qui préférèrent la conservation de leur liberté , à l'obtention de ces grâces ; & ce fut cette liberté qui caractérisa les propriétaires.

La comparaison peu avantageuse que les grands vassaux pouvoient faire de leur condition avec celle des propriétaires , leur fit toujours désirer de dénaturer leurs fiefs. Ils y réussirent presque entièrement en France. En Germanie , leurs succès furent moins prompts & moins complets ; l'hérédité ne s'établit qu'imparfaitement , & les fiefs étoient déjà féminins en France avant que la succession collatérale fût établie en Germanie , en faveur des mâles un peu éloignés. L'hérédité donna en partie aux fiefs la nature de propre , mais elle ne mit point leurs possesseurs dans une indépendance égale à celle dont jouissoient les

propriétaires. De-là résulta une opposition continue d'intérêts entre le suzerain & les vassaux : de-là naquirent des querelles fréquentes & des guerres sanglantes. Il est vrai que, si le vasselage imposoit des obligations, il donnoit aussi des droits : la diminution des uns & l'accroissement des autres le rendirent moins désavantageux qu'il ne l'avoit été d'abord ; & , à leur tour , les propriétaires désirèrent d'être vassaux. Ils avoient besoin de protecteurs ; & ils n'en pouvoient trouver qu'en se donnant des suzerains : ils prirent enfin ce parti. Leurs ancêtres en auroient rougi ; mais la nature des choses étoit changée. Telle est l'origine de ce que les allemands appellent fiefs oblat. Ils ne diffèrent essentiellement des autres fiefs qu'en ce qu'ils sont féminins. C'est ainsi que s'anéantirent les propriétés , & que s'accrut la puissance des grands vassaux. La même chose arriva en Italie : les comtes de Savoie en particulier ne durent leur agrandissement qu'aux traités qui les rendirent protecteurs & suzerains de quelques uns de leurs voisins. Ces traités successifs & séparés ne continrent point les mêmes stipulations ; il n'en résulta aucune liaison entre les différens contractans ; aucuns droits communs & nationaux : le suzerain put enfreindre un traité particulier, sans paroître toucher aux autres ; & jamais les vassaux ne furent dans le cas de faire cause commune.

Une servitude entière a été la suite de cette séparation d'intérêts, & de cette inégalité de droits. Dans tous les pays, dans tous les états, les mêmes causes produiront les mêmes effets; elles les ont déjà produits dans quelques parties de l'Allemagne où les vassaux oblataires ont été moins libres que les autres. Par une raison semblable, le corps entier de l'empire ressent depuis long-temps les suites fâcheuses de l'inégalité que des loix modernes ont établie entre ses membres: elle peut avoir encore des effets plus funestes à la liberté commune.

CHAPITRE II.

Ordre dans lequel se contractoient les engagements réciproques du roi & de la nation.

Nous avons vu, dans le livre précédent, qu'un prince n'étoit assuré de régner, que quand les vassaux s'étoient recommandés à lui. La raison en étoit que toute la magistrature & tous les commandemens étoient entre les mains des vassaux.

Or la recommandation étoit l'acte par lequel un officier de la couronne devenoit l'homme de celui qui y aspirait. Lorsque le prince étoit assuré de tous les magistrats & de la seule milice permanente qu'il y eut dans l'état, il étoit presque

nécessairement roi. Mais il lui falloit encore la proclamation du peuple , & elle n'avoit lieu que que quand le prince avoit fait le serment qu'on étoit en droit d'exiger de lui. Après la cérémonie du couronnement, on faisoit prêter serment à ceux des fidèles qui étoient présens , & le nouveau roi envoyoit des commissaires dans les provinces pour prendre celui des hommes libres , qui ne s'étoient point trouvés à son sacre. Je vais parler de ces différens engagements , en suivant l'ordre dans lequel on les contractoit.

CHAPITRE III.

Ce que c'étoit que la recommandation.

§. I.

IL paroît par tous les auteurs anciens, que la recommandation étoit une cérémonie purement barbare. Dans toutes les chroniques qui portent le nom d'Aimoin, on en parle comme d'une coutume particulière aux Francs. Pour pouvoir posséder un fief, il falloit s'être recommandé à celui de qui il relevoit ; & c'étoit une prérogative des hommes libres de pouvoir se recommander. Chaque fois que le trône devenoit vacant, on se recomman-

doit à celui par qui l'on desiroit qu'il fût rempli. Wala, favori de Charlemagne, qui étoit suspect à Louis le Débonnaire, s'empressa d'aller le joindre; « &, dit la chronique, en se recom-
 » mandant à lui, selon la coutume des Francs,
 » il se soumit humblement à sa volonté ».

§. I I.

Il y a apparence que l'origine de la recommandation n'étoit autre que l'usage où étoit les Germains de se choisir un prince auquel ils se donnoient par un dévouement assez semblable à celui des anciens Gaulois dont parle César ¹. Ceux qui s'étoient ainsi donnés à un prince faisoient profession d'être prêts à donner leur vie pour sauver la sienne ². Telle est aussi l'idée que Tacite ³ nous donne du serment des vassaux, dont il a rendu le nom par celui de (Comites) qui, en latin, a la même signification. « C'est, dit cet auteur,
 » une infamie éternelle de survivre à son prince
 » lorsqu'il a été tué dans le combat : le couvrir,
 » le défendre, faire tourner à sa gloire ses plus
 » belles actions, est le principal serment des ca-
 » marades ». Quelque sacrés que fussent ces engagements, je doute que tous les camarades les remplissent avec l'exactitude dont Ammien nous

¹ Aim. lib. 5. c. 10. — ² Tacit. de morib. Germ. — ³ Aim. lib. 1.
 c. 12. — ⁴ De morib. Germ. c. 5.

à conservé un exemple remarquable. Chnodomare
 roi d'un peuple Allemand & généralissime de la
 nation, avoit livré au César Julien une bataille
 longue & sanglante; mais le courage des Romains
 l'avoit enfin emporté sur la bravoure des barba-
 res, & leur général avoit été forcé de prendre
 la fuite. Il fut suivi par une cohorte Romaine,¹
 & ne put éviter de tomber entre les mains du
 Tribun qui la commandoit. Les camarades qui
 lui restoit, au nombre de deux cents, & trois
 amis intimes, l'avoient accompagné dans la fuite.
 Ils ne virent pas plutôt leur roi au pouvoir des
 ennemis, qu'ils allèrent au devant des chaînes qu'ils
 pouvoient encore éviter; mais ils auroient cru se
 couvrir d'infamie en survivant à leur roi, ou en
 ne se mettant pas à portée de mourir pour lui;
 si l'occasion s'en présentoit.

§. I. De la reconnaissance.

Mais il ne faut pas croire que la recommanda-
 tion fût entièrement gratuite, & qu'elle n'impo-
 sât aucune obligation à celui qui l'acceptoit. En
 Germanie le suzerain avoit été obligé de four-
 nir à la subsistance de ses vassaux. Et nous ver-
 rons ailleurs qu'au temps de Charlemagne il n'y
 avoit encore que les bienfaits du suzerain qui
 rendissent le vasselage indissoluble, & qu'il étoit

¹ Lib. 18. p. 154

résolu par son injustice & ses violences. Il y a donc tout lieu de croire que quand les princes admettoient un homme libre à se recommander entre leurs mains, ils lui faisoient des présens proportionnés à sa dignité. Voilà pourquoi, entre autres conseils, que Gontram donna à Childébert, son neveu, lorsqu'il l'eut institué son héritier, il lui indiqua, « ceux qu'il devoit honorer par des présens, ou qu'il devoit déposer de leurs honneurs ». Ainsi lorsqu'un roi parvenoit à la couronne il pouvoit faire un choix entre ceux qui se recommandoient à lui : ceux à qui il faisoit des présens étoient dès ce moment confirmés dans leur dignité ; ceux, à qui il n'en faisoit point, devoient reconnoître à ce traitement que son intention n'étoit point de les continuer dans leurs emplois.

Greg. Tur. Hist. lib. 7. c. 33.

Le roi Childébert, après avoir été couronné, donna à son neveu Gontram, qui étoit son héritier, un grand nombre de présens, & lui fit donner une grande partie de son royaume. Gontram, qui étoit un homme d'un grand mérite, & d'une grande valeur, se fit une grande réputation par ses actions, & fut très-aimé de son peuple. Il mourut à un âge avancé, & fut enterré dans l'église de Saint-Martin de Paris.

CHAPITRE IV.

Formalité de la recommandation. Origine de l'hommage.

§. I.

JE ne trouve nulle part quelle étoit la forme essentielle de la recommandation. On peut fonder quelque conjecture raisonnable sur les paroles suivantes, tirées d'une ancienne chronique. « Tassillon vint à l'assemblée générale que Pepin » tenoit à Compiègne; &, de ses propres mains, » il se recommanda, à la manière des Francs, » dans les mains du roi en qualité de son vassal, » & il lui promit fidélité; tant à lui qu'à ses » fils, en prêtant serment sur le corps de Saint » Denis ». On reconnoit ici une des cérémonies de l'hommage, qui consiste en ce que le vassal met les mains jointes dans celles de son seigneur, qu'il baise.

§. II.

La cérémonie par laquelle on devenoit antrustion du roi, ne paroît avoir été exactement la même que la recommandation; aussi ne faut-il pas douter que ce titre ne fût le même que celui

de vassal du roi. Voici quelle étoit, selon Marculfe, la formule des lettres par lesquelles le roi recevoit un fidèle au nombre des anstrustions¹. « Il » est juste que ceux qui nous ont promis une foi » inviolable, soient protégés par notre secours²; or » comme un tel, notre fidèle, venant par la bonté » divine dans notre palais, nous a promis secours » & fidélité, en mettant sa main dans la nôtre, par » cette raison nous décernons & ordonnons que le » susdit notre fidèle soit compté au nombre de » nos anstrustions³, & , si quelqu'un ose le tuer, » il sera condamné en un amende de 600 sols ». Avant d'aller plus loin, je dois rendre raison de la manière dont j'ai traduit le mot TRUSTE.

§. III.

1° Il est certain qu'on pouvoit être fidèle sans être anstrustion, puisque la formule suppose que c'étoit un fidèle qui étoit venu faire hommage; la truste n'est donc pas la fidélité, & dans la formule même on distingue l'une de l'autre. 2° La loi salique, parlant de l'anstrustion, le désigne par ces mots « celui qui est dans » la truste du roi⁴ »; or ces paroles marquent, » ce me semble, que la truste étoit un devoir de la part du roi, comme elle en étoit un de

¹ Marculf. Form. lib. 1. tit. 28. — ² Auxilio. — ³ Truste. — ⁴ la truste dominici.

la part du fidèle, suivant la formule. Il y avoit donc deux parties essentielles dans la réception d'un antrustion : la promesse qu'il faisoit de la truste & de la fidélité, & l'assurance que le roi lui donnoit de sa truste, ou l'acte par lequel il le recevoit dans sa truste. Cette réciprocité d'engagemens est très-bien exprimée dans les premières paroles de la formule. « Il est juste que » ceux qui promettent une fidélité inviolable » soient défendus par notre secours ». Ainsi la truste étoit mutuelle entre le roi & le vassal.

§. I V.

Je trouve le mot de TRUSTE employé dans plusieurs capitulaires, pour marquer les secours qu'un voyageur devoit trouver dans l'hospitalité des Francs : ainsi je suis convaincu que ce mot est précisément le mot Allemand TROSTE, qui se prononce TREUSTE, & qui signifie CONSOLATION. On l'emploie même dans le sens d'un secours quelconque¹ ; & c'est aussi celui que nos anciens auteurs donnent constamment aux mots *solatium* & *consolatio*². J'aurai occasion de parler ailleurs de l'usage que fait de ce dernier mot l'archevêque Hincmar ; &, pour n'être pas trop long, je me bornerai ici à un passage de Grégoire de Tours³.

¹ Cap. an. 267. c. 5. — ² Cap. Car. Cal. tit. 30. c. 7. & 13. — ; Hist. lib. 2. c. 16.

« Recarede, roi des Gots d'Espagne, desiroit
 » ardemment de faire la paix avec les rois Francs,
 » &, en particulier, avec Childébert, dont il
 » demandoit la sœur en mariage. Ses ambassa-
 » deurs, après avoir exposé une partie de leur
 » commission, ajoutèrent : le roi, notre maître,
 » donnera dix mille sols à votre grâce, pour ob-
 » tenir votre amitié, afin qu'il puisse user de
 » votre consolation¹, & que vous, quand il sera
 » nécessaire, jouissiez de ses bienfaits ». Il est vi-
 sible qu'il s'agit ici, ou d'un secours mutuel,
 ou d'une assistance que Recarede comptoit ache-
 ter par un subside. Il semble même que les am-
 bassadeurs de ce prince aient fait allusion aux
 devoirs réciproques du vasselage & de la suzerai-
 neté ; & cette allusion étoit d'autant plus natu-
 relle qu'on ne mettoit point alors de différence
 entre un vassal & un ami. Ces deux mots avoient
 été synonymes chez les rois Germains, & l'étoient
 encore alors, au moins chez les particuliers².

§. V.

L'histoire fait souvent mention de la promesse
 que faisoient les nouveaux fidèles d'un roi, de
 l'assister de toutes leurs forces, & de celle que
 faisoit le roi de les prendre sous sa défense & sous
 sa protection.

¹ Vestro utatur solatio. Beneficilis. — 2 Marculf. Form. l. 1. c. 13.
 24. 32.

Une première marque du secours ou de la protection que le roi promettoit à son vassal, étoit l'augmentation de sa composition.

§. V I.

La recommandation comprenoit la promesse d'être fidèle ; & il y a apparence qu'un vassal ne promettoit jamais l'assistance sans promettre la fidélité : cependant ces deux promesses étoient distinctes, & généralement parlant le serment de fidélité étoit différent de la recommandation ; il la précédoit par rapport aux personnes qui se recommandoient au roi dans le courant de son règne ; mais lorsqu'il s'agissoit de se donner un nouveau roi, les seigneurs commençoient par se recommander à lui, & ensuite les autres sujets libres lui prêtoient le serment de fidélité. Il paroît même qu'après l'acte, qu'on appelloit élection du roi, & qui étoit toujours précédé de la recommandation des seigneurs ; ces mêmes seigneurs juroient encore de lui être fidèles : il y avoit de plus cette différence entre la recommandation & le serment de fidélité, qu'il n'y avoit que les vassaux ou les hommes du roi, qui se recommandassent à lui, au lieu que tous les propriétaires prêtoient serment de fidélité au roi.

1 Alm. lib. 5. c. 17.

§. VII.

Quand toutes les propriétés furent devenues des fiefs, il n'y eut plus de foi sans hommage; mais pour les arrière-fiefs, la foi se promit au foi, & l'hommage se fit au suzerain en même temps qu'on lui promit la foi. La différence qu'il y avoit eu jusqu'alors entre les fiefs & les propriétés, est sans doute ce qui a fait dire, que l'hommage se faisoit autrefois par le gentilhomme, & que la foi se promettoit par le roturier. On a confondu mal-à-propos le roturier avec le propriétaire.

§. VIII.

Il semble qu'il ne dût plus y avoir de différence entre les propriétés inféodées & les fiefs proprement dits, lorsque ceux-ci furent devenus plainement héréditaires. C'est cependant ce qui n'est pas; les devoirs du vassal bénéficiaire furent toujours plus étendus que ceux du vassal allodial. Celui-ci fit un hommage qui étoit très différent de la récommandation; ce fut l'hommage simple. Le vassal bénéficiaire, au contraire, fit l'hommage avec toutes les formalités qui avoient caractérisé cette cérémonie barbare, & ce fut l'hommage-lige. Celui qui le fit fut homme-lige. Ceux des

grands vassaux qui prétendirent être propriétaires, offrirent toujours le premier, & refusèrent le second tant qu'ils purent s'y soustraire. Tel fut le motif de plus d'une guerre entre les rois de France & les ducs de Normandie en particulier.

CHAPITRE V.

Serment du roi.

JE crois devoir préférer la formule du serment que Charles-le-Chauve fit à son couronnement comme roi de Lorraine, aux formules de quelques sermens qu'il prêta pendant le cours de son règne : la voici mot pour mot.

« Attendu que ces vénérables évêques nous
» ont dit, par la bouche de l'un d'entr'eux, & que
» vous-mêmes vous êtes écriés que j'étois venu
» ici par le choix de Dieu pour votre sûreté &
» votre avantage, pour vous régir & pour vous
» gouverner; sçachez qu'avec l'aide de Dieu je
» conserverai l'honneur & le culte dû à Dieu
» & aux églises, & que je veux honorer & sau-
» ver chacun de vous selon son état & sa con-
» dition, autant que je sçaurai & que je le pour-
» rai; & que je maintiendrai chacun de vous
» ainsi sauvé & honoré, & qu'à chacun de vous
» selon son rang, je conserverai les loix qui le

„ concernant, & rendrai la justice, pourvu que
 „ chacun de vous, selon son rang, sa dignité
 „ & son pouvoir, me rende l'honneur royal,
 „ ainsi que la puissance & l'obéissance convenables,
 „ & me prête secours pour contenir & défendre
 „ le royaume qui m'est confié, de même que
 „ vos prédécesseurs ont rendu tout cela à mes pré-
 „ décesseurs, justement fidèlement & raisonnable-
 „ ment¹ ».

CHAPITRE VI.

Serment de la nation.

§. I.

ON trouve plusieurs formules de sermens prêtés
 au roi par la nation ; mais la formule du premier
 serment que le roi recevoit à son avènement au
 trône étoit la plus simple, & est la seule que je
 dois transcrire ici. Voici celle du serment que la
 nation prêta à Charles-le-Chauve.

« Je N. ferai fidèle à Charles, fils de Louis
 „ & de Judith, de ce jour en avant, selon mon
 „ sçavoir, comme un homme franc doit l'être
 „ à son roi, si Dieu m'aide & ces reliques².

Le serment que Charlemagne vouloit qui lui

¹ Cap. Car. Calv. tit. 41. — ² Cap. Car. Calv. tit. 19.

fut prêté entre les mains de ses commissaires, étoit peu différent du précédent¹.

« Je N. promets à Monseigneur Charles, roi,
» & à ses fils, de lui être fidèle, présentement,
» & tous les jours de ma vie, sans fraude ou
» mauvaise intention.

§. I I.

Comme l'on ne pouvoit prêter que deux sermens, l'un au roi, & l'autre à son seigneur, pour l'utilité de l'un & de l'autre; celui que je viens de transcrire, suppose que les fils de Charlemagne étoient déjà rois, & c'est aussi ce qui est attesté par l'histoire²: il y a même apparence que ce serment fut celui que leur prêta la nation à l'occasion de leur avènement au trône. On trouve dans Marculfe la formule des lettres circulaires que le roi adressoit en pareil cas aux comtes militaires des provinces³. Elle est trop instructive pour ne pas mériter d'être transcrite ici: la voici telle qu'il m'a été possible de la traduire. « Attendu
» qu'avec le consentement des grands de notre
» royaume, nous avons ordonné à notre fils N.
» de régner dans tel notre royaume; nous vous
» ordonnons de banir, & de faire assembler en
» lieux convenables, dans les cités, bourgs &
» châteaux, tous vos cantoniers, Francs, Romains

¹ 3. Cap. an. 789, — 2 Cap. lib. 3, c. 8. — 3 Formul. 40. lib. 1.

« concurrement, & rendrai la justice, pourvu que
 « chacun de vous, selon son rang, sa dignité
 « & son pouvoir, me rende l'honneur royal,
 « ainsi que la puissance & l'obéissance convenables,
 « & me prête secours pour contenir & défendre
 « le royaume qui m'est confié, de même que
 « vos prédécesseurs ont rendu tout cela à mes pré-
 « décesseurs, justement, fidèlement & raisonnable-
 « ment » .

CHAPITRE VI.

Serment de la nation.

§. I.

ON trouve plusieurs formules de sermens prêtés
 au roi par la nation ; mais la formule du premier
 serment que le roi recevoit à son avènement au
 trône étoit la plus simple, & est la seule que je
 dois transcrire ici. Voici celle du serment que la
 nation presta à Charles-le-Chauve.

« Je N. ferai fidèle à Charles, fils de Louis
 « & de Juïch, de ce jour en avant, selon mon
 « savoir, comme un homme franc doit l'être
 « à son roi, à Dieu m'aide & ces reliques » .

Le serment que Charlemagne vouloit qu'il

fut prêté entre les mains de ses commissaires, étoit peu différent du précédent¹.

« Je N. promets à Monseigneur Charles, roi,
 » & à ses fils, de lui être fidèle, présentement,
 » & tous les jours de ma vie, sans fraude ou
 » mauvaise intention.

§. II.

Comme l'on ne pouvoit prêter que deux sermens, l'un au roi, & l'autre à son seigneur, pour l'utilité de l'un & de l'autre; celui que je viens de transcrire, suppose que les fils de Charlemagne étoient déjà rois, & c'est aussi ce qui est attesté par l'histoire²: il y a même apparence que ce serment fut celui que leur prêta la nation à l'occasion de leur avènement au trône. On trouve dans Marculfe la formule des lettres circulaires que le roi adressoit en pareil cas aux comtes militaires des provinces³. Elle est trop instructive pour ne pas mériter d'être transcrite ici: la voici telle qu'il m'a été possible de la traduire. « Attendu
 » qu'avec le consentement des grands de notre
 » royaume, nous avons ordonné à notre fils N.
 » de régner dans notre royaume; nous vous
 » ordonnons & de faire assembler en
 » les cités, bourgs &
 » ans, Romains

» & autres , de quelque nation qu'ils soient ;
 » enfin , qu'en présence d'un tel , notre envoyé ,
 » personnage illustre , que nous vous avons en-
 » voyé d'auprès de nous à cet effet , ils pro-
 » mettent & jurent à notre fils & à nous , fidé-
 » lité , foi & hommage dans les lieux saints ,
 » ou sur les reliques que nous y avons envoyées
 » dans cette vue ».

CHAPITRE VII.

A quoi le roi s'engageoit par son serment.

Louis le Débonnaire se croyoit principalement obligé à trois choses ; à protéger l'église , à faire jouir ses peuples de la paix , & à leur faire rendre la justice ¹. On trouve dans le discours d'Adventius à quelle intention les Lorrains s'étoient donné un roi ².

« Nous avons demandé au ciel un roi qui nous
 » gouvernât avec jugement & avec justice ,
 » chacun dans notre ordre & profession , qui
 » nous protégéât & qui nous défendit ». Le
 serment du roi se réduisoit donc en dernière analyse , à la promesse qu'il faisoit à ses sujets de les protéger contre les ennemis du dehors ,

¹ Capit. an. 823. c. 1. — ² Cap. Car. Calv. tit. 41.

de les mettre à couvert contre la violence au dedans; de leur conserver leurs privilèges, & de leur rendre la justice suivant ces privilèges & les loix générales. Il leur promettoit encore de les honorer : par où il contractoit l'obligation de leur donner les récompenses honorables qu'ils auroient méritées par leurs services. Dans un serment que Charles-le-Chauve fit en 858, « il promet de » faire miséricorde à ceux qui la demanderoient ; » comme un roi fidèle doit la faire à ceux qui » en ont besoin, & de réparer, aussi-tôt qu'il » en auroit connoissance, tout ce qu'il auroit » fait par surprise contre les loix ».

CHAPITRE VIII.

A quoi la nation s'obligeoit en prêtant serment au roi.

IL étoit enjoint aux commissaires, qu'on envoyoit dans les provinces pour faire prêter serment au peuple, de lui expliquer les obligations que lui imposoit la promesse qu'il faisoit d'être fidèle*. Charles-le-Chauve crut quelquefois devoir étendre la formule qui contenoit cette promesse, & y comprendre plus en détail les devoirs des sujets envers leur roi. On a un serment semblable, daté de l'an 858, par lequel les fidèles

* Cap. Car. Calv. tit. 26. — 2 §. Cap. an. 813, c. 13.

promettoient « d'aider fidèlement le roi de conseil & d'assistance, chacun selon leur qualité » & leur ministère, afin qu'il pût conserver la puissance que Dieu lui avoit donnée, & gouverner à l'avantage de tous, avec l'honneur & la vigueur convenables¹. Ils juroient encore, de ne se soustraire jamais à sa domination pour quelque homme que ce fût ».

C'étoit précisément ce que Charles exigea depuis des Lorrains, & dont il fit la condition de la protection & de la justice qu'il leur promettoit. « Dans une autre occasion, Charles-le-Chauve » avoit exigé qu'on lui laissât le libre exercice de la puissance attachée à la royauté, qu'on dénonçât ceux qui machineroient contre son autorité, après qu'on auroit essayé en vain de les ramener, afin, qu'en ce cas, l'autorité des évêques, & l'unanimité des fidèles, concourussent à faire respecter la royauté & à maintenir la puissance royale; mais comme il étoit juste que lui-même honorât ceux de qui il avoit reçu cette dignité suprême, il promettoit de ne pas intervenir l'ordre de la justice, & de ne punir personne par la privation de son grade ou de ses biens, à moins qu'il n'eût été condamné en justice réglée² ».

¹ Cap. Car. Calv. tit. 26. — ² Cap. l. 1. c. 22.

CHAPITRE IX.

Précautions que les rois avoient prises contre la fragilité humaine.

§. I.

Nous apprenons, par le dernier capitulaire de Charles-le-Chauve¹, que les sermens réciproques du roi & de la nation établissoient, entr'eux, une confiance mutuelle, qu'ils faisoient leur sûreté commune, & que c'étoit le seul moyen qu'ils eussent pour s'assurer l'un de l'autre. On dérogeoit à cette sûreté, on diminueoit, au moins, cette confiance, dès qu'on manquoit² à ses engagements. « Si vous voulez que nous vous soyons fidèles, » disoit le peuple à Charlemagne, faites observer « les loix³ ».

Lorsque Charles-le-Chauve se reconcilia avec ses sujets révoltés, il distingua des autres ceux que la guerre avoit ruinés³, & qui, n'ayant point été récompensés de leurs services, avoient eu un juste sujet de se soulever contre lui; il promit même de réparer le tort qu'il leur avoit fait, le plutôt & le plus raisonnablement qu'il lui seroit possible, avec le conseil de ses fidèles. Cette démarche prouve

¹ Cap. Car. Calv. tit. 53. c. 4. — ² *Petido populi Worm. an 803.*
— ³ Cap. Car. Calv. tit. 29. c. 6.

bien la foiblesse de ce prince, ou le désordre de ses affaires : la révolte n'étoit point une manière légitime de se faire rendre justice.

§. I I.

Les loix autorisoient les fidèles, « elles leur
» enjoignoient même de remonter au roi toutes
» les fautes qu'il pourroit faire, afin qu'il les
» réparât. Si, après ces avertissemens, il ne chan-
» geoit pas d'intention, les sujets ecclésiastiques
» & séculiers devoient faire cause commune, afin
» que le roi ne fût point en état de traiter qui
» que ce fût, contre la loi & la raison, quand
» même ç'auroit été son intention ».

§. I I I.

« Il n'étoit permis à personne d'empêcher l'exé-
» cution des loix, par sa défobéissance » ; &
» lorsque l'un des rois descendans de Louis le
» Débonnaire manquoit à leurs engagemens com-
» muns, & à ceux qu'il avoit pris vis-à-vis de son
» peuple, ceux qui ne s'en étoient point écartés
» devoient s'assembler avec le grand nombre des
» fidèles ; & , après qu'on avoit averti inutilement
» le prince réfractaire, on décidoit, en commun,
» qu'elle conduite on devoit tenir à son égard ».

1 Tit. 19. c. 10. — 2 Tit. 31. c. 12.

CHAPITRE X.

RÉFLEXIONS SUR LA DÉPOSITION DES EMPÉREURS.

Nous n'avons rien qui soit plus positif sur cette matière, que la plainte rendue par Charles-le-Chauvé contre l'archevêque de Sens qu'il accusoit de félonie. « Après avoir été sacré roi, disoit ce prince ¹, « après avoir été élevé sur le trône, je » n'ai pas dû en être renversé; mon sacré n'a pas » pu devenir nul, au moins avant que j'eusse été » entendu, & jugé par les évêques qui sont les » ministres de mon sacré, & que l'écriture appelle » les trônes de Dieu; trônes sur lesquels le Tout- » puissant est assis, & par qui il rend ses jugemens. » J'ai toujours été prêt à me soumettre à leurs » réprimandes & à leurs jugemens pénaux (judiciis » castigatoriis), & maintenant encore je suis dans » la même disposition ». On sent bien pourquoi ce passage n'est pas décisif; mais si on le joint avec ce que j'ai dit dans les chapitres précédens, on pourra se faire une idée juste de la déposition des empereurs.

Il est, sans doute, plus dans les règles de résister à un empereur injuste, que de renoncer entièrement à son obéissance.

¹ Tit. 30. c. 3.

Mais cela suppose que l'obéissance & la dépendance dans laquelle on reste, à son égard, ont un objet d'utilité. Ainsi, soit qu'on remonte à l'origine de la royauté, soit qu'on raisonne d'après les clauses du serment, l'inutilité d'un prince est le motif le plus plausible qu'on puisse avoir pour le déposer. Ce fut celui de la déposition de Wenceslas; & une raison semblable fit penser à déposer Frédéric III. C'est dans ce point de vue qu'il faut considérer l'exclusion que les François donnèrent à la postérité de Charlemagne, en faveur d'un prince habile, puissant & belliqueux.

CHAPITRE XI.

DE LA RÉVOLTE.

C'ÉTOIT par le motif, autant que par la forme, qu'on jugeoit de la résistance à l'autorité. Et l'on a pu voir, dans les chapitres précédens, que sous les rois Carlovingiens, cette résistance ne portoit pas toujours l'odieux nom de révolte.

Les Francs ne connurent point, sans doute, cette espèce de crime tant qu'ils conservèrent leur première constitution. La nation étoit un bien commun, à la possession duquel pouvoient aspirer tous ceux qui s'en croyoient dignes. Aucune loi n'obligeoit les hommes libres à se donner. Quand une fois ils s'étoient enrôlés pour une expédition, il falloit qu'ils suivissent leur chef¹, sans quoi ils étoient punis comme déserteurs. Les camarades d'un prince ne pouvoient pas l'abandonner légèrement. Le vasselage étoit un nœud qu'on ne rompoit point sans crime. Mais ce n'est pas là proprement l'origine de la révolte, c'est plutôt celle de la félonie².

La loi des Ripuaires prononce l'amende de 60 s. & la confiscation des biens contre celui qui est

¹ César. Com. — à Tit. 69. c. 1.

§. II.

Lorsqu'un homme portoit actuellement les armes contre son souverain, on confisquoit ses bénéfices, & on faisoit ses aleux. Si, au bout de l'année, il n'étoit pas rentré dans son devoir, on confisquoit aussi son aleu. « Il ne lui servoit de » rien, en pareil cas, d'avoir transporté ses biens » à sa femme ou à sa mère. On confisquoit égale- » ment l'argent & les autres effets qu'il pouvoit » avoir mis en dépôt : si c'étoit dans une église » que ce dépôt eut été mis, on y apposoit le scélé » en présence des commissaires royaux, & l'admi- » nistrateur de l'église ne devoit son dessein » qu'à rendre les mains de propriétaire comme s'il » se présentoit en personne pour les réclamer : » cela supposoit qu'il avoit prêté le ban, ou par le » serment auquel il s'étoit soumis, ou par une » abstinence. »

La rébellion n'étoit donc pas toujours punie par le dernier supplice. Si quelqu'un a violé son serment, dit un capitulaire, qu'il s'amende & qu'il le garde à l'avenir.

1 Decret Lud. Pii an. 822. — 2 Cap. Car. Calv. tit. 37. c. 5. — 3 Tit. 43. §. 4.

capitulaire de Louis le Débonnaire, an. 822.

CHAPITRE XIII.

RÉFLEXION SUR LE BAN ET FORBAN.

ON trouve, dans le chapitre précédent, l'origine du Ban & du Forban, tel que l'un & l'autre a été en usage en Allemagne depuis les rois Carolingiens. Ni l'un ni l'autre n'est précédemment une sentence de mort. Le Ban prive du fief & séquestre le propre ou l'aleu. Le Forban est la peine de celui que le Ban n'a pas ramené, il le chasse de la société, il le livre à la poursuite des fidèles, & le met, par conséquent, en danger de la vie, puisque les loix assurent l'impunité au meurtrier du Forbanni¹. Le bannissement est donc une suite nécessaire du Forban².

¹ Karloman. Cap. tit 2. c. 10. an. 881. — 2 V. infra. lib. 10.

LIVRE TROISIÈME.

DE LA NATION EN GÉNÉRAL, ET DES LIBRES
PROPRIÉTAIRES EN PARTICULIER.

CHAPITRE PREMIER.

QUE CEUX QUI PRÊTOIENT SERMENT COMPOSOIENT LA
NATION.

Nous avons vu que si le roi promettoit de défendre son peuple, il exigeoit de ce peuple qu'il lui promît fidélité, obéissance & assistance. Ceux à qui il promettoit de les défendre étoient donc les mêmes de qui il exigeoit le serment. Ainsi le peuple ou la nation étoit composée de ceux qui prêtoient serment; & , par conséquent, tout ce qui étoit membre de la nation étoit fidèle. Car il me paroît évident que la prestation du serment de fidélité étoit le caractère essentiel & unique des fidèles¹. C'est ce que je prouverai ailleurs par les détails. En attendant, voici quelques raisonnemens généraux qui ne permettent pas d'en douter.

Les ordonnances du roi ne s'adressoient jamais qu'aux fidèles²; or tous ceux qui prêtoient serment

¹ Lib. 4. c. 13. — ² Cas. Calv. Capitul. tit. 37.

recevoient les ordres du roi, ainsi que nous l'allons voir. Il n'y avoit que les fidèles auxquels le roi promit de les gouverner équitablement¹ : or, il gouvernoit tous ceux qui devoient recevoir ses ordres.

« Charles-le-Chauve ordonne que tous ceux qui
 » lui sont infidèles, & qui sont libres, lui promet-
 » rent fidélité, & deviennent ses fidèles, s'ils
 » veulent posséder des propriétés dans son royaume² ». Le serment & son observation faisoient donc la différence d'un fidèle à un infidèle. Il falloit donc être fidèle pour être propriétaire : on devoit l'être, à plus forte raison, pour posséder des fiefs ou des dignités.

CHAPITRE II.

DE QUI ON EXIGROIT LE SERMENT.

UN roi Carlovingien fit une ordonnance dans laquelle il régla quels sujets devoient prêter serment de fidélité³. On trouve dans cette ordonnance que,
 « quant aux clercs qui, sous le nom de moines,
 » ne conservoient pas pleinement, & qui vivoient
 » sous la règle de S.-Benoît, ils devoient seule-

¹ Tit. 1. c. 3. — ² Cap. Car. Calv. tit. 37. c. 4. — ³ Pippini c. 36. an. 723.

» ment donner paroles d'être fidèles (in verbo tantum
 » & veritate promittant), & que leur abbé devoit les
 » amener devant le roi ». La suite détermine le
 sens qu'on doit donner aux mots *conserver* &
amener; c'est à l'endroit où le législateur explique
 ce qu'il entend par le peuple, dont il veut qu'on
 exige le serment.

Qu'on l'exige, dit-il, « de tout le peuple,
 » tant des enfans, depuis l'âge de douze ans,
 » que des vieillards, lesquels viennent au plaïd,
 » & peuvent remplir les ordres des seigneurs
 » (rois) & les conserver ».

Les moines ne venoient point au plaïd, c'étoit
 leur abbé qui comparoïsoit pour eux, ou qui,
 du moins, les y amenoit; leur vœu d'obéissance,
 & leur renoncement aux affaires temporelles ne
 les mettoient pas dans le cas de recevoir les ordres
 du roi immédiatement. S'ils avoient une jurisdic-
 tion, ils ne l'exerçoient par eux-mêmes, & la
 justice se rendoit au nom de l'abbé, voilà pour-
 quoi ils ne faisoient point serment.

Mais il résulte de-là à quel titre on étoit obligé
 de prêter serment. Quiconque alloit au plaïd, qui-
 conque avoit une liberté qu'il pût consacrer au
 roi, quiconque avoit une juridiction, étoit obligé
 de prêter serment. Il étoit naturel que des gens
 qui devoient participer à la manutention de la
 police, & être en cela subordonnés au roi, lui pré-

raissent serment comme un grand policier du royaume. Mais nous verrons que les mêmes possessions, à raison desquelles on étoit justicier, obligeoient aussi au service militaire. C'étoit une nouvelle raison pour que tout justicier prêtât serment au roi comme à son général.

CHAPITRE III.

ÉNUMÉRATION DES PERSONNES QUI PRÉTOIENT SERMENT
AU ROI.

§. I.

L'ORDONNANCE, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, me fournit l'énumération détaillée des personnes qui devoient prêter serment. Cette énumération comprend les évêques, les abbés, les comtes, les vassaux royaux, les vidames, les archidiacres, les chanoines, les avocats, les vicaires, les centeniers, les prêtres compris dans le cens, &c, en général, tous ceux qui fréquentent les plaids, qui peuvent remplir les ordres du roi & les faire exécuter, soit cantonniers¹, soit vassaux des évêques, abbesses, &c. comtes.

1. Ce mot n'est pas François; mais, je n'en ai point trouvé d'autre qui pût rendre le sens du mot PAGESSES; il eut fallu définir chaque fois ce que signifie ce mot, pour suppléer par une périphrase au mot propre qui manque dans notre langue; car celui de PAYSANS, qui en vient, signifie aujourd'hui tout le contraire.

« On exigeoit aussi le serment des fiscalins &
 » colons, du fisc & des églises, aussi-bien que des
 » Serfs qui possédoient, avec honneur, des béné-
 » fices & ministères, ou qui étoient honorés en
 » vasselage, pourvu que leurs seigneurs fussent
 » en état d'avoir des chevaux, des armes défen-
 » sives, le bouclier, la lance, l'épée & le poi-
 » gnard ».

§. II.

Ainsi trois sortes de personnes prêterent serment au roi : les dignitaires, les cantonniers, & les arrière-vassaux, tant libres qu'esclaves. Suivant une formule que j'ai déjà citée, les cantonniers étoient Francs, Romains, ou barbares, & l'on exigeoit d'eux l'hommage aussi-bien que le serment. C'est qu'alors on ne comprenoit pas les propriétaires sous ce nom; car jamais ils ne firent hommage au roi. On n'appelloit donc cantonniers que les possesseurs des bénéfices militaires; & c'est ce que prouve l'usage où l'on étoit encore, au temps de Louis le Débonnaire, de distinguer les Serfs cantonniers ou bénéficiaux, des Serfs propres, ou qui faisoient partie d'une propriété. Dans la suite, on appella cantonniers les hommes libres, aussi-bien que les vassaux dont je viens de parler.

Dans le dessein où je suis de parler de toutes

Agobard, de Privileg. & Jure Sacerdot. c. 2.

les conditions comprises dans l'énumération que je viens de transcrire, je crois devoir commencer par celle qui étoit l'état primitif & essentiel de tous les membres de la nation.

CHAPITRE IV.

QUI ÉTOIT SOLDAT ET CITOYEN CHEZ LES FRANCS.
ORIGINE DES PROPRIÉTAIRES FRANCS.

§. I.

IL n'y a que deux conditions chez les Francs. La liberté & la servitude. L'essence de la liberté étoit de ne devoir rien à personne, & d'aller à la guerre. L'essence de la servitude étoit de cultiver la terre pour un autre, & de ne point porter les armes. Il étoit, dans la nature des choses, d'ôter les armes à des ennemis devenus esclaves, & qu'on tyrannisoit.

§. II.

Mais tout citoyen n'étoit pas également soldat ; du moins cette idée est-elle incompatible avec ce que Tacite nous apprend des mœurs des Germains. Ces camarades réunis sous la bannière des princes, étoient une milice toujours subsistante, qui refusoit

¹ Ceci doit s'entendre des armes défensives. — ² De Morib. Germ.
c. 5.

de prendre part au repos de sa patrie , lorsqu'elle en jouissoit pendant trop long-temps , & alloit chercher la guerre par-tout où l'appelloit le bruit des armes. Cette milice ne fut pourtant pas l'origine de la noblesse chez les Germains. Je trouve quel en fut le titre essentiel dans un discours que Grégoire de Tours fait tenir à la reine Frédegonde. Elle vouloit encourager , au meurtre d'un roi, deux clercs à qui il ne manquoit, pour en être capables , qu'un plus grand mépris pour la mort. « Armez-vous de courage , leur » disoit-elle , & faites souvent réflexion que les » braves gens périssent dans les combats ; de-là » est venue la noblesse de leurs parens ; voilà » pour quoi vous les voyez surpasser , en richesses » & en considération , tous ceux qui étoient autre- » fois leurs égaux ' ». Elle promettoit , en même-temps , aux deux clers , qu'en cas qu'ils perdissent la vie dans l'exécution de leur entreprise , leur mort procureroit tous ces avantages à leurs parens , & qu'elle en feroit les premières personnes de son royaume.

§. III.

Telle avoit été , chez les Francs , encore barbares & républicains l'origine de la principauté. Les jeunes-gens , qui prouvoient une grande noblesse ,

¹ Greg. Tur. Hist. l. 8. c. 29.

on qui pouvoient citer des services signalés de leurs ancêtres, avoient le *rend de prince* (*dignationem principis*, aussi-tôt qu'ils avoient reçu l'accolade militaire qui les tiroit de leurs familles pour en faire des citoyens. Mais ils n'en avoient pas la puissance, parce que les vassaux n'étoient pas héréditaires. Avant d'avoir des camarades, il falloit qu'ils eussent déjà prouvé, par leurs actions, qu'ils étoient dignes de commander. Quelques-uns de ces princes devinrent rois; quelques autres firent hommage aux premiers, & joignirent de grands fiefs à une grande propriété. D'autres, enfin, ne firent point hommage, & se contentèrent de ce qu'ils avoient reçu de leurs ancêtres. Ce furent de grands propriétaires. Ceux d'entre les Francs qui n'avoient point dérogé, par un hommage, à la liberté de leur naissance, ne furent obligés de prendre les armes que pour la défense de la patrie.

§. I V.

Clovis se vit abandonné, après son baptême, par une grande partie des hommes libres qui le suivoient volontairement. Ses vassaux crurent que le vasselage les obligeoit à imiter leur prince, & à professer la religion qu'il embrassoit: ils se firent baptiser au nombre de trois mille. Ce furent ces fidèles vassaux qui les premiers participèrent au

fruit de ses victoires. Il leur donna de grandes propriétés, dont la possession étoit indépendante du vasselage ; & , après sa mort , ils furent libres propriétaires. D'autres Francs accoururent pour partager la fortune de leurs compatriotes ; & , comme les terres vagues appartennoient au prince , il leur donna celles qu'ils lui demandèrent. Il suffisoit d'avoir un grand nombre d'esclaves pour être puissamment riche ; & c'est la raison pour laquelle les troupes commettoient alors tant d'excès dans leurs marches. Elles emmenôient des bestiaux, emportoient des meubles ; mais , sur-tout , elles enlevoient le plus d'esclaves qu'elles pouvoient.

§. V.

On appella SORT , APRISION , POURPRISION , ou propriété , les terres que les Francs & les Romains libres acquirent de cette manière ¹ ; mais on donna aussi le même nom à une autre espèce de propriété, qui n'étoit pas une concession du roi. On ne composoit que quinze sols pour en avoir envahi une partie ² , (si quis superpriserit) au lieu qu'on en composoit soixante pour avoir envahi une propriété qui étoit de concession royale ³. La première espèce de propriété étoit celle que possédoient des confors , ce qui suppose qu'on avoit tiré , au sort , les terres qui avoient dû être partagées entre les

¹ Lex Rip. Tit. 60. c. 4. — ² Lex Rip. loc. cit. — ³ Ibid. c. 3.

premiers hommes libres qui eurent part à la conquête¹, & que chacun des confor^ts n'eut pas besoin d'une charte particulière qui lui en assurât la possession. Entre les invasions, on distingua celles qui se firent par un confort sur son confort, & celles que le propriétaire d'un fort fit sur un propriétaire qui n'étoit pas son confort². Cette invasion, faite hors les limites, ou la marche, du fort, ne se composa pas comme la première. L'auteur de l'invasion l'amenda suivant les clauses de la charte, par laquelle le roi avoit accordé le fort. Lorsque deux rois eurent accordé un bien à deux propriétaires, différens par deux chartes actuellement existantes, le premier impétrant eût, pour sa part, ou pour son fort, les deux tiers de la terre contestée³. Cette dernière loi prouve que les forts furent des propriétés; si c'eût été des bénéfices, le premier possesseur eût été mis hors de sa possession par la mort du roi, & la dernière charte eût été la seule qu'il eût été permis de citer. C'étoit un crime capital de s'inscrire en faux contre une charte du roi⁴, lorsqu'on n'étoit pas en état de produire une charte contraire:

¹ Ibid. c. 2. — ² Ibid. c. 5. — ³ Ibid. c. 7. — ⁴ Lex Rip. loc. cit. c. 21.

CHAPITRE V.

QUI ÉTOIT SOLDAT ET CITOYEN CHEZ LES ANCIENS
GAULOIS.

LORSQUE César entra dans les Gaules , la société n'étoit proprement composée que de deux sortes d'hommes¹. Les druides & les chevaliers. Les druides furent anéantis sous Clodius² , & ensuite remplacés par les prêtres Chrétiens. Quant aux chevaliers , ils étoient dans l'usage d'aller à la guerre toutes les fois qu'elle se faisoit ; & plus chacun avoit de naissance & de biens , plus il avoit de cliens & de dévoués , qui l'accompagnoient dans les combats. C'étoit l'unique grandeur qu'ils connoissent. Il y avoit , outre cela , le menu peuple qui étoit dans un état peu différent de la servitude , & qui , par conséquent , étoit désarmé , & n'avoit aucune part aux affaires.

¹ Cés. Comm. — ² Suet. Claud. c. 24.

CHAPITRE VI.

COMMENT PLUSIEURS LOIX ROMAINES CONCOURURENT
A FORMER DES FAMILLES MILITAIRES.

§. I.

LES cités Gauloises, assujetties aux Romains, furent successivement honorées de l'alliance de leurs conquérans; & , cette alliance inégale, les obligea à fournir des troupes qu'on appella auxiliaires (*auxilia*,) nom que les Romains avoient toujours donné aux troupes alliées. Comme ces troupes furent presque toujours employées dans des contrées éloignées, il devint impossible que les mêmes chevaliers qui portoient les armes fussent, en même temps, sénateurs de leur cité. Il se fit donc naturellement un partage entre les citoyens, & même dans les familles.

Le sénat des villes fut rempli de la même espèce d'hommes qui composa les armées; tous leurs enfans auroient donc dû naître avec des droits égaux. Mais la nécessité de récompenser les services militaires, & de conserver à l'état, des tributaires qui fournissent à ses besoins, rendit nécessaires des loix qui partagèrent, en deux conditions très-

† Tacit. Hist. lib. 2. c. 63.

pour y porter des charges proportionnées à leurs facultés¹.

Ce serment avoit le même effet par rapport aux cadets² ou miliciens, que leurs parens présentoient à la milice dès l'âge de neuf à dix ans, ou qui s'y présentoient eux-mêmes; il paroît que les uns & les autres étoient compris sous le nom de furnuméraires (adcrestentes)³. C'étoit un privilège de certaines charges d'exempter du service de furnuméraire la postérité de ceux qui en étoient revêtus jusqu'à la troisième génération⁴.

§. I V.

"Parmi les riches, ceux qui avoient les forces & la taille requises, étoient incorporés dans les troupes de la cour⁵, appelées vexillationes comitatenses, les autres étoient enrolés dans la milice frontière, appelée militia ripariensis, & dans laquelle étoient comprises les troupes auxiliaires⁶. Il paroît que les loix avoient pourvu à ce qu'on ne fît point passer un homme d'un corps à un autre; il arrivoit de - là que les corps qui portoient le nom des provinces, étoient composés des troupes de cette province, parce qu'on les recrutoit avec les furnuméraires qui portoient le même nom que le corps qu'il falloit compléter⁷.

¹ 1. 1. l. 4. — ² Tit. 13. l. 1. — ³ Tit. 1. l. 1. — ⁴ Lib. 6. tit. 25. l. 1. — ⁵ Lib. 7. tit. 22. l. 3. — ⁶ Lib. 7. tit. 18. — ⁷ Notit. Imp. c. 18.

On peut remarquer deux choses, par rapport aux troupes Gauloises; la première qu'elles faisoient, presque toutes, partie de la milice Palatine & de celle de la cour; & que, par une suite de cela, même les Gaules étoient défendues par l'une & l'autre de ces milices. La seconde, qu'on employoit dans les Gaules & dans la Germanie, que des troupes originaires de ces pays. Aussi tous les corps employés dans les Gaules portoient le nom de Cités Germaines ou Gauloises, ou des peuples barbares établis dans ces provinces.

§. V.

Les cadets & les surnuméraires n'entroient point dans les vieux corps aussi-tôt qu'ils étoient en état de porter les armes¹; il falloit pour cela que ces corps eussent besoin de recrues; auquel cas on demandoit aux possesseurs ce qu'on appelloit des miliciens en espèce ou en nature.

Tant que le prince n'avoit pas besoin de compléter ses troupes, il se faisoit fournir des miliciens en argent, suivant une évaluation qui n'étoit pas constamment la même². Lorsqu'il avoit besoin des miliciens mêmes, chaque possesseur en fournissoit, à proportion de ses biens: mais, en pareil cas, on ne pouvoit présenter ni un

¹ Lib. 7. paratit. — ² Tit. 13. l. 7.

milicien, déjà enrôlé, ni un vétéran, ni un vagabond; &c; s'il y avoit assez de cadets & de furnuméraires pour faire le nombre de recrues demandées, on ne prenoit point les hommes compris dans le cens public¹. On forçoit les fils de vétérans à s'offrir pour miliciens, afin, dit la loi², qu'ils ne portassent pas inutilement le baudrier; mais cela supposoit que, par des mutilations, ils ne s'étoient pas mis hors d'état de servir³.

Quant aux autres furnuméraires il paroît qu'on leur laissoit là dessus une entière liberté; mais s'ils en profitoient pour se dispenser du service, on les mettoit à la place des censiers qui s'enrôloient. Ils perdoient ainsi le baudrier; & il étoit toujours vrai de dire, qu'on ne recevoit point de miliciens censiers tant qu'il y avoit des furnuméraires.

§. V I.

Il y avoit des charges⁴ qui exemptoient du service militaire ceux que leur naissance y avoit destinés. Tant que les soldats ne manquoient point, on souffroit que la poltronerie des particuliers enrichît l'état, en leur faisant rechercher des charges onéreuses. Mais cette considération cessoit toutes les fois que l'empire se trouvoit en danger. Car alors on enrôloit de force les ma-

¹ Cod. Theod. lib. 7. tit. 13. l. 6. — ² Lib. 7. tit. 18. l. 10. — ³ Tit. 11. l. 1. — ⁴ Tit. 13. l. 7. — ⁵ Tit. 22. l. 2.

gistrats mêmes qui étoient issus de familles militaires¹. On voit par-là qu'il y avoit réellement de ces familles dans lesquelles l'obligation au service étoit héréditaire, & dans lesquelles l'immunité personnelle l'étoit par conséquent aussi. Il y a beaucoup d'apparence que les possesseurs qui eurent des enfans les offrirent en qualité de miliciens, préférablement à leurs colons ou à des étrangers. Car, outre l'exemption personnelle que le milicien acquéroit, dès qu'il prètoit serment, il exemptoit encore son père, sa mère & sa famille².

§. VII.

Mais, dans les Gaules, la profession des armes n'avoit pas même besoin de tous ces privilèges pour se faire rechercher. Les Gaulois étoient, à cet égard, beaucoup au-dessus de leurs vainqueurs. C'est Ammien Marcellin³, qui leur rend ce témoignage. « Ils sont, dit-il, très propres
 » à la guerre dans quelque âge que vous les prenez ; le vieillard se met en campagne avec
 » le même courage que le jeune-homme, à qui
 » le froid a endurci les membres, & qu'un exercice continuel a accoutumé à mépriser les
 » choses les plus terribles. On n'en voit point
 » à qui, comme en Italie, la crainte d'être en-

¹ Lib. 7. tit. 22. l. 2. — ² Tit. 23. l. 6. — ³ Lib. 15. p. 103.

« rôlés , inspire la lâche résolution de se couper le
 » pouce ; ils tournent même en ridicule ceux
 » des Romains qui se mutilent ainsi ». Il faut
 conclure de-là que , jusqu'au temps de l'invasion
 des Francs , les chevaliers Gaulois continuèrent
 à s'approprier la profession des armes , exclusive-
 ment aux Plebéiens. C'est de cette manière qu'ils
 conservèrent leur noblesse , & qu'ils l'ont trans-
 mise à leur postérité. Je ferai voir ailleurs qu'a-
 près la conquête on les appella CITOYENS (cives) ,
 parce qu'en effet , ils composèrent la partie la
 plus considérable & la plus respectable des cités ;
 ce nom les distingua , & des Décurions qui com-
 posoient seuls le sénat des cités , depuis que le
 titre de sénateur étoit devenu onereux , & des
 Plebéiens qui , suivant les anciennes coutumes
 Gauloises , n'étoient pas réellement citoyens.

§. VIII.

Les barbares , transportés dans les Gaules ,
 furent soumis aux mêmes loix , & jouirent des
 mêmes exemptions que les chevaliers Gaulois¹.

Quant aux barbares confédérés , tels qu'étoient
 les Francs , ils jouissoient d'une exemption bien
 plus entière , & l'obligation au service étoit bien
 plus générale chez eux. Mais ils se croyoient li-
 bres , parce qu'on n'exigeoit d'eux que des ser-

¹ Cod. Theod. lib. 7. tit. 20. lég. 22.

vices militaires. C'est ce que signifient ces paroles d'Eumenius : « Frisius & Chamavus serviro » se nomine militiæ gratulantur¹ ». Je parlerai ailleurs de la nature des terres qu'ils possédoient.

CHAPITRE VII.

ORIGINE DES LIBRES PROPRIÉTAIRES.

J'AI déjà dit que les Francs faisoient partie de ces nations barbares qui servoient dans les armées romaines & qui ne connoissoient de loix que la discipline militaire, modifiée par leurs anciens usages. La conquête qu'ils firent des Gaules, eut un effet remarquable.

Ce fut de fixer le sort des familles, en faisant cesser les malheurs qui avoient quelquefois obligé les empereurs Romains à chercher des soldats hors des familles militaires. Ainsi il n'y eut de soldats dans les Gaules que les Francs, & les descendans Romains ; mais ces derniers étoient de deux espèces. Les uns descendoient de vétérans & possédoient des propriétés ; les autres descendoient des troupes réglées, ou les avoient remplacées. Ces derniers furent l'origine des vassaux cantonniers, dont je parlerai dans le livre suivant. On appella les premiers CITOYENS ; &

¹ Panegy. in Constant.

dans la suite, on leur donna aussi le nom de CANTONNIERS. Je prouverai ailleurs qu'ils furent incorporés aux propriétaires barbares, & qu'ils vécutent sous les mêmes loix. D'ailleurs, on laissa subsister à leur égard, on étendit même aux Francs & aux autres barbares celles des loix Romaines qui régloient leur service & qui établissent leurs privilèges. Si l'on y dérogea en quelque chose, ce fut en fixant à douze ans l'âge où l'on pouvoit prêter le serment du baudrier. Jusque-là tous les enfans étoient sujets aux loix civiles des Romains : aussi ne mettoit-on aucune différence entre les enfans chevelus & non chevelus¹.

¹ Lex Salica tit. 26. c. 1.

CHAPITRE VIII.

QU'IL FALLOIT ÊTRE LIBRE POUR ÊTRE PROPRIÉTAIRE.

SI l'on consulte l'origine des cantonniers propriétaires ils devoient être libres. Telle avoit été la loi chez les Romains¹, ainsi que nous l'avons vu. Elle fut la même après la conquête, & de-là vint que l'on confondit enfin les mots de FRANC & de LIBRE, & qu'ils signifiaient indifféremment un FRANC d'origine, ou un homme LIBRE². Ces deux mots sont toujours l'attribut que les capitulaires donnent à ceux qu'ils déclarent être obligés au service militaire³.

Charles-le-Chauve défend aux magistrats de souffrir qu'on possède des propriétés dans son royaume sans lui avoir prêté serment⁴. Mais il restreint cette loi aux propriétaires libres.

Suivant l'ordonnance de Pepin, pour être cantonnier il falloit fréquenter les plaids⁵ : or pour y être admis comme juge, témoin, ou partie, il falloit être libre. Il falloit donc être libre pour être cantonnier & les propriétaires étoient alors cantonniers⁶.

Lorsque les princes Carlovingiens demandent

¹ Cod. Theod. lib. 7. tit. 13. lege 6. — ² V. *suprà* c. 6. §. 6. — ³ 1. Cap. n. 812. 4. Cap. incerti anni. — 4 Cap. Car. Calv. tit. 32. c. 4. — 5 Capit. an. 793. c. 36. — 6 Loth. Cap. tit. 3. c. 31.

à leurs comtes¹ le dénombrement de ceux de leurs cantonniers, qui peuvent s'équiper à leurs frais², & de ceux qui ont besoin d'être aidés, ils ne parlent jamais que des hommes libres. Enfin on voit que la servitude étoit l'asyle des lâches qui vouloient se soustraire au service de l'état³. Je mettrai cette vérité dans toute son évidence, lorsque je parlerai de l'origine des propriétés.

¹ Cap. Lud. Pil, an. 829. c. 7. — ² Car. Calv. Cap. Tit. 36, c. 37.
— ³ Pippini Cap. c. 37.

CHAPITRE IX.

CE QUE C'ÉTOIT QUE LA LIBERTÉ.

DE LA NOBLESSE.

§. I.

ON trouve le mot de liberté employé en tant de façons dans les anciens monumens, qu'il n'est pas possible de le restreindre à une seule signification. On devenoit libre par l'affranchissement; &, en pareil cas, la liberté n'étoit pas différente de l'ingénuité. Un censier étoit libre, & cette liberté étoit encore différente de celle qui constituoit le cantonnier.

Tout prêtre, tout moine devoit être ingénu¹; cependant on composoit pour le meurtre du moine, du prêtre & de l'évêque même, selon sa généalogie.

§. II.

Il faut donc admettre une différence, entre l'ingénuité & la liberté; ou, pour parler plus clairement, il y avoit deux sortes de libertés, l'une qu'on ne pouvoit jamais devoir qu'à ses ancêtres, & cette liberté s'appelloit aussi noblesse;

¹ Lex Ripuar.

l'autre à laquelle on parvenoit par l'affranchissement, & cette liberté étoit bien différente de la précédente. Voilà en quel sens Thégan disoit, en apostrophant les évêques que Louis le Débonnaire avoit tirés de la servitude pour les faire parvenir à ce grade, & qui avoient ensuite le plus contribué à sa déposition : « Quelle reconnaissance ! Il vous a rendu libre, & s'il n'a pas fait de vous un noble, c'est qu'il est impossible de le devenir, quand on doit sa liberté à un affranchissement. Il vous a donné la pourpre & le manteau, & vous l'avez revêtu d'un cilice ».

§. I I I.

Ce n'étoient donc pas les honneurs qui constituoient la noblesse; car ces évêques étoient certainement honorés. J'ai dit ailleurs comment on l'acquéroit chez les Francs. Les grandes actions y suppléent, lorsque, parmi les aïeux, on n'en comptoit aucun qui fut mort les armes à la main; elles l'illustroient lorsqu'on en étoit déjà en possession. C'est ainsi que Grégoire de Tours ne se détermine, à dire que la famille de Clovis étoit la plus noble qu'il y eut chez les Francs, qu'en considération de grandes choses que fit ce prince.

1 Theg. de Gestis Lud. Pii, c. 44

§. I V.

Mais les Francs trouvèrent établi dans les Gaules un usage qui leur donna occasion de s'écarter de leurs anciennes maximes. Ils y trouvèrent des nobles qui ne devoient leur condition ni aux grandes charges ni à des services signalés. Lorsque les historiens parlent d'un de ces nobles, ils disent : « qu'il étoit noble chez lui & parmi les siens » ; ce fut là ce qui rendit le titre de noble beaucoup plus commun chez les Francs qu'il ne l'avoit été jusqu'alors. Tout Franc, originellement libre, fut noble, & en prit le titre ; c'est ce qu'atteste une infinité de monumens. Les vassaux des évêques n'étoient pas au-dessus des cantonniers, & on en trouve qui prenoient le titre de noble.

Il falloit être noble pour être élu scabin¹. Or il suffisoit d'être libre, & les scabins étoient les pairs des hommes libres². Charlemagne ordonne que les comtes, les centeniers & les autres nobles sçachent leur loi³. Au-dessous des centeniers, il n'y avoit que les hommes libres ; ils étoient donc nobles ; d'ailleurs les centeniers étoient choisis parmi les hommes libres, & , comme l'on voit, ils étoient nobles.

¹ Cap. Loth. tit. 5. c. 31. — ² Cap. an. 809. c. 5. — ³ Cap. lib. 5. c. 260.

§. V.

Au reste, ce changement ne fut que dans les mots; les Francs jouissoient déjà de toutes les prérogatives de la noblesse, puisqu'elles étoient les mêmes que celles de la liberté. Il n'y avoit que deux loix, la loix des esclaves, & la loi des hommes libres¹. Il n'y avoit que deux conditions, même en fait d'alliance & de mésalliance, la liberté & la servitude; & les colons qui étoient ingénus étoient compris dans la dernière. Il n'y avoit donc aucune différence réelle entre la noblesse & la liberté; il y en avoit donc beaucoup entre la liberté & l'ingénuité. Dans une énumération, que fait un capitulaire des différentes conditions qui composent la société je trouve les nobles distingués des ignobles, des esclaves, des colons, & des manans serfs². Les ignobles ne sont certainement pas ici les Francs. Pour s'en convaincre, il suffit de remarquer d'abord que dans le capitulaire, où se trouve cette énumération, il s'agit principalement de la différence que met dans le sort des hommes celle de leur naissance & des devoirs particuliers auxquels leur condition les assujettit. On peut encore remarquer que cette énumération ne comprend que les subalternes, dont les uns sont obligés aux travaux

¹ 6. Cap. an. 803. c. 1. — 2 Cap. lib. 2. c. 41.

publics, les autres sont sujets aux tributs, d'autres, enfin, sont tenus à d'autres services. Les nobles ne sont donc pas différens ici des hommes libres, & l'on doit d'autant moins le supposer qu'il est certain qu'il n'y avoit aucune différence entre la composition des Francs & celles des hommes libres. Il est même démontré par une infinité de loix, qu'en fait de réglemens on ne distinguoit point les Francs des hommes libres¹. Or, dans les loix qui furent faites pour donner à la Saxe la forme de province Françoisse, on ne mit aucune différence entre les nobles Saxons & les Francs: on en mit au contraire beaucoup entre les Francs & les Saxons ingénus², les Saxons nobles étoient certainement ces mêmes cantonniers Saxons qui participèrent à la promulgation des loix dont je viens de parler.

§. V I.

Il s'ensuit de là qu'il y avoit une liberté qui n'étoit pas différente de la noblesse, & qui étoit inamissible³. C'est en ce sens qu'une femme pouvoit devenir esclave sans cesser d'être noble⁴; mais dès que le titre de noble fut devenu commun à tous les Francs, il fallut trouver un mot qui exprimât la différence qu'il devoit toujours y avoir entre

¹ Cap. Car. Calv. tit. 36. c. 15. & 23. — ² Cap. Saxon. an. 797. c. 39
— ³ 1. Cap. an. 819. c. 16. — ⁴ Cap. lib. 6. c. 32.

un Franc & un autre Franc : car tous ne devoient pas être d'une noblesse égale¹ : & il est certain qu'au temps de Charlemagne on reconnoissoit encore les familles descendues de ces Francs qui avoient joui parmi leurs compatriotes d'une noblesse distinguée². On ne pouvoit pas s'y méprendre, lorsqu'en les comparant avec les autres Francs on leur donnoit le titre de noble. L'on suivoit en cela l'ancien usage des Francs ; mais lorsque l'on parloit d'eux absolument on les qualifioit de NOBILISSIMES³ (*nobilissimi nobilores*). Ainsi, quoiqu'ils ne composassent point un ordre particulier, quoique leur condition fût la même que celle des autres hommes libres, on les appelloit, suivant les circonstances, ou NOBILISSIMES, ou simplement NOBLES, par opposition à deux autres conditions qu'on désignoit par les mots MÉDIOCREs & INFIMI⁴. Ce dernier mot répondoit à celui de minores que Grégoire de Tours emploie en plusieurs endroits. Cette classe composoit tous les roturiers & la petite bourgeoisie ; la bonne bourgeoisie composoit, avec les carteronniers & les Francs possesseurs de simple roture, l'ordre des médiocres ou la moyenne noblesse. Ils étoient inférieurs à la haute noblesse⁵ ; mais si

¹ Aim. l. 5. c. 16. lib. 4. c. 69. — ² Id. l. 7. c. 1. — ³ Mon. Sang. lib. 1. c. 3. — ⁴ Mon. Sang. de Gest. Car. M. lib. 1. c. 1. & 2. — ⁵ Id. lib. 2. c. 32.

l'on en excepte les bourgeois, ils étoient militaires, & portoient même l'habit militaire. Ils avoient tous un honneur quelconque ; c'étoit l'attribut inséparable de la liberré dont je parle, & quiconque n'avoit pas d'honneur étoit au nombre des mineurs¹. On le fouettoit, on l'emprisonnoit, tandis qu'on ne punissoit l'homme libre que par la perte de son honneur. Les cantonniers propriétaires ou libres tenanciers, ainsi que je le définirai bientôt, constituoient donc véritablement la classe des médiocres.

§. V I I.

Quant à la haute noblesse, elle étoit peu nombreuse, & quand Lothaire se fut retiré en Italie après sa révolte, on dit que la France se trouvoit dénuée de noblesse², parce que quelques seigneurs Francs, au nombre d'environ dix, l'avoient quittée en même temps que lui; ces dix seigneurs moururent en Italie, & leur mort décrédita beaucoup le parti de Lothaire. Ce prince avoit été l'asyle des grands de l'état, qui haïssoient Louis le Débomair³. C'étoient eux qui l'avoient porté à la révolte; &, par des conseils semblables, ils avoient déjà causé la perte de Bernard, roi d'Italie; mais cette haine venoit de plus loin. Le moine de S.-Gal, qui avoit des

¹ Capit. Merense, cap. 21. — ² Alm. lib. 5. c. 16. — ³ Ibid. c. 14.

ménagemens à garder, parle en termes couverts d'une conspiration que fit contre la maison régnante cette grande noblesse qui se croyoit égale aux rois. « Remplis de mépris pour la race de » Charlemagne, dit cet auteur¹, chacun d'eux » tâcha de s'emparer du gouvernement, & de » mettre sur sa tête le diadème; mais les mé- » diocres protestèrent que, puisque Charlemagne » avoit exterminé les ennemis du nom chrétien, » dont la taille s'étoit trouvée surpasser la hau- » teur d'une épée, sa postérité régneroit aussi » sur les Francs, tant qu'il en resteroit un » prince, dont la taille égalât la hauteur d'une » épée ». Ils faisoient allusion à la manière dont Charlemagne avoit traité les Slaves. Cette protestation dissipa les factieux, & fit évanouir leurs projets. Ce fut sans doute cette conspiration qui obligea Louis le Débonnaire à faire tant de diligence pour se rendre à Aix-la-Chapelle aussitôt après la mort de son père : car c'est de ce moment-là que le moine de S.-Gal date la conspiration dont il parle. Charlemagne avoit éprouvé, de son vivant, combien cette noblesse pouvoit être dangereuse à sa maison. Pepin², l'un de ses bâtards, avoit déjà prêté son nom à une conjuration dans laquelle se trouvèrent impliqués presque tous les grands; il en portoit en-

¹ Mon. San. Gall. lib. 2. c. 17. — ² Ibid. c. 38.

core la peine par la privation de sa liberté ; quand les premiers d'entre les Francs attentèrent de nouveau à la vie de son père. Charlemagne en fut informé assez à temps pour n'être pas la victime de leur ambition ; « mais il avoit peine à perdre des » hommes qui, s'ils l'avoient voulu, auroient pu » être si utiles au nom chrétien. Enfin, il s'y détermina. & il distribua à ses fidèles les lieux & les terres que ces rebelles avoient occupés inutilement. L'un d'eux avoit établi sa demeure en France sur une colline fort élevée, & il avoit choisi pour son héritage toutes les terres qu'il découvroit de - là. Charlemagne l'ayant fait arrêter comme les autres ; on l'attacha à une potence très haute qu'on dressa sur cette colline ». On pourroit conjecturer de - là que ces nobles étoient de l'espèce des Guelphes, qui, contents de leurs propriétés ou pourpris, dédaignoient d'étendre leur domaines, en donnant atteinte à leur liberté par un hommage qui leur paroissoit déroger à la haute noblesse dont ils se vantoient. Cependant plusieurs d'entr'eux prétendoient aux grands emplois ; mais ils pensoient très peu à s'en rendre capables. Ils furent les seuls qui ne profitèrent pas des leçons que l'écossois Clément¹, quoique par ordre de Charlemagne, ils eussent fréquenté les écoles aussi bien que les

¹ Mon. San. Gall. l. 2. c. 3.

roturiers & les médiocres. Ceux-ci, au contraire, firent de grands progrès dans les sciences : aussi ce prince leur donna toutes les louanges qu'ils méritoient, & leur promit tous les emplois dont ils se rendroient capables. Pour les autres, se tournant vers eux d'un air irrité, & le feu dans les yeux : « Vous autres nobles, dit-il, sortis des » premières maisons du royaume, élevés dans » la mollesse, & infatués de votre beauté, vous » avez compté sur votre naissance & sur vos » richesses; vous vous en êtes fait un titre pour » mépriser mes ordres & pour préférer, à l'é- » tude, la débauche, le jeu, l'oïiveté, & de » vains exercices : puis levant la main & les yeux » en haut, par le Dieu du ciel, dit-il, votre » noblesse & vos charmes ne me font rien, » quoique d'autres les admirent; comptez que » si vous ne changez de conduite jamais vous » n'aurez à vous louer de Charles ». Je ne sçais si Charlemagne tiroit son origine de cette haute noblesse. Le mépris qu'on avoit pour sa race seroit peut-être une preuve qu'il n'en étoit pas. Les grands avoient déjà eu le même mépris pour Pepin son père¹; & quoique ce prince affectât de croire qu'il ne tomboit que sur sa taille, il ne seroit pas impossible qu'il n'eût eu un autre fondement.

¹ Mon. San. Gall. l. 2. c. 23.

Quoi qu'il en soit, il est visible que Charlemagne n'aimoit pas beaucoup cette grande noblesse. Une preuve qu'il la craignoit, c'est qu'il défendit aux juges de donner les mairies aux personnes très puissantes *potentionibus*¹, (car ils étoient compris sous cette domination), il leur ordonna de préférer pour ces emplois les médiocres, pourvu qu'ils fussent fidèles.

§. VIII.

C'étoient ces très puissans, qui, comme les bénéficiers royaux, avoient droit de donner asyle & protection aux criminels & aux bannis². Je trouve cette prérogative parmi celles dont jouissoient les Guelphes. Le moine, qui a écrit leur histoire, regarde ce droit comme un privilège particulier³; & on retrouve dans l'étendue qu'il lui donne, celle qu'avoit le droit d'asyle dont jouissoient les églises conjointement avec les personnes honorées. Ils avoient aussi un avoué qui comparoïsoit pour eux & pour leur gens; mais il paroît que jamais Charlemagne ne leur reconnut cette prérogative, & ce fut vraisemblablement pour l'anéantir qu'il ordonna que tous les laïcs comparoïtroient en personne, & plaïdroient eux-mêmes leurs causes & celles de leurs sujets: les

¹ Cap. de Villis, c. 65. — ² 1. Cap. an. 806. c. 7. — ³ Monach. Weingartensis, Chron. de Principib, Guelphis, in ptecmio.

comtes seuls étoient exceptés de cette loi ; car ils avoient des avocats ¹. L'auteur que je viens de citer , dit encore que les Guelphes avoient une maison composée comme celles des rois, & que chez eux les offices de maître-d'hôtel, d'échasson , de maréchal , de chambellan & de porte-étendard , étoient exercés par des comtes , ou par des personnes qui ne leur étoient pas inférieures. Les Guelphes eux-mêmes n'étoient que comtes. Ainsi , il est vraisemblable que cet historien , qui écrivoit dans le douzième siècle , a été trompé par le mot COMITES, qu'il avoit trouvé dans les anciens monumens , & où il ne signifioit autre chose que vassal & camarade. Il résulte de là que les Guelphes étoient du nombre de ces Francs qui avoient douze vassaux dans leur maison², & dont, par cette raison, les officiers-serfs étoient d'une condition supérieure à celle des autres serfs, & étoient composés par une somme plus forte. Les loix barbares nomment parmi ces officiers le maréchal & le sénéchal³; ainsi les Guelphes , de même que les autres nobles de la même classe , avoient sous eux des vassaux sans l'être eux-mêmes du roi , c'étoit ce qu'on appelloit familia major , & ceux qui la composoient furent dans la suite appelées majores⁴. Ainsi les

¹ Monach. Weingartenfis, Chron. de Principib. Guelphis, in proemio. c. 3. — ² Lex Alaman. tit. 79. c. 4. — ³ Ibid. & c. 5. — ⁴ Monach. Weingartenfis, c. 3. Id. c. 7.

très puissans représentoient parfaitement ces anciens princes Germains, qui, de la multitude des hommes libres, laquelle étoit un bien commun entr'eux, tiroient les braves qu'ils pouvoient s'attacher, & s'en faisoient des vassaux. Tel étoit ce Munderic qui se fit faire serment par ses vassaux, en disant : « Je suis prince, suivez-moi ». Tels étoient aussi les Francs qu'on établissoit sur les frontières, de préférence aux guerriers qui, comme eux, n'avoient point de vassaux à leurs ordres. C'est ainsi que les Guelphes étoient assez forts par eux-mêmes pour défendre leurs frontières sans avoir recours aux empereurs.

§. IX.

Le traité d'Andlau^a multiplia beaucoup en France les grandes propriétés, en rendant perpétuelles les donations que les rois avoient faites jusqu'alors, & en les autorisant à donner en propriété telles terres & mêmes telles villes qu'ils voudroient.

§. X.

L'unique prérogative que les très puissans avoient sur les foibles & sur les pauvres, leur étoit commune avec les puissans. Elle découloit de leur

¹ Greg. Tur. Hist. lib. 3. c. 14. Aim. lib. 5. c. 1. — ² An. 587.

puissance & non de leur qualité : c'étoit une précaution contre leur indocilité, & non une distinction accordée à leur naissance. Elle consistoit en ce que la connoissance des inimitiés qu'ils avoient entr'eux, étoit réservée au roi, & interdite aux juges inférieurs, & même au comte Palatin, « afin, dit la loi, que les justices des » foibles & des pauvres ne restent point en » arrières¹ ». J'ai ramassé ici tout ce que j'avois à dire sur la haute noblesse : j'ai même anticipé sur ce que je dois dire des propriétés, parce que je n'aurai plus occasion de parler d'une qualité qui n'influoit en rien dans la constitution de l'état, & qui ne constituoit pas même une condition particulière, ainsi que je l'ai déjà dit. La liberté en faisoit l'essence, & elle caractérisoit également tous les hommes militaires. Cette liberté prit le nom de franchise, parce que la liberté des véritables Francs en fut le modèle, & on finit par donner le nom de Francs à tous les hommes libres. Cet usage s'introduisit sous le règne de Louis le Débonnaire², & il étoit parfaitement établi du temps de Charles-le-Chauve qui emploie le mot *FRANCI* par tout où ses prédécesseurs avoient employé ceux de *liberi homines*³.

¹ 3. Cap. an. 812. c. 1. — ² Comparez les chartres *PRO HISPAÑIS* de Louis le Débonnaire & de Charles-le-Chauve. — ³ Cap. Car. Calvit. 36. c. 34.

§. XI.

Voici quels étoient les principaux attributs de la liberté personnelle.

Il est certain que cette liberté ne se prescrivoit point ; & c'est la raison pourquoi on conservoit le nom de FRANC, quoiqu'on fut actuellement soumis à un cens pour sa tête ou pour ses biens¹. On étoit noble quoiqu'on fût dans un esclavage actuel.

Une pareille sujétion étoit incompatible avec le service militaire ; ainsi pour être franc il ne falloit que descendre d'aïeux exempts : l'exemption étoit une grande partie de la liberté². Ce qui prouve qu'au temps de Charlemagne on regardoit comme esclave un peuple tributaire, c'est que pour rendre la liberté aux Saxons, il les déchargea du tribut qu'il leur avoit imposé. Voilà en quel sens les bourgeois n'étoient pas libres.

Je dirai ailleurs comment on dérogeoit à sa liberté, & ce qu'il falloit pour constituer une liberté entière. Je parle ici de la liberté personnelle.

¹ Cap. Car. Calv. tit. 36. c. 28. Cap. lib. 6. c. 31. — ² V. l'institution de huit évêques en Saxe, l'an 789, & la charte pour le comte Trutmarerus. Bal. T. 1.

§. XII.

Cette liberté n'étoit pas différente de la liberté naturelle que les Romains possesseurs avoient recouvrée par le privilège de la milice, & que les Francs n'avoient jamais perdue. Voici quelles en étoient les prérogatives. Un homme qui avoit été libre avoit droit de le redevenir, au moyen d'une rançon que la loi regloit ¹. Si cet homme avoit été pris par les ennemis & racheté par un de ses concitoyens, il ne lui en coûtoit que le prix de son rachat pour recouvrer sa liberté; s'il l'avoit perdue de toute autre manière il avoit droit d'y rentrer en donnant un cinquième de profit à son maître.

La loi Romaine avoit été la même par rapport aux prisonniers de guerre ²: elle ordonnoit de plus, qu'au lieu de sa rançon le prisonnier racheté pourroit donner cinq années de son travail.

Les capitulaires avoient pourvu à ce que des citoyens dénaturés n'éludassent point la loi, en défendant sous peine du ban royal, ou sous la peine portée par la loi Romaine pour ceux qui vivoient sous cette loi ³, de vendre à des étrangers ou de faire passer au-delà de la mer les

¹ Calv. tit. 36. c. 34. — ² Cod. Theod. lib. 5. tit. 5. — ³ Cap. Car. Calv. tit. 36. c. 34.

personnes libres dont on avoit acheté la liberté.

Une autre prérogative de la liberté étoit le droit de se recommander pour des fiefs, mais il falloit pour cela n'y avoir point dérogé¹. C'en étoit encore une de pouvoir améliorer & empirer sa condition, & de pouvoir louer son travail². Il faut mettre dans le même rang le droit d'être conjurateur³, lequel étoit indépendant de la jouissance d'une propriété.

Un autre privilège de la liberté personnelle étoit de ne pouvoir être forcé aux travaux civils ni aux corvées⁴. C'avoit été chez les Romains le privilège de ceux que j'ai dit être représentés par les hommes libres ou cantonniers⁵.

En matière criminelle la liberté emportoit avec elle de très grandes prérogatives, dont je parlerai ailleurs.

¹ V. la Chartre *PRO HISpanis* dans Baluze, t. 1. p. 549. — ² Capit. lib. 7. c. 335. — ³ Ibid. l. 5. c. 301. — ⁴ Ep. Carol. M. an 807. *Charta pro Hisp.* c. 5. — ⁵ Cod. Theod. lib. 6. tit. 35. lege 2. lib. 7. Par.

CHAPITRE X.

QU'IL N'Y AVOIT POINT DE LIBERTÉ ENTIÈRE SANS
PROPRIÉTÉ.

Nous verrons, dans la suite, que la propriété d'une terre emportoit une juridiction sur tout ce qui habitoit cette terre. Tout homme qui habitoit sur la propriété d'autrui étoit donc sous sa juridiction. Mais, si d'ailleurs il possédoit lui-même une propriété, il jouissoit des droits attachés à cette possession, quoiqu'il fût domicilié sur celle d'un autre¹. Ainsi il pouvoit se présenter en justice parce qu'il avoit un bien par lequel il pouvoit être contraint. Il pouvoit témoigner en toutes sortes de causes, parce qu'il pouvoit composer le ban du faux témoignage². Mais il n'avoit pas besoin de caution en certain cas, parce que son bien lui en tenoit lieu.

Il composoit les crimes qu'il commettoit, & recevoit la composition de ceux qu'on commettoit contre lui, parce qu'il étoit armé & devoit l'être. Tous ces privilèges ne découloient donc pas de la seule liberté, mais ils la supposoient nécessairement. De quelque manière qu'un serf eût été affranchi, on ne le composoit point à ses

¹ Cap. lib. 5. c. 302. — ² Cap. Leth. tit. 5. c. 28.

parcens parce qu'il n'étoit point censé en avoir. Il ne recevoit aucune composition, parce que ce n'étoit point à lui à se défendre, ni à attaquer. Il étoit nécessairement sous la protection d'un autre. S'il n'étoit pas sous celle d'un église ou de son ancien maître; il étoit sous celle du roi. Si une charte étoit le titre de sa liberté, il avoit droit de se choisir un patron¹; s'il n'en choisissoit pas, le roi lui en tenoit lieu, & on le composoit au roi.

CHAPITRE XI.

DE QUE C'ÉTOIT QUE LES PROPRIÉTÉS ROMAINES, ET
LEUR ORIGINE.

§. I.

TOUTE propriété obligeoit au service militaire. Une terre tenue à cens n'étoit donc pas une propriété, car elle n'obligeoit pas au service². C'est ce que prouve la manœuvre de ceux qui donnoient leur bien aux églises, & le reprenoient à cens, afin de s'exempter du service militaire.

Nous avons une charte par laquelle un particulier s'obligeoit à un cens pour un bien dont

¹ Cap. Bajuv. an. 788. c. 5. 6. & 7. — ² Cap. Loth. tit. 3. c. 22.

il avoit lui-même donné une partie, & il se fouroit à en être dépouillé s'il disoit qu'il étoit son propre, & s'il vouloit l'aliéner¹.

§. I I.

Il y a un capitulaire qui déclare qu'on ne peut posséder, selon la loi, une terre censale sans le consentement de celui à qui l'on paie le cens². Il paroît que les mots *secundum legem* signifient, dans cet endroit, ce que signifient dans les loix romaines les mots à lege, & que c'est la même chose que ce que ces mêmes loix appellent *ad legum privilegia pertinere*³. Aussi bien est-ce dans ces loix qu'il faut chercher l'origine de ce que j'appelle ici PROPRIÉTÉ.

§. I I I.

Il est remarquable que ni les dignités, ni la vétérance n'emportoient avec elles l'exemption des impôts que devoient les terres comprises dans le cens des villes. Mais l'exception expresse que les loix font de ces terres, lorsqu'elles parlent des immunités des vétérans, prouve qu'il y en avoit, auxquelles cette immunité s'étendoit, & qui n'étoit par conséquent pas comprises dans les réensemens. Telles étoient toutes les terres données

¹ An. 771. — ² Cap. lib. 5. c. 298. — ³ Cod. Theod. lib. 6. tit. 35. lege 3.

aux vétérans, à titre de bénéfice. En même-temps qu'on les leur accordoit en propriété, on leur donnoit des grains & des bestiaux pour les mettre en état de les faire valoir. Il paroît par Suétone qu'au temps de Domitien on dépouilloit les anciens possesseurs en faveur des vétérans¹. Cet usage subsista jusqu'à la chute de l'empire, par rapport aux terres incultes dont les possesseurs étoient absens². La raison, pour laquelle les vétérans possédoient ces terres avec exemption de cens, étoient qu'elles avoient cessé d'y être comprises, aussi-tôt qu'elles avoient été incultes ou abandonnées, & que, dès ce moment, elles avoient fait partie du fisc. C'étoit aux vétérans de demander les terres qu'ils croyoient pouvoir leur être accordées, & la charte par laquelle on les leur accordoit s'appelloit *præceptum*³. Les loix Carlovingiennes emploient ce mot dans le même sens, & nous avons encore quelques chartes de cette espèce : elles s'accordoient de même sur l'exposé que le suppliant faisoit de ses services, & de l'inutilité dont étoit la terre qu'il demandoit⁴. Ainsi nous voyons qu'un vassal, nommé JEAN, ayant battu les Mores en Espagne, demanda à Louis le Débonnaire, alors roi d'Aquitaine,

¹ Suet. Domitian. c. 9. — ² Cod. Theod. l. 7. Paratitl. — ³ Cod. Theod. l. 7. Paratitl. — ⁴ Ann. § 15. ex Gervasio Archiepisc. Narbonen. in. Bal. T. 2.

un hameau desert, situé dans le territoire de Narbonne. Louis le renvoya à son père auquel il le recommanda, & Charles lui fit expédier une charte (*præceptum*) par laquelle il lui accordoit en propriété le hameau désert qu'il lui avoit demandé. Jean se fit renouveler cette charte par Louis le Débonnaire; & il paroît que tel étoit l'usage par rapport à toutes les terres démembrées nouvellement du domaine. Tibère avoit réglé que pour qu'un empereur fût tenu à faire jouir ses sujets des bénéfices qu'ils avoient reçus de ses prédécesseurs, il falloit qu'il eût lui-même accordé les mêmes bénéfices aux mêmes personnes. Titus fut le premier qui s'écarta de cette loi en confirmant par un seul édit toutes les grâces de ses prédécesseurs¹ : il y a apparence que son exemple fut suivi par ses successeurs, & que les Carlovingiens ne firent revivre en partie la loi de Tibère, que pour prévenir les usurpations qui étoient une suite de l'audace avec laquelle des particuliers avides supposoient des chartes ou en déguisoient la nature, prétendant posséder en propriété ce qui leur avoit été accordé en fief². Aussi n'en ufoit-on ainsi que par rapport aux terres qui avoient été dans la vestiture des derniers rois.

C'est ainsi qu'on appelloit le terrier dans le

¹ Suet. Titus c. 8. — ² Car. Calv. Cap. tit. 45. cap. 8.

quel se trouvoit le dénombrement des terres fiscales. Les particuliers avoient aussi leur vestiture. C'étoit proprement la mise en possession, accompagnée d'un acte contenant l'état des biens transportés à titre d'héritage, de vente, ou de donation¹.

Les particuliers n'étoient point obligés de produire les titres de leur possession quant elle étoit immémoriale, & telle étoit celle de toutes les propriétés dont l'origine remontoit aux Romains, & même aux rois Francs².

§. I V.

On trouvera peut-être étrange que je restreigne l'origine des propriétés aux bénéfices accordés à la vétérançe, aux démembrements du domaine, faits par les rois Francs, & à l'octroi des terres vagues. Mais il est très croyable que pendant le temps où l'empire fut sur le penchant de sa ruine, presque toutes les terres furent successivement ou incultes ou abandonnées, & que les vétérans se les firent donner. Voici une loi qui est de l'an 364, & qui rendra cette vérité plus sensible en même temps qu'on y verra la nature des propriétés.

« Nous accordons, à tous les vétérans qui ont bien servi, telle partie qu'ils voudront choisir,

¹ Cap. lib. 4. c. 19. — ² Car. Cal. Cap. tit. 45. c. 2.

» & nous leur promettons une immunité perpé-
 » tuelle ¹. Nous voulons qu'ils possèdent les
 » terres des vagabonds, & même les autres
 » qu'ils voudront choisir, & pu'ils en jouissent
 » selon la loi (à l'ège), qu'ils sçachent donc qu'à
 » eux seuls en appartiennent tous les fruits, &
 » que nous n'en demandons aucune redevance
 » ni aucune contribution annuelle ».

§. V.

Après cela on a lieu de s'étonner que toutes les terres ne soient pas devenues des propriétés, sur-tout quand on sçait qu'il y eut des occasions où tous les habitans de l'empire, jusqu'au serfs, furent invités à prendre les armes, & purent par conséquent aspirer à la vétéranse ². Je dirai ailleurs ce qui conserva des censiers au fisc, & ce qui lui en rendit. J'ai déjà dit comment la possession des terres fut unie avec l'immunité personnelle. On voit comment ces terres étoient devenues des propriétés; l'obligation au service personnel, qui avoit fixé l'immunité des personnes, fixa aussi la propriété des terres, ou plutôt elle en fut inséparable, parce que cette propriété supposoit la vétéranse, ou au moins une origine militaire dans celui qui la possédoit; or, cette origine emportoit l'obligation au service.

¹ Cod. Theod. lib. 7. tit. 20. lege 8. — ² Cod. Theod. lib. 7. tit. 21.

CHAPITRE XII.

DEVOIRS DES LIBRES PROPRIÉTAIRES.

J'AI examiné ce que c'étoit que la liberté & la propriété, je vais maintenant considérer quels devoirs & quels droits résultoient de la liberté & de la propriété réunies dans la personne des cantonniers qu'on appelloit en ce sens HOMMES LIBRES, & auxquels le nom de LIBRES TENANCIERS me paroît convenir parfaitement.

Je trouve quels étoient les devoirs des hommes libres, dans une charte de Louis le Débonnaire, par laquelle ce prince, après avoir pris sous sa protection les Espagnols réfugiés en Septimanie, « déclaroit vouloir les faire jouir de la liberté » à condition que, comme les autres hommes libres, ils iroient à l'armée avec leur comte, se soumettroient aux arrangemens qu'il feroit pour la défense de la frontière, feroient le guet & la garde, recevraient les commissaires & les ambassadeurs, & leur fourniroient des re-lais, de même qu'au roi & à ses enfans ». Je m'étendrai d'avantage sur ces différens devoirs, lorsque je parlerai de la discipline militaire & des domaines : je remarquerai seulement que dans la charte de Charles-le-Chauve, pour

les Espagnols , on trouve par-tout le mot **FRANCI** substitué à ceux de **liberi homines**, dont s'étoit servi Louis le Débonnaire, & que cette chartre est commune à la cité de Barcelonne & aux Espagnols réfugiés. Je crois au reste qu'on peut chercher dans ces mêmes chartes quelles étoient les prérogatives des hommes libres, puisqu'il n'y est question que d'assurer aux Espagnols la jouissance de leur liberté contre les entreprises des comtes dont ils étoient cantonniers. Louis & Charles y répètent plusieurs fois la comparaison des Espagnols avec les hommes libres ou les Francs, auxquels ils paroissent uniquement vouloir les égaier.

CHAPITRE XIII.

DROITS DES CANTONNIERS OU PROPRIÉTAIRES.

ON trouve dans les capitulaires, qu'un droit privatif de la propriété étoit de rendre son possesseur capable de témoigner en justice¹ : je trouve les autres droits qui en résultoient, dans la charte pour les Espagnols.

1° Un homme libre pouvoit recevoir dans sa propriété d'autres hommes libres & s'en faire servir.

2° Il pouvoit leur rendre la justice dans les causes mineures & en matière civile.

3° Il rentroit en possession des terres qu'il avoit pu donner à ces hommes libres, s'ils venoient à les abandonner.

4° Les hommes libres pouvoient terminer entr'eux, selon leurs coutumes, les petits démêlés qui venoient à s'y élever.

5° Ils ne payoient aucune redevance au comte, & s'ils lui faisoient des présens il ne pouvoit s'en faire un droit.

6° Ils étoient exempts de tout cens & de toute

¹ Cap. lib. 1. c. 301.

sorte de tributs, de redevance & de servitude; excepté les devoirs de réception, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, & que Charles-le-Chauve appelle « les services royaux dûs par les » Espagnols, dans l'intérieur du comté qu'ils » habitent ».

Je pourrois peut-être m'en tenir là sur l'exemption du tribut, mais c'est un point trop important & trop contesté pour le traiter si légèrement.

CHAPITRE XIV.

SI LES CANTONNIERS FURENT SOUMIS A UN TRIBUT
SOUS LES ROIS FRANCS.

EN raisonnant, d'après l'origine des cantonniers, on trouve qu'ils devoient jouir d'une immunité personnelle. Si l'on raisonne d'après l'origine des propriétés, on trouvera qu'elles devoient être exemptes de tribut : d'où il résultera que le soldat propriétaire étant exempt pour sa personne & pour ses biens, le cantonnier devoit l'être, puisqu'il n'étoit autre chose qu'un soldat propriétaire.

Il paroît d'abord que la qualité d'hommes libres & de Francs, qu'on donna aux propriétaires, excluait l'idée d'un tribut.

J'ai dit ailleurs quelle étoit là-dessus la coutume ou le préjugé des Francs. Il continua d'être le même après la conquête, & on le retrouve dans ces paroles de Grégoire de Tours. « Fré-
» dégonde avoit alors auprès d'elle le juge Au-
» don, qui, au temps du feu roi, l'avoit se-
» condé dans beaucoup de méchantes actions.
» Car, de concert avec le préfet Mummole, il
» avoit assujetti au tribut public plusieurs d'en-
» tre les Francs qui avoient été ingenus au temps

» du roi Childebert ¹ ». Ce passage contient déjà une preuve sans réplique que les Francs ingens ne devoient pas être soumis au tribut public. En voici une autre preuve qui regarde plus généralement tous les propriétaires.

« Quand Chilperic ² se fut livré aux suggestions de Frédégonde, il écrasa son peuple par des impositions extraordinaires. Cela fut cause que beaucoup de gens du peuple abandonnèrent le lieu de leur naissance. Ils aimèrent mieux se bannir eux-mêmes que d'être écrasés dans leur patrie sous le fardeau injuste d'un tribut. Entre autres choses qu'étoient forcés de payer pour leur bien propre, cultivé par leur travail, ceux mêmes qui étoient issus des familles les plus libres, ils portoit (inferebant) une cruche de vin à la table du roi. Un référendaire, nommé Marc, étoit préposé à la recette de ce présent ; il parcouroit toutes les villes d'Aquitaine, qui faisoient partie du royaume de Chilperic, pour les engager par bonnes paroles & par menaces à payer ce qu'on leur demandoit. Mais il fut massacré ³ dans une sédition qu'il y eut à Limoges à cette occasion, & le peuple en fureur brûla le livre & les

¹ Greg. Tur. Hist. lib. 7. c. 15. — ² Aim. lib. 3. c. 32. — ³ Grégoire de Tours dit qu'il fut sur le point de l'être, & qu'il dû la vie à l'évêque du lieu. Hist. liv. 5. c. 28.

» rôles qu'il portoit avec lui. Cependant Frede-
 » gonde crut reconnoître dans la perte de ses en-
 » fans la vengeance du ciel irrité, & elle conjura
 » son mari de brûler, pour son salut & celui des
 » siens, les rôles injustes qu'ils avoient dressés pour
 » l'oppression des pauvres. Les exhortations pathé-
 » tiques dont elle accompagna cette prière firent
 » tant d'impression sur Chilperic, qu'il jeta lui-
 » même au feu les papiers où étoit contenue cette
 » loi cruelle ».

On peut, ce me semble, conclure de ce récit,
 que la tyrannie de Chilperic consistoit en ce qu'il
 haussait le cens que payoit le menu peuple (plebes),
 & en ce qu'il en exigeoit un des personnes libres
 pour leurs propriétés qui en devoient être exemptes.
 On entrevoit, dans la manière dont l'auteur appuie
 sur la liberté & sur la propriété, le cens personnel
 dont étoient exemptes les personnes libres, & le
 cens réel dont étoient exempts les biens propres.
 Chilperic ne fut pas le seul prince qui viola l'im-
 munité dont devoient jouir les personnes libres,
 & son référendaire ne fut pas la seule victime que
 la nation immola à la conservation de ses droits :
 leur infraction fut toujours un attentat, & demeura
 rarement impunie.

CHAPITRE XV.

SI LES CANTONNIERS FURENT SOUMIS A UN TRIBUT ORDINAIRE ET GÉNÉRAL SOUS LES ROIS CARLOVINGIENS.

§. I.

IL n'y avoit point de tribut extraordinaire. Car plusieurs capitulaires défendent de rien exiger des personnes libres au-delà de ce que contient la loi & l'équité¹. Or il n'y a pas une seule loi dans tous les capitulaires, qui impose aux hommes libres l'obligation de payer un tribut. Ce mot même n'est équivoque que dans un seul passage ; par-tout ailleurs il est déterminé à signifier ou un cens ou un péage². Voici ce passage, « que le » collecteur n'exige point des provinciaux ce que » le prince leur aura remis sur les tributs ». Je ferai voir ailleurs que les provinciaux n'étoient point des hommes libres.

§. II.

Dans le quatrième capitulaire, de l'an 819, on trouve un chapitre intitulé de terra tributaria : voici ce chapitre. « Si quelqu'un donne à l'é- » glise ou à quelqu'autre une terre tributaire, pour » laquelle il avoit coutume d'être payé un tribut

¹ Cap. Loth. tit. 3. c. 10. — ² Cap. lib. 5. c. 369.

» à notre fisc, que celui à qui elle est donnée paye
 » à notre fisc le tribut que lui doit cette terre ;
 » à moins qu'il ne produise une charte de nous ,
 » par laquelle ce tribut lui ait été remis ».

Il est évident que cette loi est la même que celle par laquelle Charles-le-Chauve défendit depuis à tout Franc, qui payoit un cens au fisc pour sa tête ou pour son bien, de se donner ou de donner son bien à l'église, ou à qui que ce fût, sous peine du ban, pour quiconque recevroit l'un ou l'autre, outre l'obligation où il feroit de composer le cens que le Franc, reçu en servitude, avoit coutume de payer pour son bien ou pour sa personne. Ces deux passages prouvent également qu'il n'y avoit point une imposition générale sur les terres, car dès lors il eut été indifférent entre les mains de qui auroit passé une terre tributaire. Le titre du premier capitulaire prouve que toute terre n'étoit point tributaire. Le dernier est une démonstration, qu'un propre n'étoit pas une terre tributaire, puisque tout propriétaire avoit plein droit d'aliéner, de donner, & de transporter son bien à qui & quand il jugeoit à propos, sans même avoir besoin de la permission du roi ni de l'intervention d'aucune personne publique¹. C'est cependant de ce chapitre de Charles-le-Chauve qu'on

¹ Cap. lib. 4. c. 19.

s'est servi pour prouver l'existence d'un tribut général & même d'une capitation ; tandis que combiné avec la faculté que les hommes libres avoient d'aliéner , il est une preuve invincible de l'exemption dont ils jouissoient.

§. III.

En effet la faculté de vendre , de donner , d'échanger , & de laisser à ses héritiers , étoit inséparable du droit de propriété , & elle est stipulée expressément dans toutes les chartes , par lesquelles les rois Francs donnèrent en propriété des terres vagues ou des démembrements de leur domaine ¹. On y faisoit aussi mention de l'exemption de cens. Et les biens ainsi donnés s'appelloient indifféremment PROPRES, APRISIONS, HÉRÉDITÉS & ALEUX. On trouve les mêmes clauses & les mêmes expressions dans les conventions particulières ² Comme il n'est question ici que des biens possédés à titre de pourpris , & en vertu d'une charte royale , & que ces biens sont les seuls que j'appelle PROPRIÉTÉS , il me semble qu'on ne peut raisonnablement former aucun doute sur leur franchise. Ce qui prouve au reste que toutes les chartes de cette espèce furent uniformes , & que toutes les propriétés

¹ Append. act. veter. Bal. t. 2. tit. 19. 25. 55. 59. 60. 71. 96. 107. 118. — ² Tit. 58. 69. 127. 134. 136. 144. 147.

euissent la même la nature¹, c'est que plusieurs des chartes ou préceptes que nous avons encore, & où se trouvent les clauses dont je viens de parler, prennent, pour modèle, des droits avec lesquels chaque donataire devoit jouir de sa nouvelle propriété, la manière dont il jouissoit déjà de ses autres propriétés. Il se trouve donc une parfaite uniformité entre les chartes des rois Francs & celles par lesquelles les empereurs Romains avoient donné aux vétérans des terres vagues ou des portions de leur domaine. Les droits des vétérans furent ceux des propriétaires. Je ne me suis donc pas trompé, sur l'origine des propriétés : leur franchise est donc incontestable. Joignons à ces preuves l'autorité d'une loi générale.

§. I V.

Je trouve cette loi dans un capitulaire de Charlemagne.

« Que les hommes libres, dit cette loi, ne
 » paient aucune contribution ou résidu, aux
 » comtes ni à leurs vicaires², excepté le service
 » qui appartient au roi, aux exacteurs de l'hérubari,
 » & à ceux qui conduisent les ambassades & com-
 » missions ».

On ne doit pas supposer deux significations au

¹ Tit. 58. 59. 127. 134. 136. 144. 147. tit. 87. 108. 129. — ² Cap. an. 805. c. 17.

mot de service dans la même phrase, ainsi il signifie par rapport au roi, ce qu'il signifie par rapport aux exacteurs de l'hériban, & par rapport aux conducteurs des légations. Nous verrons ailleurs que ce service consistoit dans la fourniture des relais & de quelques provisions appelées parata, & destinées au défraiement des personnes publiques.

Charles-le-Chauve, après avoir établi la même franchise en faveur des Espagnols, y fait la même exception, par rapport au défraiement & aux relais : devoirs qu'il appelle collectivement le service du roi dans l'intérieur du comté. En effet, ces devoirs n'existoient que lorsque le roi ou les légations étoient dans le comté, ainsi que je le dirai ailleurs. Il est donc évident que le mot de service ne peut s'entendre d'un tribut.

§. V.

Les propriétés, telles que je les ai définies dans les chapitres précédens, & dans celui-ci, portoient aussi le nom d'ALEU, ainsi que je viens de le dire ; & les capitulaires emploient indifféremment ces mots dans un sens opposé à celui de bénéfice. Les propriétés n'étoient point en effet différentes de ce qu'on apella depuis franc-aleu. La loi, dont je parlerai dans le chapitre suivant, ne les dénatura

15. Cap. an. 806. c. 7. 8. & 19. Cap. an. 807. c. 7. 1. Cap. an. 812. c. 10. 1. Cap. an. 810. c. 13.

point & n'en fit point des fiefs; car la plupart des chartes que j'ai citées, & où est employé le mot ALEU dans le sens d'une propriété héréditaire, sont postérieures à la promulgation de cette loi¹: la loi Salique parle de l'aleu comme d'un bien héréditaire à l'infini².

CHAPITRE XVI.

COMMENT IL CESSA D'Y AVOIR DES HOMMES LIBRES.

§. I.

LA recommandation ou l'hommage constituoit la différence essentielle du vassal & du propriétaire. L'effet de cette recommandation étoit d'attacher personnellement le vassal à son seigneur. L'homme libre au contraire n'avoit point de seigneur, & tant qu'il n'avoit fait hommage à personne il étoit absolument libre de s'en choisir un, ou de n'en prendre jamais. Lorsque l'empire eut été partagé entre les fils de Louis le Débonnaire, la liberté dégénéra en licence. La fidélité devint sans objet, parcequ'elle n'étoit pas le droit de choisir entre les trois frères, tous trois également rois & également sortis du dernier roi.

Ce qui prouve que les hommes libres n'étoient

¹ Append. 22. vet. tit. 107. & 108. — 2 Tit. 61.

point, attachés à un prince plutôt qu'à un autre; c'est que la recommandation seule ôtoit ce droit, & qu'on y rentroit par la mort de celui auquel on s'étoit recommandé. Celui qui ne se recommandoit jamais le conservoit donc toujours.

§. I I.

Lorsque l'on vouloit se choisir un seigneur on n'étoit point gêné dans son choix par la situation de ses biens propres. Il semble qu'au moins on auroit dû l'être, par la possession de ceux qui étoient des démembrements du domaine. Mais le traité d'Andlau¹, en déclarant que ces démembrements avoient la nature de propre, ordonna qu'à l'avenir on pourroit les posséder dans un royaume, & aller servir sous un autre roi. Ce qui étoit une félonie dans les vassaux, n'étoit que l'usage d'un droit incontestable dans les hommes libres, comme je viens de le prouver. Ainsi quand les successeurs de Clovis partagèrent entr'eux des royaumes, ils ne partagèrent que les vassaux qui tenoient des fiefs & qui vouloient les conserver, les cités dont la possession étoit utile, & les domaines qui n'avoient point été convertis en propriétés. Les comtes furent dans le même cas, à l'égard les uns des autres, & c'est pourquoi nous voyons qu'on mettoit une

¹ Bal. t. 1.

différence entre les cantonniers du comte, qui étoient originaires du comté, & qu'on appelloit, par cette raison, *PAGENSALES*¹, & les cantonniers qui, n'en étant pas originaires, ne l'étoient devenus qu'en se recommandant en vassalité.

§. III.

Il en fut ainsi de royaume à royaume, jusqu'à ce que les fils de Louis le Débonnaire², ennemis déclarés ou secrets les uns des autres, mirent parmi les moyens de conserver la paix publique & particulière, le projet d'une nouvelle loi, qui obligeât tous les hommes libres à se choisir un seigneur, soit l'un des rois, soit quelque'un de leurs vassaux³.

Cette loi fut faite dans la première assemblée de Mersein, tenue en 857. Elle n'eut pas l'effet de faire des fiefs de toutes les propriétés⁴. Les lois subséquentes leur en conservèrent le nom & les attributs; & jamais en effet le vasselage n'avoit dégradé la propriété des hommes libres qui s'étoient recommandés.

§. IV.

On trouve, dans la loi qui le rendit univer-

¹ Pippini, Cap. an. 793. c. 36. — ² Charta divisionis Caroli. M. Corp. dipl. t. 1. p. 5. — ³ Cap. Car. Calv. tit. 9. adnuntiatio. Car. c. 2. — ⁴ Cap. Car. Calv. it. 37. c. 3. 4. & 5. tit. 38. c. 2. Tit. 45, c. 1. Cap. 2. an. 813. c. 16.

» du roi Childebert ¹ ». Ce passage contient déjà une preuve sans réplique que les Francs ingenu ne devoient pas être soumis au tribut public. En voici une autre preuve qui regarde plus généralement tous les propriétaires.

« Quand Chilperic ² se fut livré aux suggestions de Frédégonde, il écrasa son peuple par des impositions extraordinaires. Cela fut cause que beaucoup de gens du peuple abandonnèrent le lieu de leur naissance. Ils aimèrent mieux se bannir eux-mêmes que d'être écrasés dans leur patrie sous le fardeau injuste d'un tribut. Entre autres choses qu'étoient forcés de payer pour leur bien propre, cultivé par leur travail, ceux mêmes qui étoient issus des familles les plus libres, ils portoient (inferebant) une cruche de vin à la table du roi. Un référendaire, nommé Marc, étoit préposé à la recette de ce présent; il parcouroit toutes les villes d'Aquitaine, qui faisoient partie du royaume de Chilperic, pour les engager par bonnes paroles & par menaces à payer ce qu'on leur demandoit. Mais il fut massacré ³ dans une sédition qu'il y eut à Limoges à cette occasion, & le peuple en fureur brûla le livre & les

¹ Greg. Tur. Hist. lib. 7. c. 15. — ² Aim. lib. 3. c. 32. — ³ Grégoire de Tours dit qu'il fut sur le point de l'être, & qu'il dû la vie à l'évêque du lieu. Hist. liv. 5. c. 28.

» rôles qu'il portoit avec lui. Cependant Frede-
 » gonde crut reconnoître dans la perte de ses en-
 » fans la vengeance du ciel irrité, & elle conjura
 » son mari de brûler, pour son salut & celui des
 » siens, les rôles injustes qu'ils avoient dressés pour
 » l'oppression des pauvres. Les exhortations pathé-
 » tiques dont elle accompagna cette prière firent
 » tant d'impression sur Chilperic, qu'il jeta lui-
 » même au feu les papiers où étoit contenue cette
 » loi cruelle ».

On peut, ce me semble, conclure de ce récit,
 que la tyrannie de Chilperic consistoit en ce qu'il
 haussait le cens que payoit le menu peuple (plebes),
 & en ce qu'il en exigeoit un des personnes libres
 pour leurs propriétés qui en devoient être exemptes.
 On entrevoit, dans la manière dont l'auteur appuie
 sur la liberté & sur la propriété, le cens personnel
 dont étoient exemptes les personnes libres, & le
 cens réel dont étoient exempts les biens propres.
 Chilperic ne fut pas le seul prince qui viola l'im-
 munité dont devoient jouir les personnes libres,
 & son référendaire ne fut pas la seule victime que
 la nation immola à la conservation de ses droits :
 leur infraction fut toujours un attentat, & demeura
 rarement impunie.

différens de ceux des autres. Mais il est temps de parler des fiefs & de la vassalité. Cette matière doit paroître d'autant plus importante, que nous venons de voir qu'il y eut un temps où toutes les terres devinrent fiefs, & où la vassalité devint le caractère commun de tous les fujets.

LIVRE QUATRIÈME.

DES VASSAUX.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE DES FIEFS.

§. I.

Nous avons vu que les bénéfices, qui servoient de récompense aux vétérans, ne ressembloient en rien aux terres auxquelles on donna depuis ce nom, & que loin d'être l'origine des fiefs, ils furent l'origine des propriétés. Je crois l'avoir montré avec toute la clarté que peuvent porter dans ces temps ténébreux l'attention & la sincérité la plus scrupuleuse. Je suivrai les mêmes guides dans la recherche que je vais faire de l'origine des fiefs.

§. II.

Je trouve dans Lampridius ¹, « qu'Alexandre » sévère donna aux ducs & aux soldats des frontières les terres qu'il venoit de conquérir sur

¹ In Vita Alexandri Severi

» les ennemis, à condition qu'elles n'appartien-
 » droient à leurs héritiers qu'au cas qu'ils fussent
 » eux-mêmes soldats, & que jamais des per-
 » sonnes privées ne pourroient les posséder. Ce
 » prince en donna pour raison que la nécessité
 » de défendre leurs biens, les engageroit à faire
 » le service avec plus de soin ; & il ajouta , au
 » don qu'il leur fit de ces terres, des bestiaux &
 » des serfs, afin qu'ils pussent cultiver ce qu'ils
 » avoient reçu, & que les campagnes limitro-
 » phes des pays barbares, ne demeurassent pas
 » incultes par la pauvreté ou par la vieillesse des
 » possesseurs ; ce qu'il estimoit être très-hon-
 » teux ».

§. I I I.

J'ai dit ailleurs que les empereurs Romains
 préférèrent les GENTILS aux Romains pour la dé-
 fense des frontières ; ainsi ils leur donnèrent de
 préférence les terres limitrophes. Voici ce que
 je trouve là-dessus dans le code Théodosien ¹.

« Comme nous aurions appris que certaines
 » gens occupent les espaces que nos prédécesseurs
 » avoient accordés aux Gentils, pour l'entretien
 » & la garde des frontières, fossés & fortifi-
 » cations ; nous voulons bien que ces personnes
 » sçachent que si elles veulent conserver ces terres,

¹ Lib. 7. tit. 15. L. 1.

» elles doivent donner leurs soins & leurs tra-
 » vaux à l'entretien des fossés, & à la défense
 » de la frontière, comme le faisoient ceux qu'on
 » en avoit anciennement chargés; & qu'autre-
 » ment on transporterà la possession de ces es-
 » paces ou à des Gentils, si l'on en peut trouver,
 » ou du moins à des vétérans; afin qu'en pre-
 » nant ces précautions pour la défense des fron-
 » tières on soit en assurance de tous côtés ».

§. I V.

Une autre loi achevera de nous expliquer la nature de ces terres : on la trouve sous le titre de *fundis limitrophis* : « nous voulons que toutes
 » les frontières avec les marais, & tous les
 » droits avec lesquels les soldats de la frontière
 » avoient coutume de les cultiver à leur profit,
 » & sans aucune charge, continuent d'être pos-
 » sédées par eux, sans aucune exaction, s'ils en
 » sont maintenant en possession; ou qu'elles leur
 » soient rendues avec la même franchise, si
 » d'autres s'en sont emparés, sans que ceux-ci
 » puissent alléguer aucune prescription ».

Les frontières consistoient dans des camps fortifiés, appelés *CASTRA*, & dans de moindres forteresses appelées châteaux ou *CASTELLA*¹ : il y avoit aussi des tours & des bourgs (*burgi*).

¹ Cod. Theod. lib. 7. l'arar.

Nous avons une loi¹ qui « enjoint à tous les
 » possesseurs des biens attachés aux châteaux, d'en
 » fortir & d'en laisser la possession à qui elle a
 » été donnée anciennement. Cette loi prononce
 » même la peine de mort contre toute personne
 » privée, ou toute autre, qui, sans être sol-
 » dat châtelain, envahira ces terres ».

§. V.

On peut conclure, de ces différentes loix,
 1^o que les terres limitrophes n'étoient point hé-
 réditaires; 2^o que c'étoient des biens masculins;
 3^o qu'on les donnoit à des vétérans, c'est-à-dire,
 à des gens qui, par leurs services passés, les
 avoient méritées, & avoient fait voir qu'ils
 étoient capables de remplir les devoirs que leur
 possession imposoit; 4^o que c'étoit par conséquent
 des bénéfices à certains égards; 5^o que lorsque le
 fils du dernier possesseur se trouvoit en état de faire
 le service militaire, on le préféroit aux soldats
 étrangers; 6^o que cette espèce de biens étoit par-
 ticulière aux provinces frontières, & qu'ainsi les
 loix qui les concernoient étoient particulièrement
 celles des Francs; 7^o que comme aux défaut des
 Gentils les terres limitrophes étoient données aux
 vétérans Romains, entre les Gentils on devoit
 préférer les vétérans à ceux qui ne l'étoient point;

¹ Cod. Theod. lib. 7. tit. 15. l. 2.

sions. On appelloit SOLDATS STATIONNAIRES les guerriers dont elles étoient composées¹. Les stations agraires occupoient ordinairement les environs d'un château qui en étoit le chef-lieu, & qu'on appelloit simplement STATION². Entre les stationnaires il y en avoit eu autrefois quelques-uns qu'on avoit spécialement chargés de donner aux ducs des nouvelles de ce qui se passoit chez les nations voisines, dans les pays desquelles ils devoient voyager au loin³. Théodose leur ôta leurs stations, parce qu'ils restèrent convaincus d'avoir instruit les barbares de ce qui se passoit dans l'empire. Il y a beaucoup d'apparence que chaque station agraire fournissoit aux soldats qui la défendoient, les mêmes commodités que trouvoient dans les fonds limitrophes les possesseurs de ces fonds⁴; & nous voyons en effet que les soldats légionnaires possédoient dans leurs quartiers des maisons, des terres & des biens de toute espèce; qu'ils y avoient leur famille, & qu'enfin ils en avoient fait leur patrie. Peut-être les stations elles-mêmes étoient-elles des fonds limitrophes, ou terres limitaires; du moins est-il certain qu'on les établissoit pour la sûreté des limites⁵.

1 Id. lib. 26 p. 136. — 2 Lib. 29. p. 729. — 3 Lib. 28. p. 668.
— 4 Flavii Vopisci. Probus imperator. Herodian. lib. 6. — 5 Am. lib. 28.
p. 665.

§. VIII.

Cette milice sédentaire étoit celle qu'on appelloit RIPARIENNE, parce qu'elle faisoit son séjour sur la frontière, qu'on appelloit RIPA. On comprend aisément qu'il falloit moins de force pour servir sur la frontière, qu'il n'en falloit pour se porter dans toutes les parties d'un empire immense. Une taille avantageuse n'étoit pas aussi nécessaire pour défendre un rempart que pour combattre en rase campagne; voilà pourquoi on enrôloit dans les troupes Ripariennes, ceux des surnuméraires qui étoient les moins hauts & les moins vigoureux¹; on réservoir les autres pour le recrutement des troupes de la cour, qu'on appelloit COMITATENSES. Cette dernière milice fut en quelque sorte un corps de réserve, avec lequel les empereurs & leurs généraux se portèrent sur toutes les frontières, à la défense desquelles les troupes sédentaires ne suffisoient pas; il y avoit outre cela des troupes palatines, dont le service étoit à-peu-près le même. Constantin inventa le premier ces distinctions, mais il rendit un mauvais service à l'empire, en transportant loin des frontières une partie considérable de ces troupes Ripariennes²; & en les mettant en garnison dans des cités qui n'avoient pas besoin de défenseurs;

¹ Cod. Theod. lib. 7. tit. 22. lege 8. — ² Zozim. lib. 8.

il leur y donna certainement des établissemens semblables à ceux qu'elles avoient eus sur les frontières ; c'est sans doute la raison pourquoi cette innovation rendit les cités désertes, & leur fut très onéreuse.

§. I X.

Il se fit un changement à-peu-près semblable, dans la condition des troupes de la cour ; il avoit fallu leur donner des quartiers, & leur procurer une subsistance assurée ; elles s'habituèrent tellement dans les pays qu'elles occupoient qu'il devint très difficile de les en tirer pour les mener dans des contrées éloignées. A l'exemple des anciennes légions, elles avoient leurs familles & leurs biens dans leurs quartiers ; c'étoit pour les conserver, qu'elles combattoient contre les barbares, & elles regardoient comme un bannissement les ordres qu'elles recevoient d'aller servir dans d'autres contrées.

Enfin on leur donna des quartiers permanens, dans les provinces intérieures de l'empire ; chacun de ces quartiers étoit commandé par un préfet ou par un tribun. C'étoit sur le nombre des soldats qu'on déterminoit le titre du commandant. Un préfet devoit avoir à ses ordres cinq cents soldats au moins ; les corps moins nombreux

1 Amm. Marcell, lib. 20. p. 288.

étoient sous les ordres d'un tribun ou d'un prévôt. On donna aux quartiers qu'habitoient ces troupes, les mêmes noms par lesquels on désignoit les postes qu'occupoient sur la frontière & dans les provinces, les bandes Ripariennes. On appella aussi STATIONNAIRES les soldats dont elles étoient composées¹. Il y a apparence qu'on ne les traita pas moins bien que des troupes qui leur étoient inférieures. Entre ces troupes, les unes étoient légionnaires ou Romaines, les autres étoient auxiliaires ou barbares. Les troupes Gauloises faisoient partie des corps auxiliaires, ce qui suppose qu'on les mettoit au rang des barbares².

§. X.

Les troupes étrangères furent de deux espèces, les unes étoient composées de volontaires barbares que l'espérance d'une meilleure condition attiroit dans l'empire³; des miliciens que fournissoient les peuples qu'on avoit forcés d'acheter la paix à cette condition, & des prisonniers de guerre qu'on avoit faits sur eux : les autres étoient le contingent d'un peuple entier, auquel on avoit accordé l'alliance de l'empire, ou à qui l'on

¹ Procop. de bello Goth. l. 1. c. 32. — ² V. la notice de l'empire. — ³ Amm. Marcell. lib. 29 p. 306. lib. 31. p. 819. l. 17. p. 863.

avait distribué des terres à cette condition. Il est très vraisemblable que dans le premier cas on régloit le nombre des troupes que devoit fournir le peuple allié : c'est ainsi que les Romains en avoient toujours usé avec leurs alliés. Dans le second cas, chacun des barbares qui avoit reçu un établissement, étoit personnellement obligé au service militaire, & ainsi l'empire acquéroit autant de soldats, qu'il recevoit d'étrangers dans ses provinces.

Toutes les fois qu'un peuple barbare demandoit à être reçu dans l'empire, il promettoit de fournir des troupes auxiliaires s'il en étoit besoin. Lorsque les Goths firent à Valens une demande semblable, les flatteurs de ce prince le félicitèrent de ce que, par l'acquisition qu'il étoit sur le point de faire d'un nombre prodigieux de soldats étrangers, ils pourroient à l'avenir se faire payer par les provinciaux la taxe à laquelle étoient évalués les miliciens, qu'il auroit obligé sans cela de se faire fournir en nature. Ce fut sur ce fondement qu'on accorda un asyle aux Goths, & qu'on eut grande attention de n'en laisser aucun au-delà du Danube. Il n'y furent pas plutôt passés, qu'on leur distribua des terres qu'ils devoient cultiver. Si on les traita comme on avoit

1 Eumen. Orat. 10. in Juliani necrop. — 2 Amm. Marcell. lib. 31.
P. 774.

traité les Francs & les autres barbares, on ne leur imposa d'autre devoir que celui de combattre pour l'empire. Mais ce devoir leur étoit commun à tous; comme les impositions, dont il leur tenoit lieu, étoient communes à tous les provinciaux. On avoit fait le même traitement aux barbares; ainsi que nous l'apprend Tacite.

Mais ce qui prouve encore que les Romains mesurèrent le service que devoient les barbares, sur la quantité des terres qu'ils possédoient; c'est ce qu'on eut toujours grand soin de ne pas laisser occuper par chacun d'eux, une étendue de terre plus grande que celle qu'il devoit posséder. Et c'est la raison pourquoi l'empereur Honorius ordonna qu'à l'avenir on ne donneroit aucun établissement aux barbares, sans l'avoir auparavant consulté. C'étoit ce qu'on appelloit les terres *LETIGUES*. On nommoit *LETI* les barbares qui les avoient obtenues, & ils formoient dans l'empire des corps particuliers qui faisoient une partie considérable de la milice Romaine. Ainsi chaque portion de terre fut un bénéfice qui ne put être possédé que par un soldat; & ce soldat fut le vassal de son roi, s'il en avoit un, & arrière-vassal de l'empire. Les rois Francs acquirent autant de vassaux

¹ Amm. Marcell. lib. 31. p. 226. 11. 2. De morib. Germ. — ; Cod. Theod. lib. 53. tit. 4. l. 9.

qu'il y avoit de bénéficiers de cette espèce dans chacun des royaumes qu'ils conquièrent.

§. XI.

Les barbares avoient envahi la Belgique; ils possédoient la Bourgogne; leurs quartiers occupoient toutes les provinces qui sont entre la Loire & les Pyrenées; les provinces maritimes étoient devenues barbares; mais il restoit encore dans le milieu des Gaules des troupes Romaines qui étoient stationnaires¹, soit qu'on les y eut envoyées depuis peu, soit que ce fut un reste des anciennes troupes Ripariennes que Constantin avoit dispersées dans les provinces. Elles s'obstinèrent pendant long-temps à ne reconnoître que des généraux Romains. Elles avoient combattu sous les auspices de Childeric dès qu'il avoit été fait duc ou comte militaire². Clovis ne fut pas plutôt revêtu de la même dignité, qu'elles s'attachèrent à lui comme à celui qui devoit être le restaurateur de l'empire. Suivant des préjugés que ce prince devoit laisser subsister, il n'étoit pas en droit de licencier ces troupes, ni de réformer en rien leur état actuel; il devoit se borner à faire exécuter les loix Romaines : c'est aussi ce qu'il fit. Il laissa aux stationnaires Romains leurs

¹ Procop. de bello Goth. lib. 1. — ² Voyez ce que nous avons dit liv. 1. chap. 1.

chefs, leur discipline, & leur habillement, il ne toucha pas même à leur distribution intérieure¹; & ils continuèrent à former, comme auparavant, des garnisons, des nombres ou des légions, que l'on continua aussi de désigner par leur ancien nom; ils conservèrent leurs enseignes, & ils se rangèrent même en bataille, suivant la méthode des Romains: il n'y eut pas jusqu'à leurs anciennes chaussures qu'ils conservèrent: les enfans des soldats servirent de recrues &, à leur défaut, on remplaça les morts par des guerriers qui n'avoient encore été enrôlés dans aucun corps: ce qui prouve qu'on en avoit usé à l'égard des barbares auxiliaires, comme en usa Clovis à l'égard des Romains stationnaires, c'est que cent ans après la conquête on trouve les Theifates dans les environs de Poitiers, où les place la notice de l'empire²; on retrouve de même aux environs de Bayeux des Saxons qui habitoient déjà ce pays au temps d'Aetius³. Il est donc certain que les troupes qui se trouvoient dans les Gaules au temps de la conquête y restèrent sur le même pied qu'elles avoient été avant cet événement. Ainsi pour prouver qu'elles furent l'origine d'un corps nombreux de feuda-

¹ Procop. de bello Goth. l. 1. c. 12. — ² Greg. Tur. Hist. lib 4. c. 18 lib. 10. c. 9. — ³ Jourdan, de rebus Geticis, notitia Imp. Occid. lal. vers. 174.

naires, il suffit de prouver qu'elles avoient possédé des bénéfices militaires sous les empereurs Romains. Je l'ai déjà prouvé par rapport aux barbares & aux troupes Ripariennes. Quelques réflexions rendront, je crois, la preuve complète.

§. XII.

Lorsque l'empire fut ruiné par les barbares, il y avoit déjà long-temps que les troupes n'avoient plus de paye réglée, & l'argent qu'on leur donnoit de temps en temps étoit plutôt une largesse qu'un prêt ordinaire¹ : il avoit donc fallu pourvoir d'une autre manière à leur subsistance. Il est certain que pendant long-temps les provinciaux fournirent aux troupes les vivres dont elles avoient besoin, & qu'il y avoit toujours dans les magasins & les arcénaux de l'empire, autant d'armes & d'habits qu'il en falloit pour les habiller & les armer ; les provinciaux fournissoient encore les fourrages nécessaires à la subsistance de la cavalerie : mais il paroît que ces approvisionnemens n'étoient fournis aux troupes que dans leurs marches & pendant qu'elles étoient en campagne. On avoit donc pourvu d'une autre manière à leur subsistance ordinaire. La notice fait mention de quelques troupes Gauloises

¹ Amm. Marcell. lib. 20. p. 304.

qui possédoient des terres lctiques; & si elle n'en compte qu'un très petit nombre de cette espèce, c'est qu'elle ne parle point de celles qui étoient alors révoltées. C'est ainsi qu'après la conquête, les troupes ne furent à la charge des provinciaux que pendant qu'elles étoient en marche. Il faut encore remarquer que toutes les provinces des Gaules en devinrent successivement les frontières; c'est la raison pourquoi toutes les troupes Romaines qui les défendoient furent stationnaires; & c'est aussi pourquoi il y eut dans toutes les provinces des camps & des châteaux, quoique jamais les Romains n'en eussent bâti dans leurs provinces intérieures. Voilà comment se formèrent, dans le voisinage de toutes les cités, des cantons qui en furent des démembrements, & dont un château fut ordinairement le chef-lieu. On mit toujours une très grande différence entre les cantons & le territoire des cités¹; & les habitans des premiers furent pendant long-temps les seuls qu'on appelloit cantonniers. Grégoire de Tours² distingue les cantonniers qui habitoient dans le voisinage de Tours, des habitans militaires de cette cité. C'étoit la possession d'un bénéfice militaire qui caractérisoit alors un cantonnier; & ici revient ce que j'ai déjà dit, qu'au temps de Louis le Débonnaire le serf

1 3. Synod. Aurel. Can. 5. — 2 Hist. lib. 7. c. 47.

cantonnier étoit encore distingué du serf propre.

§. XIII.

Le nombre des cantonniers répondoit au nombre des soldats Romains ou barbares qu'ils représentoient, & lorsqu'ils furent devenus vassaux de leurs commandans, on mesura toujours la dignité & l'opulence de ces derniers par le nombre plus ou moins grand de leurs vassaux¹. Preuve certaine que ce nombre étoit invariable. Ce fut alors un privilège des hommes libres de se recommander aux comtes, à l'effet d'en obtenir des bénéfices cantonniers, parce que ces bénéfices ne durent jamais être possédés que par des personnes qui fussent issues de famille militaire.

§. XIV.

Suivant ce que j'ai dit de l'origine des cantonniers, ils durent être Francs, Romains & Barbares; &, en effet, il y en eut de ces trois espèces. Ils firent hommage au roi, parce qu'ils furent réellement ses vassaux tant que leurs chefs furent amovibles². Or, dans le temps où écrivoit Grégoire de Tours, les préfets n'exerçoient encore cette charge que pendant un temps limité, ainsi

¹ Decretale precum. Bal. t. 1. p. 199. — ² Marculf. Form. lib. 2. tit. 40.

que le prouvent plusieurs passages ds cet historien¹. Les devoirs d'un soldat n'étoient pas fort différens de ceux du vasselage; ainsi il ne changea en rien leur condition; mais ils restèrent assujettis au guet & à la garde comme les stationnaires Romains qu'ils avoient remplacés.

§. X V.

Si tous les cantons, établis par les Romains, subsistèrent après la conquête, leur nombre ne resta pas toujours le même. Les rois Francs formèrent de nouvelles frontières & établirent de nouvelles garnisons sur le modèle de celles qu'avoient établies les empereurs & les généraux Romains².

§. X V I.

J'ai expliqué l'origine des fiefs militaires, dont j'ai distingué deux espèces; les fiefs destinés à la subsistance des troupes frontières, & ceux qui furent partagés entre les soldats Romains ou barbares, qu'on mit en quartier dans les provinces intérieures. Mais il fut encore une autre espèce de bénéfices. Soit que les rois francs voulussent enrichir un favori, soit qu'ils assignassent des gages à un gouverneur de province, soit enfin

¹ Hist. lib. 6. c. 7 & 11. — ² Ainz. lib. 4. c. 66, 105, 107. lib. 5. c. 1.

qu'ils fussent inspirés par la pitié ou par la reconnaissance, ils détachent de leur domaine des terres qu'on appelloient **FISCS** ou **BÉNÉFICES**, & ils en donnoient l'usufruit aux personnes qu'ils vouloient enrichir. Les femmes en étoient susceptibles aussi-bien que les hommes. Mais ces bénéfices n'étoient point héréditaires, à moins qu'il n'eut été stipulé dans la concession, que le donataire pouvoit en disposer comme de son propre, & le laisser à ses héritiers. C'étoit vraisemblablement des bénéfices de cette espèce que les juges avoient à leur disposition¹. Ils étoient destinés à récompenser les propriétaires de leur département qui s'étoient distingués à la guerre, & leur possession obligeoit au service militaire, dans les mêmes cas où la jouissance des bénéfices semblables y avoit obligé les vétérans².

Voilà pourquoi les rois Carlovingiens vouloient qu'on leur envoyât l'état des bénéfices de leur fisc³, afin qu'ils sçussent quelles forces ils pouvoient par eux-mêmes mettre sur pied. Outre ces bénéfices domaniaux, il y en avoit encore d'autres destinés à servir de gages aux hommes libres qui étoient employés dans l'administration & l'économie des domaines⁴. Il fut libre aux particuliers de créer des bénéfices semblables en

¹ Cap. de Villis. — ² Cap. an. 807. c. 1. — ³ 3. Cap. an. 817. c. 7.
— ⁴ Cap. de Villis.

faveur de leurs officiers : ils purent aussi en donner à leurs vassaux domestiques, sans se priver du droit de les réunir après la mort de l'usufruitier¹.

§. XVII.

Une chose bien remarquable, c'est que les donations faites aux églises, n'étoient pas privilégiées : après la mort du prince donateur, elles rentroient de droit dans les mains de son successeur² ; il paroît même que pour les rendre perpétuelles, les rois avoient besoin du consentement des grands.

Je parlerai, dans le chapitre suivant, d'une cinquième espèce de bénéfices, dont on trouve aussi l'origine dans les loix Romaines. Mais ces bénéfices ne devinrent jamais des fiefs.

¹ 1. Capit. Lud. Pii pro Hispan. — 2. Aim. lib. 4. c. 30.

CHAPITRE II.

DES FIEFS EN GÉNÉRAL.

§. I.

ON n'a pas défini un fief quand on a dit que c'étoit un bénéfice, car tout bénéfice n'étoit pas fief. Il est dit que tout homme libre fera le service à raison de son propre, & à raison de ce qu'il possède par le bénéfice d'un autre¹. Mais nous apprenons d'ailleurs qu'on ne faisoit pas le service pour les terres possédées à cens. Cependant ces terres s'appelloient aussi bénéfices, en certains cas, ainsi qu'on voit par une charte de l'an 771. Cette charte contient la promesse, d'un cens, pour une terre dont le censier avoit lui-même donné une partie à l'église, de laquelle il vouloit la tenir en bénéfice. Un bénéfice n'étoit donc pas toujours un fief; il falloit pour cela qu'il fut exempt des cens & de redevance. Il avoit réellement trois sortes de bénéfices exempts; mais relativement au roi, il n'y en avoit que de deux espèces, les grands bénéfices qui relevoient de lui, & les petits bénéfices qui relevoient de ceux-là, & en faisoient partie. Il n'étoit pas au pouvoir

1 1. Capit. an. 812.

d'un bénéficié d'avoir moins de vassaux que son bénéfice ne dominoit d'arrière-bénéfices. Il n'étoit pas non plus en son pouvoir d'en augmenter le nombre, ou du moins cette innovation n'avoit d'autre durée que celle de son usufruit. Les bénéfices d'une troisième espèce, qu'on peut dire avoir été étrangers à la couronne, étoient ceux que des propriétaires érigeoient en faveur de leurs vassaux, pour s'en faire aider dans le service de l'état. Cela étoit d'autant plus naturel, que ce service étoit proportionné à la grandeur des propriétés, ainsi qu'il paroît par une des chartes accordées aux Espagnols. Quelques-uns d'entr'eux avoit fait comprendre dans leurs concessions les terres de leurs voisins moins accrédités qu'eux, & on leur avoit imposé des devoirs proportionnés à l'étendue des domaines dont ils avoient obtenu l'octroi. Ceux dont le bien se trouvoit dégradé par cette supercherie, s'en plaignirent à l'empereur, lequel ordonna qu'ils posséderoient à l'avenir leurs biens sans aucune dépendance des autres Espagnols, à condition qu'ils partageroient avec eux le service auquel ils s'étoient soumis. Il étoit libre aux propriétaires d'ériger autant de bénéfices de cette espèce qu'il leur plaisoit, & de les réunir ensuite à leur domaine, quand ils cessoient d'être possédés par ceux en faveur de qui ils les avoient érigés. C'étoit une

différence bien essentielle qu'il y avoit entre ces bénéfices & les arrière-bénéfices dont j'ai parlé.

§. II.

Lorsqu'on voulut faire jouir de l'immunité personnelle quelqu'un qui n'en jouissoit pas ; on lui donna le titre d'une magistrature ou d'un grade militaire. Ce titre s'appelloit HONNEUR , & c'est pourquoi l'on disoit d'un vassal , qu'il possédoit son bénéfice avec honneur , ou qu'étant honoré il possédoit un bénéfice ¹.

Il y avoit des loix qui défendoient de donner des bénéfices à ceux qui ne les avoient pas mérités par leurs services ². Il falloit donc un grade pour être bénéficiaire. Ainsi il n'y eut point de fief sans honneur. Il arriva de-là que le mot d'HONNEUR & celui de BÉNÉFICE s'employèrent souvent indifféremment , quoique dans les loix pénales on spécifiât séparément la perte de l'honneur & celle du bénéfice.

¹ Pipini, Capit. an. 793. c. 36. — ² Capit. Mb. 5. c. 377.

CHAPITRE III.

DU VASSELAGE ET DE SON ORIGINE.

§. I.

J'AI dit, en parlant de la recommandation, que c'étoit une cérémonie barbare. Cette cérémonie constituoit le vassal; & un vassal n'étoit autre chose que le camarade & le dévoué de son seigneur. On trouve l'origine de ce dévouement dans les mœurs des Gaulois, dont parle César, & dans celles des Germains, que Tacite a décrites.

Il faut donc mettre une très grande différence entre le fief & le vasselage. Le fief a son origine chez les Romains. Comme bénéfice il étoit la récompense des vétérans. Comme terre frontière il imposoit l'obligation de défendre une tour, un château, un retranchement. Le vassal étoit l'homme de son seigneur. Il lui vouoit un attachement & un service personnel. Les devoirs du vassal & ceux de bénéficié étoient donc très différens, & ils auroient même pu se trouver en contradiction, si l'on avoit pu être bénéficié sans être vassal¹. Mais ce fut une loi, ou du moins un usage

¹ Cap. pro Hisp.

constant, que pour être bénéficié de quelqu'un il falloit començer par être son vassal. La recommandation précédoit toujours l'octroi du fief.

§. I I.

Il y avoit pourtant un vasselage qui étoit indépendant de la recommandation, & qui précédoit toute espèce de serment¹. C'étoit celui dans lequel étoient les enfans, à l'égard de leur père, tant que celui-ci ne les avoit donnés à personne.

Voici un fait qui prouve l'existence de ce vasselage². « Louis, qui fut depuis roi de Germa-
 » nie, ayant atteint sa septième année, son père
 » voulut le présenter à Charles, qui, depuis
 » long-temps, desiroit de le voir. Il lui apprit
 » donc de quelle manière il devoit paroître de-
 » vant l'empereur, quel sérieux il devoit garder,
 » de quel respect il devoit se montrer pénétré,
 » & comment il devoit répondre aux questions
 » que son grand père pourroit lui faire. Il lui
 » dit aussi la façon dont il devoit se comporter
 » à son égard. Ensuite il le conduisit au palais.
 » Là, le jeune Louis resta dans la foule des
 » autres vassaux (statotes), & Charlemagne le
 » considéroit avec beaucoup d'attention; au bout
 » de deux jours il demanda à son père à qui

¹ Monach. San. Gal. lib. 2. — ² Ibid.

anciens seigneurs Francs , dont le nombre étoit peu considérable , mais dont la noblesse égaloit celle des rois.

CHAPITRE IV.

QUE LE VASSELAGE FUT PERSONNEL.

AVANT que les bénéfices fussent devenus l'apanage des vassaux , il n'y eut qu'une espèce de vasselage : depuis cette époque on put distinguer deux sortes de vassaux.

En effet, Pepin distingue entre les serfs qui doivent prêter serment , ceux qui possèdent des bénéfices avec honneur , & ceux qui sont honorés en vassalité¹. Un homme possédoit un bénéfice avec honneur , lorsqu'il jouissoit réellement d'un bénéfice & d'un titre. Il étoit honoré en vassalité lorsqu'avec un titre il n'avoit que la qualité de vassal sans bénéfice. Il y a beaucoup d'apparence que le titre n'étoit nécessaire qu'aux serfs , parce qu'il leur acquéroit l'immunité. Un propriétaire pouvoit être vassal sans fief. Car il y a une loi qui défend de prêter serment à personne , si ce n'est au roi & à son seigneur , & une autre loi défend de posséder des propriétés , à moins

¹ Capit. an. 793. c. 36.

qu'on eut prêté serment au roi ou à l'un de ses fidèles.

Le capitulaire de Merseïn obligea tous les propriétaires à devenir vassaux. Mais la situation de leur propriété ne les gêna point sur le choix des seigneurs à qui ils voulurent se donner. Tous les propriétaires furent alors ce qu'avoient été ceux qui s'étoient recommandés pour avoir des fiefs, avant qu'ils les eussent obtenus¹.

CHAPITRE V.

DEVOIRS RÉSULTANS DU VASSELAGE.

§. I.

Tous les grands seigneurs, & tous les vassaux de la couronne avoient des vassaux qui n'avoient point de fiefs & qu'ils entretenoient : c'est ce que nous apprenons d'Hincmar; & il y a une loi qui ordonne aux vassaux du roi d'envoyer chez eux ceux de leurs vassaux qui sont domiciliés (*casati*), si eux-mêmes veulent continuer leur service à la cour². La même loi nous apprend que les rois avoient des vassaux, qui, eux-mêmes, n'avoient point de fief; & Hincmar dit formellement que

¹ 1. Cap. 22. § 12. c. 5. — ² Id.

la plus grande partie de la milice Palatine servoit pour la consolation ; c'est ainsi qu'on appelloit des distributions de vivres , & d'autres libéralités générales & particulières qui leur tenoient lieu de gages. Ces vassaux étoient ce que dans la loi Salique on appelle ANSTRUSTIONS, du mot TRUSTE ou TREUSTE (troste), qui, en Allemand , signifie CONSOLATION. J'en parlerai plus au long lorsque je traiterai de la maison militaire du roi.

§. I I.

Les seigneurs avoient aussi des vassaux qui les servoient pour la consolation ; on les appelloit (vassalli erronei) tant qu'ils n'avoient point de fiefs ; & un vassal n'étoit obligé de rester attaché invariablement à son seigneur , que quand il avoit reçu de lui la valeur d'un sol² ; il y avoit pourtant quelque cas où il pouvoit l'abandonner , après avoir reçu de lui des bienfaits. C'étoit quand il avoit voulu le tuer , lui donner des coups de bâton , violer sa femme ou sa fille , ou lui ôter son patrimoine.

§. I I I.

On peut juger de l'idée que nos pères avoient du vasselage , par deux passages suivans.

¹ Monac. Sangall. lib. 2. c. 31. — ² 2. Cap. an. 813. c. 16.

« Si un homme est forcé d'aller dans une province éloignée, pour y suivre son seigneur, à qui il a donné sa foi, & que sa femme étant en état de le suivre, ne veuille pas le faire, elle ne pourra prendre un autre mari, tant que vivra le premier, mais si celui-ci désespère de jamais retourner dans sa patrie, il pourra se remarier en faisant pénitence¹ ».

L'autre passage n'est guères moins singulier, il suppose même que la suzeraineté étoit en quelque sorte héréditaire; le voici :

« Un homme Franc a reçu un bénéfice de son seigneur, & il a mené avec lui son vassal; il est ensuite mort, laissant son vassal dans le bénéfice : ce bénéfice a été donné à un autre, & le nouveau bénéficiaire, pour s'attacher davantage ce vassal, l'a marié dans le bénéfice même. Après avoir vécu quelque temps avec sa femme, ce vassal l'a quittée, & est retourné trouver les parens de son seigneur : il a pris là une femme, & il vit maintenant avec elle. Laquelle de ces deux femmes doit-il garder² » ? Cette question fut faite à un grand nombre d'évêques assemblés à Compiègne : en voici la décision. « On a réglé définitivement qu'il doit garder celle qu'il a épousée en second lieu ».

¹ Cap. dat. apud Vermer. an. 752. c. 9. — ² Cap. Compendiense an. 757. c. 6.

d'un bénéficié d'avoir moins de vassaux que son bénéfice ne dominoit d'arrière-bénéfices. Il n'étoit pas non plus en son pouvoir d'en augmenter le nombre, ou du moins cette innovation n'avoit d'autre durée que celle de son usufruit. Les bénéfices d'une troisième espèce, qu'on peut dire avoir été étrangers à la couronne, étoient ceux que des propriétaires érigeoient en faveur de leurs vassaux, pour s'en faire aider dans le service de l'état. Cela étoit d'autant plus naturel, que ce service étoit proportionné à la grandeur des propriétés, ainsi qu'il paroît par une des chartes accordées aux Espagnols. Quelques-uns d'entr'eux avoit fait comprendre dans leurs concessions les terres de leurs voisins moins accrédités qu'eux, & on leur avoit imposé des devoirs proportionnés à l'étendue des domaines dont ils avoient obtenu l'octroi. Ceux dont le bien se trouvoit dégradé par cette supercherie, s'en plaignirent à l'empereur, lequel ordonna qu'ils posséderoient à l'avenir leurs biens sans aucune dépendance des autres Espagnols, à condition qu'ils partageroient avec eux le service auquel ils s'étoient soumis. Il étoit libre aux propriétaires d'ériger autant de bénéfices de cette espèce qu'il leur plaisoit, & de les réunir ensuite à leur domaine, quand ils cesseroient d'être possédés par ceux en faveur de qui ils les avoient érigés. C'étoit une

différence bien essentielle qu'il y avoit entre ces bénéfices & les arrière-bénéfices dont j'ai parlé.

§. II.

Lorsqu'on voulut faire jouir de l'immunité personnelle quelqu'un qui n'en jouissoit pas ; on lui donna le titre d'une magistrature ou d'un grade militaire. Ce titre s'appelloit HONNEUR , & c'est pourquoi l'on disoit d'un vassal , qu'il possédoit son bénéfice avec honneur , ou qu'étant honoré il possédoit un bénéfice¹.

Il y avoit des loix qui défendoient de donner des bénéfices à ceux qui ne les avoient pas mérités par leurs services². Il falloit donc un grade pour être bénéficiaire. Ainsi il n'y eut point de fief sans honneur. Il arriva de-là que le mot d'HONNEUR & celui de BÉNÉFICE s'employèrent souvent indifféremment , quoique dans les loix pénales on spécifiât séparément la perte de l'honneur & celle du bénéfice.

¹ Piphal. Capit. an. 793. c. 36. — ² Capit. lib. 5. c. 377.

chefs, leur discipline, & leur habillement, il ne toucha pas même à leur distribution intérieure¹; & ils continuèrent à former, comme auparavant, des garnisons, des nombres ou des légions, que l'on continua aussi de désigner par leur ancien nom; ils conservèrent leurs enseignes, & ils se rangèrent même en bataille, suivant la méthode des Romains: il n'y eut pas jusqu'à leurs anciennes chaussures qu'ils conservèrent: les enfans des soldats servirent de recrues &, à leur défaut, on remplaça les morts par des guerriers qui n'avoient encore été enrôlés dans aucun corps: ce qui prouve qu'on en avoit usé à l'égard des barbares auxiliaires, comme en usa Clovis à l'égard des Romains stationnaires, c'est que cent ans après la conquête on trouve les Theifates dans les environs de Poitiers, où les place la notice de l'empire²; on retrouve de même aux environs de Bayeux des Saxons qui habitoient déjà ce pays au temps d'Aetius³. Il est donc certain que les troupes qui se trouvoient dans les Gaules au temps de la conquête y restèrent sur le même pied qu'elles avoient été avant cet événement. Ainsi pour prouver qu'elles furent l'origine d'un corps nombreux de feuda-

¹ Procop. de bello Goth. l. 1. c. 12. — ² Greg. Tur. Hist. lib 4. c. 18 lib. 10. c. 9. — ³ Jourdan. de rebus Geticis. notitia Imp. Occid. 161. vers. 174.

naires, il suffit de prouver qu'elles avoient possédé des bénéfices militaires sous les empereurs Romains. Je l'ai déjà prouvé par rapport aux barbares & aux troupes Ripariennes. Quelques réflexions rendront, je crois, la preuve complète.

§. XII.

Lorsque l'empire fut ruiné par les barbares, il y avoit déjà long-temps que les troupes n'avoient plus de paye réglée, & l'argent qu'on leur donnoit de temps en temps étoit plutôt une largesse qu'un prêt ordinaire¹ : il avoit donc fallu pourvoir d'une autre manière à leur subsistance. Il est certain que pendant long-temps les provinciaux fournirent aux troupes les vivres dont elles avoient besoin, & qu'il y avoit toujours dans les magasins & les arcénaux de l'empire, autant d'armes & d'habits qu'il en falloit pour les habiller & les armer ; les provinciaux fournissoient encore les fourrages nécessaires à la subsistance de la cavalerie : mais il paroît que ces aprovisionnementens n'étoient fournis aux troupes que dans leurs marches & pendant qu'elles étoient en campagne. On avoit donc pourvu d'une autre manière à leur subsistance ordinaire. La notice fait mention de quelques troupes Gauloises

¹ Amm. Marcell. lib. 20. p. 304.

garantissoit les puînés sous son hommage, portoit seul la foi, & ainsi paroïssoit seul seigneur. Philippe auguste abolit cette coutume, au moins dans plusieurs provinces, & il ordonna, avec le consentement des seigneurs & des chevaliers, « qu'avenant partage de fief, chaque partageant » releveroit nuement du suzerain du fief¹.

§. I X.

Le passage d'Otton de Freinsingen suppose que l'autorité paternelle n'étoit pas différente de la suzeraineté, & c'est aussi ce que j'ai déjà prouvé.

CHAPITRE VI.

DEVOIRS FÉODAUX.

§. I.

J'AI déjà dit que les devoirs bénéficiaux étoient très différens de ceux dont le vasselage étoit la source. J'ai aussi dit quels étoient ces devoirs, dans l'origine des bénéfices.

Les bénéfices, dont l'institution fut postérieure à l'introduction du vasselage, n'imposèrent pas tous les mêmes devoirs. Les conditions de l'octroi d'un fief furent relatives aux devoirs de celui qui s'étoit recommandé pour l'avoir; l'obli-

¹ An. 1209. Ordonn. du Louvre. t. 1.

gation de suivre son seigneur, de défendre son château & sa femme, de lui payer une certaine somme, de lui rendre quelque service particulier, furent les conditions auxquelles un vassal devint bénéficiaire de son suzerain. Mais comme un arrière-vassal étoit autant bénéficiaire du roi que de son suzerain, il lui prêtoit serment¹, & étoit obligé de préférer les intérêts de sa province à ceux de son suzerain, lorsqu'il se trouvoit dans la nécessité d'abandonner l'un ou l'autre².

§. I I.

J'ai dit qu'on ne possédoit point de fief sans honneur; or presque tous les honneurs imposoient à ceux qui en étoient revêtus, l'obligation de faire des présens en chevaux, & de donner des étrennes aux empereurs³. Il en faut excepter la vétérance & les dignités Palatines. Telles étoient les loix chez les Romains. Le nombre de chevaux étoit proportionné à la dignité dont on étoit titulaire. Ainsi un comte honoraire devoit fournir trois chevaux, & un président honoraire n'en fournissoit que deux⁴.

Il y a beaucoup d'apparence que tous les grands vassaux eurent des titres fort relevés. Tels furent vraisemblablement ceux de Sénateur, de

¹ Cap. an. 812. — ² Cap. Car. Calv. tit. 9. & tit. 37. c. 14. — ³ Cod. Theod. lib. 6. tit. 35. l. 3. — ⁴ Cod. Theod. lib. 5. tit. 23. l. 1.

patrice, de comte, de prévôt : ainsi il ne faut pas s'étonner de retrouver tous ces titres dans l'histoire des Francs. Ils furent incorporés aux fiefs, & de-là vint l'obligation où furent les possesseurs des fiefs de remplir les charges attachées aux titres dont ils jouissoient. Ceux qui n'étoient point obligés de fournir des chevaux devoient des étrennes. Tout dignitaire fut donc obligé de faire des présens une fois l'année à son seigneur suzerain : tous ceux qui fournissaient des chevaux devoient les marquer de leur nom. Les abbesses devoient aussi marquer les étoffes qu'elles envoioient au roi ; & l'on examinoit avec soin si ces présens étoient bien conditionnés, ou comme dit la loi Romaine, s'ils étoient dignes d'être approuvés. On ne peut pas douter que ce n'ait été en vertu de cette loi, que les comtes & les ducs amovibles aient fait des présens au roi : il n'avoit point d'autre titre pour en exiger d'eux ; car la suzeraineté n'en étoit pas un, & si l'on remonte à son origine elle auroit plutôt du avoir un effet contraire. Mais, en ce cas, quel droit avoient les rois d'exiger que les simples vassaux de leur couronne leur fissent des présens : car la loi Romaine ne paroïssoit pas s'être étendue à eux ? Je réponds à cela qu'ils étoient au moins dans le cas des étrennes, car

il n'y avoit point de vassal sans dignités, ainsi que je le dirai ailleurs, mais de plus, deux usages très anciens chez les Germains concouroient à leur en faire un devoir¹. Tacite² parle de présens en fruit & en bétail, que chaque membre des cités offroit volontairement aux princes, & que ceux-ci acceptoient avec plaisir, autant pour l'utilité qu'ils en retiroient, que pour l'honneur qu'il y avoit à se les voir présenter. Il y a apparence que les grands propriétaires continuèrent après la conquête à faire des présens semblables à leur roi; comme les petits propriétaires furent dans l'usage d'en faire aux comtes qui les gouvernoient, pour reconnoître les bons traitemens qu'ils en recevoient³. Mais, ajoute le même auteur⁴, les princes aimoient surtout que les nations voisines leur fissent des présens, & ce n'étoient pas seulement les particuliers qui leur en envoyoient, c'étoient les nations en corps. Ces présens étoient ordinairement des chevaux choisis, de grandes armes, des harnois, des colliers. C'étoit par cette espèce d'hommage⁵ que les foibles se concilioient leurs voisins puissans, & s'assuroient leur protection. Mais les princes étoient trop flattés de l'envoi de ces présens, pour n'en pas faire une des conditions de la

¹ Mos est. — ² Tacit. de morib. Germ. c. 6. — ³ Cap. 2. Lud. Pii pro Hisp. — ⁴ Tacit. ibid. — ⁵ Id. c. 12. Obsequium.

paix, lorsqu'ils l'accordèrent aux peuples vaincus. Ils exigèrent en même-temps d'eux qu'ils les assistassent contre leurs ennemis ; & comme cette assistance constituoit essentiellement le vasselage, il se trouva combiné avec la possession d'un royaume, ou d'une seigneurie tributaire : or ce vasselage mixte fut le modèle de celui qu'on établit entre le roi & les possesseurs des bénéfices royaux¹. D'un autre côté, ces bénéficiers étoient les vrais membres de la cité, dont le roi étoit le prince; ainsi en acquittant une dette ils ne firent que ce à quoi ils auroient du se porter d'eux-mêmes².

§. III.

Quoi qu'il en soit, il est certain que dès le temps de Louis le Débonnaire ces présens étoient une suite du vasselage : on en trouve la preuve dans la charte³, par laquelle ce prince divisa l'empire entre ses fils. L'un des devoirs qu'il leur imposa fut de faire à leur frère aîné des présens annuels. Lorsque les fils de Charlemagne, devenus rois, se rendoient auprès de lui, ils lui présentoient ce qu'on appelloit BÉNÉDICTION ou eulogie⁴. Ce dernier nom étoit celui qu'on donnoit à des présens semblables, que les manans étoient obligés

¹ Amm. Merzell. lib. 17. p. 186. — ² Ultro. — ³ An. 817. — ⁴ Aim. lib. 4. c. 3.

de faire à leur maître en certains jours de l'année ¹.

CHAPITRE VII.

DES VASSAUX DE LA COURONNE.

§. I.

DANS le dénombrement que Pépin fit² des sujets qui devoient prêter serment, il place les vassaux royaux immédiatement après les comtes, & avant les vidames, les archidiacres, les chanoines, les avoués, les vicaires, les centeniers & le peuple. Cela prouve que les ministres subalternes n'avoient point d'autorité sur les vassaux du roi.

Charlemagne³ veut que les vassaux royaux soient honorés, & qu'ils s'attachent par eux-mêmes à lui ou à ses fils. Pour exprimer cet attachement immédiat & personnel, il emploie les mots *caput ponere*, dont Hincmar s'est servi dans le sens d'une dépendance immédiate & exclusive⁴.

§. II.

Lorsque Charlemagne voulut affermir son fils

¹ Polypt. Monast. Fossat. Bal. t. 2. — ² L'an. 793. — ³ 4. Capit. in centi an. c. 3. — ⁴ T. 2. tit. 14. cap 19.

dans l'Aquitaine, contre la révolte des peuples, & l'invasion des ennemis, « il y établit, dit un » auteur contemporain¹, des comtes & des abbés, & plusieurs de ceux qu'on appelle vulgairement vassaux; & il leur confia le soin du » royaume, la défense des frontières, & la direction des domaines ». On voit ici les vassaux mis de pair avec les comtes & les abbés, par rapport au gouvernement général de l'état, & à l'administration particulière des provinces. Si l'on partageoit un royaume entre les comtes, les abbés & les vassaux, les terres soumises aux vassaux ne faisoient donc point partie des comtes. Il y a beaucoup d'apparence que les vassaux avoient dans leur district les mêmes droits que les comtes avoient dans leur comté². Il paroît qu'on appelloit PRÉFETS, ceux qui étoient préposés à la défense des frontières³: les Romains avoient appelé præpositi, les officiers qui commandoient dans les retranchemens appelés CASTRA⁴.

§. III.

Il y eut cette différence entre les comtes & les vassaux¹, que les premiers possédèrent communément un ou plusieurs châteaux auxquels ils

¹ Aim. lib. 5. c. 1. — ² V. infra l. 5. — ³ Aim. lib. 4. c. 107. — ⁴ Cod. Theod. lib. 7. Parat. & lege 2. de div. Off. — ⁵ Aim. lib. 1. c. 14.

joignirent le gouvernement de la province ; au lieu que les grands vassaux n'eurent que des châteaux avec leurs dépendances , mais sans gouvernement.

La guerre que Thieri fit à ses vassaux d'Auvergne consista à assiéger des châteaux¹. L'un de ces châteaux étoit défendu par cinquante hommes ; c'étoient sans doute des vassaux domiciliés qu'on appelloit CASATI² , & qui représentoient les petits corps de troupes romaines , qui , sous les ordres d'un prévôt ou d'un tribun , avoient défendu un camp ou un château. Il ne paroît qu'aucun vassal en eut plus de deux cens , ni moins de trente. Les prévôts & les tribuns avoient eu le titre de comtes , mais d'une classe inférieure. Il paroît qu'on désigna quelquefois les vassaux par les mots COMITES MINORES , à la différence de ceux qu'on appelloit FORTIORES , & médiocres. L'on en restera convaincu pour peu qu'on examine une décrétale épiscopale , faite au temps de Charlemagne³. Outre les vassaux domiciliés , les grands vassaux avoient encore des sujets provinciaux ; ce qui leur donnoit une administration , à raison de laquelle ils avoient des officiers & des ministériaux , soit pour rendre la justice , soit

¹ Greg. Tur. Hist. lib. 3. c. 11 , 12 & 13. — ² Decret. precum quodam episcop. Bal. t. 1. p. 199. Voyez la notice de l'empire. — ³ Decretale precum ut supra.

pour administrer leur domaine, soit pour maintenir la police, soit enfin pour recevoir les légations, & avoir soin de leur traitement¹.

Munderic², qui paroît n'avoir été que vassal, & du nombre de ceux qui se révoltèrent contre Thieri, ajouta à sa révolte le projet de se faire roi, prétendant être parent des rois, & comme tel capable de régner sur son peuple : en conséquence, il se fit prêter le serment de fidélité, en disant, « je suis prince, suivez-moi, & vous vous en » trouverez bien ». Grégoire de Tours appelle *rustica multitudo* ceux qu'il séduisit par ces paroles; cependant il avoit effectivement de braves gens sous lui qui défendirent bien son château.

§. I V.

Il est difficile de dire précisément dans quel cas les vassaux du roi étoient justiciables du comte : ils l'étoient certainement, mais ils ne l'étoient pas autrement que les évêques & les abbés³ ; c'est-à-dire, que le comte devoit présenter leurs noms au plaid général, lorsqu'ils refusoient de comparoître sur une seconde sommation faite par le comte même.

Charles-le-Chauve⁴ avoit en vue les vassaux de la couronne, lorsqu'il accordoit aux vassaux

¹ V. *infra*. l. 7. — ² Greg. Tur. Hist. l. 3. c. 14. — ³ 6. Cap. an. 807. 6. §. — ⁴ Tit. 32. c. 3.

majeurs la prérogative de venir prêter serment entre les mains du roi, tandis que leurs vassaux le prêtoient entre les mains des commissaires. Nous verrons que les vassaux de la couronne étoient nommément convoqués au plaïd, parce qu'ils n'étoient ni vassaux, ni cantonniers des comtes ou des p'élats.

C'étoit par une raison semblable qu'ils avoient leurs propres bannières, & qu'ils n'étoient point obligés de suivre le comte à l'armée.

§. V.

J'ai déjà dit qu'on appelloit vassaux du roi tous ceux qui étoient à son service, soit qu'ils occupassent les premiers emplois, soit qu'ils fussent bornés aux ministères les moins relevés. Tous faisoient hommage au roi, & devenoient ses hommes. C'est de-là qu'il est arrivé que tous les offices de la couronne ont été des fiefs, & le sont encore en Allemagne. On peut donc comprendre parmi les vassaux du roi tous les officiers de la couronne, ceux mêmes qui avoient le titre de comte. Ainsi le comte Palatin, le comte de l'écurie, le grand Bouteiller, & les autres grands officiers, dont les fonctions étoient incompatibles avec l'administration d'une province, étoient réellement vassaux de la couronne, & ils avoient eux-mêmes des vassaux.

§. VI.

Le roi ne pouvoit pas être servi par quelqu'un qui n'étoit pas devenu son homme , son baton ou son vassal ; car ces mots sont synonymes. Ainsi un homme libre ne pouvoit être employé pour le roi. Il étoit contre la nature du vasselage qu'un arrière-vassal reçût immédiatement les ordres du roi. Il n'y avoit donc que les vassaux du roi qui fussent capables des emplois publics , soit que ces vassaux fussent simplement vassaux , soit qu'ils fussent évêques , abbés ou comtes. Ainsi il n'y avoit que quatre degrés dans le traitement des commissaires royaux , parce que les commissions ne pouvoient être données qu'à ces quatre sortes de sujets.

CHAPITRE VIII.

DES ARRIÈRE-VASSAUX DE LA COURONNE.

§. I.

PEPIN met les vassaux des évêques , des abbesses & des comtes dans le même rang que les canonniers , & il nous apprend qu'ils étoient justiciers , & assistoient aux plaids. Le capitulaire ne parle point en cet endroit de ceux des arrière-

vassaux qui relevoient des autres vassaux ou des abbés ; mais il est certain qu'ils ne composoient point une classe particulière. Outre que le silence de Pepin ne prouve rien , puisqu'il ne peut les avoir mis au-dessous des vassaux serfs, dont il fait mention , nous voyons par d'autres capitulaires ¹ que les vassaux des vassaux étoient cantonniers du comte , dans le district duquel ils étoient domiciliés ; qu'ils le suivoient à la guerre lorsque leur fuzerain ne pouvoit les commander ; qu'ils prêtoient serment au roi entre les mains de ses commissaires , & qu'ils étoient reçus à se plaindre de leur seigneur , de même que les vassaux des évêques, & des comtes ².

§. I I.

La mouvance des terres ne présente pas une idée bien nette ; & si l'on consulte la double origine des fiefs , on n'y trouve rien qui ressemble à la relevance féodale. Tous les bénéfices , de même que les fonds limitrophes , étoient des bienfaits du prince , & pour les posséder il falloit lui promettre fidélité. La possession de ces terres imposoit des devoirs ; mais chaque possesseur étoit indépendant de son voisin , tant qu'on n'étoit pas en campagne.

¹ Cap. lib. 3. 2. Cap. an. 812. c. 7. — ² Cap. Car. Calv. tit. 32. c. 3.

L'arrière-vassalité présente une idée beaucoup plus naturelle. Le serviteur personnel du roi avoit lui-même des serviteurs. Voilà l'arrière-vassalité & l'origine de l'arrière-féodalité.

§. III.

Il faut pourtant convenir qu'il dut y avoir une espèce de féodalité dans les terres limitrophes. Un soldat châtelain possédoit des terres , pour raison desquelles il étoit obligé de défendre un château ; mais il ne pouvoit pas le défendre seul ; il étoit donc obligé d'entretenir des camarades qui l'aideraient à le défendre : ces camarades devoient être pris parmi les hommes libres , & il lui fut apparemment permis de les nourrir ou de partager avec eux sa terre ; les portions de terre qu'il leur donna furent des fiefs servans , relativement au château qu'il falloit défendre & qui étoit le fief dominant. On a vu , dans le chapitre précédent , comment ceux qui possédoient de grands châteaux appelés CASTRA , durent avoir des vassaux différens des propriétaires , dont les biens étoient enclavés dans leur district. Considérée sous ce point de vue , la fuzeraineté a pour origine le commandement militaire des Romains , aussi-bien que la recommandation des barbares. Comme toutes les provinces de l'empire en furent successivement les frontières , il y eut par-tout des terres destinées

à en nourrir les défenseurs. Et telle fut l'origine des arrière-bénéfices dont la possession fit les vassaux domiciliés.

J'expliquerai ailleurs ce que c'étoit que les hommes libres des églises ; & dans ce que j'en dirai on trouvera l'origine d'une troisième espèce d'arrière-fiefs.

CHAPITRE IX.

DES VASSEAUX SERFS ET DES MINISTÉRIAUX.

§. I.

LE capitulaire de Pepin est le seul monument où je trouve qu'il soit fait mention des vassaux esclaves. Ceux d'entr'eux qui avoient des fiefs, étoient nécessairement justiciers, mais il n'y a pas d'apparence qu'ils fussent admis aux plaids, puisque la servitude rendoit incapable des moindres fonctions pour lesquelles on y entroit ; il y a donc tout lieu de croire qu'ils étoient au nombre de ces vassaux que leur seigneur amenoit en justice, ou pour lesquels il comparoissoit. Or il comparoissoit pour tous ceux qui n'étoient point possédonnés ; parce qu'ils ne pouvoient être contraints par leurs biens. Un serf ne pouvoit pas l'être non plus, quoiqu'il fût possédonné, parce qu'il n'avoit jamais qu'une

jouissance précaire. On n'exigeoit pas le serment de tous les vassaux serfs indifféremment ; il falloit ou posséder un bénéfice avec titre , ou posséder un titre & être vassal d'un maître qui fût en état de s'armer de toutes pieces , & qui eût plusieurs chevaux ¹. Le titre seul mettoit le serf en état de porter les armes , ce qui étoit essentiel à la vassalité.

§. I I.

Il est pourtant vrai que les esclaves , de quelque espèce qu'ils fussent , mais sur-tout ceux qu'on appelloit *LIDES* ou *ALDIONS* , pouvoient suivre leurs maîtres à la guerre , & que quand ils avoient fait avec lui une ou plusieurs campagnes , cette circonstance ajoutoit à leur prix , & rendoit leur composition plus forte. Les rois Germains s'étoient fait suivre par des serfs & par des vivandiers ² ; mais ils ne leur avoient point donné de chevaux. Les Visigots obligèrent les gens de guerre à se faire accompagner par un certain nombre de serfs. S'il n'y avoit pas eu une loi semblable chez les Romains , du moins avoit-on encouragé les guerriers à mener des esclaves à leur suite. Ces esclaves militaires pouvoient même aspirer à quelques récompenses. Mais je crois que chez les Romains , comme chez les barbares , l'armure des esclaves fut très différente de celle de leurs maîtres ; ils

¹ Pippin. Cap. an. 793. c. 36. — ² Amm. Marcell. lib. 18. p. 214.

durent être nus , c'est-à-dire dépourvus d'armes défensives , comme étoient ceux que la pénitence publique avoir dépouillés de leur honneur. Il paroît même que chez les Francs en particulier , les esclaves n'avoient pour toute arme qu'une demi-pique , laquelle étoit même fort courte , & une épée ¹. C'étoit peut être dans la concession du bouclier que consistoit l'honneur des vassaux serfs : on sçait le respect avec lequel les Germains conservoient cette arme ; & il n'y a aucune apparence que les esclaves eussent communément le droit de s'en servir. En ce cas , il n'étoit pas permis à tous les maîtres indifféremment d'accorder le bouclier à leurs esclaves. Voici , ce me semble , l'esprit de la loi qui restreignoit ce droit à ceux qui étoient eux-mêmes armés de toutes pièces.

§. III.

Charlemagne ² ordonne que celui qui a douze manoirs ait une cuirasse , ou haubert. Il ne parle point d'écuyers ; mais l'obligation d'en avoir étoit une suite nécessaire de celle où étoit un vassal de conduire avec soi un haubert , ce qu'il ne pouvoit faire sans avoir plusieurs chevaux. L'ordonnance attribuée à Charles-le-gros ³ , fixe à deux le nom-

¹ Grég. Tur. lib. 3, c. 14. Id. lib. 7, c. 46. — ² Cap. lib. 3, c. 5.
³ Corp. dipl. Duguet. 1, 1. an, 892.

bre des écuyers. Il y a beaucoup d'apparence que les seigneurs à haubert se donnèrent des vassaux serfs pour s'en servir en qualité d'écuyers. Ils firent aussi exercer, par des vassaux serfs les autres charges de leur maison ; c'est ce qui est attesté par les loix barbares.

§. I V.

Mais il paroît que les grands seigneurs ; tels qu'étoient les évêques & les comtes , faisoient remplir ces charges par des hommes libres ; & quand un capitulaire leur défendit de laisser chez eux , en qualité de ministériaux ou d'officiers domestiques , les hommes libres qu'ils devoient mener à la guerre , il ne leur défendit pas de donner à ces hommes libres les charges de maréchal , de pannetier , d'échançon , & de chambellan , parce qu'elles obligeoient ceux qui en étoient revêtus , à rester auprès de leur seigneur , & à le suivre par-tout. Une autre loi² suppose que tous les officiers des comtes étoient décorés d'un honneur , & que plusieurs d'entr'eux avoient des bénéfices. Ces officiers étoient donc les vassaux personnels des comtes , & il y avoit cette différence entr'eux & les autres vassaux , que ces derniers étoient arrière-vassaux du roi , & que lui seul les pouvoit dispenser du service , au lieu que

1 3. Cap. an. 813. c. 4. — 2. Cap. an. 819. c. 16.

les autres n'étoient obligés au service, qu'autant que leur seigneur l'exigeoit d'eux. Voilà dans quel sens l'ordonnance, que je viens de citer, distingue les arrière-vassaux appelés MILITES, & ceux qu'elle appelle ministériaux, ou cliens des princes, & leurs domestiques. Les uns n'étoient obligés de marcher que quand on les avoit avertis un an à l'avance; les autres devoient toujours être prêts à servir: les uns ne fournissoient qu'un haubert & deux écuyers pour dix manoirs; les autres, pour la moitié moins de manoirs, fournissoient un haubert & un écuyer. En revanche, c'étoit le seigneur qui fournissoit ses ministériaux de chevaux, & qui les nourrissoit; il leur donnoit aussi une paye plus forte. Tout cela avoit quelque chose de servile, & sentoit beaucoup la domesticité. Ce qui la sentoit encore davantage, étoit l'obligation où étoient les ministériaux d'avoir soin de l'équipage de leur seigneur, & de lui donner les deux tiers du butin qu'ils faisoient. Quatre d'entre eux avoient des charges particulières qui les distinguoient des autres, quoique les fonctions en fussent serviles; mais elles ne les exemptoient pas du combat, puisque le maréchal devoit avoir un cheval de bataille. Voilà tout ce que les capitulaires & l'ordonnance, attribuée à Charles-le-gros, nous fournissent de lumières sur les vassaux serfs & sur les ministériaux: si à cela on joint

ce qu'en disent les histoires les plus anciennes, on y trouvera encore la matière de quelques doutes, dont la solution est difficile.

§. V.

Si nous en croyons le Moine qui a écrit l'histoire ¹ des princes de Guelphes, & qui vivoit vers la fin du douzième siècle, les officiers ou ministériaux des premiers seigneurs Guelphes, étoient des gens d'une grande qualité. De la manière dont j'ai corrigé ce qu'il dit à ce sujet, il reste toujours pour constant qu'ils avoient le titre de vassaux, au lieu que les loix barbares les distinguoient expressément des vassaux. Il est vrai que ces loix méritent explication; car, suivant le capitulaire de Pepin, & suivant la loi Lombarde, il y avoit deux espèces de vassaux, dont la naissance & la condition étoient bien différentes. Il n'en est pas moins certain que l'historien des princes Guelphes s'est trompé; mais son erreur même fait voir quelle étoit la pratique de son temps. En effet nous voyons que cinquante ans après le temps où il écrivoit ², des échançons & des panetiers entrèrent, avec plusieurs autres seigneurs, dans l'alliance des villes Hanseatiques.

¹ Chronic. Weing. Mon. c. 2. — ² L'an 1247.

§. V I.

Je conjecture que l'ordonnance attribuée à Charles-le-gros, est du douzième siècle, & elle ne s'éloigne pas, en effet, de l'idée que je donne ici des ministériaux, elle ne s'éloigne pas même de celle que nous avons du vasselage domestique, qui, suivant les loix barbares, étoit un véritable service. Ce vasselage subsistoit certainement au temps de Charlemagne, & c'étoit celui qui devenoit indissoluble, dès que le dévoué avoit reçu la valeur d'un fol. Cette valeur étoit le gage de son dévouement; & de là est venu le nom qu'on donne encore au salaire des valets. Je suis persuadé que ces vassaux domestiques étoient compris sous le nom de ministériaux. C'étoient ces gardes, cette cohorte dont les prélats se faisoient accompagner¹, & qu'ils armoient avec tant de magnificence. C'étoient ces vassaux d'extraction noble qu'ils récompensent quelquefois mal de leurs services. Mais il est également vrai que tous les ministériaux n'étoient point vassaux, au moins de cette manière; & que s'ils avoient l'honneur du vasselage, c'étoit un vasselage très inférieur à celui dont je viens de parler. Je mets parmi ces derniers les quatre officiers dont parle l'ordonnance, attribuée à Charles-le-gros; leur compo-

¹ Mon. Sangal. lib. 1. c. 20. Ibid. c. 21.

sition dépose de leur état primitif. Elle étoit originai-
 rement la même que celle des esclaves. Mais
 quand ils n'auroient été vassaux d'aucune des ma-
 nières dont on pouvoit l'être, leurs seigneurs n'au-
 roient pas été moins en droit de leur mettre les
 armes à la main. Il est vrai qu'au moins les sei-
 gneurs ecclésiastiques ne pouvoient leur donner,
 ni la cuirasse, ni le bouclier, ni la lance, puis-
 qu'il étoit expressément ordonné aux prélats en
 particulier de demander les ordres de l'empereur,
 sur l'emploi de celles de ces armes, qui leur res-
 toient après avoir équipé leurs vassaux. Quant aux
 armes offensives il n'y avoit pas jusqu'aux cuis-
 niers & aux boulangers, suivans la cour, qui n'en
 eussent de quelque espèce¹. Il est d'ailleurs cer-
 tain que dès le temps de Charlemagne les escla-
 ves alloient à la guerre, ceux même qui n'avoient
 point reçu l'honneur du vasselage. C'est ce que
 prouve un passage du moine de saint Gal², qui
 mérite d'être transcrit. « Il se trouva, dit cet
 » auteur, deux batards, sortis du Gynécée de
 » Colombe, dans un combat que Charlemagne
 » livra contre les Saxons. Comme ce prince les
 » avoit vu combattre avec beaucoup de courage,
 » il leur demanda qui ils étoient, & d'où ils
 » tiroient leur naissance; ils le lui dirent. Vers
 » le midi ils les fit venir à sa tente, & leur dit :

¹ Mon. San. lib. 2. c. 32. — ² Lib. 2. c. 5.

» brave jeunesse , je vous prens à mon service ,
 » & je ne veux plus que vous serviez personne
 » que moi : ils protestèrent tous deux , qu'en
 » venant à l'armée ils n'avoient jamais eu d'autre
 » intention que d'être les derniers de ses ser-
 » viteurs. Sur quoi il leur dit ; vous ferez em-
 » ployés au service de ma chambre. Les deux
 » batards dissimulèrent leur chagrin , & dirent
 » qu'ils se conformeroient volontiers aux ordres
 » du roi ; mais ayant saisi le temps où ce prince
 » avoit commencé à s'endormir. Ils passerent dans
 » le camp ennemi , & y ayant causé du tu-
 » multe , ils lavèrent dans leur sang & dans ce-
 » lui des ennemis l'opprobre de la servitude ».

Ces batards étoient certainement serfs du roi ,
 puisqu'ils sortoient d'un Gynecée : ils ne pou-
 voient donc être vassaux de personne ; & s'ils l'a-
 voient été le roi n'auroit pas pû les prendre à son
 service , sans le consentement de leur seigneur :
 il paroît d'ailleurs par les paroles même de Char-
 lemagne , qu'ils étoient au service de quelqu'un :
 il est donc certain qu'ils étoient venus à l'armée ,
 à la suite de quelque officier Palatin , sous lequel
 ils servoient. C'est ainsi que tous les domestiques
 ou ministériaux , & généralement tous les cliens
 des princes pouvoient aller à la guerre , quoiqu'ils
 ne fussent pas honorés du titre de vassaux. Plus-

1 Lib. 2. c. 3.

sieurs d'entr'eux avoient des bénéfices , qui n'étant pas de création royale , n'augmentoient point le nombre des gens-d'armes , que leurs maîtres étoient obligés de conduire avec eux. Aussi il étoit libre à chaque prince d'exiger , à son choix , de l'argent , ou un service personnel de ses ministériaux ; au lieu que les vassaux appelés MILITES ne substituoient le service au subside , que quand ils le vouloient , & que leur seigneur en tomboit d'accord.

Les cliens ou ministériaux dont il s'agit ici , étoient donc vassaux des princes , sans être arrière vassaux de l'empereur , & ils leur appartenoient dans un sens particulier. Comme les Allemands ne connoissent , dans leur langue , d'autre vasselage que celui qui résulte du fief , ils les appellèrent GENS DE SERVICE , par opposition aux vassaux qu'ils appellèrent GENS DE FIEFS.

§. V I I.

Parmi les ministériaux , les uns servoient dans la maison de leur maître , les autres étoient attachés à ses domaines. De cette dernière espèce étoient apparemment ces ministériaux d'un prince Guelphe , que fit pendre injustement un comte Palatin , qui avoit obligation de sa dignité au père de ce prince ¹. Ce qui prouve qu'ils étoient

¹ Chronic. Wcing. Mon. c. 24.

attachés au domaine , & non à la personne , c'est
1°. Que le comte Palatin avoit juridiction sur
eux. 2°. Qu'ils n'avoient point suivi le prince
Guelphe. 3°. Que celui-ci ne jugea pas à propos
de se charger du soin de les venger , & qu'ayant
fait venir son fils auquel appartenoit , par sa mère,
le domaine où ils habitoient , il le lui remit &
lui imposa par là l'obligation de venger ses mi-
nistériaux. Une chose remarquable , c'est que tous
ensemble n'avoient possédé qu'un seul château,
ce qui suppose que la garde leur en étoit confiée.
C'est ainsi qu'au milieu du 13^e siècle , les ministé-
riaux de Saltzbourg en gardoient les châteaux
& les forteresses. Ce n'est pas que les princes ne
confiasse aussi à leurs vassaux (milites) la garde
de leurs forteresses ; & les vassaux de l'église de
Saltzbourg même partageoient , avec les ministé-
riaux , la garde de celle qu'elle possédoit. Mais
les Suzerains n'étoient point en droit d'exiger
d'eux cette espèce de service , quand il ne possé-
doient pas leur fief à cette condition ; & par une
suite nécessaire de cette loi , ils étoient obligés
de confier à des ministériaux la garde de tous les
châteaux nouvellement bâtis , ou qui n'étoient
point la GLEBE d'un fief dominant. Les ministé-
riaux étoient alors ce qu'avoient été autrefois les
vassaux domestiques ; le vasselage qu'opéroit la
concession d'un fief royal ne remplissoit pas les

maisons des seigneurs ; & il ne donnoit des défenseurs à leurs personnes que dans les cas où le service de l'état l'exigeoit ; il fallut y suppléer par des vassaux domestiques , dont la condition devint très heureuse par l'opulence qu'elle leur procura ; cependant , l'introduction de l'hérédité , & la perpétuité du vasselage féodal , qui en fut une suite , avoient de beaucoup augmenté la considération des princes , & ils durent paroître beaucoup plus grands à leurs vassaux féodaux , à mesure que leur domination devint plus ancienne ; dès lors les plus distingués d'entr'eux durent desirer un service honnête & très lucratif , car à chaque office étoit attaché un bénéfice. Tel avoit été l'usage dans tous les temps. Les évêques s'y étoient conformés , à l'égard de leurs clers ; les rois à l'égard des moindres officiers de leur domaine.

§. V I I I.

Mais il paroît que ces bénéfices furent les derniers qui devinrent héréditaires. Ils ne l'étoient pas encore en Suabe à la fin du 12^e siècle¹. Ils le devinrent enfin comme les autres , & les grands seigneurs se virent de nouveau obligés de faire entrer dans leurs maisons des serviteurs mercenaires : enfin on substitua les gages aux bénéfices ; & ce fut le terme où finit le démembrement des

¹ Chronic. Weing. Mon. sub fine.

domaines. Dès l'an 1257, les ministériaux étoient plus puissants & plus considérés que les vassaux, car je les trouve plusieurs fois nommés avant eux dans un monument de ce temps-là¹. J'y trouve aussi, que les uns aussi bien que les autres, possédoient des fiefs. Sans doute que ces ministériaux joignoient, avec la qualité de vassal, (miles) l'exercice d'un office important, & la possession d'un bénéfice considérable; peut-être & l'office, & le bénéfice étoient-ils dès-lors héréditaires. Cependant, on n'a pas encore oublié en Allemagne la différence qu'il y eut autrefois entre les familles ministérielles & les familles féodales ou propriétaires.

CHAPITRE X.

DES FIEFS DE HAUBERT, ET DES SEIGNEURS BANNERETS.

ON trouve les seigneurs de haubert, & les seigneurs bannerets dans l'ordonnance attribuée à Charles-le-gros. Charlemagne avoit fixé à douze le nombre des manoirs pour lesquels on étoit obligé d'avoir une cuirasse ou haubert. Charles-le-gros le fixa à dix. Ainsi tout fief contenant douze ou dix manoirs étoit fief de haubert, & tout fief de hau-

¹ Annal. Saxonis ad. an. 1257. Epist. Alex. Pape.

bett étoit fief dominant , par la raison que j'ai déjà dite. Mais il ne suffisoit pas d'avoir des vassaux pour paroître à l'armée sous sa propre bannière , il falloit avoir des vassaux , & dépendre immédiatement de celui par l'autorité duquel s'assembloit l'armée. Ainsi lorsque l'armée étoit royale, on ne comptoit de bannières que celles des vassaux appelés MAJORES au temps de Charlemagne , & de Charles-le-chauve. Ce mot se changea depuis en celui de PRINCIPES , ou plutôt on les employa indifféremment l'un pour l'autre ; mais l'un & l'autre eurent différentes significations , suivant les différentes occasions où l'on s'en servit . Lorsqu'on parla des vassaux d'un grand seigneur , on les appella MAJORES & PRINCIPES , & ils le furent , relativement aux Plébéiens & aux arrière-vassaux : mais relativement à eux & comme vassaux immédiats de l'empire , leurs suzerains furent majeurs & princes. Quand au premier de ces mots , on joignit celui de MILES , il ne s'entendit plus que d'un vassal de la couronne , par opposition aux arrière-vassaux , qu'on appella MINORES MILITES. Le mot PRIMORES eut aussi ces deux sens. Herman le contract s'en sert pour désigner les vassaux de la couronne ; mais il se trouve déterminé à ce sens par le reste du passage , « en Italie , dit cet » auteur ² , les petits Gendarmes (minores milites)

¹ Chronic. Weing. Mbn. de Pr. G. c. 7 & 11. — ² Ad. an. 1035.

» s'élevait contre leurs seigneurs , & voulant vi-
» vre à leur gré & les opprimer , formèrent une
» puissante conjuration. Les grands (primores)
» s'unirent entr'eux pour les réprimer. Il en fut
» tué un grand nombre de part & d'autre , l'é-
» vêque d'Ast en particulier mourut de ses blef-
» sures ». L'ordonnance attribuée à Charles-le-
gros ayant donné le nom de PRINCE aux grands
vassaux de la couronne , le sens du mot MILES ;
qu'elle emploie ensuite n'est plus équivoque. Il est
évident qu'elle entend par là les arrière-vassaux ; &
dans ce sens tout homme qui étoit vassal de la
couronne , & qui avoit sous lui des vassaux , étoit
prince & banneret du royaume. Si le roi eût des
vassaux qui eux-mêmes n'eussent point de vassaux ;
ils suivirent sa bannière où celle des capitaines
qu'il leur donna , & ne furent point bannerets :
mais il n'y eut que les petits vassaux qui furent
dans ce cas.

J'entends par là les propriétaires que l'ordon-
nance de l'an 847 obligea de se choisir un suze-
rain. La mort du suzerain qu'ils s'étoient choisi
leur rendoit leur liberté , & les remettoit dans
le cas d'un nouveau choix. C'étoit donc parmi
eux que le roi prenoit des gens d'armes qui com-
posoient sa maison militaire. Les hommes de fief
ne pouvoient se recommander entre ses mains , à
moins qu'il ne tinssent leur fief de lui. Quand ,

au contraire, un homme étoit vassal d'un duc ou d'un autre grand seigneur, & qu'il avoit lui-même des vassaux, il étoit banneret du duché, du marquisat, du comté, & ne l'étoit point du royaume; s'il n'avoit point de vassaux; il n'étoit point banneret, & vraisemblablement, il n'étoit pas prince comme l'étoit tout seigneur banneret. Cependant, il pouvoit être majeur, quoique ce mot fût ordinairement l'équivalent de celui de prince, parce qu'on étoit majeur relativement aux Plébéiens¹ : c'est le sens des deux mots *majus* & *minus* que Louis le débonnaire emploie dans une charte, par laquelle il donne un monastère avec les vassaux & le peuple qui en dépend, à l'archevêché de Hambourg. C'est aussi en ce sens qu'un capitulaire défendoit aux hommes du roi, & à tous autres, de vexer leurs voisins majeurs & mineurs. Enfin c'étoit par opposition aux manans & aux censiers, que les vassaux d'un seigneur prenoient le nom de *domini*². Dans la suite le mot de prince fut restreint par l'usage aux grands vassaux de la couronne, quoiqu'il ne désignât originaiement que la mouvance directe : c'étoit ce qu'on appelloit en France *TENIR PRINCIEREMENT* (*tenere principaliter*)³. Mais cette tenure supposoit nécessairement qu'on avoit des arri-re-vas-

¹ Chronic. Weingart. Monac. in Proemio. — ² Monach. Weingart Chronic. c. 6. — ³ Etablissement de l'an 1169. Ord. du L. t. 1.

faux, car ce n'étoit que relativement à eux qu'on étoit prince.

CHAPITRE XI.

DE LA COLLATION DES FIEFS.

§. I.

LA distribution des fiefs étoit un attribut de la suzeraineté, & non de la souveraineté. On en trouve la preuve dans la charte, par laquelle Louis le débonnaire régloit les devoirs & les droits respectifs de ses trois fils. « Nous voulons, disoit ce prince, » que les deux frères qui portent le nom de roi » jouissent d'une liberté entière dans la distribu- » tion des honneurs qui dépendent d'eux. Seule- » ment voulons que par rapport aux évêchés & » aux abbayes, on observe les formalités ecclé- » siastiques, & que dans la collation des autres » honneurs on garde l'honnêteté & l'utilité ». Il y avoit donc certaines loix, suivant lesquelles on devoit conférer les fiefs. Il falloit que le sujet fût susceptible d'un fief royal par sa naissance, voilà l'honnêteté; il falloit qu'il l'eût mérité par ses services, & qu'il eût prouvé qu'il étoit en état de le desservir, voilà l'utilité.

¹ Cap. 22. § 7. c. 3.

§. II.

Il paroît que dans la distribution des fiefs de la couronne on donnoit toute préférence à ceux qui servoient dans le palais. « C'étoit aux grands » officiers à faire valoir les longs services de leurs » subalternes, toutes les fois qu'il y avoit quelques fiefs vacants entre les mains du roi. Les » subalternes avoient droit d'exiger en pareil cas » les bons offices de leurs supérieurs, & l'on regardoit comme une justice d'y avoir égard. On » le faisoit aussi pour encourager ceux qui restoient dans le service, pour s'assurer de leur » constance & de leur fidélité, & pour faire » connoître dans toutes les parties du royaume, » qu'on étoit heureux de servir son roi & sa » patrie ». Ce que les Palatins François faisoient alors par devoir, l'avidité l'avoit fait faire aux Palatins Romains; & les empereurs livrés à leurs domestiques n'avoient presque jamais disposé qu'en leur faveur des biens qui rentroient dans leur main par deshérence ou autrement².

§. III.

Il est certain que la recommandation des grands officiers étoit d'un grand poids. Mais ils n'étoient

¹ Hincmar t. 2. Opusc. t. 14. c. 26. — ² Amm. Marcell. lib. 31. p. 835.

pas les seuls que le roi consultât sur la distribution des honneurs. Ce qui me fait croire qu'elle ne se faisoit que de concer avec les conseillers, ou que du moins leur avis en pareil cas étoit fort considéré, c'est la défense expresse qui leur fut faite de recevoir des présens pour faire obtenir à qui que ce fut les bénéfices qu'on sollicitoit auprès du roi, « afin, est-il dit¹, que le roi puisse les donner à ceux qui l'auront bien servi ». On voit encore dans le moine de Saint-Gal²; que les officiers palatins, qui étoient fort attentifs à profiter de la mort des bénéficiers, s'adressoient aux familiers du roi ou à ses conseillers, car ces deux mots étoient synonymes, pour se faire accorder les bénéfices vacants; on y voit aussi que ce furent ces mêmes conseillers qui demandèrent à Charlemagne pourquoi il observoit de ne donner jamais deux bénéfices à la même personne. Ce prince leur répondit qu'il ne s'accroît pas une nouvelle créature en donnant un fief ou une court à une personne qui en possédoit déjà; au lieu que par l'octroi qu'il en faisoit à un fidele qui n'étoit pas encore bénéficié, ils s'attachoit un nouveau serviteur, qui souvent méritoit mieux cette grâce que ceux que sa libéralité avoit déjà enrichis.

¹ Cap. lib. 5. c. 377. — ² Lib. 1. c. 14.

§. IV.

Charles-le-chauve étant sur le point de partir pour l'Italie, consulta ses fideles sur les honneurs de Bozon son favori¹.

Louis le begue², au contraire, se mit à dos tous les seigneurs qui avoient accompagné son père dans ce voyage, pour avoir donné quelques honneurs sans leur consentement. Ce fut là le seul motif d'une conspiration, qui pensa lui coûter la couronne. Ce prince changea depuis de conduite, & il ne conféra les fiefs, que de l'avis de ses principaux conseillers³.

§. V.

Quant aux arrière-fiefs, on ne peut douter qu'ils ne fussent conférés gratuitement par chaque seigneur suzerain. Les capitulaires y sont exprès⁴, par rapport aux fiefs des églises. Ce qui prouve que la loi étoit la même, par rapport aux autres fiefs, c'est que dans la même ordonnance, par laquelle Charles-le-Chauve rendit héréditaires tous les fiefs de la couronne, il ordonna aux évêques, abbés, comtes & autres fideles d'en user à l'égard de leurs vassaux, comme il promettoit lui-même d'en user à l'égard des siens⁵.

¹ Cap. Car. Calv. tit. 53. — ² Alm. lib. 5. c. 36. — ³ Ibid. c. 37. — ⁴ Cap. lib. 5. c. 376. — ⁵ Cap. Car. Calv. tit. 53. annuntia. c. 3.

§. VI.

Cette ordonnance même & beaucoup d'autres monumens font foi, que jusqu'alors les fiefs n'avoient point été héréditaires. Mais il paroît qu'on ne dépouilloit pas totalement les héritiers des vassaux, sur-tout lorsqu'ils étoient pauvres; les veuves & les orphelins imploroient, en pareil cas, la générosité du roi, & Hincmar dir^t qu'on avoit attention de ne les pas réduire à l'indigence.

§. VII.

Mais pour comprendre comment il étoit possible de donner un fief à d'autres qu'aux héritiers, ou à la veuve du dernier possesseur, sans les réduire à l'indigence, il faut sçavoir que les terres fiscales n'étoient point unies inséparablement aux dignités, & qu'on pouvoit conférer celles-ci sans donner au nouveau dignitaire tout le domaine utile dont avoit joui son prédécesseur. C'est la raison pour laquelle parmi les charges des rois Carlovingiens^a, on en trouve plusieurs qui donnent à l'église ou à des particuliers des terres possédées auparavant par des comtes ou par des vassaux. Ces terres auxquelles on donnoit le nom de *FISC*, pouvoient être pos-

^a Lec. cit. c. 26. — 2 Bal. t. 2. p. 240.

sédées par toutes sortes de personnes, & même par des femmes, ainsi que le prouvent quelques-une de ces chartes. C'étoit donc en laissant aux héritiers des vassaux, ou la totalité, ou une partie de ces terres, qu'on empêchoit qu'ils ne tombassent dans l'indigence; mais, en pareil cas, on avoit souvent égard aux mérites du mort & aux facultés de ses héritiers. Grégoire de Tours¹, parlant de deux seigneurs morts dans la même année, & dont l'un avoit été gouverneur de Childebert, & l'autre duc, remarque que toutes les terres fiscales qu'avoit possédées le premier furent réunies au fisc, &, qu'au contraire, on laissa aux fils du dernier, tout ce qu'avoit possédé leur père; on peut conjecturer que la rigueur dont on usa à l'égard du premier, étoit une vengeance que prenoit la reine-mère de Childebert, & qu'elle s'étoit mal trouvée de la conduite du père; car elle laissa sa place vacante, & voulut être elle-même la gouvernante de son fils.

§. VIII.

J'ai dit que la concession du fief étoit toujours précédée de la recommandation. Cette formalité nécessaire dut rendre incompatibles plusieurs fiefs tenus de différens seigneurs; & c'est aussi ce que prouvent plusieurs loix. Il est cependant certain

¹ Hist. lib. 4, c. 22.

qu'au temps de Charles-le-Chauve un cantonnier¹ pouvoit posséder plusieurs fiefs dans différens comtés. Il est vrai qu'on n'en peut pas conclure qu'il les tint de différens seigneurs, parce qu'on sçait d'ailleurs qu'un même patron, ou un même seigneur, avoit des tenures ou des clients, dans plusieurs comtés.

Il y a cependant beaucoup d'apparence que dès lors on s'étoit écarté de l'ancienne règle. En effet, je crois remarquer une différence très grande entre la conduite de Charlemagne & celle de Charles-le-Chauve.

Le moine de S. Gal rapporte que le premier ayant été témoin des belles actions qu'avoient faites les vassaux d'un de ses fidèles, il résolut de leur en témoigner son contentement, & de donner à l'un d'entr'eux une préfecture en Allemagne; mais avant de l'exécuter, il demanda & obtint le consentement du seigneur qui, sans doute, lui transporta les droits qu'il avoit sur son vassal.

Je trouve au contraire une charte de Charles-le-Chauve², par laquelle il donnoit un bénéfice à l'un de ses fidèles, lequel étoit vassal de l'abbé de S. Denis, & qui, sans doute, ne cessa pas de l'être, puisque la charte lui donne cette qua-

¹ Cap. Car. Calv. tit. 23. c. 2. — ² D. Mart. Boucq. t. 8. p. 427.

lification. Une autre charte du même prince est entièrement semblable à celle que je viens de citer ; mais peut-être que ni l'une , ni l'autre ne sont décisives sur cette manière , parce que ce n'étoient point des bénéfices amovibles , que Charles-le-Chauve prétendoit donner à ces deux fidèles. Il leur transportoit la propriété absolue des terres mentionnées dans ces chartes ; en ce cas la multiplicité du vasselage peut bien n'avoir été introduite que long-temps après ce règne. Il est vrai qu'il en fait mention dans l'ordonnance attribuée à Charles-le-Gros ; elle contient même quelques réglemens dont le but est de parer aux inconvéniens que pouvoit avoir la diversité de mouvance, dont elle parle comme d'un abus déplorable : mais j'ai dit ailleurs que ce RECHÈS, car c'est le titre qu'on lui donne, doit être antérieur de plusieurs siècles.

g Bal. t. 2. p. 1482.

CHAPITRE XII.

RÉFLEXION SUR LA NOBLESSE.

SI aucun homme libre n'étoit exclus des grands fiefs, s'il n'y avoit que les services qui y donnaissent droit, si la liberté seule autorisoit à servir, si le roi se croyoit obligé de récompenser ses fidèles, fussent-ils ses arrière-vassaux, même par des démembrements de ses domaines¹; il est évident que la différence qu'il y avoit eu entre les Romains d'origine & les Francs, entre les nobles & ceux qui ne l'étoient pas, dût s'évanouir entièrement après que l'introduction de l'hérédité eut établi, entre les seigneurs puissans, & ceux qui ne l'étoient pas, une différence indépendante de leur origine, & qui seule subsista. On trouvera peut-être ce raisonnement injurieux aux grandes maisons qui gouvernent aujourd'hui l'Europe. La liberté seule caractérise leur origine; mais, à cet égard, elles se trouvent de niveau avec tout ce qu'il y a d'anciens gentilshommes en Europe. Toute l'histoire, & sur-tout celle de l'empire, justifie la vérité de cette assertion. Il faut pourtant y faire une ex-

¹ V. un diplôme de Charles le-Chauve dans D. Martin Boucquet l. 2. p. 427.

ception. Les ministériaux formèrent un ordre de noblesse fort inférieur à celui des hommes libres & des vassaux libres. On distingue encore ces deux ordres en Allemagne, où les ministériaux, appelés NOBLES SERVITEURS, composent la petite noblesse. Cette différence n'a pas lieu en France depuis très longtemps; il a cependant dû y avoir dans ce royaume beaucoup de feudataires qui tiraient leur origine des ministériaux, & on peut assurer d'une famille qu'elle est libre d'origine lorsque la terre qui lui a donné le nom est un fief de la couronne ou d'un comté, ou bien a été originairement un franc-aleu. Cette dernière remarque est la plus sûre de toutes ¹, parce qu'un grand seigneur ne donnoit jamais à son domestique un aleu dont il auroit pu jouir sans aucune obligation à le servir². Il est remarquable qu'anciennement un serf du roi & un affranchi avoient pu devenir Juges du domaine avec titre de comtes. Et l'on trouve dans la collection d'Aimoin ³ l'exemple d'un serf du domaine devenu comte de Tours, après avoir été employé dans les cuisines du roi, & ensuite dans ses écuries, dont il étoit devenu comte; mais aucun de ceux qui possédèrent alors ces dignités ne les transmit à sa postérité, puisqu'elles n'étoient pas héréditaires: & lorsqu'elles le devinrent, il y avoit déjà long-

¹ V. *infra*. lib. 6. — ² Lex Ripuar. tit. 53. c. 2. — ³ Lib. 3. c. 43.

temps qu'on ne les donnoit plus qu'à des hommes libres.

Je parlerai ailleurs de l'origine de la noblesse. Il me suffit à présent d'avoir établi les principes sur lesquels on doit juger de la différence qu'on met aujourd'hui entre la haute & la basse noblesse ; on peut conclure de ces principes que presque toutes les assertions particulières sont au moins hasardées , & que cette distinction est nulle , ou ne porte que sur des titres récents.

Mais après avoir établi l'égalité de naissance entre tout ce qui est libre dans son origine, j'ai encore quelque chose à dire sur une égalité de dénomination, d'où il résulteroit une égalité de droits, à laquelle l'introduction de l'hérédité porta aussi atteinte, si elle ne l'anéantit pas.

CHAPITRE XIII.

QUI ÉTOIENT LES FIDÈLES DU ROI.

J'AI déjà touché cette question au commencement du troisième livre. J'ai établi qu'on appelloit fidèles indifféremment tous ceux qui avoient fait serment de fidélité : voici de nouvelles raisons qui prouvent cette proposition.

Dans un message par lequel Charles-le-Chauve accordoit une trêve à ses fidèles, il y mit la con-

LIVRE CINQUIÈME.

DES DIGNITÉS.

CHAPITRE PREMIER.

DES DIGNITÉS EN GÉNÉRAL.

§. I.

JE cherche toujours les mœurs des Francs chez les Germains, parce que je suis persuadé que la nation ~~la~~ laquelle on a donné ce nom étoit un assemblage de plusieurs peuples Germains, qui, resserrés entre le Rhin, les montagnes de Hesses & de Turinge, l'Elbe & l'Océan Germanique, formèrent une association d'autant plus redoutable aux Romains, que leur pays étoit presque inaccessible; c'est ce qui leur fit donner le nom de *FRACCI*, sous lequel ils sont désignés par plusieurs auteurs contemporains¹. Il est certain que les Allemands étoient aussi une ligue de plusieurs peuples confédérés. Les uns & les autres devinrent les alliés, & presque les sujets des Romains, qui leur donnèrent des

¹ Eumenii Orat. X. in Juliani necem.

chefs, avec le nom des dignités qui étoient alors en usage chez eux, & qui n'étoient point incompatibles avec la royauté¹. Les Francs ne tardèrent pas à adopter ces titres étrangers. Quatre Comtes redigèrent la loi Salique; or la dignité de Comte étoit purement Romaine, de même que toutes celles dont ils se décorèrent après la conquête.

§ I I.

Originellement ils n'avoient connu de magistrats que les prêtres qui présidoient à leurs assemblées, de juges que leurs camarades, de capitaines que ceux qu'ils s'étoient donnés. Les princes, à qui leur naissance assuroit la vénération du peuple n'avoient aucun droit à son obéissance, ils ne commandoient que ceux qui s'étoient donnés à eux, & qui étoient leurs camarades. Le peuple donnoit des louanges à ceux qui se faisoient Camarades d'un prince, mais ces louanges du peuple étoient le seul hommage qu'on leur rendit².

Il n'y avoit donc point d'inégalité de condition entre les Francs qui n'étoient pas princes, & il ne paroît pas qu'ils connussent aucune espèce de dignité. Ils avoient des prêtres, & tous les Germains en général déferoient beaucoup à

¹ Amm. Marcell. lib. 26. p. 586. — ² Cæf. Comm.

ce qu'on leur disoit de la part de la divinité ; mais il falloit parler en son nom , & persuader le peuple de sa mission pour avoir droit de s'en faire obéir. Les prêtres Franks n'avoient donc aucune autorité personnelle.

§. I I I.

Quand les princes Franks se furent soulevés contre les Romains ¹, ils substituèrent leurs officiers à ceux des Romains , & ensuite à ceux des Goths , & ils durent préférer , pour ces emplois de confiance , ceux qui leur étoient plus particulièrement dévoués : ainsi leurs camarades durent d'abord occuper toutes les dignités militaires , dont les Romains ne se réservèrent pas la possession , en se donnant aux Franks ². Lorsqu'ils furent eux-mêmes devenus convives du roi , & il y en eût qui le devinrent dès l'instant de la conquête , ils partagèrent sa confiance avec les camarades ou vasseaux Franks , & ils en partagèrent aussi les témoignages ³.

§. I V.

Après la conversion de Clovis , les prêtres chrétiens remplacèrent les prêtres payens ; mais ,

¹ Aim. lib. 1. c. 22. — ² Id. lib. 1. c. 14. — ³ Hincmar. in Vita Remigii. Duchesq. t. 1.

comme eux, ils n'eurent aucune Jurisdiction sur les peuples. Ils n'eurent que la considération qu'ils s'acquirent par la pureté de leurs mœurs & par leur charité : on respecta leurs conseils quand ils sçurent prendre le ton apostolique. Leur personne même n'eut rien de plus sacré que celle des autres citoyens : leur tête fut évaluée à proportion de leur naissance, sans que le sacerdoce ajoutât rien à son prix¹.

CHAPITRE II.

ÉTAT DU CLERGÉ SOUS LES MÉROVINGIENS.

§. I.

APRÈS la conquête des Francs, l'Eglise conserva l'usage des loix romaines. Ainsi on peut assurer, sans témérité, que les évêques Romains, devenus sujets des rois Francs, n'eurent d'abord d'autorité que celle qu'ils avoient eue sous l'empire des Romains; or l'on sçait que dans l'empire Romain le caractère épiscopal ne donnoit, ni le généralat² des armées, ni la dignité de sénateurs, ni de magistrature² : les Evêques

¹ Lex Rip, tit. 36. c. 5. — ² Cap. Suef. an. 744. c. 3. Cod Theod. lib. 16. tit. 2. lege 2. 41 & 47. Edict. Clot. 22. 615. c. 4. Cod. Theod. loc. cit. l. 39.

étoient peut-être magistrats, les uns à l'égard des autres, car ils avoient obtenu de ne pouvoir être accusés que pardevant leurs confrères, & d'être les premiers Juges de leurs subalternes, qu'ils pouvoient priver du sacré ministère, & dont on devoit d'abord instruire le procès pardevant eux.

§. I I.

Quant à leurs biens, ils ne les possédoient ni comme comtés, ni comme baronies. Les Romains n'avoient jamais eu l'idée des terres titrées. Or les ecclésiastiques possédèrent leurs terres selon les loix Romaines, jusqu'après le règne de Louis le Débonaire¹. Il est incertain en quel temps les dignités ecclésiastiques devinrent des honneurs. Il y a beaucoup d'apparence que ce ne fut qu'au moment où les évêques & les abbés prirent la ceinture; car ce que les Romains avoient appelé ceinture (CINGULUM), les Francs l'appelèrent HONNEUR²; & la perte de l'honneur chez ces derniers répondit à la perte du baudrier chez les Romains. Mais ou bien les Evêques avoient eu la ceinture dès le temps des Romains, ou bien ils la prirent aussi-tôt après la conquête; car dès le temps

¹ Cap. Lud. Pii. Bal. t. p. 670. — ² Cap. addit. 3. c. 16 Cap. lib. 5. c. 335.

de Gregoire de Tours, les dignités ecclésiastiques étoient des honneurs, & les plus saints évêques portoient le baudrier.

§. III.

Il n'y eut guères que des conciles provinciaux sous les rois Mérovingiens. Chaque métropolitain recevoit les plaintes que l'on portoit des ecclésiastiques de son Diocèse, & celles que les Ministres inférieurs faisoient des évêques de la province : il convoquoit ses suffragans, & les présidoit quand ils étoient assemblés. C'étoit à quoi se bornoient tous les droits des métropoles. Chaque évêque n'avoit de Juge que le concile provincial : ce concile, forifié par l'adjonction d'un métropolitain voisin, étoit aussi juge de son métropolitain ; mais dans ces deux cas il jugeoit sans appel, & il n'y avoit point d'affaire ecclésiastiques qui ne fût de son ressort. Dans les procès criminels on faisoit précéder l'animadversion séculière par le jugement épiscopal, & il paroît que la sentence du concile purgeoit suffisamment un accusé, sans qu'il fut obligé de se justifier encore devant le juge séculier¹.

¹ Aim. lib. 3. c. 26.

dition que pendant la durée ils resteroient dans leurs fiefs, & que ceux qui n'en avoient point, se tiendroient dans leurs propriétés, s'ils n'aïmoient mieux séjourner chez leurs pairs¹; ce n'étoient donc ni les fiefs, ni les dignités, qui conféroient la qualité de fidèles, puisque les simples propriétaires l'étoient. Les vassaux l'étoient aussi de même que les arrière-vassaux : car outre que ceux-ci étoient les pairs des propriétaires, on a une charte de Charles-le-Chauve², dans laquelle il appelle son fidèle un vassal de l'abbé de S. Denis, & il motive la donation que contient cette charte, de l'obligation où sont les rois de reconnoître les services de leurs fidèles; cet arrière-vassal étoit donc fidèle avant la donation. Dans plusieurs endroits des capitulaires on trouve cette énumération : « les comtes, les vassaux & nos autres fidèles³ : quelquefois on distingue les fidèles d'avec les grands du royaume.

Nous verrons ailleurs qu'il n'y avoit que ceux qui ne pouvoient pas faire le service à cheval qui travaillaient aux ouvrages militaires⁴. Or, suivant Charles-le-Chauve⁵, c'étoient les fidèles qui étoient occupés aux travaux qu'il faisoit faire dans la Seine.

¹ Cap. Car. Calv. tit. 22. — ² D. Martin Boucq. t. 8. p. 417.
— ³ Cap. Car. Calv. tit. 37. c. 13. & tit. 54. — ⁴ Tit. 36. c. 37. — ⁵ Ibid.
p. 37.

Il a été important de faire voir que les hommes libres & les arrière-vassaux, étoient compris sous la dénomination générale de fidèles, & que tous participoient aux droits dont la qualité de fidèle étoit le titre. J'examinerai ailleurs quelles étoient les loix de la pairie, & quels vestiges on trouve, dans les loix Carlovingiennes, de ce qu'on a depuis qualifié de ce nom.

Il faut pour cela que je commence par examiner la forme des tribunaux, leur compétence, & la nature des délits. Je préviendrai seulement le lecteur, que, dans les dignités dont je vais parler, il ne faut chercher que les fonctions de la magistrature, les droits de la souveraineté, & les devoirs du vasselage.

LIVRE CINQUIÈME.

DES DIGNITÉS.

CHAPITRE PREMIER.

DES DIGNITÉS EN GÉNÉRAL.

§. I.

JE cherche toujours les mœurs des Francs chez les Germains, parce que je suis persuadé que la nation ~~la~~ laquelle on a donné ce nom étoit un assemblage de plusieurs peuples Germains, qui, resserrés entre le Rhin, les montagnes de Hesses & de Turinge, l'Elbe & l'Océan Germanique, formèrent une association d'autant plus redoutable aux Romains, que leur pays étoit presque inaccessible; c'est ce qui leur fit donner le nom de *FRACI*, sous lequel ils sont désignés par plusieurs auteurs contemporains¹. Il est certain que les Allemands étoient aussi une ligue de plusieurs peuples confédérés. Les uns & les autres devinrent les alliés, & presque les sujets des Romains, qui leur donnèrent des

¹ Eumenii Orat. X. in Juliani necem.

chefs, avec le nom des dignités qui étoient alors en usage chez eux, & qui n'étoient point incompatibles avec la royauté¹. Les Francs ne tardèrent pas à adopter ces titres étrangers. Quatre Comtes redigèrent la loi Salique ; or la dignité de Comte étoit purement Romaine, de même que toutes celles dont ils se décorèrent après la conquête.

§ I I.

Originellement ils n'avoient connu de magistrats que les prêtres qui présidoient à leurs assemblées, de juges que leurs camarades, de capitaines que ceux qu'ils s'étoient donnés. Les princes, à qui leur naissance assuroit la vénération du peuple n'avoient aucun droit à son obéissance, ils ne commandoient que ceux qui s'étoient donnés à eux, & qui étoient leurs camarades. Le peuple donnoit des louanges à ceux qui se faisoient Camarades d'un prince, mais ces louanges du peuple étoient le seul hommage qu'on leur rendit².

Il n'y avoit donc point d'inégalité de condition entre les Francs qui n'étoient pas princes, & il ne paroît pas qu'ils connussent aucune espèce de dignité. Ils avoient des prêtres, & tous les Germains en général déféroient beaucoup à

¹ Ann. Marcell. lib. 26. p. 586. — ² Cæf. Comm.

ce qu'on leur disoit de la part de la divinité ; mais il falloit parler en son nom , & persuader le peuple de sa mission pour avoir droit de s'en faire obéir. Les prêtres Francs n'avoient donc aucune autorité personnelle.

§. I I I.

Quand les princes Francs se furent soulevés contre les Romains ¹, ils substituèrent leurs officiers à ceux des Romains , & ensuite à ceux des Goths , & ils durent préférer , pour ces emplois de confiance , ceux qui leur étoient plus particulièrement dévoués : ainsi leurs camarades durent d'abord occuper toutes les dignités militaires , dont les Romains ne se réservèrent pas la possession , en se donnant aux Francs ². Lorsqu'ils furent eux-mêmes devenus convives du roi , & il y en eût qui le devinrent dès l'instant de la conquête , ils partagèrent sa confiance avec les camarades ou vasseaux Francs , & ils en partagèrent aussi les témoignages ³.

§. I V.

Après la conversion de Clovis , les prêtres chrétiens remplacèrent les prêtres payens ; mais ,

¹ Aim. lib. 1. c. 22. — ² Id. lib. 1. c. 14. — ³ Hincmat. in Vita Remigii, Duchef. t. 1.

comme eux, ils n'eurent aucune Jurisdiction sur les peuples. Ils n'eurent que la considération qu'ils s'acquirent par la pureté de leurs mœurs & par leur charité : on respecta leurs conseils quand ils sçurent prendre le ton apostolique. Leur personne même n'eut rien de plus sacré que celle des autres citoyens : leur tête fut évaluée à proportion de leur naissance, sans que le sacerdoce ajoutât rien à son prix¹.

CHAPITRE II.

ÉTAT DU CLERGÉ SOUS LES MÉROVINGIENS.

§. I.

APRÈS la conquête des Francs, l'Eglise conserva l'usage des loix romaines. Ainsi on peut assurer, sans témérité, que les évêques Romains, devenus sujets des rois Francs, n'eurent d'abord d'autorité que celle qu'ils avoient eue sous l'empire des Romains ; or l'on sçait que dans l'empire Romain le caractère épiscopal ne donnoit, ni le généralat² des armées, ni la dignité de sénateurs, ni de magistrature³ : les Evêques

¹ Lex Rip., tit. 36. c. 5. — ² Cap. Suef. an. 744. c. 3. Cod. Theod. lib. 16. tit. 2. lege 2. 41 & 47. Edict. Clot. an. 615. c. 4. Cod. Theod. loc. cit. l. 39.

étoient peut-être magistrats, les uns à l'égard des autres, car ils avoient obtenu de ne pouvoir être accusés que pardevant leurs confrères, & d'être les premiers Juges de leurs subalternes, qu'ils pouvoient priver du sacré ministère, & dont on devoit d'abord instruire le procès pardevant eux.

§. I I.

Quant à leurs biens, ils ne les possédoient ni comme comtés, ni comme baronies. Les Romains n'avoient jamais eu l'idée des terres titrées. Or les ecclésiastiques possédèrent leurs terres selon les loix Romaines, jusqu'après le règne de Louis le Débonaire¹. Il est incertain en quel temps les dignités ecclésiastiques devinrent des honneurs. Il y a beaucoup d'apparence que ce ne fut qu'au moment où les évêques & les abbés prirent la ceinture; car ce que les Romains avoient appelé ceinture (cingulum), les Francs l'appelèrent HONNEUR²; & la perte de l'honneur chez ces derniers répondit à la perte du baudrier chez les Romains. Mais ou bien les Evêques avoient eu la ceinture dès le temps des Romains, ou bien ils la prirent aussi-tôt après la conquête; car dès le temps

¹ Cap. Lud. Pii. Bal. t. p. 650. — ² Cap. addit. 3. c. 16. Cap. lib. 5. c. 335.

de Gregoire de Tours , les dignités ecclésiastiques étoient des honneurs , & les plus saints évêques portoient le baudrier.

§. III.

Il n'y eut guères que des conciles provinciaux sous les rois Mérovingiens. Chaque métropolitain recevoit les plaintes que l'on portoit des ecclésiastiques de son Diocèse , & celles que les Ministres inférieurs faisoient des évêques de la province : il convoquoit ses suffragans , & les présidoit quand ils étoient assemblés. C'étoit à quoi se bornoient tous les droits des métropoles. Chaque évêque n'avoit de Juge que le concile provincial ; ce concile , fortifié par l'adjonction d'un métropolitain voisin , étoit aussi juge de son métropolitain ; mais dans ces deux cas il jugeoit sans appel , & il n'y avoit point d'affaire ecclésiastiques qui ne fût de son ressort. Dans les procès criminels on faisoit précéder l'animadversion séculière par le jugement épiscopal , & il paroît que la sentence du concile purgeoit suffisamment un accusé , sans qu'il fut obligé de se justifier encore devant le juge séculier¹.

¹ Aim. lib. 3. c. 26.

étoient peut-être magistrats, les uns à l'égard des autres, car ils avoient obtenu de ne pouvoir être accusés que pardevant leurs confrères, & d'être les premiers Juges de leurs subalternes, qu'ils pouvoient priver du sacré ministère, & dont on devoit d'abord instruire le procès pardevant eux.

§. II.

Quant à leurs biens, ils ne les possédoient ni comme comtés, ni comme baronies. Les Romains n'avoient jamais eu l'idée des terres titrées. Or les ecclésiastiques possédèrent leurs terres selon les loix Romaines, jusqu'après le règne de Louis le Débonaire¹. Il est incertain en quel temps les dignités ecclésiastiques devinrent des honneurs. Il y a beaucoup d'apparence que ce ne fut qu'au moment où les évêques & les abbés prirent la ceinture; car ce que les Romains avoient appelé ceinture (CINGULUM), les Francs l'appelèrent HONNEUR²; & la perte de l'honneur chez ces derniers répondit à la perte du baudrier chez les Romains. Mais ou bien les Evêques avoient eu la ceinture dès le temps des Romains, ou bien ils la prirent aussi-tôt après la conquête; car dès le temps

¹ Cap. Lud. Pii. Bal. t. p. 670. — ² Cap. addit. 3. c. 66. Cap. lib. 5. c. 335.

de Gregoire de Tours, les dignités ecclésiastiques étoient des honneurs, & les plus saints évêques portoient le baudrier.

§. III.

Il n'y eut guères que des conciles provinciaux sous les rois Mérovingiens. Chaque métropolitain recevoit les plaintes que l'on portoit des ecclésiastiques de son Diocèse, & celles que les Ministres inférieurs faisoient des évêques de la province : il convoquoit ses suffragans, & les présidoit quand ils étoient assemblés. C'étoit à quoi se bornoient tous les droits des métropoles. Chaque évêque n'avoit de Juge que le concile provincial : ce concile, fortifié par l'adjonction d'un métropolitain voisin, étoit aussi juge de son métropolitain ; mais dans ces deux cas il jugeoit sans appel, & il n'y avoit point d'affaire ecclésiastiques qui ne fût de son ressort. Dans les procès criminels on faisoit précéder l'animadversion séculière par le jugement épiscopal, & il paroît que la sentence du concile purgeoit suffisamment un accusé, sans qu'il fut obligé de se justifier encore devant le juge séculier¹.

¹ Aim. lib. 3. c. 26.

clergé le mit en état de figurer entre les officiers de la couronne , & d'appuyer ses avis par la force des armes.

CHAPITRE V.

COMMENT LE CLERGÉ ACQUIT DE GRANDES RICHESSES.

§. I.

LE clergé , moins nombreux , & plus occupé de ses fonctions sacrées qu'il ne le fut depuis , trouva dans ces mêmes fonctions un puissant motif pour se faire exempter des charges civiles , qui étoient incompatibles avec le sacré ministère. Cette exemption & son motif lui furent communs avec tous les officiers publics. Il n'y eut de différence que dans la nature des fonctions. Si les officiers publics contribuoient à l'administration particulière des provinces , le clergé contribuoit , par ses prédications , à rendre la société heureuse , en y portant les mœurs , & en y établissant le culte d'un Dieu juste & compatissant. C'étoit par des services aussi essentiels qu'il s'acquittoit envers l'état de ce que lui doit chaque citoyen. Il ne s'arrêta pas même au soin des ames. Non content de régler le cœur , & de former l'esprit , la charité lui fit partager les

calamités temporelles de ses ouailles. On vit des prélats se dépouiller de tout pour soulager les pauvres, & on crut sans peine ce qu'ils disoient du mérite de l'aumône, & de la grandeur des récompenses destinées à ceux qui auroient répandu leurs biens dans le sein des pauvres. La conquête des Gaules fut inutile à leur charité. Les Francs, moins éclairés que les Romains, & leurs princes moins subtils que les empereurs Grecs, reçurent avec soumission, & pratiquèrent avec zèle des maximes conformes à leurs mœurs & à leur esprit hospitalier : princes & sujets, tous se firent un devoir de partager leurs trésors avec des gens qui en faisoient si bon usage ; on crut amasser pour le ciel ce que l'on dépositoit dans leurs mains, & ce fut trop peu que de mettre en reserve pour l'autre monde l'usufruit de ses biens ; on aliéna une partie de ses fonds en faveur d'un corps qui ne devoit pas mourir, & dont l'occupation éternelle devoit être de soulager les malheureux, & de prier pour les morts. C'est ainsi que le clergé se trouva possesseur de biens immenses, « qui » étoient les vœux des fidèles, le patrimoine » des pauvres, la rançon des ames, le prix des » péchés, la solde des serviteurs & des servantes » de Dieu ¹.

¹ Cap. Car. tit. 3. c. 12.

Je n'ai pas dit comment ces biens étoient la solde des serviteurs & des servantes de Dieu. Le voici :

§. I I.

Des ames justes pour lesquelles la vue du monde étoit une persécution continuelle, des pécheurs frappés de repentir & d'amour, avoient cherché dans la solitude, ou un asyle à leur innocence, ou un port assuré après le naufrage. Là, les uns & les autres imploroient le ciel pour le salut de leur ame, & soutenoient leur foible corps par le travail de leurs mains. Ces laborieux pénitens fertilisèrent les déserts, dont ils avoient voulu faire leur tombeau, & trouvèrent dans leur pauvreté des ressources pour soulager l'indigence; comme ils trouvoient dans leur commerce avec le ciel une vertu supérieure à la nature, & qu'ils n'employoient que pour la guérison des malades & l'expulsion des démons. L'évangile avoit appris aux fideles combien de force ont les prieres qu'adressent au ciel des cœurs étroitement unis entr'eux. On s'empressa d'augmenter le nombre de ces pieux cénobites, dont la sainteté écartoit la foudre de dessus une nation corrompue. Il n'y eut point de famille chrétienne qui ne voulut se partager pour contribuer à peupler les monastères; & la tendresse paternelle

accompagna toujours la profession d'un fils, de largesses capables de lui procurer, & à ses nouveaux confrères, l'aïssance qu'on croyoit nécessaire à la méditation, à la ferveur, & à l'assiduité au pied des autels. On ne craignit point pour eux un superflu embarrassant. Ils étoient dans l'usage de le répandre sur les pauvres, & l'on s'applaudissoit d'avoir, en quelque sorte, ramené les hommes à leur première égalité, & d'avoir mis la balance des fortunes entre les mains du clergé, composé des pasteurs & des solitaires. C'est ainsi que les uns & les autres se trouvèrent en possession d'une partie considérable du royaume.

CHAPITRE VI.

SÉCULARISATION DES BIENS ÉCCLÉSIASTIQUES.

§. I.

Nous avons vu quelle étoit la condition des possesseurs Romains¹. Ils payoient des tributs & fournissoient des miliciens. Je prouverai dans un autre endroit que la condition du clergé fut la même, & que les rois furent intéressés à maintenir les choses en cet état². Le clergé se trouva

¹ Lib. 3. c. 6. — ² Lib. 6. c. 13.

d'abord heureux d'être exempté du service personnel ; mais l'administration de Charles Martel lui fit éprouver que cette exemption avoit ses inconvéniens. Le voisinage des Sarasins , en mettant la nation , & encore plus l'église , dans un danger extrême , parut autoriser une usurpation , qui rendit aux biens que possédoit l'église leur première nature : ils redevinrent le domaine des rois & le patrimoine des Francs. Qu'il me soit permis de hasarder une conjecture sur la manière dont se fit cette usurpation. Les miliciens de l'église étoient des hommes libres qu'elle entretenoit toujours sur pied ; ainsi que je le prouverai dans un moment ¹. Elle donnoit des bénéfices à vie à des soldats pour leur tenir lieu de paye. On les appelloit spécialement HOMMES LIBRES , parce qu'ils n'étoient pas vassaux , & ne pouvoient l'être des prêtres déarmés ; il arriva vraisemblablement deux choses ; l'une qu'on ne laissa pas aux ecclésiastiques la liberté de choisir leurs hommes , & qu'on les obligea de donner leurs bénéfices à de vieux soldats qu'on vouloit récompenser ; l'autre que les capitaines auxquels les églises , ou plutôt le prince , donna la conduite des hommes libres , s'en firent des vassaux , & s'attribuèrent la disposition de leurs bénéfices , qui se trouvèrent ainsi séparés des

¹ Infra c. 18.

églises. Il y a beaucoup d'apparence que le prince même se fit de semblables vassaux, ou plutôt ces capitaines, qui l'étoient déjà, se firent donner pour conduire les hommes des églises, des bénéfices, qu'ils gardèrent¹. Charles Martel autorisa cette séparation, & ce fut tout son crime. Le remède que les ecclésiastiques appliquèrent à ce mal en fait voir la nature.

CHAPITRE VII.

COMMENT CETTE SÉCULARISATION DEVINT LÉGITIME.

§. I.

PERIN eut une ambition que n'avoit pas eue son père. Il voulut être roi; & nous avons vu comment il parvint à transporter la couronne dans sa famille². Le desir de l'y fixer, & la manière dont il s'y prit pour cela, le mirent dans la dépendance du clergé, & dans la nécessité de ne pas imiter Charles Martel.

§. II.

« Un saint prélat eut alors une vision dans laquelle il fut témoin que Charles étoit en

¹ Cap. Can. Calv. tit. 27. — 2 Lib. 1. c. 3.

» enfer en corps & en ame, & que là il souff-
 » roit des tourmens proportionnés à la multi-
 » tude des péchés dont il s'étoit chargé en pro-
 » fanant les offrandes qui en avoient été le prix.
 » Eucher, c'étoit le nom du saint prélat, fit le
 » récit de ce qu'il avoit vu, & en attesta ainsi
 » la vérité à quelques uns de ses confrères. Si
 » le corps de Charles, leur dit-il, ne se trouve
 » plus dans le tombeau où on l'a mis, ce doit
 » être une preuve incontestable de la vérité de
 » ce que je dis. On alla visiter le tombeau; &
 » à peine fut-il ouvert, qu'on en vit sortir un
 » dragon, & les parois intérieures se trouvèrent
 » couverts d'un noir de fumée. On ne laissa pas
 » ignorer à Pepin un fait aussi singulier; & ce
 » prince fit aussi-tôt assembler un concile pour
 » aviser aux moyens de réparer le crime de son
 » père. Mais le démêlé qu'il avoit alors avec
 » Weiser, duc d'Aquitaine, rendoit dangereuse,
 » & même impossible, une restitution totale des
 » biens secularisés. On en rendit une partie aux
 » églises, & pour le reste, on fit dresser des
 » requêtes, qu'on appella PRÉCAIRES, & par les-
 » quelles chaque possesseur des biens ecclésiasti-
 » ques demandoit au titulaire de l'église, à la-
 » quelle avoient appartenu ces biens, de lui en
 » laisser la jouissance, à condition qu'il recon-

» noïron les tenit de lui en bénéfice, & lui
» en payeroit un neuvième & un dixième.
Toutes ces précaires furent accordées sous l'autorité du roi.

CHAPITRE VIII.

A QUELLES CONDITIONS ON POSSÉDA LES BIENS
SÉCULARISÉS.

§. I.

LES biens ecclésiastiques, devenus bénéfices, prirent la nature des bénéfices royaux, & ne furent presque pas différens des bénéfices que l'église donnoit à ses hommes libres. Ainsi l'église n'en aliéna que l'usufruit, & chaque bénéfice devoit lui revenir après la mort de l'usufruitier¹. Telle avoit été la nature des bénéfices précaires, dont Carloman, frère de Pepin, avoit enrichi son armée, du consentement des serviteurs de Dieu, qui s'étoient fait un devoir de contribuer par-là à la défense du royaume². On avoit réservé à l'église un cens de douze deniers pour chaque manoir noble; & il avoit été dit qu'après la mort de chaque usufruitier, les biens

¹ Capit. Merens. an. 756. c. 14. — ² Aim. lib. 5. c. 10. — ³ Cap. Liptin. an. 743.

ainsi prêtés retourneroient à l'église ou au couvent, pour en dresser de nouvelles précaires, si la nécessité y obligeoit, ou si le prince l'ordonnoit; pourvu néanmoins que l'église ou le couvent ne se trouvassent pas réduits dans une trop grande pauvreté; auquel cas on leur rendroit l'entière jouissance de leurs biens.

Les précaires que Pepin fit dresser étoient plus favorables au clergé, que celles qu'avoit fait faire Carloman. Mais il paroît qu'il laissa subsister ces dernières telles que ce prince les avoit fait rédiger, & qu'au lieu d'un neuvième & dixième que stipuloient celles de Pepin, ceux qui en avoient de Carloman continuèrent à ne payer que le cens dont j'ai parlé.

Pepin¹ se contenta de leur imposer, comme aux autres, l'obligation de réparer & d'entretenir les maisons de l'évêché ou du couvent dont ils tenoient les biens.

Charlemagne² alla plus loin, & il ordonna que pour les biens ecclésiastiques dont on payoit un cens, on payeroit, outre ce cens, le neuvième & le dixième des fruits; & que pour ceux dont on ne payoit point de cens, on payeroit également le neuvième le dixième, & que de plus on payeroit un sol pour cinquante manoirs nobles,

¹ Cap. Metense an. 756. c. 14. — ² Cap. lib. 5. c. 198.

six deniers pour trente manoirs, & trois pour vingt.

Il renouvela aussi la loi qui enjoignoit aux seigneurs de réparer les temples & les maisons des églises dont ils possédoient les biens à titre précaire. Louis le Débonnaire confirma de nouveau cette loi; mais les évêques eux-mêmes nous apprennent dans quel sens il faut l'entendre, quand ils disent que, suivant une excellente coutume établie au temps & par l'ordre de Louis le Débonnaire, & même de Charlemagne, & peut-être par une loi de Pepin qui ne se trouve plus, les serfs de l'église, sous quelque puissance qu'ils soient, doivent avoir la liberté de travailler tous les ans, pendant vingt jours, à réparer les ruines des églises. Ces paroles se trouvent dans un capitulaire par lequel ils demandoient qu'on renouvelât à cet égard les loix de Louis & de Charles²; mais ce capitulaire est celui d'Épernay, qui fut si mal reçu par les seigneurs; & l'article dont il s'agit ici est du nombre de ceux qu'ils rejetèrent. Ils n'eurent pas plus d'égard à ce que les évêques alléguoient en faveur de leurs prétentions; que suivant une ancienne maxime celui qui néglige le cens doit perdre la terre. Ils refusèrent les corvées & gardèrent les précaires. Cela prouve qu'on ne s'étoit pas exag-

² Cap. Gar. Calv. tit. 7. c. 53.

clergé le mit en état de figurer entre les officiers de la couronne, & d'appuyer ses avis par la force des armes.

CHAPITRE V.

COMMENT LE CLERGÉ ACQUIT DE GRANDES RICHESSES.

§. I.

LE clergé, moins nombreux, & plus occupé de ses fonctions sacrées qu'il ne le fut depuis, trouva dans ces mêmes fonctions un puissant motif pour se faire exempter des charges civiles, qui étoient incompatibles avec le sacré ministère. Cette exemption & son motif lui furent communs avec tous les officiers publics. Il n'y eut de différence que dans la nature des fonctions. Si les officiers publics contribuoient à l'administration particulière des provinces, le clergé contribuoit, par ses prédications, à rendre la société heureuse, en y portant les mœurs, & en y établissant le culte d'un Dieu juste & compatissant. C'étoit par des services aussi essentiels qu'il s'acquittoit envers l'état de ce que lui doit chaque citoyen. Il ne s'arrêta pas même au soin des âmes. Non content de régler le cœur, & de former l'esprit, sa charité lui fit partager les

calamités temporelles de ses ouailles. On vit des prélats se dépouiller de tout pour soulager les pauvres , & on crut sans peine ce qu'ils disoient du mérite de l'aumône , & de la grandeur des récompenses destinées à ceux qui auroient répandu leurs biens dans le sein des pauvres. La conquête des Gaules fut inutile à leur charité. Les Francs , moins éclairés que les Romains , & leurs princes moins subtils que les empereurs Grecs , reçurent avec soumission , & pratiquèrent avec zèle des maximes conformes à leurs mœurs & à leur esprit hospitalier : princes & sujets , tous se firent un devoir de partager leurs trésors avec des gens qui en faisoient si bon usage ; on crut amasser pour le ciel ce que l'on dépositoît dans leurs mains , & ce fut trop peu que de mettre en réserve pour l'autre monde l'usufruit de ses biens ; on aliéna une partie de ses fonds en faveur d'un corps qui ne devoit pas mourir , & dont l'occupation éternelle devoit être de soulager les malheureux , & de prier pour les morts. C'est ainsi que le clergé se trouva possesseur de biens immenses , « qui » étoient les vœux des fidèles , le patrimoine » des pauvres , la rançon des âmes , le prix des » péchés , la solde des serviteurs & des servantes » de Dieu ¹.

¹ Cap. Car. tit. 3. c. 12.

Voici dans quel sens il faut l'entendre : les églises, quant à leur temporel, sont des bénéfices, & par conséquent des propriétés du roi ; mais il y a cette différence entre ces bénéfices & ceux que possèdent les vassaux, que pour les obtenir nous ne nous recommandons point en vassalité, parce que le vasselage est incompatible avec notre caractère ; d'ailleurs nous ne sommes pas amovibles comme les autres bénéficiers, parce que nous possédons nos terres comme évêques, & non comme vassaux. Les vassaux séculiers sont dans la nécessité de se recommander au prince, qui est actuellement le plus fort, autrement ils perdroient leurs bénéfices ; au lieu que nous ne pouvons être déposés que par un jugement épiscopal ; sans cela on ne peut nous priver de nos églises, & on ne peut jamais réunir ces mêmes églises au fisc, parce que les biens dont elles sont dotées, sont consacrés à Dieu. Les évêques disoient encore à Louis le Germanique, qui envahissoit alors le royaume de Charles, « si nous nous rangeons de votre parti, nous serons réellement sans honneur & sans sacerdoce ; car nous en serons justement privés, si nous nous donnons à vous contre droit & raison ». Ils ajoutoient que n'étant point dans le cas des autres vassaux qui devoient service à leur seigneur pour tout ce qu'ils tenoient de lui, ils n'étoient point dans l'obligation de se donner, avec leurs

églises , pour la défense du gouvernement actuellement dominant , & qu'ils devoient encore moins employer en sa faveur la puissance ecclésiastique qu'ils ne terroient pas des rois. Si nous consultons l'histoire , la conduite des évêques étoit assurément digne de louange , & leurs principes n'étoient pas répréhensibles.

§. I I.

Il faut d'abord remarquer qu'il n'est question ici que des évêchés & des abbayes royales. Une église étoit royale lorsqu'elle étoit de fondation royale ; elle avoit la nature de propre , lorsque le fondateur l'avoit donnée au roi , pour la reprendre en alevu ou en propriété : or nous sçavons que chaque bénéficié étoit obligé de se faire confirmer son titre à chaque mutation ; & par rapport aux donations faites à l'église en particulier , il est démontré par une charte de Dagobert qu'elles ne restoient aux églises qu'autant de temps que vivoit le donateur : « ce prince crut même avoir besoin du » consentement de ses deux fils , de celui des » évêques & des princes pour rendre les églises » de son royaume héritières des biens qu'il leur » avoit donnés ¹ ».

Nous avons vu qu'en cela les loix Romaines , dont Tibère fut le premier auteur , étoient con-

¹ Aim. lib. 4. c. 30.

d'abord heureux d'être exempté du service personnel ; mais l'administration de Charles Martel lui fit éprouver que cette exemption avoit ses inconvéniens. Le voisinage des Sarasins , en mettant la nation , & encore plus l'église , dans un danger extrême , parut autoriser une usurpation , qui rendit aux biens que possédoit l'église leur première nature : ils redevinrent le domaine des rois & le patrimoine des Francs. Qu'il me soit permis de hasarder une conjecture sur la manière dont se fit cette usurpation. Les miliciens de l'église étoient des hommes libres qu'elle entretenoit toujours sur pied ; ainsi que je le prouverai dans un moment ¹. Elle donnoit des bénéfices à vie à des soldats pour leur tenir lieu de paye. On les appelloit spécialement HOMMES LIBRES , parce qu'ils n'étoient pas vassaux , & ne pouvoient l'être des prêtres désarmés ; il arriva vraisemblablement deux choses ; l'une qu'on ne laissa pas aux ecclésiastiques la liberté de choisir leurs hommes , & qu'on les obligea de donner leurs bénéfices à de vieux soldats qu'on vouloit récompenser ; l'autre que les capitaines auxquels les églises , ou plutôt le prince , donna la conduite des hommes libres , s'en firent des vassaux , & s'attribuèrent la disposition de leurs bénéfices , qui se trouvèrent ainsi séparés des

¹ Infra c. 18.

églises. Il y a beaucoup d'apparence que le prince même se fit de semblables vassaux, ou plutôt ces capitaines, qui l'étoient déjà, se firent donner pour conduire les hommes des églises, des bénéfices, qu'ils gardèrent¹. Charles Martel autorisa cette séparation, & ce fut tout son crime. Le remède que les ecclésiastiques appliquèrent à ce mal en fait voir la nature,

CHAPITRE VII.

COMMENT CETTE SÉCULARISATION DEVINT LÉGITIME.

§. I.

PERIN eut une ambition que n'avoit pas eue son père. Il voulut être roi; & nous avons vu comment il parvint à transporter la couronne dans sa famille². Le desir de l'y fixer, & la manière dont il s'y prit pour cela, le mirent dans la dépendance du clergé, & dans la nécessité de ne pas imiter Charles Martel.

§. II.

« Un saint prélat eut alors une vision dans laquelle il fut témoin que Charles étoit en

¹ Cap. Can. Calv. tit. 27. — ² Lib. I. c. 3.

CHAPITRE X.

RÉFLEXION SUR LA RÉGALE ET LE DROIT
DE MAIN-MORTE.

§. I.

J^e dois avertir qu'il n'est pas question ici des dignités ecclésiastiques : elles sont sacrées , & des mains profânes ne peuvent en exercer les fonctions ; il n'est question que des biens temporels , destinés à l'entretien du clergé , & à la nourriture des pauvres.

§. I I.

Tous les bénéficiers , même séculiers , étoient comptables de la gestion de leur bénéfice à celui de qui ils le tenoient. Nous apprenons par un capitulaire de Pepin ¹ , qu'il en étoit de même des biens , qui , après l'institution des précaires étoient restés aux églises pour leur entretien. Les administrateurs de ces biens devoient rendre compte au roi seulement , si la fondation étoit royale : ils devoient rendre compte à l'évêque si le bénéfice étoit épiscopal : s'il appartenoit à un propriétaire , le fondateur & ses représentans étoient en droit d'en gérer les biens , & de faire l'emploi

¹ Cap. Synod. Vern. an. 755. c. 20.

de ses revenus , ainsi que je le prouverai ailleurs ¹.

Il paroît , par un capitulaire , que c'étoit par une concession des évêques que le roi étoit l'administrateur en chef des églises royales : Ce qui pourtant est faux , par rapport aux évêchés. Mais il est vrai qu'originellement les évêques avoient eu une inspection générale sur la gestion & l'emploi de tous les biens ecclésiastiques , situés dans leurs diocèses ². Si donc le roi étoit seul administrateur en chef des églises royales , si ces églises ne dépendoient que du roi , c'étoit en vertu des défistemens particuliers dont on trouve la formule dans Marculphe ³ : ou d'une concession générale , telle que paroît avoir été celle dont il est fait mention dans le capitulaire dont il est ici question.

Lors donc que les évêchés ou les églises royales devenoient vacantes , le roi entroit en possession de leurs biens , parce que c'étoient des bénéfices , & parce qu'il en étoit administrateur principal & perpétuel. C'étoit ensuite lui qui mettoit le nouvel élu en possession de son temporel. Il commettoit , pour cette cérémonie ses chambellans , les mêmes précisément qu'il chargeoit d'exiger les amendes extraordinaires ⁴.

¹ Liv. 7. — ² V. infra c. 16. — ; Aim. lib. 4. c. 41. lib. 2. tit. 1. & 2.

— ⁴ Greg. Tur. Hist. lib. 4. c. 7. & 26.

§. III.

Il ne me paroît pas certain que le roi se crût obligé à employer les revenus du siège vacant à des usages ecclésiastiques , & si l'on peut faire remonter jusqu'au siècle de Charlemagne , ce qui se pratiquoit au temps de Louis le jeune ¹ , il faudra convenir que le produit des évêchés pendant leur vacance faisoit partie du domaine royal , (*Regii Juris erunt*). Le roi étoit en droit de s'approprier , tant que l'évêché étoit en sa main , non seulement tous ses revenus ordinaires , mais encore le produit des tailles & des aides ; mais il ne lui étoit pas libre de faire couper les bois à son profit.

§. IV.

Le droit de régale ne se bornoit pas à la jouissance des revenus de l'évêché , ou de toute autre église tombée en régale ². Le roi nommoit encore , en vertu de ce droit , à tous les bénéfices auxquels autoit nommé le titulaire de la prélatrice , s'il y en eût eu un d'élus au moment de leur vacance. Mais si le prélat étoit mort *ab intestat* , ce qu'à Dieu ne plaîse , (*quod absit* ,)

¹ Lettre de ce prince de l'an. 1138. Ordonn. du Louvre. t. 1. p. 116.
² Ibid.

(est il dit dans la chartre d'où je tire ces particularités) , le roi mettoit en sa main toute la dépouille du défunt : ainsi l'or , l'argent , les grains , le vin , &c. que le prélat avoit laissés sans en disposer , appartennoient au roi ; mais s'il avoit fait un testament on devoit se conformer en tout à ses dernières volontés. Le même droit se conserva pendant long-temps en Germanie , on l'y appelloit droit de main-morte , dans un sens assez analogue à celui que donnent à ce mot quelques-unes de nos coutumes. L'uniformité qu'il y avoit à cet égard entre la Jurisprudence Allemande & Françoisse , prouve , ce me semble , que l'établissement de ce droit étoit antérieur à la séparation des deux Monarchies ; mais il étoit certainement postérieur de plus d'un siècle à leur premier établissement , ainsi que le prouvent plusieurs passages de Grégoire de Tours. On en trouve des vestiges dans un canon , par l'acceptation duquel Charles le chauve paroît y avoir renoncé¹.

§. V.

« Ce canon ordonnoit que toutes les fois que
» la justice divine auroit appelé de ce monde
» un évêque ou un abbé , personne n'envahiroit , ne pilleroit , ni ne s'approprieroit ses

¹ Cap. Car. Calv. t. 48. c. 14.

» facultés à sa damnation éternelle , mais qu'il
» seroit libre aux aumôniers & aux trésoriers
» ecclésiastiques , avec l'économe établi dans
» cette église , de réserver , suivant les canons ,
» au successeur ce qui devoit lui en revenir ,
» ou de le distribuer à ceux qu'il conviendrait ,
» en suivant son esprit ». Ce canon ne fut
apparemment pas reçu en Allemagne , non plus
que le capitulaire par lequel Charles le chauve
se donna des associés dans l'administration des
églises vacantes. Ce prince ayant demandé à ses
fideles quelle conduite on tiendrait en cas que ,
pendant son absence , quelques honneurs vinssent
à vaquer ; ils lui répondirent ; « que si quelque
» archevêque venoit à mourir , l'évêque le plus
» voisin de sa métropole administreroit le siège ,
» conjointement avec le comte , jusqu'à ce que
» le roi eût connoissance de sa mort ; que pour
» un évêque le métropolitain députeroit un visi-
» teur selon les canons , lequel avec le comte
» garderoit l'église afin qu'elle ne fût point pillée
» jusqu'à ce que le roi eût appris la mort de l'é-
» vêque ; que si c'étoit un abbé ou une abbesse ,
» l'évêque diocésain avec le comte , garderoit le
» monastère jusqu'à ce que le roi en ordonnât ».
Les évêques trouvèrent ce capitulaire si avanta-
geux à leur église , que pour reconnoître Louis

le Begue , ils n'exigèrent autre chose de lui que la confirmation de ce qu'il contenoit. Cependant il n'anéantissoit pas le droit de régale ; il paroît même que c'étoit au comte , comme officier du roi , qu'appartenoit privativement la gestion du temporel. Le canon du concile de Poitiers étoit plus positif sur le droit de main morte. On pourroit dire que le règlement qu'il contient ne devoit s'étendre qu'au seul cas où le prélat décédé auroit fait un testament ; si cette explication n'est pas la véritable , il faut supposer que ce canon fut du nombre des capitulaires qui ne lioient pas le successeur du prince qui les avoit publiés.

CHAPITRE XI.

QUELLES ÉGLISES VAQUOIENT EN RÉGALE.

§. I.

IL me semble avoir épuisé cette question dans le chapitre précédent. Je remarquerai seulement que les fondations des particuliers ne vaquoient point naturellement en régale , par la même raison qui rendoit le roi administrateur principal de ses fondations. On a un capitulaire de Lothaire¹ , dans lequel ce prince déclare , « que toute personne

¹ Loth. Cap. tit. 3. c. 17.

» libre , qui fait une donation à l'église peut re-
 » tenir l'usufruit de la chose donnée , & même
 » s'y réserver pour toujours un droit d'inspection
 » & d'administration ». Il paroît par plusieurs
 capitulaires , que ce droit d'inspection consistoit à
 prendre sur les fruits de la terre donnée de quoi
 subvenir aux dépenses que la donation avoit pour
 objet , & de disposer du reste. Voilà comment les
 rois furent en droit de donner des commandes ,
 & comment les fondations d'une famille entrèrent
 dans le partage de ses biens. Il est vrai que quand
 les particuliers négligèrent de remplir l'objet de
 la donation , ils furent soumis à la réprimande
 de l'évêque ¹ ; & lorsque les héritiers d'un fonda-
 teur dissipèrent la fondation , l'évêque fut en droit
 de retirer de leurs mains l'église fondée , & les
 débris de la fondation.

§. II.

Le partage des fondations étoit sujet à de grands
 inconvéniens , & souvent les fondateurs , par un
 esprit d'une dévotion désintéressée , donnoient leur
 fondation au roi , & le roi la confirmoit par une
 chartre qui lui donnoit la nature d'aleu ou de
 propre , & qui la mettoit sous la protection de
 l'immunité ² : cette opération mit dans la main du
 roi un grand nombre de bénéfices qui n'étoient

¹ Cap. additio. 4. lib. 5. c. 96. — ² Cap. Car. Calv. t. 11. c. 24.

pas de sa fondation , & par conséquent , ces bénéfices vaquèrent en régle.

§. III.

Il y eut encore une autre espèce de bénéfice qui vaqua en régle , ce furent ceux que fondèrent des gens vivans selon la loi Romaine , & dans l'étendue des cités. On ne peut pas donner un autre sens à cette loi de Charlemagne ¹ , « que
 » les monastères & les hospices qui sont dans l'é-
 » tendue des différens comtés soient royaux , &
 » que tout homme qui voudra les avoir , les ait
 » par la libéralité du seigneur roi ». La différence que je mets ici entre les bénéfices fondés par les Romains & sur des terres romaines , & ceux dont les hommes libres & militaires étoient fondateurs , se trouve établie dans un ancien concile d'Orléans , où il est dit , que l'évêque aura la disposition de toutes les offrandes faites aux églises des cités , mais que pour les biens des paroisses ou basiliques établies dans les cantons (Pagis) des cités , la coutume de chaque lieu doit être observée ². Ce canon confirme ce que j'ai dit sur le droit des fondateurs.

¹ Cap. ap. 793, — 2 3, Synod. Aurelian. sub. Childeb. c. 57.

CHAPITRE XII.

COMMENT LES DIGNITÉS ECCLÉSIASTIQUES DEVINRENT
DES HONNEURS.

§. I.

Il paroît, par tous les capitulaires qui parlent des précaires faites sous l'autorité des rois, que chaque bénéfice précaire contenoit un grand nombre de manoirs nobles, appelés *CASATÆ*¹. Cela revient à ce que j'ai dit, que les capitaines de Charles Martel se firent faire hommage, par les hommes que l'église entretenoit à la guerre, & s'attribuèrent la disposition de leurs bénéfices²; en sorte que ces bénéfices, joints à ceux que ces capitaines s'étoient fait donner pour commander les hommes libres, composèrent de gros bénéfices, qui ne furent plus réunis aux églises au moyen du cens par lequel on les en dédommagea. Tel fut l'inconvénient des canons & des capitulaires qui défendoient aux ecclésiastiques de porter les armes. Ils crurent pouvoir violer les uns & les autres pour conserver à l'église des biens temporels³. Ils se firent honorer du baudrier⁴*, ils pri-

1 2. Cap. Carloman. an. 743 c. 2. — 2 Cap. lib. 5. c. 198. — 3 Aim. lib. 5. c. 2. — 4 * Je n'oserois assurer que le port du baudrier fut une innovation. Nous voyons qu'au temps de Grégoire de Tours, (Hist. lib.

rent le poignard , l'habit militaire , les éperons , & devenus guerriers & princes de la nation , ils purent avoir des vassaux , puisqu'ils alloient à la guerre , où tous les hommes libres devoient aller ; ils se firent rendre hommage par leurs hommes libres , & ceux-ci les suivirent dans les combats ; le soin excessif qu'ils eurent de les défendre fut même un des inconvéniens de ce vasselage bizarre. C'est ainsi que les prélats se conservèrent pendant quelque temps la propriété de leurs manoirs nobles , & s'épargnèrent la solde ruineuse des lieutenans , que jusqu'alors ils avoient été obligés de se donner.

§. I. I.

Ils craignirent de voir revenir le temps de Charles Martel , & pour prévenir un semblable malheur , les évêques de France prétendirent être en droit de confier leurs hommes à celui des fideles du roi qu'ils jugeoient à propos de choisir ; mais l'hérédité des fiefs , introduite dans un temps où l'église avoit des vassaux & des avoués , fit un effet à peu-près semblable à la séparation violente

10. c. 14.) un évêque d'Angers , dont cet historien loue les bonnes mœurs , portoit un baudrier , duquel pendoit son mouchoir. Il est vrai que cet évêque paroît avoir été Franc de nation , & les évêques de cette nation renonçoient difficilement à leurs privilèges. Le port des armes étoit certainement défendu aux prélats , de quelque nation qu'ils fussent ; mais au temps dont je parle. — 1. Petito populi , an. 803. — 2. Cap. Car. Calv. tit. 3. c. 8.

que Charles Martel avoit faite des bénéfices donnés à ses capitaines & à leurs soldats. Je présume qu'on cessa de faire hommage aux évêques, dès qu'ils cessèrent de porter les armes, & qu'on le fit seulement à leurs avoués. La réunion d'un grand nombre d'avoueries, & les donations faites postérieurement à l'hérédité, donnèrent des vassaux aux églises, ou leur rendirent ceux qu'elles avoient eus autrefois. Ils eurent des gendarmes, comme ils en avoient eu du temps de Charlemagne; & l'an 1035, les évêques d'Italie, en qualité de grands gendarmes* (majores milites) furent envelopés avec les séculiers dans les dangers que leur fit courir la révolte des petits gendarmes¹ (minores milites). Quoique les prélats ne portassent plus le baudrier, les prélatures continuèrent d'être des honneurs; mais ce furent des honneurs d'une espèce particulière, & qui ressembloient beaucoup aux honneurs civils des Romains.

§. III.

Les prélatures avoient toujours été des honneurs en ce sens, au moins depuis la conquête: on en trouve la preuve dans plusieurs passages de Grégoire de Tours²; & comme tout ecclésiastique qui étoit bon avoit nécessairement un hon-

¹ Mon. Sang. de Gest. Car. M. lib. 2. c. 20. Herman Contract. Chron. ad. hunc. ann. — ² Hist. lib. 7. c. 1.

pour quelconque , il est vraisemblable qu'il portoit sur lui une marque distinctive. Il paroît qu'au temps de Charlemagne¹, une écharpe de soie autour du col , une ou plusieurs ceintures , un ou plusieurs anneaux , des chaussures en bandelettes étoient des honneurs dont pouvoit être décoré un ecclésiastique. Le bâton pastoral étoit particulier aux évêques : on ne pouvoit célébrer qu'en sandales selon l'ordre Romain² , ce qui me fait croire que les clers déposeroient tous leurs honneurs lorsqu'ils se préparoient au sacrifice. De là est venu l'usage de changer d'habits pour faire l'office divin.

§. I V.

On ne voit pas d'abord comment on peut accuser Charlemagne d'avoir voulu deshonorer l'église , puisque les ministres continuèrent à être susceptibles d'un si grand nombre d'honneurs³. On trouve le dénouement de cette difficulté dans le moine de Saint Gal⁴ : « notre abbé , dit cet » auteur , ayant représenté que les biens de son » monastère n'étoient composés que de petites » donations faites par des particuliers , sans aucune fondation royale , & que par cette raison » il ne jouissoit d'aucun des privilèges dont les » autres monastères étoient en possession , & qu'il

¹ Alcuini Ep. 38. — ² Cap. lib. 3. c. 371. — ³ Bal. t. 2. p. 481.
— ⁴ Lib. 2. c. 3.

» n'étoit point sous les loix communes de tous
» les peuples , ce qui étoit cause que personne
» n'en vouloit prendre l'avouerie ; Louis déclara
» devant tous les princes qu'il s'en chargeoit ».
Une église qui n'étoit pas de fondation royale ne
pouvoit être mise sous la protection de l'immunité ,
ainsi que je le dirai , & que le prouve assez ce
passage ; je dirai aussi que l'effet de l'immunité
étoit de faire jouir une église du bénéfice des loix
barbares , que le moine de Saint Gal appelle ici
les loix communes de tous les peuples. Un effet
de ce privilège fut d'autoriser les possesseurs des
églises exemptes , à prendre quelques-uns des hon-
neurs barbares. Ces honneurs étoient militaires ;
c'étoit donc en quelque sorte porter atteinte à
leur dignité que de leur en interdire une partie ,
comme les baudriers , les poignards & les éperons ,
& de les restreindre aux écharpes , aux bandeler-
tes , aux ceintures & aux anneaux. Les évêques
craignirent de ne plus jouir du privilège des loix
barbares , & Charles les rassura en les y mainte-
nant.

CHAPITRE XIII.

DE LA COLLATION DES ÉVÊCHÉS.

§. I.

ON ne peut presque pas douter que les rois Mérovingiens ne conférassent les évêchés de plein droit & sans élection préalable. Un annaliste ¹ dit qu'après la mort de l'évêque de Rhodès, cet évêché fut donné par un décret de Brunehaut; & il ajoute, « Rémi, évêque de Bourges, étant aussi » mort, Gontram établit en sa place, un nommé » Sulpice, & il dit en même-temps à plusieurs » compériteurs de cet évêché, qu'il n'étoit pas » dans l'usage de vendre les églises ». Gontram est peut-être celui des rois Mérovingiens qui fait le plus d'honneur à cette race.

On trouve, à chaque page de Grégoire de Tours, que les évêques étoient ordonnés par ordre du roi (ex jussu Regis); la reine en ordonnant aussi (ordinante Reginâ) ², que c'étoit une faute punissable d'accepter l'épiscopat sans le consentement du roi, & que pour en obtenir le pardon il ne falloit pas moins que l'intercession des évêques & des grands. Il paroît qu'on appelloit PRÆ-

¹ Aigu, lib. 3. c. 35. — ² Hist. lib. 3. c. 17. lib. 4. c. 6. & 15.

CEPTIO OU PRÆCEPTUM le brevet par lequel le roi élevoit quelqu'un à l'épiscopat¹. Ainsi on est autorisé à croire que la collation absolue des évêchés étoit un droit acquis aux rois Francs, du moins par une longue possession. Quoi qu'il en soit, la même assemblée, qui réforma les abus de l'administration de Brunehaut, restreignit ce qui jusqu'alors avoit été le droit ou la possession des rois dans la collation des évêchés. Par le premier article de l'édit de Clotaire, il est dit², qu'un évêque venant à mourir, le métropolitain assisté de ses comprovinciaux, ordonnera pour le remplacer celui qui aura été élu par le clergé & par le peuple, bien entendu que le sujet élu aura été agréé par le roi, lequel ordonnera qu'il soit procédé à l'ordination, à moins que l'élu ne soit un clerc Palatin, auquel cas il sera ordonné pour le mérite de sa personne & pour son sçavoir. Ces dernières paroles paroissent signifier que les clercs du palais n'avoient pas besoin de l'agrément du roi pour être ordonnés.

§. I I.

Si cela est, on dérogea dans la suite à l'édit de Clotaire, car les évêques de France demandèrent comme une grace, à Charles le Chauve³, la confirmation d'Agilus, prêtre de l'église d'Or-

¹ Hist. lib. 4. c. 15. — ² An. 615. — ³ Cap. Car. Calv. tit. 3. c. 20.

léans , qui avoit été sacré sans son ordre , quoi qu'il fût clerc du palais , & qu'il n'eût rien manqué d'ailleurs à la régularité de son élection & de son ordination. Mais alors c'étoit une loi , que le roi désignât toujours l'évêque que Dieu avoit donné à une église ¹ : or , suivant le style de ce temps-là , Dieu donnoit celui à qui les suffrages du peuple étoient favorables. Le roi assistoit , par ses commissaires , à l'élection des évêques ² ; & lorsqu'elle éprouvoit trop de difficultés , il remplissoit le siège vacant , de sa propre autorité.

§. I I I.

Lorsque le clergé & la bourgeoisie d'une ville étoient d'accord sur le choix d'un pasteur ³ , ils supplioient le prince de l'instituer , en lui représentant que c'étoit un homme instruit , ingénu , bien élevé , d'une chasteté exemplaire , d'une grande charité , & tous signoient la requête. Le roi se la faisoit représenter ⁴ , il en délibéroit avec les évêques & les grands , & si le choix des bourgeois se trouvoit convenable , il confioit la dignité pontificale à celui qui lui avoit été présenté ; après quoi il en avertissoit , comme d'une chose réglée , l'évêque qui devoit donner la bénédiction au nouvel élu , & ceux qui devoient assister à cette

¹ Ibid. tit. 2. c. 2. — ² D. Martin Boucq. t. 6. p. 448. — ³ Marculf. form. lib. 1. c. 7. — ⁴ Ibid.

cérémonies. Les translations d'un évêché à un autre étoient alors irrégulières ¹.

Les fideles irrités contre les évêques, les traitoient de félons & d'ignobles, & disoient aux rois, « ne vous souciez pas de ce qu'ils vous disent, faites ce que nous vous disons, car vos pères n'ont point conquis le royaume avec leurs pères, mais avec les nôtres ². C'est que le grand nombre des évêques n'étoit pas pris parmi ces fideles, qui, descendus des Francs, méprisoient encore les lettres, parloient très peu latin, & n'aimoient que les armes; ils ne connoissoient que le camp & leurs terres. Les habitans des villes, descendus des Romains municipaux, conservoient quelque chose de leur esprit; ils étoient exempts du service militaire, ils avoient des facilités pour les études; & étoient élevés dans le sein de tout ce qu'il y avoit alors d'arts & de belles-lettres.

Les Serfs, sur-tout ceux des églises, parvenoient communément aux ordres sacrés par la même raison; on voit par les formules de Marculfe ³, qu'on appelloit HOMME ILLUSTRE, le candidat qui étoit libre par sa naissance; & qu'on donnoit seulement le titre d'homme VÉNÉRABLE à celui qui n'étoit qu'ingénu, soit qu'il eût lui-même obtenu son ingénuité, soit qu'il sortit de

¹ 1. Cap. an. 789. c. 23. — ² Cap. Car. Calv. tit. 27. — ³ Lib. 1. c. 5.

parens ingénus. Les Allemands mettent encore une différence semblable entre les évêques nés princes , & ceux qui ne sont que gentilshommes , ou comtes par leur naissance.

CHAPITRE XIV.

SÉRMENT DES ÉVÊQUES.

Nous avons vu que les évêques prôtoient serment au roi , il semble même , par un passage de la collection d'Aimoin¹ , qu'ils se recommandoient à la manière des Francs ; & Charles le chauve² dit positivement que les bons clercs étoient dans l'usage de se recommander au roi & de lui prêter serment de fidélité. Ils changèrent depuis de principes à cet égard , soit qu'ils eussent pris des idées d'indépendance , soit que n'étant plus soldats , ils ne voulussent plus prêter un serment , qui , dans son origine , étoit purement militaire. Quoi qu'il en soit , nous avons vu qu'au temps de Charles le chauve ils ne prétendoient plus se recommander en vassalité , ni même prêter serment de fidélité , & ils appuyoient cette prétention de plusieurs raisons assez foibles qu'on trouve dans la lettre des évêques de France au roi de Germanie.

¹ Lib. 5. c. 21. — ² Cap. Car. Calv. tit. 30. c. 2.

Charles le Chauve¹, trop foible ou trop crédule, les approuva; & quoiqu'au commencement de son règne ils lui eussent juré fidélité, ils substituèrent, pendant le reste de ce règne, ce qu'ils appelloient PROFESSION au serment, qui, jusqu'alors, leur avoit été commun avec les autres fideles. Ils n'en étoient pas moins les hommes du roi, & le roi n'en étoit pas moins leur seigneur².

CHAPITRE XV.

DU SECOND ORDRE.

§. I.

LE capitulaire de Pepin, nommé parmi ceux qui devoient prêter serment au roi, les archidiaques, les chanoines & les prêtres compris dans le cens. On entendoit vraisemblablement par-là les prêtres ingénus & bénéficiers, pour les distinguer de ceux qui, étant serfs ou colons, restoient attachés à la glebe, & n'étoient par conséquent pas compris dans les dénombremens. Il y en avoit peu de cette dernière espèce; & il n'y en avoit aucun qui ne fut bénéficié: car le capitulaire d'Aix-la-Chapelle avoit défendu aux

¹ Cap. Car. Calv. tit 27. — ² Alm. lib. §. c. 24.

évêques d'ordonner personne absolument & sans faire mention du bénéfice pour la desserte permanente duquel on l'ordonnoit¹.

§. I I.

Le même capitulaire défendoit d'ordonner un serf & tout homme dont la tête devoit un cens, à moins qu'il n'eût obtenu un affranchissement total, par où il acquéroit la qualité de citoyen Romain, & commençoit à être compris dans le dénombrement. Il étoit aussi défendu aux hommes libres de se faire couper les cheveux sans la permission du roi², mais la raison de cette défense n'étoit pas la même. On la trouve exprimée à la suite de la loi en ces termes : « Parce que quel-
 » ques - uns ne prennent ce parti que pour se
 » soustraire aux travaux de la guerre, & aux au-
 » tres fonctions publiques, & que d'autres se
 » laissent séduire par ceux qui convoitent leur
 » bien ». Cette loi prouve que ceux qui en-
 » troient dans le clergé ne conservoient pas leurs
 biens patrimoniaux.

§ I I I.

Il ne suffisoit pas d'être libre pour pouvoir être ordonné, il falloit ne devoir aucun service

¹ 1. Cap. an. 789. c. 24. — ² Cap. an. 805. c. 19.

personnel au domaine ; il semble même par une formule de Marculfe ¹, qu'il ne falloit point être inscrit sur le registre public ; ce qui prouveroit que les loix Romaines subsistoient dans toute leur force , & que pour être reçu à la cléricature, il falloit être exempt des charges publiques ou par sa pauvreté , ou par vétérance ².

§. I V. .

On ne pouvoit se faire ordonner par un évêque étranger ³, sans lettres de recommandation , & sans un démissoire de son évêque. Toute ordination devoit être précédée d'un examen exact de la foi & des mœurs ⁴ : elle devoit être absolument gratuite , & les translations d'une église à une autre étoient aussi illicites aux prêtres, que celles d'un évêché à un autre l'étoient aux évêques ⁵.

§. V.

Parmi les clercs, Pepin n'oblige au serment que les archidiares, les chanoines & les prêtres compris dans le cens, & en cela il ne s'écarte point de l'esprit de sa loi, qui étoit de lier d'une manière particulière ceux à qui leur état donnoit un crédit particulier.

¹ Lib. 1. c. 17. — ² V. *infra* l. 6. c. 12. — ³ 1. Cap. an. 782, c. 3. — ⁴ 3. Cap. an. 803, c. 2. — ⁵ Cap. an. 782, c. 23.

Les archidiacres avoient une très grande autorité sur les autres clercs¹; les curés en avoient sur leurs paroissiens; les chanoines, outre qu'ils participoient, en quelque sorte, à la juridiction de leur évêque, avoient des seigneuries pour lesquelles ils étoient justiciers. Ce ne fut que sous Louis le Débonnaire qu'ils le devinrent, à raison de leur domicile²: il fallut pour cela une concession particulière, parce que c'étoit une dérogation à la loi Romaine.

§. V I.

J'ai dit ailleurs que les moines ne prêtoient pas serment, & qu'ils donnoient seulement parole d'être fidèles³. La raison de cela étoit que chacun d'eux ne possédoit rien en particulier, quoique tous eussent un droit commun aux terres, à raison desquelles leur abbé avoit des hommes libres. Tout se faisoit au nom de l'abbé & des moines; mais ceux-ci devoient obéir à leur abbé ou à leur doyen, & après lui à un prévôt, qui étoit la seconde personne du monastère. Il devoit être régulier, & il tenoit le premier rang parmi les officiers claustraux⁴. Dans plusieurs abbayes il y avoit des terres attachées aux offices monastiques⁵, & ce dut être

1 Cap. Metense. c. 3. — 2 D. Mart. Boucq. t. 6. p. 446. — 3 Lib. 3; c. 2. — 4 Cap. an. 817. c. 32. — 5 Aim. lib. 4. c. 28.

une raison pour exiger de ceux qui en étoient revêtus le serment , ou du moins la promesse d'être fidèles.

CHAPITRE XVI.

DES ABBÉS ET DES ABRESSES.

§. I.

J'AI déjà dit qu'originaiement les évêques étoient les administrateurs de tout ce que leur église possédoit. C'avoit été une suite très naturelle de l'unité de temple & de clergé. Lorsque ce clergé, pour être plus à portée de secourir les fidèles, se fut partagé, & que les temples se furent multipliés, les offrandes des fidèles se firent dans plusieurs endroits; mais elles n'enrichirent point ceux qui étoient déjà dans l'abondance : l'évêque en eut la disposition, & il les appliqua à qui il jugea à propos¹; il eut pourtant attention que l'objet de l'offrande fût rempli, que les conditions de chaque fondation fussent acquittées; mais il ne se crut pas obligé de laisser jouir quelques églises particulières d'une opulence superflue, tandis que les autres étoient dans l'indigence.

¹ 3. Syn. Aurel. c. 5. Cap. an. 794. c. 46.

§. I I.

La même loi s'étendit aux monastères , jusqu'à ce que les moines firent usage de ce crédit , qui leur attiroit des donations immenses , pour s'en assurer la jouissance exclusive , en se faisant affranchir , pour leurs biens , de la juridiction épiscopale. Si l'on en croit un ancien annaliste ¹ , l'église de saint Vincent fut la première qui jouit d'une exemption semblable ; & saint Germain , évêque de Paris , doit avoir été l'auteur de cette innovation , « dans la crainte qu'il eut , dit l'annaliste , que ses successeurs n'envahissent les biens de cette église , en s'autorisant de la charte de Clothaire , qui , en établissant un abbé à saint Vincent , avoit vraisemblablement réservé la juridiction de l'ordinaire. Il dressa donc une charte d'immunité par laquelle il ôta ce prétexte à ses successeurs. Cette ame bienheureuse prévoyoit qu'un jour le saint siège consentiroit à cette immunité , ou liberté des monastères ; ainsi que l'a fait depuis le pape Grégoire qui les y a confirmés ». Ce que les annales de Fleury disent de la manière dont le monastère de S. Denis obtint l'immunité , est remarquable , & très instructif sur cette matière : Comme l'église de S. Denis étoit alors sous la puissance de l'é-

¹ Ann. lib. 3. c. 2.

ces libéralités involontaires¹. Or ces soldats devoient être entretenus par des libéralités volontaires. Voici ce qu'en disoient les évêques de France dans une lettre au roi de Germanie²:

« Ce que des hommes libres qui servent les églises
 » possèdent des biens consacrés à Dieu, ils le
 » possèdent par la concession des administrateurs
 » de ces mêmes églises; & les successeurs des Apô-
 » tres l'ont ainsi réglé, afin que, comme les vœux
 » des fidèles ont augmenté, & que les maux que
 » font les infidèles ont aussi augmenté, la mi-
 » lice du royaume fût fortifiée par cette distri-
 » bution ecclésiastique, pour résister à la malice
 » des méchants, & afin que les églises mêmes
 » eussent des défenseurs qui les fissent jouir de
 » la paix, & qui maintinssent la chrétienté en
 » assurance ». Les évêques ajoutoient que ces
 vassaux jouissoient de l'immunité pour leurs biens,
 comme les clercs en jouissoient pour ce qui étoit
 nécessaire à leur subsistance. Cela prouve que ces
 hommes libres étoient différens de ceux qui avoient
 des bénéfices précaires, puisque les évêques de-
 mandoient qu'ils fussent maintenus dans les us ec-
 clésiastiques, & s'intéressoient pour qu'on des fût

¹ Ils en avoient eu dès les premiers temps de la monarchie, comme on le verra bientôt, & comme le prouve l'histoire des évêques Salonius & Sagittarius, ces deux fameux scélérats. Grég. Tur. Hist. lib. 4. c. 37. & lib. 5. c. 20. — 2 Galv. tit. 27. c.

par son évêque , & qu'étant administrateur de ses biens , il en acquittoit lui-même les charges , en entretenant des soldats à l'état , au lieu que jusqu'alors son contingent avoit grossi celui de l'évêque diocésain. Ce que je dis ici des abbés , doit être étendu aux abbeses ; mais l'indépendance dont les uns & les autres jouissoient , ne regardoit que leurs biens. Quant à leurs personnes , ils étoient soumis aux évêques en qualité de clercs , & comme chefs de maison religieuses.

CHAPITRE XVII.

DES INVESTITURES ECCLÉSIASTIQUES.

ON trouvera peut-être étrange que les abbés affranchis de la supériorité des évêques , ne dépendissent , pour leur temporel , que de Dieu & du roi : cependant , c'est de quoi il n'est pas permis de douter. J'ai dit , en parlant de la régale , qu'elle étoit un des droits du roi , à raison de ce domaine suprême. Une autre conséquence du même principe , étoit que la déposition ecclésiastique ne suffisoit pas pour priver un bénéficié des prérogatives temporelles de son état. « Si une » abbesse , dit Charlemagne¹ , ne vit pas selon » les canons & sa règle , que les évêques fassent

¹ Cap. Francf. an. 823. c. 8. an. 794. c. 45.

» là-dessus les perquisitions convenables , & en
» instruisent le roi , afin qu'elle soit privée de
» son honneur ». C'étoit donc le roi qui privoit
de l'honneur , & par conséquent c'étoit lui qui
le donnoit. Cet honneur , pour les laïcs , étoit
attaché au baudrier , & l'on pouvoit être privé
de l'honneur sans être privé de l'office ni du bé-
néfice. Il y a beaucoup d'apparence que l'honneur
ecclésiastique étoit de même attaché à quelque
décoration extérieure , & que c'étoit , par l'octroi
de cette décoration , que le roi investissoit des
bénéfices ecclésiastiques. Cela est d'autant plus
vraisemblable qu'il n'y avoit point alors de di-
gnité dont on ne prit possession de cette manière.
La royauté même étoit attachée à la possession
d'une épée & de certains ornemens. La crosse &
l'anneau furent , pendant long-temps , la marque
de la prélature en Allemagne , & ce n'étoit pas
une innovation. Le moine de Saint Gal nous ap-
prend , qu'au temps de Charlemagne , les évêques
avoient un bâton pastoral : & nous voyons dans
une lettre de Clovis , que de son temps tous les
évêques avoient des anneaux avec lesquels ils scel-
loient leurs lettres. En Germanie c'étoit le roi
qui donnoit l'un & l'autre , & qui rentroit dans
le droit d'en disposer par la déposition , ou par
la mort de celui qu'il en avoit investi. Il y avoit
cette différence entre l'honneur ecclésiastique &
l'honneur

l'honneur séculier, qu'on ne pouvoit être privé de l'un qu'après un jugement ecclésiastique, au lieu qu'on pouvoit perdre l'honneur séculier, de plusieurs manières.

Entre les bénéficiers ecclésiastiques, il n'y avoit que ceux qui avoient reçu l'honneur qui eussent des hommes libres, parce que c'étoient les seuls qui ne dépendissent pas de l'évêque diocésain ou des particuliers.

CHAPITRE XVIII.

DES VASSEAUX DES ÉGLISES.

§. I.

J'AI beaucoup parlé des hommes libres que les églises entretenoient au service de l'état; mais je n'ai pas encore fait voir sur quoi je fonde l'idée que j'en ai donnée, & ce qui m'autorise à croire que les églises eurent d'autres soldats que ceux que leur donnèrent les précaires. Les premières précaires qui aient jamais été faites, ne sont point antérieures à l'année 743; & dès l'an 742, on fit une loi qui suppose que dès lors les prélats alloient à la guerre; ils avoient donc des soldats différens de ceux que leur donnèrent

Charles le Chauve¹, trop foible ou trop crédule, les aprouva; & quoiqu'au commencement de son règne ils lui eussent juré fidélité, ils substituèrent, pendant le reste de ce règne, ce qu'ils appelloient PROFESSION au serment, qui, jusqu'alors, leur avoit été commun avec les autres fideles. Ils n'en étoient pas moins les hommes du roi, & le roi n'en étoit pas moins leur seigneur².

CHAPITRE XV.

DU SECOND ORDRE.

§. I.

LE capitulaire de Pepin, nommé parmi ceux qui devoient prêter serment au roi, les archidiaques, les chanoines & les prêtres compris dans le cens. On entendoit vraisemblablement par-là les prêtres ingénus & bénéficiers, pour les distinguer de ceux qui, étant serfs ou colons, restoient attachés à la glebe, & n'étoient par conséquent pas compris dans les dénombremens. Il y en avoit peu de cette dernière espèce; & il n'y en avoit aucun qui ne fût bénéficiaire: car le capitulaire, d'Aix-la-Chapelle avoit défendu aux

¹ Cap. Car. Calv. tit 27. — ² Alm. lib. 3. c. 24.

jouir de l'immunité; au lieu que les autres ne payoient rien à l'état & payoient aux églises.

§. I I.

Après le passage que nous venons de lire, les évêques parlent de la damnation de Charles Martel, encourue, selon eux, pour avoir séparé des églises les biens ecclésiastiques. Cela prouve qu'on ne regardoit pas comme séparés des églises les biens donnés à ces hommes libres¹. En effet, c'étoient des bénéfices dont on ne leur donnoit que l'usufruit, & qui leur tenoient lieu de solde: car des hommes libres étoient en même temps la milice que les églises devoient fournir pour leurs biens, selon le droit Romain. Voilà pourquoi les fidèles se plaignoient en une occasion, de ce que les évêques & les abbés renvoyoient leurs hommes libres chez eux en qualité de ministériaux². On appelloit autrement ces hommes libres *HOMINES CASATI*. Et nous voyons, par les capitulaires³, qu'en temps de guerre il n'étoit pas permis aux prélats d'en retenir pour la garde de leurs églises un plus grand nombre qu'il n'étoit porté par la proclamation militaire.

¹ Aim. lib. 5. c. 10. — 2 3. Cap. an. 811. c. 4. — 3 1. Cap. an. 126. c. 3.

personnel au domaine ; il semble même par une formule de Marculfe¹, qu'il ne falloit point être inscrit sur le registre public ; ce qui prouveroit que les loix Romaines subsistoient dans toute leur force , & que pour être reçu à la cléricature, il falloit être exempt des charges publiques ou par sa pauvreté , ou par vétéranee².

§. I V.

On ne pouvoit se faire ordonner par un évêque étranger³, sans lettres de recommandation , & sans un démissoire de son évêque. Toute ordination devoit être précédée d'un examen exact de la foi & des mœurs⁴ : elle devoit être absolument gratuite , & les translations d'une église à une autre étoient aussi illicites aux prêtres, que celles d'un évêché à un autre l'étoient aux évêques⁵.

§. V.

Parmi les clercs , Pepin n'oblige au serment que les archidiares , les chanoines & les prêtres compris dans le cens , & en cela il ne s'écarte point de l'esprit de sa loi , qui étoit de lier d'une manière particulière ceux à qui leur état donnoit un crédit particulier.

¹ Lib. 1. c. 17. — ² V. infra l. 6. c. 12. — ³ 1. Cap. an. 789, c. 3. — ⁴ 3. Cap. an. 803, c. 2. — ⁵ Cap. an. 789, c. 23.

Les archidiaques avoient une très grande autorité sur les autres clercs¹; les curés en avoient sur leurs paroissiens; les chanoines, outre qu'ils participoient, en quelque sorte, à la juridiction de leur évêque, avoient des seigneuries pour lesquelles ils étoient justiciers. Ce ne fut que sous Louis le Débonnaire qu'ils le devinrent, à raison de leur domicile²: il fallut pour cela une concession particulière, parce que c'étoit une dérogation à la loi Romaine.

§. V I.

J'ai dit ailleurs que les moines ne prêtoient pas serment, & qu'ils donnoient seulement parole d'être fidèles³. La raison de cela étoit que chacun d'eux ne possédoit rien en particulier, quoique tous eussent un droit commun aux terres, à raison desquelles leur abbé avoit des hommes libres. Tout se faisoit au nom de l'abbé & des moines; mais ceux-ci devoient obéir à leur abbé ou à leur doyen, & après lui à un prévôt, qui étoit la seconde personne du monastère. Il devoit être régulier, & il tenoit le premier rang parmi les officiers claustraux⁴. Dans plusieurs abbayes il y avoit des terres attachées aux offices monastiques⁵, & ce dut être

¹ Cap. Metense. c. 3. — ² D. Mart. Boucq. t. 6. p. 446. — ³ Lib. 3; c. 2. — ⁴ Cap. an. 817. c. 32. — ⁵ Aim. lib. 4. c. 28.

» n'étoit point sous les loix communes de tous
» les peuples , ce qui étoit cause que personne
» n'en vouloit prendre l'avouerie ; Louis déclara
» devant tous les princes qu'il s'en chargeoit ».
Une église qui n'étoit pas de fondation royale ne
pouvoit être mise sous la protection de l'immunité ,
ainsi que je le dirai , & que le prouve assez ce
passage ; je dirai aussi que l'effet de l'immunité
étoit de faire jouir une église du bénéfice des loix
barbares , que le moine de Saint Gal appelle ici
les loix communes de tous les peuples. Un effet
de ce privilège fut d'autoriser les possesseurs des
églises exemptes , à prendre quelques-uns des hon-
neurs barbares. Ces honneurs étoient militaires ;
c'étoit donc en quelque sorte porter atteinte à
leur dignité que de leur en interdire une partie ,
comme les baudriers , les poignards & les éperons ,
& de les restreindre aux écharpes , aux bandeler-
tes , aux ceintures & aux anneaux. Les évêques
craignirent de ne plus jouir du privilège des loix
barbares , & Charles les rassura en les y mainte-
nant.

CHAPITRE XIII.

DE LA COLLATION DES ÉVÊCHÉS.

§. I.

ON ne peut presque pas douter que les rois Mérovingiens ne conférassent les évêchés de plein droit & sans élection préalable. Un annaliste¹ dit qu'après la mort de l'évêque de Rhodès, cet évêché fut donné par un décret de Brunehaut; & il ajoute, « Rémi, évêque de Bourges, étant aussi » mort, Gontram établit en sa place, un nommé » Sulpice, & il dit en même-temps à plusieurs » compétiteurs de cet évêché, qu'il n'étoit pas » dans l'usage de vendre les églises ». Gontram est peut-être celui des rois Mérovingiens qui fait le plus d'honneur à cette race.

On trouve, à chaque page de Grégoire de Tours, que les évêques étoient ordonnés par ordre du roi (ex jussu Regis); la reine en ordonnant aussi (ordinante Regina)², que c'étoit une faute punissable d'accepter l'épiscopat sans le consentement du roi, & que pour en obtenir le pardon il ne falloit pas moins que l'intercession des évêques & des grands. Il paroît qu'on appelloit PRÆ-

¹ Aiga, lib. 3. c. 55. — ² Hist. lib. 3. c. 17. lib. 4. c. 6. & 15.

CEPTIO OU PRÆCEPTUM le brevet par lequel le roi élevoit quelqu'un à l'épiscopat¹. Ainsi on est autorisé à croire que la collation absolue des évêchés étoit un droit acquis aux rois Francs, du moins par une longue possession. Quoi qu'il en soit, la même assemblée, qui réforma les abus de l'administration de Brunehaut, restreignit ce qui jusqu'alors avoit été le droit ou la possession des rois dans la collation des évêchés. Par le premier article de l'édit de Clotaire, il est dit², qu'un évêque venant à mourir, le métropolitain assisté de ses comprovinciaux, ordonnera pour le remplacer celui qui aura été élu par le clergé & par le peuple, bien entendu que le sujet élu aura été agréé par le roi, lequel ordonnera qu'il soit procédé à l'ordination, à moins que l'élu ne soit un clerc Palatin, auquel cas il sera ordonné pour le mérite de sa personne & pour son sçavoir. Ces dernières paroles paroissent signifier que les clercs du palais n'avoient pas besoin de l'agrément du roi pour être ordonnés.

§. I I.

Si cela est, on dérogea dans la suite à l'édit de Clotaire, car les évêques de France demandèrent comme une grace, à Charles le Chauve³, la confirmation d'Agius, prêtre de l'église d'Or-

¹ Hist. lib. 4. c. 15. — ² An. 615. — ³ Cap. Car. Calv. tit. 3. c. 20.

léans , qui avoit été sacré sans son ordre , quoi qu'il fût clerc du palais , & qu'il n'eût rien manqué d'ailleurs à la régularité de son élection & de son ordination. Mais alors c'étoit une loi , que le roi désignât toujours l'évêque que Dieu avoit donné à une église ¹ : or , suivant le style de ce temps-là , Dieu donnoit celui à qui les suffrages du peuple étoient favorables. Le roi assistoit , par ses commissaires , à l'élection des évêques ² ; & lorsqu'elle éprouvoit trop de difficultés , il remplissoit le siège vacant , de sa propre autorité.

§. III.

Lorsque le clergé & la bourgeoisie d'une ville étoient d'accord sur le choix d'un pasteur ³ , ils supplioient le prince de l'instituer , en lui représentant que c'étoit un homme instruit , ingénu , bien élevé , d'une chasteté exemplaire , d'une grande charité , & tous signoient la requête. Le roi se la faisoit représenter ⁴ , il en délibéroit avec les évêques & les grands , & si le choix des bourgeois se trouvoit convenable , il confioit la dignité pontificale à celui qui lui avoit été présenté ; après quoi il en avertissoit , comme d'une chose réglée , l'évêque qui devoit donner la bénédiction au nouvel élu , & ceux qui devoient assister à cette

¹ Ibid. tit. 2. c. 2. — ² D. Martin Boucq. t. 6. p. 448. — ³ Marculf. form. lib. 1. c. 7. — ⁴ Ibid.

cérémonie. Les translations d'un évêché à un autre étoient alors irrégulières ¹.

Les fideles irrités contre les évêques, les traitoient de félons & d'ignobles, & disoient aux rois, « ne vous souciez pas de ce qu'ils vous disent, faites ce que nous vous disons, car vos pères n'ont point conquis le royaume avec leurs pères, mais avec les nôtres ². C'est que le grand nombre des évêques n'étoit pas pris parmi ces fideles, qui, descendus des Francs, méprisoient encore les lettres, parloient très peu latin, & n'aimoient que les armes; ils ne connoissoient que le camp & leurs terres. Les habitans des villes, descendus des Romains municipaux, conservoient quelque chose de leur esprit; ils étoient exempts du service militaire, ils avoient des facilités pour les études; & étoient élevés dans le sein de tout ce qu'il y avoit alors d'arts & de belles-lettres.

Les Serfs, sur-tout ceux des églises, parvenoient communément aux ordres sacrés par la même raison; on voit par les formules de Marculfe ³, qu'on appelloit HOMME ILLUSTRE, le candidat qui étoit libre par sa naissance; & qu'on donnoit seulement le titre d'homme VÉNÉRABLE à celui qui n'étoit qu'ingénu, soit qu'il eût lui-même obtenu son ingénuité, soit qu'il sortit de

¹ 1. Cap. an. 789. c. 23. — ² Cap. Car. Calv. tit. 27. — ³ Lib. 1. c. 5.

parens ingénus. Les Allemands mettent encore une différence semblable entre les évêques nés princes , & ceux qui ne sont que gentilshommes , ou comtes par leur naissance.

CHAPITRE XIV.

SÉRMENT DES ÉVÊQUES.

Nous avons vu que les évêques prêtoient serment au roi , il semble même , par un passage de la collection d'Aimoin¹ , qu'ils se recommandoient à la manière des Francs ; & Charles le chauve² dit positivement que les bons clercs étoient dans l'usage de se recommander au roi & de lui prêter serment de fidélité. Ils changèrent depuis de principes à cet égard , soit qu'ils eussent pris des idées d'indépendance , soit que n'étant plus soldats , ils ne voulussent plus prêter un serment , qui , dans son origine , étoit purement militaire. Quoi qu'il en soit , nous avons vu qu'au temps de Charles le chauve ils ne prétendoient plus se recommander en vassalité , ni même prêter serment de fidélité , & ils appuyoient cette prétention de plusieurs raisons assez foibles qu'on trouve dans la lettre des évêques de France au roi de Germanie.

¹ Lib. 5. c. 21. — ² Cap. Car. Calv. tit. 39. c. 2.

Charles le Chauve¹, trop foible ou trop crédule, les aprouva; & quoiqu'au commencement de son règne ils lui eussent juré fidélité, ils substituèrent, pendant le reste de ce règne, ce qu'ils appelloient PROFESSION au serment, qui, jusqu'alors, leur avoit été commun avec les autres fideles. Ils n'en étoient pas moins les hommes du roi, & le roi n'en étoit pas moins leur seigneur².

CHAPITRE XV.

DU SECOND ORDRE.

§. I.

LE capitulaire de Pepin, nommé parmi ceux qui devoient prêter serment au roi, les archidiaques, les chanoines & les prêtres compris dans le cens. On entendoit vraisemblablement par-là les prêtres ingénus & bénéficiers, pour les distinguer de ceux qui, étant serfs ou colons, restoient attachés à la glebe, & n'étoient par conséquent pas compris dans les dénombrements. Il y en avoit peu de cette dernière espèce; & il n'y en avoit aucun qui ne fût bénéficiaire: car le capitulaire d'Aix-la-Chapelle avoit défendu aux

¹ Cap. Car. Calv. tit 27. — ² Alm. lib. 5. c. 24.

évêques d'ordonner personne absolument & sans faire mention du bénéfice pour la desserte permanente duquel on l'ordonnoit¹.

§. I I.

Le même capitulaire défendoit d'ordonner un serf & tout homme dont la tête devoit un cens, à moins qu'il n'eut obtenu un affranchissement total, par où il acquéroit la qualité de citoyen Romain, & commençoit à être compris dans le dénombrement. Il étoit aussi défendu aux hommes libres de se faire couper les cheveux sans la permission du roi², mais la raison de cette défense n'étoit pas la même. On la trouve exprimée à la suite de la loi en ces termes : « Parce que quel-
» ques - uns ne prennent ce parti que pour se
» soustraire aux travaux de la guerre, & aux au-
» tres fonctions publiques, & que d'autres se
» laissent séduire par ceux qui convoitent leur
» bien ». Cette loi prouve que ceux qui entroient dans le clergé ne conservoient pas leurs biens patrimoniaux.

§ I I I.

Il ne suffisoit pas d'être libre pour pouvoir être ordonné, il falloit ne devoir aucun service

¹ 1. Cap. an. 789. c. 24. — 2 Cap. an. 805. c. 15.

personnel au domaine ; il semble même par une formule de Marculfe¹, qu'il ne falloit point être inscrit sur le registre public ; ce qui prouveroit que les loix Romaines subsistoient dans toute leur force , & que pour être reçu à la cléricature, il falloit être exempt des charges publiques ou par sa pauvreté , ou par vétéranee².

§. I V.

On ne pouvoit se faire ordonner par un évêque étranger³, sans lettres de recommandation , & sans un démissoire de son évêque. Toute ordination devoit être précédée d'un examen exact de la foi & des mœurs⁴ : elle devoit être absolument gratuite , & les translations d'une église à une autre étoient aussi illicites aux prêtres, que celles d'un évêché à un autre l'étoient aux évêques⁵.

§. V.

Parmi les clercs , Pepin n'oblige au serment que les archidiares, les chanoines & les prêtres compris dans le cens , & en cela il ne s'écarte point de l'esprit de sa loi, qui étoit de lier d'une manière particulière ceux à qui leur état donnoit un crédit particulier.

¹ Lib. 1. c. 17. — ² V. infra l. 6. c. 12. — ³ 1. Cap. an. 789, c. 3. — ⁴ 3. Cap. an. 803, c. 2. — ⁵ Cap. an. 789, c. 23.

Les archidiaques avoient une très grande autorité sur les autres clercs¹; les curés en avoient sur leurs paroissiens; les chanoines, outre qu'ils participoient, en quelque sorte, à la juridiction de leur évêque, avoient des seigneuries pour lesquelles ils étoient justiciers. Ce ne fut que sous Louis le Débonnaire qu'ils le devinrent, à raison de leur domicile²: il fallut pour cela une concession particulière, parce que c'étoit une dérogation à la loi Romaine.

§. V I.

J'ai dit ailleurs que les moines ne prêtoient pas serment, & qu'ils donnoient seulement parole d'être fidèles³. La raison de cela étoit que chacun d'eux ne possédoit rien en particulier, quoique tous eussent un droit commun aux terres, à raison desquelles leur abbé avoit des hommes libres. Tout se faisoit au nom de l'abbé & des moines; mais ceux-ci devoient obéir à leur abbé ou à leur doyen, & après lui à un prévôt, qui étoit la seconde personne du monastère. Il devoit être régulier, & il tenoit le premier rang parmi les officiers claustraux⁴. Dans plusieurs abbayes il y avoit des terres attachées aux offices monastiques⁵, & ce dut être

1 Cap. Merense. c. 3. — 2 D. Mart. Boucq. t. 6. p. 446. — 3 Lib. 3; 6. 2. — 4 Cap. an. 817. c. 32. — 5 Aim. lib. 4. c. 28.

une raison pour exiger de ceux qui en étoient revêtus le serment , ou du moins la promesse d'être fidèles.

CHAPITRE XVI.

DES ABBÉS ET DES ABBSSES.

§. I.

J'AI déjà dit qu'originaiement les évêques étoient les administrateurs de tout ce que leur église possédoit. C'avoit été une suite très naturelle de l'unité de temple & de clergé. Lorsque ce clergé, pour être plus à portée de secourir les fidèles, se fut partagé, & que les temples se furent multipliés, les offrandes des fidèles se firent dans plusieurs endroits; mais elles n'enrichirent point ceux qui étoient déjà dans l'abondance : l'évêque en eut la disposition, & il les appliqua à qui il jugea à propos¹; il eut pourtant attention que l'objet de l'offrande fût rempli, que les conditions de chaque fondation fussent acquittées; mais il ne se crut pas obligé de laisser jouir quelques églises particulières d'une opulence superflue, tandis que les autres étoient dans l'indigence.

¹ 3. Syn. Aurel. c. 5. Cap. an. 794. c. 46.

§. I I.

La même loi s'étendit aux monastères , jusqu'à ce que les moines firent usage de ce crédit , qui leur attiroit des donations immenses , pour s'en assurer la jouissance exclusive , en se faisant affranchir , pour leurs biens , de la juridiction épiscopale. Si l'on en croit un ancien annaliste¹ , l'église de saint Vincent fut la première qui jouit d'une exemption semblable ; & saint Germain , évêque de Paris , doit avoir été l'auteur de cette innovation , « dans la crainte qu'il eut , dit l'annaliste , que ses successeurs n'envahissent les biens de cette église , en s'autorisant de la charte de Clothaire , qui , en établissant un abbé à saint Vincent , avoit vraisemblablement réservé la juridiction de l'ordinaire. Il dressa donc une charte d'immunité par laquelle il ôta ce prétexte à ses successeurs. Cette ame bienheureuse prévoyoit qu'un jour le saint siège consentiroit à cette immunité , ou liberté des monastères ; ainsi que l'a fait depuis le pape Grégoire qui les y a confirmés ». Ce que les annales de Fleury disent de la manière dont le monastère de S. Denis obtint l'immunité , est remarquable , & très instructif sur cette matière : Comme l'église de S. Denis étoit alors sous la puissance de l'é-

¹ Aim. lib. 3. c. 2.

vêque de Paris , « Clovis II , ce prince chéri de
 » Dieu , imagina ce que je vais dire ¹ : Il assem-
 » bla à Clichy tous les évêques & les princes de
 » la nation , & après les avoir priés d'agréer son
 » projet , il leur déclara qu'il désiroit affranchir
 » du domaine de tous les mortels , l'église de
 » S. Denis , leur patron commun , en sorte que
 » l'abbé & les moines , qui demeuroient en ce
 » lieu , possédassent paisiblement (absque ullius in-
 » quietudine dominantis) les biens qui leur avoient
 » été donnés par ses ancêtres & par les autres
 » fideles , afin qu'ils pussent prier en plus grande
 » liberté pour le salut de tous. Il ajouta que Lan-
 » dry , évêque de Paris , dans le diocèse duquel
 » étoit situé ce monastère , & à qui jusqu'alors
 » il avoit été assujetti , donnoit les mains à cet
 » affranchissement , & à ce que désormais les
 » moines ne fussent soumis à aucune domination ,
 » excepté celle de Dieu & du roi ». Marculfe
 nous a conservé la formule de l'acte par lequel
 les évêques renonçoient à leur supériorité , & de
 celui par lequel les rois érigeoient un monastère
 en Abbaye : car dans la suite on ne donna ce
 nom qu'à ceux qui ne dépendoient que de Dieu
 & du roi. Dès qu'un monastère avoit obtenu la
 liberté , son abbé tenoit rang parmi les seigneurs
 ecclésiastiques , parce qu'il n'étoit plus représenté

¹ Aim. lib. 4. c. 41.

par son évêque , & qu'étant administrateur de ses biens , il en acquittoit lui-même les charges , en entretenant des soldats à l'état , au lieu que jusqu'alors son contingent avoit grossi celui de l'évêque diocésain. Ce que je dis ici des abbés , doit être étendu aux abbeſſes ; mais l'indépendance dont les uns & les autres jouiſſoient , ne regardoit que leurs biens. Quant à leurs perſonnes , ils étoient ſoumis aux évêques en qualité de clercs , & comme chefs de maiſon religieuſes.

CHAPITRE XVII.

DES INVESTITURES ECCLÉSIASTIQUES.

ON trouvera peut-être étrange que les abbés affranchis de la ſupériorité des évêques , ne dépendiſſent , pour leur temporel , que de Dieu & du roi : cependant , c'eſt de quoi il n'eſt pas permis de douter. J'ai dit , en parlant de la régale , qu'elle étoit un des droits du roi , à raiſon de ce domaine ſuprême. Une autre conſéquence du même principe , étoit que la dépoſition eccléſiaſtique ne ſuffiſoit pas pour priver un bénéficié des prérogatives temporelles de ſon état. « Si une » abbeſſe , dit Charlemagne¹ , ne vit pas ſelon » les canons & ſa règle , que les évêques faiſſent

¹ Cap. Francf. an. 823. c. 8. an. 794. c. 45.

» là-dessus les perquisitions convenables , & en
» instruisent le roi , afin qu'elle soit privée de
» son honneur ». C'étoit donc le roi qui privoit
de l'honneur , & par conséquent c'étoit lui qui
le donnoit. Cet honneur , pour les laïcs , étoit
attaché au baudrier , & l'on pouvoit être privé
de l'honneur sans être privé de l'office ni du bé-
néfice. Il y a beaucoup d'apparence que l'honneur
ecclésiastique étoit de même attaché à quelque
décoration extérieure , & que c'étoit , par l'octroi
de cette décoration , que le roi investissoit des
bénéfices ecclésiastiques. Cela est d'autant plus
vraisemblable qu'il n'y avoit point alors de di-
gnité dont on ne prit possession de cette manière.
La royauté même étoit attachée à la possession
d'une épée & de certains ornemens. La crosse &
l'anneau furent , pendant long-temps , la marque
de la prélature en Allemagne , & ce n'étoit pas
une innovation. Le moine de Saint Gal nous ap-
prend , qu'au temps de Charlemagne , les évêques
avoient un bâton pastoral : & nous voyons dans
une lettre de Clovis , que de son temps tous les
évêques avoient des anneaux avec lesquels ils scel-
loient leurs lettres. En Germanie c'étoit le roi
qui donnoit l'un & l'autre , & qui rentroit dans
le droit d'en disposer par la déposition , ou par
la mort de celui qu'il en avoit investi. Il y avoit
cette différence entre l'honneur ecclésiastique &
l'honneur

l'honneur séculier, qu'on ne pouvoit être privé de l'un qu'après un jugement ecclésiastique, au lieu qu'on pouvoit perdre l'honneur séculier, de plusieurs manières.

Entre les bénéficiers ecclésiastiques, il n'y avoit que ceux qui avoient reçu l'honneur qui eussent des hommes libres, parce que c'étoient les seuls qui ne dépendissent pas de l'évêque diocésain ou des particuliers.

CHAPITRE XVIII.

DES VASSEAUX DES ÉGLISES.

§. I.

J'AI beaucoup parlé des hommes libres que les églises entretenoient au service de l'état; mais je n'ai pas encore fait voir sur quoi je fonde l'idée que j'en ai donnée, & ce qui m'autorise à croire que les églises eurent d'autres soldats que ceux que leur donnèrent les précaires. Les premières précaires qui aient jamais été faites, ne sont point antérieures à l'année 743; & dès l'an 742, on fit une loi qui suppose que dès lors les prélats alloient à la guerre¹; ils avoient donc des soldats différens de ceux que leur donnèrent

¹ 1. Cap. Carloma. c. 2.

pour l'église , dont il étoit avoué , & pour tous les cliens , les serfs & les colons de cette église ¹. Je ne crois pas qu'il y eût par-tout deux avoués comme en Italie ; je suis convaincu , au contraire, que souvent l'avoué civil étoit en même-temps l'avoué militaire.

§. V I.

Ce que j'ai dit des prevôts & des vidames , on peut le dire avec autant de fondement des avoués des églises : ils avoient des bénéfices qui leur tenoient lieu de gages , & apparemment ils avoient aussi une partie des amendes qui se payoient au profit de leur église , dans tous les lieux qu'elle possédoit avec immunité : c'étoit sans doute la raison pour laquelle il ne se trouvoit personne qui voulût être l'avoué des églises , dont les biens ne jouissoient point de l'immunité ².

§. V I I.

Il est fait mention dans un capitulaire des centeniers des églises , mais ils pourroient bien n'avoir pas été différens de l'un des officiers dont je viens de parler ³.

¹ Cap. an. 801. c. 20. — 2. V. *suprà*, c. 12. §. 4. — 3. 1. Cap. an. 802. c. 13.

CHAPITRE XXIII.

DES DIGNITÉS SÉCULIÈRES EN GÉNÉRAL.

ON trouve chez les Romains l'origine de toutes les charges, entre lesquelles se partagea, chez les Francs, l'exercice de l'autorité souveraine. Il ne faut chercher que le vasselage dans les mœurs des Germains & des anciens Gaulois, parce qu'on n'y trouve d'autorité & d'obéissance que celles qui résultoient du dévouement & de l'hommage. Tous les titres qui, chez les peuples policés, sont la frivole récompense du mérite; toutes les charges qui ont pour objet la police des finances, un domaine, un commerce, devoient être ignorés chez les Germains, où il n'y avoit que des soldats, & où leur choix seul faisoit des capitaines.

J'ai déjà dit que Clovis prit le titre de consul & celui de Patrice des Romains : ces deux dignités étoient alors ce qu'il y avoit de plus relevé dans l'empire, après la pourpre impériale.

Ce que les historiens ont remarqué par rapport au roi, ils auroient pu le dire des compagnons de sa conquête¹. Les Francs prirent les loix & la police des Romains. Ils adoptèrent par

¹ Agathias lib. 1.^{er}.

conséquent leurs magistratures. Ils firent plus, ils prirent d'eux les dénominations purement honorifiques, inventées par les Césars pour suppléer à des récompenses réelles. Les titres d'ILLUSTRE, de CLARISSIME, d'EXCELLENT, les attributs d'ALTESSE, de MAGNIFICENCE, de SUBLIMITÉ, devinrent ceux du roi & des seigneurs, & ils sont parvenus jusqu'à nous. C'est ainsi que nous avons imité, dans notre premier âge, ce qui, chez les Romains, fut l'effet & la marque de leur décadence. On étoit condamné à une grosse amende pour n'avoir pas donné le titre d'illustre à un patrice¹, comme on encoure aujourd'hui l'indignation d'un homme qu'on ne veut pas reconnoître pour son seigneur, parce qu'en effet il ne l'est pas.

Avant de dire quelles dignités passèrent des Romains aux Francs, je dois dire un mot de leur nature relative.

¹ Lex ultima Cod. de Offic. divers.

CHAPITRE XXIV.

DE L'ÉCONOMIE DES DIGNITÉS ROMAINES¹.

JE ne parlerai point ici des Césars, de leur conseil, ni des officiers de leur cour; toutes ces choses trouveront leur place ailleurs: je n'entrerai même dans aucun détail sur chacun des offices que je vais parcourir.

L'empire d'occident, ainsi que celui d'orient, étoit partagé en deux grandes préfectures, sans compter celle de la capitale. On appelloit préfets du prétoire les officiers qui en étoient revêtus, & après l'empereur c'étoient les premières personnes de l'état. Je dirai ailleurs quelle étoit l'origine de cette dignité, & comment elle fut redoutable aux Césars. Constantin ne se contenta pas d'en diviser le département, il en détacha encore le commandement général des troupes, qu'il parragea entre plusieurs officiers, auxquels on donna le titre de maîtres de la milice, soit cavalerie, soit infanterie. Lorsqu'un même officier réunissoit les deux maîtrises, on l'appelloit MAÎTRE DE L'UNE ET DE L'AUTRE MILICE. Chaque préfecture étoit partagée en plusieurs diocèses, gouvernées chacune par un vicaire du préfet,

¹ Consultez sur tout ce chapitre la notice de l'empire.

auquel on donnoit quelquefois le titre de proconsul ou de comte,

Un diocèse contenoit plusieurs provinces que gouvernoient des magistrats particuliers avec différens titres; les plus ordinaires étoient ceux de consulaire, de président & de correcteur.

En Occident, il y avoit deux maîtres de la milice Palatine qui avoient sous eux les troupes appelées *COMITATENSES*. Les Gaules en particulier avoient un maître de la cavalerie, qui l'étoit aussi de l'infanterie; mais auquel on donnoit, sans doute, ce nom, parce qu'il n'y avoit guères que de la cavalerie dans les Gaules: ces officiers représentoient assez bien les anciens lieutenans appelés *LEGATI*, & ne dépendoient que de l'empereur. Ils ne réunissoient pas par-tout le commandement des troupes Palatines, à celui des troupes frontières (*riparienses*). En Orient, sur-tout, ces dernières étoient dans le département du maître des offices. En Occident, il n'y avoit que les régimens des Gardes, appelés *SCHOLÆ*, qui ne dépendissent pas du maître de la milice. Les troupes frontières, avec les corps de la milice Palatine, détachés pour les soutenir, étoient commandées par des ducs, qu'on décoroit quelquefois du titre de comte. Ces ducs avoient sous eux des prévôts préposés à la garde des grands châteaux appelés *CASTRÀ*, des soldats châtelains,

auxquels on confioit les moindres châteaux, & outre cela les préfets des légions, & les tribuns des cohortes, qui servoient dans leur duché. Les préfets ou tribuns des légions, qui n'étoient pas sur la frontière, prenoient l'ordre du maître de la milice immédiatement. Ce qu'étoient les ducs dans les provinces frontières, les comtes militaires & provinciaux l'étoient dans les autres départemens. Il y avoit un comte militaire d'Afrique, un comte militaire d'Orient. Il y en eut aussi dans les Gaules, mais ce ne fut qu'immédiatement avant la conquête. Le titre de comte, que portoient ces officiers, prouve que leur institution est postérieure à l'invention des comitatives.

CHAPITRE XXV.

QUELLES DIGNITÉS PASSÈRENT DES ROMAINS AUX FRANCS.

§. I.

ON ne voit rien, dans tout le chapitre précédent, qui ressemble à l'idée qu'on a communément des dignités & de l'administration des Francs. On est même étonné d'y voir que la dignité du comte faisoit honneur à un duc. J'espère que ces difficultés disparaîtront en partie, quand je traiterai de l'administration générale des

Le titre de tribun étoit même une déclaration dont on honnoit quelques officiers inférieurs¹; comme on honnoit de la comitive les officiers supérieurs²; en sorte qu'il étoit égal de dire qu'un homme avoit été revêtu d'une grande charge, ou qu'il avoit été reçu dans le collège des comtes. Un duc Romain pouvoit avoir des subalternes qui fussent comtes, sans cesser d'être leur supérieur, quoiqu'il ne fût pas comte lui-même. La comitive ajoutoit à l'autorité de certains officiers sans changer leur grade; elle donnoit des prérogatives & imposoit quelques obligations.

§. I V.

Constantin³ multiplia les dignités en tout genre; & il établit, entr'autres, trois classes de comitives. Celle de la première classe s'appelloit la grande comitive.

§. V.

Les préfets de la frontière étoient tous décorés d'une comitive, & cependant ils étoient subordonnés aux ducs, dont le département s'étendoit dans une province entière; au lieu que celui des préfets étoit borné à un canton peu considérable.

¹ Lib. 26. p. 568. — ² p. 174. — ³ Euseb. Vit. Constant. lib. 4. c. 24

§. VI.

On ne fera peut-être pas fâché de trouver ici l'origine des comtes Romains; elle ressemble assez à celle des camarades ou vassaux Germains¹. Les magistrats Romains avoient été dans l'usage de se faire accompagner dans les provinces, où les envoyoit la république, par des amis qu'ils appelloient COMITES. Ceux qui étoient puissans par eux-mêmes ne se détachèrent pas entièrement de ces compagnons lorsqu'ils rentroient dans la vie privée²; ils s'en détachèrent encore moins lorsqu'ils ne revinrent dans leur patrie que pour la gouverner. C'est ainsi que les Césars eurent des compagnons; & ce nom, qu'avoit consacré l'amitié, devint un titre considérable, dès qu'il fut une marque de la faveur. L'institution des compagnons Romains fut peut-être une imitation du faste Asiatique³: car depuis long-temps les rois d'Asie étoient dans l'usage d'avoir des favoris, auxquels on donnoit ce nom; & cet usage subsista encore long-temps après qu'il eut été imité par les Césars. Les magistrats Romains continuèrent aussi d'avoir des camarades; mais on leur donna un nom différent lorsque celui de COMES fut devenu particulier à ceux du prince; on les appella SOCII⁴. La société que formoit à

¹ Sueton de illust. grammat. c. 10. — ² Velleius Paterc. lib. 2. c. 40.
— ³ Amm. l. 30. p. 740. — ⁴ Id. lib. 16. p. 132.

un magistrat Romain l'assemblée de plusieurs compagnons , avoit porté le nom de **COMITAT**. On donna le même nom à la cour des Césars. & ensuite à celle des Francs. Les empereurs, comme les autres magistrats Romains , s'étoient d'abord déchargés sur leurs compagnons de quelques détails particuliers; ils leur avoient donné des emplois de confiance; mais ce titre n'étoit point dans l'ordre des magistratures, & ce ne fut qu'après l'invention des comitives que le titre de comte fut le seul nom que portassent quelques-uns des grands officiers de l'empire. Tels furent le comte des largesses, le comte de l'épargne. Ce n'est pas que ces ministres fussent les seuls qui eussent le titre de comte; mais les autres emplois avoient un nom particulier, par lequel on désignoit les employés. C'est ainsi que chez les Francs quelques grands officiers furent désignés par ce titre, quoiqu'il leur fut commun avec tous les officiers du même rang; ou bien on substitua le nom de la dignité au nom de l'emploi, ou bien l'un tint lieu de l'autre.

CHAPITRE XXVI.

DES DUCS.

§. I.

ON trouve une espèce de contradiction entre deux monumens ¹, qui, tous les deux, concernent l'Italie, & qui, tous les deux, sont également authentiques : on ne voit que des ducs dans l'un, dans l'autre il n'est parlé que de comtes. Un fait va faire disparaître cette contradiction apparente. Lorsqu'il ne resta plus de l'empire d'Occident, que l'exarchat de Ravene, on donna un duc à chaque ville, comme on en avoit auparavant donné à chaque province ². Les Lombards en firent autant ; & ce fut de cette manière que leur royaume se trouva partagé en trente duchés. Cet usage subsista après la conquête de Charlemagne. Mais comme des ducs de cette espèce n'étoient pas deshonorés par le titre de comte, & qu'ils en avoient les fonctions, on les appella indifféremment comtes & ducs.

§. II.

Les Romains en avoient usé de même à l'égard

¹ Pippin Cap. an. 793. c. 36. Epist. Car. M. ad Pippin. — ² Blondus, a. Decad. l. 8.

des ducs de province , qui étoient en même temps comtes , & quoique chez les Francs la dénomination de duc eût prévalu sur celle de comte , peut-être parce que les Francs étoient accoutumés à respecter cette dignité , qui étoit celle des officiers qui commandoient en chef dans les provinces frontières , on trouve cependant , en consultant leur histoire , que si les comtes étoient communément inférieurs aux ducs , il arrivoit pourtant souvent qu'on nommoit les comtes avant les ducs ; ou que même on ne faisoit aucune mention de ceux-ci dans des occasions où ils doivent avoir joué le principal rôle : d'où l'on peut conclure que ces mots n'avoient pas constamment le même sens , & que l'on considéroit les ducs tantôt comme des comtes militaires , tantôt comme les supérieurs des autres comtes. Quelquefois on appelloit ainsi de simples préfets , peut-être parce qu'ils prenoient l'ordre du roi immédiatement : mais les grands ducs , dont il est ici question , étoient les gouverneurs suprêmes de leur province : ils en étoient les primats séculiers , & tous avoient le titre d'illustre.

§. I I I.

J'ai dit que les ducs Romains avoient commandé dans une province entière. Or , suivant les idées de ce temps-là , il falloit au moins
dix

dix ou onze villes pour former une province, & c'est sans doute la raison pour laquelle il y avoit ordinairement dix châteaux dans l'écusson des ducs. Justinien réunit en une les deux provinces de Pont, parce qu'elles n'avoient que treize villes entre elles deux, ce qui, selon lui, ne faisoit que la valeur d'une province. Le pape Pelage dit qu'on appelle province une contrée qui a dix ou onze villes, & qui est gouvernée par un roi. Or, chaque ville frontière avoit un officier, avec le titre de comte. Ainsi il ne faut plus s'étonner que chez les Francs il fallut douze comtes pour constituer un duché, sur-tout quand on sçait que le nombre de douze vassaux étoit consacré chez eux. Si les rois Francs commencèrent par se faire ducs, ou si même ce ne furent que des ducs révoltés, on ne doit pas trouver étrange que douze comtes formassent un royaume, comme ils formoient un duché. C'est ce qui est attesté par le pape Pelage, & dont l'histoire nous fournit plusieurs exemples.

§. IV.

Mais il y en a aussi par lesquels il paroît qu'un duc n'avoit sous lui que deux ou trois comtes, d'où l'on pourroit conclure qu'on n'observa pas exactement la proportion que je viens d'établir;

cela seroit vrai si ces comtes étoient les mêmes que ceux dont je parlois il n'y a qu'un instant. Il faut donc bien distinguer entre les comtes & les préfets ayant titre de comte. Ceux-là étoient gouverneurs d'un grand territoire ; & s'ils furent subordonnés à des ducs , c'est que ceux-ci furent substitués aux comtes de province : les préfets au contraire ne commandoient que dans un canton peu étendu. Douze cantons de cette espèce faisoient un royaume , comme douze comtés firent dans la suite un duché , il y en avoit souvent plusieurs dans une même cité . Les officiers qui y commandoient étoient purement militaires , & presque toujours subalternes : aussi prenoient-ils l'ordre des ducs , & c'est ce qui fait qu'on ne trouve jamais leur nom parmi les commandans militaires auxquels s'adressoient les ordres du roi pour l'ouverture de la campagne ; ils n'avoient communément aucune autorité dans les cités , & ne rendoient pas même la justice dans leurs quartiers.

§. V.

Comme ces quartiers étoient dans le plat-pays ; ils prenoient le nom du château principal qui s'y trouvoit ; de-là vient que la plupart des comtés ne portèrent le nom d'aucune cité. Etampes , par

exemple , étoit le chef lieu d'un canton , & donna le nom à un comté , lorsque les préfets eurent pris le titre de comte¹. C'est ce qu'on voit par l'état des douze provinces qui composoient le royaume de Charles le Chauve en 853². Il est remarquable que dans cet état les mots de canton & de comté sont synonymes ; on y trouve plusieurs comtés désignés par le nom de ceux qui les régissoient alors ; ce qui pourroit faire croire qu'il y avoit des districts particuliers auxquels on n'avoit point encore donné de nom.

§. V I.

Je suis persuadé , qu'après l'abolition des duchés , les comtes préfets succédèrent aux ducs dans la primatie des provinces , & dans la qualification d'illustre³. L'accroissement des duchés avoit eu à peu-près le même effet , à la fin de la première race , qu'eut leur rétablissement à la fin de la seconde ; il anéantit dans plusieurs provinces l'autorité royale.

Je n'en dirai pas davantage sur la dignité ducale , parce que Charlemagne abolit tous les duchés , excepté celui de Benévent , & qu'il partagea tout son empire en comtés.

¹ Greg. Tur. Hist. lib. 9. c. 10. — ² Cap. Car. Calv. tit. 14. — ³ Decret. Imp. ad petit. Epi. an. 825. Cap. Saxon. Egiubard. de convers. Carol. Magni.

CHAPITRE XXVII.

ÉCONOMIE JUDICIAIRE ET MILITAIRE DES PROVINCES
ROMAINES. DES JUGES OU COMTES FISCAUX.

§. I.

AVANT de parler des comtes , comme commandans militaires , & comme magistrats , je dois commencer par établir clairement , quel fut chez les Romains l'économie judiciaire des provinces , dans le temps qui précéda immédiatement la conquête , parce que rien n'est plus capable de donner une juste idée de la première administration des Français. Je ne ferai point ici le parallele des juges Romains & François , parce que le lecteur pourra le faire lui-même , en comparant , avec ce que je vais dire des premiers , ce que j'ai déjà dit , & ce que je dirai encore , des derniers.

§. I. I.

Quatre officiers différens jugeoient en dernier ressort dans les provinces. Les ducs , les recteurs de province , les comtes de province , & les comtes des cités. C'étoit de la différence du département que naissoit celle qu'il y avoit entre ces juges ; le duc n'étoit différent du comte de provinces ,

que parce que celui-ci gouvernoit une province intérieure, au lieu que celui là gouvernoit une province frontière. Le recteur de province n'étoit différent du comte d'une cité, que parce que son district s'étendoit dans une province entière, au lieu que le ressort du comte de cité étoit borné à un seul territoire.

§. III.

Les Francs adoptèrent d'abord toutes les magistratures qu'ils trouvèrent établies dans les Gaules, mais ils en changèrent un peu la dénomination. Au temps de Clovis on distinguoit encore les comtes & les ducs, & on appelloit particulièrement GRAFIONS les comtes des cités. Mais comme toutes les provinces de la monarchie avoient été successivement des provinces frontières, & qu'elles pouvoient le redevenir tous les jours par le partage qu'en faisoient entr'eux les successeurs de Clovis, on ne mit bientôt plus de différence entre les ducs & les comtes de province, parce qu'effectivement leurs fonctions étoient les mêmes. Ainsi on appella indifféremment ducs ou comtes les ducs & les comtes de province, pris collectivement. D'un autre côté, chaque cité étoit devenue une province particulière, parce qu'à mesure que les frontières s'étoient resserrées, on avoit aussi diminué l'étend

LES ORIGINES;

due des provinces, afin qu'il en restât toujours le même nombre dans l'empire, & que l'empereur eût aussi le même nombre d'emplois à donner. « C'est ainsi qu'en perdant des provinces » on trouva le secret d'augmenter le nombre » des recteurs¹ ». Mais il arriva de là que les recteurs de province ne furent pas réellement différens des comtes des cités, & cette première charge resta supprimée chez les Francs. Il en faut pourtant excepter la province Marseilloise, où il continua d'y avoir un recteur, parce qu'elle n'étoit point souffert une subdivision semblable à celle dont je viens de parler, & qu'au moment où les Francs la conquièrent sur les Goths, elle étoit gouvernée par un recteur général. Aussi Grégoire de Tours², qui a eu plusieurs fois occasion de parler des juges de cette province, les appelle toujours recteurs, quoi qu'il ne donne ce titre à aucun des autres juges qui gouvernoient les autres cités de la monarchie.

§. I V.

Les ducs ou comtes de province étoient des officiers militaires, & à l'exclusion des recteurs & des comtes de cité, ils portoient l'épée, c'étoit là le symbole du droit de vie & de mort qu'ils

¹ Claudian. lib. 2. in Rufinum. — ² Hist. lib. 6. c. 2. lib. 8. c. 43. Aim. lib. 3. c. 46.

exerçoient¹ ; ils condamnoient à la prison pour
 les crimes qui ne méritoient pas un châtimen-
 plus rigoureux. Ils faisoient la grande police dans
 leur gouvernement² , donnoient la chasse aux
 brigands , & prêtoient main-forte aux juges su-
 balternes , lorsque ceux-ci n'étoient pas en état
 de contraindre les délinquants : la raison en étoit
 qu'ils avoient des troupes réglées , à leurs ordres.
 Ils les commandoient pendant la guerre , & les
 régissoient pendant la paix³. Ils étoient également
 les juges des Romains & des Barbares , & des
 soldats & des provinciaux. Mais ils ne jugeoient
 les provinciaux que par appel des juges ordi-
 naires , sur-tout en matière civile. Cependant un
 plaideur pouvoit opter entre leur tribunal & celui
 auquel présidoit le préfet du prétoire. Les ducs
 & les comtes de province étoient donc supérieurs
 aux comtes des cités & même aux recteurs de
 province , & c'est pour cette raison qu'un roi
 François envoya un duc en Provence , lorsqu'il
 voulut réprimer le recteur de cette province , le-
 quel y ayant toute l'autorité , s'en prévaloit pour
 lui désobéir⁴. Il n'y eut pas toujours des ducs ou
 des comtes de province dans chaque département ,
 & alors on ne pût appeller des sentences pronon-
 cées par les juges ordinaires , qu'au préfet du pré-

¹ Cassiod. variarum , lib. 6. — ² Ibid. & Marculf. Form. lib. 1. tit. 8.
³ Cod. Theod. lib. 1. tit. 6. lege 1. — ⁴ Greg. Tur. Hist. lib. 6. c. 25.

toire ou aux rois , lorsqu'ils tinrent la place de cet officier.

§. V.

L'institution des recteurs ou juges de province , & celle des comtes des cités eurent également pour objet d'empêcher que les personnes , dont l'état & la fortune étoient médiocres , ne fussent obligées de s'adresser directement au souverain pour se faire rendre justice¹ : ils jugeoient en matière civile , comme en matière criminelle ; ils veilloient à la tranquillité des provinces ; ils devoient rendre compte au prince de tout ce qui s'y passoit de remarquable ; la fortune des citoyens leur étoit confiée ; ils devoient écouter le sénateur domicilié dans leur district , & sévir contre le soldat , mais seulement avec la participation de son préfet ; enfin l'exaction des tributs fiscaux leur appartenoit. Ils avoient sous eux un corps de troupes qui étoit entretenu aux dépens du prince. Leur marche ressembloit à celle d'un général , que suit une armée nombreuse & brillante. Ce corps étoit vraisemblablement celui des *funuméraires* , qui devoient servir sous le juge de la province , jusqu'à ce qu'ils eussent été reçus dans le vieux corps ; c'étoient-là les soldats naturels que le recteur de la province menoit à la guerre , lors-

¹ *Castrod. variarum* , lib. 6. c. 21 & 22.

qu'il en étoit besoin. Nous avons déjà vu qu'on les nourrissoit au dépens de l'état dès qu'ils avoient atteint l'âge militaire. Les indigenes ou furnuméraires avoient été , chez les Romains , ce que les hommes libres ou les propriétaires furent chez les Francs : or nous verrons , dans l'un des chapitres suivans , que les comtes des cités commandèrent les propriétaires.

§. VI.

Je ferai voir dans les deux chapitres suivans , qu'une partie des comtes des cités fut subordonnée aux préfets ; & dès ce moment-là ils furent dépouillés en leur faveur du commandement des propriétaires : mais ceux d'entr'eux que ne dégradâ pas l'élévation des préfets , conservèrent ce droit : ils l'exerçoient encore au temps de Charlemagne. C'est ce qui paroît évidemment par l'obligation où étoient les propriétaires de faire le guet & la garde sur les frontières , & par celle où étoient les juges de s'absenter quelquefois de leur département pour commander une garde semblable¹. On voit , par le moine de Saint Gal , qu'en campagne les troupes provinciales formoient un corps séparé que ne commandoient point les comtes , puisqu'avec leurs vassaux ils composoient

¹ Cap. de Villis.

comte. Le premier de ces changements fut la suite du second ; comme l'existence de l'un prouve l'existence de l'autre. J'ai dit ailleurs que les cantons furent toujours distingués des cités ¹. J'ai fait voir leur origine ; & dans ce que j'ai dit à ce sujet , on a vu que les cantonniers durent être commandés par des préfets , par des tribuns , ou par des prévôts. Il est encore certain qu'il y avoit plusieurs cantons dans le territoire de chaque cité , & que le comte de la cité , qui en étoit le juge universel , avoit un vicaire dans chacun de ses cantons ². Or les loix Carlovingiennes font foi que les comtes n'avoient qu'un vicaire au temps de Charlemagne , comme ils n'avoient qu'un canton ; preuve certaine que ces comtes ne doivent pas être confondus avec les anciens comtes des cités ³. Au lieu qu'on avoit exprimé autrefois dans les traités de partage , que chaque cité appartien droit à celui des copartageans qui l'avoit dans son lot , avec les cantons qui en dépendoient : on stipula , depuis le regne de Pepin , qu'elle lui appartien droit avec les comtés qui en dépendoient ⁴. Ce changement prouve encore que les cantons étoient devenus des comtés , & que leurs chefs étoient devenus comtes.

¹ Lib. 4. c. 1. §. 2. — ² Greg. Tur. Hist. lib. 6. c. 19. — ³ *Conventus* apud Andelaum an. 587. — ⁴ 1. Cap. an. 806. c. 4.]

§. I I.

Il continua certainement d'y avoir des préfets dans les Gaules après la conquête. Je l'ai déjà prouvé , & on en trouvera encore de nouvelles preuves dans la suite de ce chapitre. L'hommage de ces préfets fut ce qui constata & affermit une conquête ¹. Ce fût donc ce même hommage qui affermit les rois sur le trône : ainsi c'est des préfets qu'il faut entendre ce que dit Aimoin ² de ces ducs des nations , de ces princes , que Dagobert se concilia lorsqu'il voulut s'affurer la couronne de Neustrie. L'établissement de nouveaux juges ou de nouveaux comtes (car je prouverai que ces deux mots étoient alors synonymes) , fut au contraire la suite ordinaire d'une conquête. Les juges n'étoient donc pas préfets , ils n'étoient pas princes des nations ³ ; il y eût donc des préfets ; & le mot par lequel Aimoin les désigne leur convenoit parfaitement dès qu'on n'y attachera que l'idée de chef ou de conducteur.

§. I I I.

Charlemagne confirma , au commencement de son regne , une loi qu'avait faite Carloman , son

¹ Appendix Greg. Tur. c. 108. — ² Lib. 4. c. 17. — ³ Aim. lib. 4. c. 16.

oncle¹ ; & les deux capitulaires qui contiennent cette loi ne diffèrent l'un de l'autre qu'en ce que Charlemagne appelle PRINCES les mêmes personnes que Carloman avoit appelées PRÉFETS : les préfets étoient donc princes : mais comme plusieurs d'entre eux étoient devenus comtes , & que ceux qui n'étoient encore que préfets étoient dans le cas de la loi aussi-bien que les autres , Charlemagne fut obligé d'employer un mot qui désignât également , les uns & les autres , & qui fût aussi générique , que l'avoit été celui de préfet au temps de Carloman. Car si les comtes étoient princes , ils n'étoient pas les seuls auxquels ce titre appartenait , ainsi que nous l'apprend Hincmar , archevêque de Reims².

§. I V.

Ce que j'ai dit touchant l'origine des cantonniers feudataires , peut faire comprendre comment les préfets furent princes des nations. Chaque canton dut renfermer une nation particulière ; & nous voyons en effet , par l'histoire de nos premiers rois³ , que non seulement dans un même royaume , mais encore dans une contrée particulière , il y avoit plusieurs nations distinctes , &

¹ 1. Cap. Carloman. c. 2. — ² Hincmar. op. & sp. t. 2. tit. 14. c. 35. — ³ Chron. Fredégarii contin. ad an. 766. Annal Francor. duch. t. 1. p. 6. Greg. Tur. Hist. lib. 8. c. 30. lib. 6. c. 19.

que quand les rois vouloient faire la guerre, ils
 envoyoient ordre aux ducs, aux comtes, & à
 leurs autres agens de faire marcher les nations.
 Au nombre de ces agens étoient, vraisemblable-
 ment, ceux des préfets qui n'avoient point de
 duc au dessus d'eux; ce nom leur convenoit d'au-
 tant mieux, qu'il répondoit au mot latin, dont
 les Romains s'étoient servis pour désigner le com-
 mandement d'une garnison ¹. (*Agere presidium.*)
 C'étoit le suffrage de toutes ces différentes nations
 qui assuroit la couronne aux héritiers des rois;
 & en pareil cas, leurs ducs ne les représentoient
 pas, ainsi que le prouve un passage de Grégoire
 de Tours: c'eût été un foible appui contre la
 révolte des nations que le suffrage de ces ducs,
 qui souvent étoient la première victime que les
 cantonniers immoloient à leur fureur, & qui
 n'étoient souvent pas en état de résister à deux ou
 trois seigneurs mécontents ². Ceci prouve ce que
 j'ai déjà dit, qu'Aimoin a entendu parler des
 préfets lorsqu'il a dit que Dagobert travailla à le
 concilier les ducs ou les princes des nations,
 dans la persuasion où il étoit qu'en s'assurant des
 chefs il ne pourroit manquer de réunir tous les
 suffrages. Un autre historien substitue les mots de
 LEUDES & de GRANDS à ceux de DUCS & de

¹ Aim. lib. 26. p. 594. & lib. 29. p. 726. — 2 Greg. Tur. Hist. lib.

PRINCES¹ : or les ducs n'étoient pas plus les leudes du roi que ses autres vassaux. Il est d'ailleurs certain que la commission des ducs étoit encore passagère au temps de Dagobert ; & ainsi ils étoient dans le cas des comtes , dont la destitution étoit la suite ordinaire d'un changement de domination. Ces préfets étoient donc les véritables chefs des nations. Ils commandoient les cantonniers ; ce fut aussi l'attribut essentiel des comtes au temps de Charlemagne. Ils joignirent à ce commandement les autres fonctions qu'avoient exercées les comtes des cités , auxquels on les substitua. Reprenons maintenant l'histoire des préfets , depuis leur origine jusqu'au temps où s'opéra cette révolution.

§. V.

Les préfets furent chez les Romains les commandans d'une légion. Il y en eut même qui n'eurent à leurs ordres qu'un corps beaucoup moins considérable. On donna le même titre aux commandans des troupes auxiliaires , ou aux chefs des barbares. La royauté conférée par les Romains étoit une véritable préfecture² , à cela près , qu'on en revêtoit ordinairement celui que les loix barbares appelloient à la couronne. C'étoit beaucoup

¹ App. Greg. Tur. c. 56. — ² Aim. lib. 27. p. 637. Lib. Sophist. Orat. p. 137. Edit. an. 1627.

Pour les Romains d'avoir donné des rois à leurs voisins , mais ce fut un malheur pour eux de ne pouvoir leur donner que des rois , lorsqu'ils furent devenus leurs hôtes par la concession des quartiers qu'ils se firent donner dans les provinces de l'empire. Dès lors , il y eut des commandans militaires qui ne tenoient pas d'eux toute leur autorité , & qui devoient encore moins leur considération au titre dont un César les avoit décorés. A ce malheur , les empereurs ajoutèrent une faute , qui , peut-être , fut forcée , mais qui n'en devoit être que trop funeste. Jusqu'au temps de Théodose , l'usage le plus généralement observé , étoit de mettre à la tête des barbares auxiliaires des tribuns & des préfets Romains ; ce n'étoit pourtant pas une loi inviolable , & Valentinien lui-même s'en écarta en faveur de quelques princes barbares , auxquels il donna le commandement de ceux de leur compatriotes qui étoient au service de l'empire ; mais depuis le regne de Théodose il arriva rarement que les barbares ne fussent pas commandés par des chefs barbares , & ce fut peut-être là une des principales causes de la ruine de l'empire. La révolte de ces chefs fut d'autant plus dangereuse , qu'ils avoient plus de crédit sur leurs soldats. Rien ne facilita davantage aux rois barbares l'entrée de l'Italie & des Gaules. Ils n'eurent

1 Amm. lib. 29. p. 717. Id. lib. 31. p. 845.

rent pas de peine à s'y faire des alliés & des partisans.

§. V-I.

Les empereurs Romains avoient eu des rois à leurs ordres ; mais les princes Mérovingiens qui n'étoient que rois , ne permirent pas à leurs confédérés de prendre ce titre que leurs conquêtes avoit annobli , & qui étoit devenu la marque de l'indépendance¹. Ainsi les Allemands n'eurent que des ducs depuis qu'ils eurent été subjugués par les Francs. Les Bavarois n'enrent de même que des ducs , & c'étoit une condition expresse de leur alliance². Ce ne fut que depuis que Charlemagne eut mis la couronne impériale dans sa maison , que lui & ses successeurs se firent un honneur de compter des rois entre leurs vassaux. Ces rois étoient leurs officiers , aussi bien que les ducs & les comtes ; mais ils joignirent un droit personnel à celui que leur donnoit l'autorité des princes Francs. Ce droit personnel leur étoit acquis , ou par leur naissance , ou par une élection. La jurisprudence particulière de chaque nation en déterminoit le titre & la nature. C'étoit même en cela que consistoit une partie considérable de la liberté, que conservèrent les nations subjuguées. Tels étoient , au temps de

¹ Aim. lib. 4. c. 17. Append. Greg. Tur. c. 56. — ² V. *supra*, lib. 3
c. 1.

Charlemagne , les habitans de la Dalmatie & de la Liburnie. « Leur duc Borna étant mort , son » fils Ladislas fut établi son successeur , sur la » demande qu'en fit tout le peuple , & avec le » consentement de l'empereur » Les grands propriétaires , dont j'ai parlé ailleurs , furent , dans un pays moins étendu , ce qu'étoient ces ducs nationaux (Gentiles) , dans une grande contrée. Si les rois Francs les décorèrent d'un titre honoraire de duc ou de comte , ainsi que paroîtroit le prouver l'exemple de Witikind & des seigneurs Guelphes , ce fut une ressemblance de plus qu'ils eurent avec les ducs nationaux & avec les rois , que l'autorité Romaine avoit autrefois établis.

S. VII.

Il est très probable que plusieurs des préfets barbares , auxquels les Romains avoient donné le commandement de leurs compatriotes parvinrent à le fixer dans leur famille , & qu'ils se rendirent propriétaires de leurs quartiers. Ils prirent le titre de roi , ou se le firent conférer par les empereurs. Voilà comment il y eut dans les Gaules un grand nombre de rois , qui n'étoient point parens de Clovis , & que ce prince fit périr , afin que personne ne fût en état de lui enlever la

royauté¹. Il se fit rendre hommage par leur sujets, & il leur donna des préfets moins redoutables, parce qu'ils étoient amovibles.

§. V I I I.

J'ai déjà dit que l'exercice de la préfecture avoit été limité à un temps assez court, & que cet usage subsista sous les rois Francs. Ce temps de service s'appelloit ACTION, & lorsqu'il étoit expiré, il falloit se faire renouveler sa commission ou sortir de charge². Lorsqu'on remercioit un officier, on lui accordoit le repos (otium)³; ainsi que cela s'étoit pratiqué en pareil cas chez les Romains. Ce repos étoit bien différent de celui que tâchoient de se procurer les citoyens qui évitoient le service militaire, quoique leur naissance les y appellât : l'un étoit ignoble & honteux, l'autre étoit honorable.

§. I X.

Suivant les loix romaines, il n'y avoit point eu de dignité dont la vétérance n'eût emporté avec elle un titre honorable : le plus ordinaire étoit celui de comte de la première classe. Il y avoit cette différence entre les grandes charges

¹ Greg. Tur. Hist. lib. 2. c. 52. — ² Ibid. lib. 4. c. 26. — ³ Lib. 9, c. 7. Aram. lib. 28. p. 487, 488.

& les emplois moins considérables, qu'on ne pouvoit posséder les premières sans un titre honorable, au lieu que ce n'étoit qu'après avoir exercé les autres qu'on commençoit à jouir de ce titre. De la première espèce, étoit la dignité de préfet. Elle étoit aussi du nombre de celles dont les privilèges s'étendoient aux enfans de ceux qui en avoient joui ; c'est ce que faisoit dire à Sidoine Apollinaire qu'à juste titre on pouvoit l'accuser d'ambition pour s'être donné des mouvemens afin d'obtenir une dignité dont il avoit hérité. Il sollicitoit alors une préfecture, & comme il y en avoit déjà eu plusieurs dans sa maison, il étoit né avec le titre de sénateur & de comte. Ces titres étoient communs à tous ceux qui avoient été préfets, & qu'on appelloit *PRÆFECTORII*.

§. X.

Les Francs ne s'écartèrent pas de cet usage ; il y a seulement apparence que, suivant leur coutume nationale, ils restreignirent aux anciens dignitaires le bénéfice de la vétérance, sans en faire jouir leurs enfans. Ils leur donnèrent aussi un nom qui ne s'éloignoit pas beaucoup du titre qu'ils avoient eu chez les Romains, quoiqu'il eût son origine dans les coutumes barbares : ils les

1 Sidonii Apollin. Epist. lib. 2. Ep. 2. — 2 Ibid. Ep. 7.

appelloient ANCIENS, (*seniores, majores natu*); ainsi l'on ne doit pas regarder comme des titres vagues les mots qui servoient à exprimer cette ancienneté. Entre les ambassadeurs de Frédégonde, qui, certainement, étoient tous des seigneurs dans le sens qu'à aujourd'hui cet mot, il n'y en avoit qu'un qui fût ANCIEN ou SENIOR: car après avoir rapporté le mauvais dessein qui les avoit amenés à la cour de Gontram, Grégoire de Tours ajoute: « on disoit que l'un d'entr'eux, nommé Baddon, » étoit sénieur ». Ces sénieurs jouissoient d'une grande considération¹ ils avoient droit de parler aux princes avec beaucoup de liberté, & ceux-ci se trouvoient honorés de les avoir à leur table; ils gouvernoient le royaume pendant les minorités; enfin ils composoient la partie la plus respectable des assemblées générales: peut-être même Grégoire de Tours, & les auteurs qui l'ont suivi, ne se sont-ils abstenus de leur donner le titre de sénateurs, qu'afin de les distinguer des Décursions ou sénateurs des cités, dont la dignité étoit héréditaire; du moins est-il certain que dans la suite on employa ces deux mots comme étant l'équivalent l'un de l'autre².

¹ Hist. lib. 8. c. 44. — ² Ibid. c. 31. — 3 Hinc. op. & ep. t. 2. c. 14. c. 30. & 34.

§. XI.

Les loix Romaines n'avoient point assigné de gages aux magistrats civils. Les officiers militaires avoient pour paye un nombre de rations proportionné à leur grade. On substitua des terres limitrophes à ces rations, lorsqu'on eut institué cette espèce de bénéfices; car les ducs partagèrent l'usufruit de ces terres avec leurs soldats; mais la possession en étoit aussi passagère que l'étoit la commission de duc. Le traitement des préfets fut apparemment le même que celui des ducs. Ainsi il y eut des terres attachées aux préfectures. peut-être ces terres devinrent-elles de grandes propriétés; & ce fut la raison pour laquelle Charlemagne étoit obligé de donner des fiefs ou des portions de son domaine aux comtes qu'il établissoit. Cet usage n'étoit pourtant pas nouveau. Depuis le commencement de la monarchie, il étoit établi que tous les dignitaires étoient gratifiés de bénéfices, dont la possession étoit indépendante de la gestion d'un emploi; & comme les bénéficiers jouissoient des bienfaits du roi pendant toute leur vie, il n'y avoit point de sénient qui ne fût assez riche pour entretenir un grand nombre de camarades; c'étoit là ce qui contribuoit le plus à leur donner de la considération, après même qu'ils étoient sortis de charge.

Lorsqu'ensuite les dignités cessèrent d'être amovibles, le titre de sénateur ou d'ancien y fut, en quelque sorte, incorporé; & la possession d'une grande charge fut l'attribut essentiel de tous les sénateurs de la première classe (*primi senatores*)¹. Je dirai ailleurs ce qui caractérisoit les sénateurs d'une classe inférieure. Le titre de sénateur & l'exercice des droits qui en dépendoient, furent tellement attachés à la possession d'une charge, ou à la vétérance, que la mouvance médiate n'y porta aucune atteinte; c'est-à-dire, qu'un préfet eût entrée dans le sénat de la nation, quoiqu'il fût subordonné à un duc. Lorsqu'il n'y eut plus de ducs, tout sénateur releva immédiatement du roi. Mais après le rétablissement des Duchés, on conserva l'ancienne jurisprudence qui autorisoit tous les sénateurs à siéger dans les assemblées générales. La raison en étoit, que cette séance, ce droit sénatorial, découloient nécessairement du pouvoir ou de la puissance. Voilà en quel sens il est dit dans un acte², qui est du règne de Charles-le-Chauve, que les comtes & les grands vassaux étoient sénateurs à raison de leur puissance ou de leur pouvoir (*proceres potestate*); mais cet acte ajoute qu'ils étoient majeurs par privilège (*maiores privilegio*). C'est ce qu'il faut expliquer.

¹ Hincm. loc. cit. c. 34. — ² App. Añot. veterum, tit. 80. Bal. t. 2.

§. XII.

La majorité, dont il est parlé dans la chartre que je viens de citer, n'est point cette ancienneté qui donnoit le titre de sénieur ou d'ancien : ce mot avoit un autre sens au temps de Charles la Chauve¹. On peut voir ce que j'ai dit à ce sujet en parlant des seigneurs bannerets & des vassaux du roi². Un vassal majeur étoit donc un vassal immédiat du roi ; ainsi il faut supposer que si les comtes préfets eurent besoin d'un privilège particulier pour devenir majeurs, ils avoient cessé de l'être, ils avoient donc eu un autre suzerain que le roi.

§. XIII.

Pour expliquer comment les préfets cessèrent de dépendre immédiatement du roi, & comment ils rentrèrent dans la mouvance directe ; il faut décrire la décadence de la monarchie sous les derniers rois Mérovingiens. On sera peut-être étonné d'y retrouver l'histoire d'une seconde décadence, qu'occasionna la foiblesse des rois Carlóvingiens ; mais les mêmes principes de corruption eurent dans tous les temps des effets à peu-près semblables.

¹ Cap. Car. Calv. tit. 32. c. 3. — ² Lib. 4. c. 10.

§. X I V.

Nous avons vu ce qu'étoient les ducs dans leur institution : ils étoient les commandans généraux de plusieurs cantons. Au temps des derniers rois Mérovingiens , il n'y avoit point de duché qui ne comprît douze cantons ; c'est une remarque que j'ai déjà faite. Ces ducs , non plus que les préfets , n'eurent d'abord qu'une commission limitée ¹ ; mais leur puissance , la foiblesse des rois , les divisions & les guerres cruelles que fit naître l'ambition des maires , les mirent en état de perpétuer leur administration. Ce fut par une convention solennelle , faite avec Floachat , maire de Bourgogne , que les ducs du royaume s'assurèrent pour toujours la jouissance de leur honneur , rang & dignité ². Floachat , lui-même , avoit fait avec le maire de Neustrie un traité d'alliance , par lequel ils se garantissoient mutuellement la possession de leur charge. Ces deux ligues ne furent pas les seules de cette espèce qu'on fit alors. Il suffit de lire l'histoire de ce temps-là , pour remarquer qu'il y avoit entre les grands une conspiration générale contre la royauté , & qu'ils se soutenoient les uns les autres dans leurs prétentions d'indépendance. Déjà les ducs d'Aqui-

¹ Greg. Tur. Hist. lib. 9. c. 7. Aim. lib. 3. c. 48. — ² Append. Greg. Tur. c. 89.

taine possédoient héréditairement tous les pays d'au-delà de la Loire , en y comprenant le Bourbonnois & l'Auvergne ¹. On appelloit indifféremment PATRICE ou DUC , ce puissant prince. Les Gascons avoient aussi un duc particulier ² ; sur l'obéissance duquel il ne falloit pas compter beaucoup. Les contrées Transjuranes ³ étoient possédées par des Patrices qui s'y étoient rendus tout-puissans ⁴. Une partie de l'Austrasie étoit devenue héritaire dans la maison de Pepin ; d'autres seigneurs possédoient le reste de ce royaume. Un d'eux , nommé Wulfoald , étoit duc dans ce royaume , lorsque Thierry III commença à regner ; & l'histoire remarque que ce fut chez ce duc que Childeric , frère de Thierry , fut élevé sur le trône ⁵. Wulfoald n'étoit pas maire du palais ; mais il possédoit réellement un duché en Austrasie , & il le laissa à Martin son fils. Pepin , qui avoit été maire du palais sous Dagobert , profita d'une conspiration , que les autres ducs d'Austrasie avoient faite après la mort de ce prince , pour ne point reconnoître son successeur ⁶. Il s'attacha tous les leudes de ce royaume par sa prudence & par sa douceur , & ce fut , sans doute , la raison pourquoi Childeric fut élevé sur le trône chez le duc

¹ Aim. lib. 4. c. 65 & 68. — ² App. Greg. Tur. c. 78. — ³ Ibid. c. 88 & 89. — ⁴ Aim. lib. 4. c. 39. — ⁵ App. Greg. Tur. c. 93. — ⁶ Ibid. c. 85.

Wulfoald. Après la mort de ce duc, Pepin gouverna l'Austrasie en qualité de duc, conjointement avec Martin, qui étoit aussi duc, & que je conjecture avoir été fils de Wulfoald. L'un & l'autre furent les protecteurs déclarés de ceux d'entre les Francs auxquels ne plaisoit pas l'administration des maires du palais de Neustrie¹; ils se les attachèrent par des traités, & en reçurent des ôtages².

Mais après la mort de Berthier, maire du palais de Thierry, Pepin retira chez lui ce prince & ses trésors³; il se fit élire maire, & en mourant il laissa la mairie à Grimoald son second fils, & le duché de Champagne à Dreux, qui étoit l'aîné⁴. Ce duché étoit apparemment celui qui étoit héréditaire dans sa maison. Les autres ducs d'Austrasie & de Neustrie n'étoient guères moins absolus que Pepin; mais comme ils n'étoient pas aussi puissans que lui, ils ne s'attachèrent pas comme lui un grand nombre de seigneurs par des traités d'alliance. Ces traités étoient, de la part de ceux-ci, un acte de soumission & une espèce d'hommage qui les rendoit les confédérés, ou plutôt les vassaux de celui avec qui ils contractoient. C'est ainsi que Pepin & ses successeurs devinrent princes des Francs; & l'Austrasie fut le siège de leur principauté, ou de leur suzeraineté⁵.

¹ App. Greg. Tur. c. 98. — ² Ibid. c. 99. — ³ Ibid. c. 100. — ⁴ Ibid. c. 101. — ⁵ Ibid. 109.

§. X V.

Nous venons de voir que les rois Mérovingiens ne régnoient plus que dans une terre étrangère. Il n'y avoit point, en effet, de contrée qui n'eût son suzerain particulier. Je l'ai prouvé par rapport à l'Aquitaine, la Gascogne, la Neustrie & l'Austrasie. La Provence avoit aussi un duc particulier. Les Frisons, les Allemands & les Bavares, avoient des ducs nationaux, qui ne respectoient pas beaucoup la couronne chancelante des rois Mérovingiens, & qui profitoient, pour se soustraire à leur pouvoir, de la foiblesse où les avoit réduits l'indépendance des autres ducs d'Austrasie. On peut mettre le duc de Thuringe au nombre de ces derniers. Il s'appelloit Radulfe; Dagobert avoit donné ce duché à son père, & il l'avoit hérité de lui. Il se révolta contre Sygebert, fils de Dagobert I. Ce prince marcha contre lui avec les leudes d'Austrasie, entre lesquels étoient plusieurs ducs & quelque comtes, avec leurs cantonniers. La guerre se réduisit au siège d'un château où Radulfe s'étoit retiré; mais sa confiance avoit un autre fondement que la force de ses murailles: il avoit parole de plusieurs ducs d'Austrasie, qu'ils ne combattoient point contre lui. Ils remplirent fidèlement cet engagement secret, & Sygebert fut

battu dans une sortie où périrent beaucoup de braves gens. Depuis ce temps-là Radulfe se conduisit comme s'il avoit été roi de Thuringe ; il fit alliance avec les Winides , s'attacha les nations voisines par des traités , & s'il reconnoissoit la souveraineté (Regimen) de Sygebert , ce n'étoit que pour la forme ; & en toute occasion il résistoit à son autorité.

§. XVI.

On vient de voir une preuve de la ligue formée entre les grands pour se soustraire à l'autorité royale. L'histoire de Willibald , patrice des contrées Transjuranes , nous en fournit une preuve qui n'est pas moins remarquable . Ce Patrice n'étoit pas plus docile que le duc de Thuringe , & il s'étoit fortifié contre son roi par une alliance étroite avec Floachat , qui étoit tout puissant en Bourgogne. Floachat eut assez de crédit pour parvenir à la maîtrise de ce royaume ; mais il n'eut pas plutôt changé de fortune , qu'il changea aussi de principes ; il se déclara l'ennemi mortel de son ancien allié ; n'ayant pu l'attirer dans les pièges qu'il lui tendit , il rassembla une grande armée , avec laquelle il marcha contre lui ; mais dans la bataille qu'il lui livra , il ne fut secondé que par ceux des ducs qui avoient juré la perte de Willi-

bald , en s'unissant étroitement avec lui. Les autres ducs & les Nustriens , qui avoient dû envelopper Willibald , restèrent spectateurs du combat. Ce Patrice avoit lui-même avec lui quelques seigneurs Bourguignons ; il périt dans le combat , où tous ses sujets ne l'avoient pas suivi. Il leur étoit devenu odieux par ses injustices & par une avarice insatiable. L'histoire remarque qu'il avoit dépouillé de leurs biens plusieurs des leutes qui étoient domiciliés dans son district. Floachat ne s'étoit pas conduit avec plus de modération que lui , & une mort , presque subite , fut regardée comme la juste punition de ses violences & de sa perfidie envers le Patrice.

S. XVII.

Quand on lit l'histoire de Charles Martel , on voit un empereur Romain qui fait la guerre à ceux des rois Germains qui ont renoncé à l'alliance de l'empire , qui les force de la renouveler , & qui s'assure de leur fidélité par les otages qu'il se fait livrer. Tel fut le motif des guerres que Charles Martel entreprit contre presque tous les ducs de la monarchie. Il vouloit les faire rentrer dans la société ou l'alliance des Francs , qu'il gouvernoit lui-même en qualité de leur prince ; & quand il les avoit vaincus , ils les forçoit au renouvellement de cette alliance , & se faisoit donc

ner des otages. C'est ainsi qu'il détruisit la tyrannie des grands , suivant l'expression d'Eginhard : mais il n'abolit pas les duchés ; il n'abolit pas même le droit héréditaire que s'étoient attribué plusieurs ducs ; & il se borna à les remettre dans la dépendance de la couronne ; dont il avoit lui-même usurpé tous les droits : ou plutôt il s'en fit des alliés contre elle. C'est ainsi que la suzeraineté fut détachée de la royauté : celle-ci ne donnoit plus de droit que fut un domaine immense ; & sur les cités. En qualité de maire du palais , Charles Martel étoit encore le dépositaire de ces droits. Ce fut qu'en la personne de Pepin que se réunirent la royauté & la principauté. Charlemagne lui succéda dans ces deux titres ; mais il comprit que tant qu'il y auroit dans la monarchie , des seigneurs aussi puissans que l'étoient les ducs héréditaires , son autorité seroit mal affermie. Il y avoit toujours entre ces ducs une alliance tacite , dont un intérêt commun étoit la base & le lien : un duc de Bavière ne travailloit qu'à regret à l'abaissement d'un duc d'Aquitaine ; & quand il croyoit pouvoir abandonner le roi dans une pareille entreprise , il ne manquoit pas de le faire. Charlemagne fut assez heureux pour n'être jamais vaincu , il mit à profit la rebellion des ducs en abolissant successivement presque tous les duchés ; il les partagea en comtes ,

tes, ou plutôt il fit autant de ducs particuliers qu'il y avoit de cantons dans chaque duché.

§. XVIII.

Ce que l'histoire nous apprend de la manière dont Charles Martel assujettit la Bourgogne, est très remarquable. Au temps de Dagobert il y avoit dans ce royaume « dix ducs, dont chacun » avoit une armée ; sans compter un grand nombre de comtes qui n'avoient point de duc au-dessus d'eux ». Quelque étendue qu'on donne au royaume de Bourgogne, il est impossible d'imaginer qu'il contint dix duchés, dont chacun fut composé de douze prefectures ; il eût fallu pour cela qu'il y eût eu dans ce royaume cent vingt cantons, sans y comprendre les cités que gouvernoient des comtes particuliers. Il faut donc croire que ces ducs étoient des préfets, auxquels on donnoit alors ce titre pour les distinguer des autres préfets qui ne relevoient pas, comme eux, du roi immédiatement. C'est ainsi qu'un historien appelle ducs des nations, des officiers que j'ai prouvé n'avoir pas été différens des préfets. Il y avoit plusieurs nations en Bourgogne ; & ce fut pour s'opposer à leur rébellion, que Charles Martel établit plusieurs de ses leudes sur

¹ App. Grog. Tur. c. 78.

les frontières de ce royaume, ainsi que nous l'apprend un historien contemporain ¹. Ce même ² historien ajoute que quelque temps après, Charles Martel entra de nouveau en Bourgogne, & qu'il « soumit à la république & à sa domination les » anciens & les préfets de cette province ³ ».

La Bourgogne étoit donc tirannifiée par des préfets; il n'y avoit donc point en Bourgogne d'un duc universel qui eut tiré les préfets de la mouvance directe de la couronne. Ainsi il y avoit dans les Gaules deux classes de ducs; les uns gouvernoient une grande province, & ils avoient pour ennemis, les rois auxquels ils refusoient d'obéir, & les préfets qui ne vouloient pas dépendre d'eux; les autres ne gouvernoient qu'un canton; ils ne devoient obéir qu'au roi; c'étoit contre lui qu'ils se révoltoient, & c'étoit avec lui qu'on les obligeoit de renouveler leur alliance, lorsqu'ils en avoient enfreint les conditions ⁴. Tels étoient les ducs de Bourgogne. Ils étoient au nombre de dix ou environ; c'en étoit autant qu'il en falloit pour composer un duché; & même un royaume: aussi la Bourgogne avoit-elle ce dernier titre. Ce qui prouve encore que les ducs de Bourgogne n'étoient pas ducs de province, c'est qu'on leur donnoit un géné-

¹ Aim. lib. 4. c. 53. — ² Ibid. c. 56. — ³ App. Greg. Tur. c. 109.
— ⁴ Aim. lib. 4. c. 53. App. Greg. Tur. c. 108.

ral lorsqu'on les envoyoit à la guerre¹. on ne soumettoit point les ducs de province au commandement d'un chef commun. Ils étoient eux-mêmes généralissimes des troupes de leur département.

§. X I X.

Le continuateur de Grégoire de Tours² remarque qu'outre les ducs dont je viens de parler, il y avoit plusieurs comtes qui n'avoient point de duc au-dessus d'eux : s'il y avoit eu des ducs de province en Bourgogne, il n'y auroit point eu de comte qui n'eût eu un duc au dessus de lui. Les ducs de Bourgogne n'étoient donc en effet que des préfets, & leur autorité ne s'étendoit point sur les cités. Aussi Charles Martel établit ses juges dans toute la Bourgogne en même temps qu'il assujettit les préfets. Mais ces préfets ressembloient aux autres ducs, 1^o en ce qu'ils commandoient en chef les guerriers de leur canton. 2^o En ce qu'ils exerçoient à leur égard la même juridiction qui auroit appartenue au duc, s'il y en avoit eu un dans la province. Tel avoit été l'esprit des loix Romaines. En l'absence des commandans généraux, le préfet de chaque légion exerçoit sur ses soldats la même autorité qu'auroit exercée ce commandant, dont il étoit le vicaire né³. Mais

¹ Ibid. c. 78. — ² Ibid. — ³ Veget. lib. 22. c. 9.

il falloit pour cela qu'il fût comte de la première classe. Les tribuns qui ne jouïssent pas de cette comitave , n'étoient juges qu'en matière civile ; & en matière criminelle ils n'exerçoient qu'une contrainte limitée , & n'infligeoient que des peines légères. Ces tribuns furent remplacés par les grands vassaux , & leur Jurisdiction fut l'origine de la haute justice qui appartient à ces vassaux. L'abolition des duchés rendit perpétuelle la vacance du généralat , & elle assura aux préfets la jouissance de leur autorité. La même opération les rendit comtes militaires de province ; l'acquisition de cette dignité fut l'effet du privilège qui les affranchit pour toujours de la supériorité ducale ; & voilà comment ils devinrent majeurs par privilège. La dernière loi où il soit fait mention des préfets sous ce nom & comme ayant concourus à sa promulgation , est de Carloman. Il n'y est point parlé des ducs ; il y en avoit pourtant encore en France. Mais , ou bien on ne les appelloit pas aux assemblées générales , ou bien ils dédaignoient de s'y trouver ; c'étoit beaucoup que les préfets s'y rendissent. Leur obéissance étoit le fruit des victoires que Charles Martel avoit remportées sur eux.

§. X X.

Charlemagne ne se contenta pas de diviser les

duchés , il démembra aussi la juridiction des comtes des cités : & ce fut l'effet naturel du privilège par lequel il érigea les préfectures en comitatives provinciales. On a déjà vu que les comtes de province avoient eu dans leur district une juridiction entière & parfaite , soit sur les guerriers , soit sur les Romains ou provinciaux. Ils avoient joint à cette Jurisdiction une inspection générale sur cette partie des revenus publics qui n'étoient point le patrimoine des princes , & qu'on distinguoit du fisc ou des terres domaniales ; telle avoit aussi été chez les Francs l'autorité des ducs & des patrices. Les comtes des cités n'avoient été juges des guerriers que dans le cas où ils étoient demandeurs contre des provinciaux , & ils avoient eu en sous-ordre , sur les revenus de l'état , la même inspection qui appartenoit aux juges & aux patrices. Les domaines patrimoniaux du prince étoient administrés par des officiers particuliers , dont je parlerai sous le titre de juges domaniaux. Les préfets n'acquirent donc point la gestion des domaines ; mais en devenant comtes provinciaux , ils succédèrent aux ducs & aux patrices dans la surintendance des revenus publics ; & à cet égard ils furent les supérieurs de l'officier qui , dans leur canton , administroit ces revenus : c'étoit le vicomte ou le lieutenant du comte de la cité. Ce vicomte devint encore leur subalterne à raison de

sa juridiction , dès que Charlemagne eut transporté aux comtes préfets la publication & la manutention des bans royaux. C'est ce prince lui-même qui nous apprend qu'il fut l'auteur de cette innovation ; & l'on verra dans la suite , par ce que je dirai des bans royaux , que celui à qui en appartenoit la manutention , avoit nécessairement la grande police , & qu'il étoit juge des provinciaux aussi bien que des guerriers : d'où il s'en suit que les cantons furent détachés du département des comtes des cités , & que le vicaire qui avoit exercé sous eux dans chacun des cantons , devint nécessairement le subalterne des comtes-préfets. Je parlerai ailleurs des vicomtes ; & l'on verra , parce que j'en dirai , que les loix Carlovingiennes s'accordent parfaitement avec l'idée que je donne ici de leur origine.

CHAPITRE XXIX.

DES JUGES OU PROCUREURS FISCAUX.

§. I.

IL est certain qu'au temps de Charlemagne il y avoit dans chaque canton un juge ou envoyé fiscal qui exerçoit dans le tribunal du comte , & qu'on appelloit , par cette raison , LE JUGE DU COMTE ¹. Il ne faut donc pas confondre ce juge unique avec les autres juges qui siégeoient dans son tribunal , & qui jugeoient sous ses yeux.

§. II.

Je trouve dans les actes recueillis par Baluze * plusieurs jugemens rendus au temps des rois Carolingiens , & par lesquels il paroît que le tribunal des comtes étoit toujours garni d'un certain nombre de juges ; mais j'y remarque aussi qu'il y avoit un officier unique , qu'on appelloit le SAYON DU COMTE , parce qu'il occupoit dans son tribunal , & qu'il étoit chargé des exécutions qui devoient se faire dans son district ¹. C'étoit lui , par exemple , qui faisoit rentrer dans la possession de leurs biens ceux qui en avoient été

¹ V. infra, §. 9. — 2 T. 2. tit. 98 & 108. — 3 Ib. tit. 16.

dépouillés injustement. Aucune loi Carlovingienne ne fait mention de cet officier. Il est seulement dit dans une charte de Charlemagne, accordée à quelques réfugiés Espagnols, que les comtes avoient établi des sayons pour faire sur eux des exactions injustes & violentes¹. Les sayons étoient donc les exécuteurs ordinaires des sentences qui devoient avoir leur effet dans le district du comte dont ils étoient sayons. Ils poursuivoient le paiement des droits royaux, & ils étoient à la nomination des comtes. Rien ne caractérise mieux le juge du comte; & si nous ne découvrons pas d'autres rapports entre les officiers qu'on désignoit par ces deux noms, c'est que les loix gardent le silence sur les sayons, & ce silence même est une preuve de plus, que les sayons avoient un autre nom, sous lequel il en est parlé dans les loix.

§. III.

Mais si aux défaut des loix Françoises, nous consultons les formules compilées par Cassiodore, nous y trouverons dans un très grand détail qu'elles étoient les fonctions des sayons, dont elles font très souvent mention; & cette recherche nous mettra en état de les comparer avec celles des juges ou envoyés fiscaux.

¹ L'an. 813.

Suivant ces formules, « le foyon devoit se rendre
 » partie contre les violateurs des loix¹; il con-
 » traignoit ceux qu'une sommation juridique
 » n'amenoit point devant le juge; il ufoit d'a-
 » dresse pour les y forcer; mais de quelque manière
 » que ce fût, il obligeoit les défendeurs à compa-
 » roître en justice. Il ne devoit pas craindre de
 » se rendre odieux, pourvu qu'il devint redou-
 » table aux méchans: il étoit l'exécuteur des
 » sentences rendues par le juge auprès duquel
 » il occupoit; dans leur exécution il ne devoit
 » point s'écarter de l'intention du juge; & pour
 » leur faire sortir tout leur effet, il étoit en droit
 » d'user de contrainte, fans que personne pût
 » s'opposer à lui ». Ainsi il faisoit rentrer dans
 leurs biens ceux qui en avoient été dépouillés
 injustement². Il contraignoit les débiteurs de
 rendre à ceux qui les avoient cautionnés, l'argent
 que ceux-ci avoient payé à leur décharge, &c³.
 « Mais il devoit four-tout donner ses soins à une
 » exaction fidèle des deniers publics⁴ ». Ses
 fonctions à cet égard consistoient dans la contrainte
 qu'il exerçoit contre ceux qui refusoient de payer
 les tributs, & dans la confiscation qu'il étoit au-
 torisé à faire de leurs biens lorsqu'ils s'opiniâ-
 troient dans ce refus⁵. Mais les juges étoient

• 1 Lib. 12. tit. 3. — 2 Lib. 3. tit. 20. — 3 Lib. 2. tit. 13. — 4 Lib. 12.
 tit. 3. — 5 Lib. 4. tit. 14.

obligés de veiller à ce que les *sayons*¹ n'abusassent pas en ce point de l'autorité que leur donnoit leur charge. Outre cela chaque *sayon*² devoit faire jouir le roi des biens confisqués sur les proscrits, & se rendre partie contre ceux qui les revendiquoient ; mais, en pareil cas, il devoit se conduire de manière à ne pas faire gémir l'innocence, & à ne se pas rendre complice des délations calomnieuses. Comme les *sayons* étoient les hommes du roi & de l'état aussi-bien que ceux du peuple, les intérêts de l'un & de l'autre leur étoient également confiés : ils obligeoient au nom du roi les Romains & les barbares à s'établir dans les lieux dont le séjour étoit agréable, & qu'il pouvoit être nécessaire de défendre contre les ennemis du dehors³. Ils faisoient la visite des forêts où l'on jugeoit qu'il pouvoit se trouver des bois propres à la construction des ouvrages publics, & ils faisoient couper ces bois⁴ ; mais ils avoient en même-temps attention qu'on ne fît point de tort aux provinciaux à cette occasion. Ils faisoient fouiller dans les tombeaux où l'on jugeoit qu'il devoit se trouver des trésors, & ils les faisoient porter dans le trésor public⁵, mais ils empêchoient aussi qu'on ne violât les cendres des morts. Ils recherchoient & faisoient

¹ Lib. 9. tit. 2. — ² Lib. 4. tit. 32. — ³ Lib. 3. tit. 49. — ⁴ Lib. 5. tit. 20. — ⁵ Lib. 4. tit. 34.

conduire dans les ports les matelots nécessaires pour l'équipement des flottes, soit qu'ils fussent domiciliés dans le domaine du prince, soit qu'ils demeurassent dans d'autres lieux¹. Ils devoient aussi être les gardiens des maisons de poste conjointement avec les prévôts²; mais ce ne devoit pas être pour empiéter sur leurs droits. Leurs fonctions à cet égard se bornoient à empêcher qu'on ne fît usage des voitures publiques au mépris de ce que les loix prescrivoient à cet égard, & que par cet usage illégitime on ne préjudiciât tout à la fois à ceux qui étoient chargés de leur entretien, & aux officiers pour la commodité desquels elles avoient été instituées. Enfin, ils étoient les protecteurs des possesseurs contre les brigands³, qu'ils forçoient de comparoître en justice, pour s'y voir condamner à la restitution & à une amende convenable, & ils tenoient ensuite la main à ce que la partie publique & la partie civile fussent pleinement satisfaites. C'étoit encore en vertu de cette protection, qu'ils étoient chargés d'accompagner les troupes qui traversoient les provinces, & d'empêcher qu'elles ne leur fussent à charge⁴; mais comme ils étoient en même temps les hommes de l'état, ils devoient pourvoir à ce que les provinciaux procurassent à ces troupes toutes

¹ Lib. 5. tit. 19. — ² Lib. 5. tit. 3. — ³ Lib. 8. tit. 27. — ⁴ Lib. 5. tit. 29.

il y eut toujours dans le tribunal des préfets un juge, ou sayon, qui y fut chargé des intérêts du roi. Mais comme les préfets ou comtes des barbares étoient juges dans les causes où ceux-ci étoient défendeurs contre les provinciaux, il falloit qu'il y eut auprès d'eux un homme versé dans les loix Romaines. Théodoric, roi d'Italie, avoit ordonné, qu'en pareil cas, le comte des Goths, ou leur préfet, se feroient assister par un Romain différent des juges que le prince envoyoit dans les provinces, & qu'il choisiroit apparemment lui-même¹. Il est très vraisemblable que la même jurisprudence eut lieu chez les Francs, & que le sayon, ou juge du préfet connut des causes mixtes conjointement avec lui; cela étoit d'autant plus naturel, que le sayon étoit l'homme du roi & le protecteur des provinciaux; or le juge du comte devoit juger toutes les causes où il écheoit composition au profit du roi, & de cette espèce étoient toutes celles où les provinciaux étoient intéressés.

Les sayons participèrent à l'accroissement que reçut la juridiction des préfets, lorsque Charlemagne leur eut attribué la manutention des bans royaux; dès ce moment ils furent substitués aux grafions dans toutes les fonctions que ceux-ci avoient exercées en qualité de gens du roi. Ils devinrent réellement juges fiscaux, comme les pré-

¹ Cassiod. variar. lib. 7. tit. 3.

§. V.

Il ne paroît pas que sous les rois Mérovingiens il y eut deux sortes de juges fiscaux ; il est même évident que les juges fiscaux ou grafions , remplissoient toutes les fonctions des sayons , ainsi que je le prouverai dans un moment : d'où l'on peut conclure que s'ils eurent un envoyé qui les remplaça quelquefois dans l'exercice de quelques-unes de leurs fonctions , ils n'eurent point auprès d'eux un officier royal , tel qu'avoit été le sayon chez les Goths d'Italie¹. Comment arriva-t-il donc qu'il y eut des sayons chez les Francs ? & quelle fut l'origine de ces juges que j'ai dit avoir occupé auprès des comtes ? ces juges remplacèrent certainement les grafions dans une partie considérable de leurs fonctions. On pourroit donc supposer que les comtes préfets , en devenant comtes de province , devinrent aussi les supérieurs des grafions , & que ceux-ci remplirent auprès d'eux les fonctions de juge ou d'envoyé fiscal ; si on ne sçavoit d'ailleurs qu'il n'y avoit pas autant de grafions qu'il y avoit de cantons. Il est donc vraisemblable que les préfets ayant un tribunal militaire , & le roi étant intéressé aux sentences qui s'y prononçoient , parce qu'une partie des amendes se payoit à son profit ,

¹ Lex Sal. tit. 52. c. 34

il y eut toujours dans le tribunal des préfets un juge, ou *sayon*, qui y fut chargé des intérêts du roi. Mais comme les préfets ou comtes des barbares étoient juges dans les causes où ceux-ci étoient défendeurs contre les provinciaux, il falloit qu'il y eut auprès d'eux un homme versé dans les loix Romaines. Théodoric, roi d'Italie, avoit ordonné, qu'en pareil cas, le comte des Goths, ou leur préfet, se feroient assister par un Romain différent des juges que le prince envoyoit dans les provinces, & qu'il choisiroit apparemment lui-même¹. Il est très vraisemblable que la même jurisprudence eut lieu chez les Francs, & que le *sayon*, ou juge du préfet connut des causes mixtes conjointement avec lui; cela étoit d'autant plus naturel, que le *sayon* étoit l'homme du roi & le protecteur des provinciaux; or le juge du comte devoit juger toutes les causes où il échoit composition au profit du roi, & de cette espèce étoient toutes celles où les provinciaux étoient intéressés.

Les *sayons* participèrent à l'accroissement que reçut la juridiction des préfets, lorsque Charlemagne leur eut attribué la manutention des bans royaux; dès ce moment ils furent substitués aux *grafions* dans toutes les fonctions que ceux-ci avoient exercées en qualité de gens du roi. Ils devinrent réellement juges fiscaux, comme les pré-

¹ Cassiod. variar. lib. 7. tit. 3.

fets eux-mêmes devinrent comtes provinciaux, lorsqu'ils eurent acquis la présidence du tribunal où se jugeoient les cas royaux exprimés dans les bans du roi.

§. V I.

Pour mettre la solidité de cette conjecture dans toute son évidence, je dois prouver, 1° que les juges des préfets devinrent réellement juges fiscaux, & qu'on leur appliqua les loix qui avoient été faites par les grafions; 2° que leurs fonctions furent par conséquent les mêmes; 3° qu'il n'y avoit point eu dans les cités deux sortes de juges, & que les grafions, ou juges fiscaux, avoient été les mêmes que les comtes des cités.

§. V I I.

La loi des Ripuaires paroît distinguer le juge auquel on commettoit la faute, d'avec celui entre les mains de qui on payoit l'amende, & l'un des deux avoit certainement le titre de juge fiscal, si même il ne leur étoit commun à tous deux; on les appelloit aussi ENVOYÉS FISCAUX, ainsi qu'il paroît par le titre du chapitre qui donne lieu à cette réflexion. Mais comme ce chapitre me paroît fautif, il peut très bien se faire qu'il n'y soit réellement fait mention que d'un juge fiscal,

il y eut toujours dans le tribunal des préfets un juge, ou sayon, qui y fut chargé des intérêts du roi. Mais comme les préfets ou comtes des barbares étoient juges dans les causes où ceux-ci étoient défendeurs contre les provinciaux, il falloit qu'il y eut auprès d'eux un homme versé dans les loix Romaines. Théodoric, roi d'Italie, avoit ordonné, qu'en pareil cas, le comte des Goths, ou leur préfet, se feroient assister par un Romain différent des juges que le prince envoyoit dans les provinces, & qu'il choisiroit apparemment lui-même¹. Il est très vraisemblable que la même jurisprudence eut lieu chez les Francs, & que le sayon, ou juge du préfet connut des causes mixtes conjointement avec lui; cela étoit d'autant plus naturel, que le sayon étoit l'homme du roi & le protecteur des provinciaux; or le juge du comte devoit juger toutes les causes où il échoit composition au profit du roi, & de cette espèce étoient toutes celles où les provinciaux étoient intéressés.

Les sayons participèrent à l'accroissement que reçut la juridiction des préfets, lorsque Charlemagne leur eut attribué la manutention des bans royaux; dès ce moment ils furent substitués aux grafions dans toutes les fonctions que ceux-ci avoient exercées en qualité de gens du roi. Ils devinrent réellement juges fiscaux, comme les pré-

¹ Cassiod. variar. lib. 7. tit. 3.

fets eux-mêmes devinrent comtes provinciaux, lorsqu'ils eurent acquis la présidence du tribunal où se jugeoient les cas royaux exprimés dans les bans du roi.

§. V I.

Pour mettre la solidité de cette conjecture dans toute son évidence, je dois prouver, 1^o que les juges des préfets devinrent réellement juges fiscaux, & qu'on leur appliqua les loix qui avoient été faites par les grafions; 2^o que leurs fonctions furent par conséquent les mêmes; 3^o qu'il n'y avoit point eu dans les cités deux sortes de juges, & que les grafions, ou juges fiscaux, avoient été les mêmes que les comtes des cités.

§. V I I.

La loi des Ripuaires¹ paroît distinguer le juge auquel on commettoit la faute, d'avec celui entre les mains de qui on payoit l'amende, & l'un des deux avoit certainement le titre de juge fiscal, si même il ne leur étoit commun à tous deux; on les appelloit aussi ENVOYÉS FISCAUX, ainsi qu'il paroît par le titre du chapitre qui donne lieu à cette réflexion. Mais comme ce chapitre me paroît fautif, il peut très bien se faire qu'il n'y soit réellement fait mention que d'un juge fiscal,

¹ Tit. 89.

comté particulier, c'étoit le duc qui prêtoit main² forte aux comtes pour les installer dans leur comté : c'étoit lui qui rétablissoit la paix dans les comtés de son département ¹ (*ordinationis suæ*). C'étoit lui qui commandoit les cantonniers de ce département, & il les commandoit immédiatement : on les distinguoit alors des ciroyens qui étoient aussi militaires ³. Enfin la dignité de comte étoit un degré pour parvenir au duché ou au patriciat : il arrivoit quelquefois qu'on ne désignoit un duc que par le nom des peuples qui étoient compris dans son département. Ainsi Grégoire de Tours ⁴ appelle duc des Auvergnats, Nicetius, qui, après avoir été supplanté dans le comté d'Auvergne par Eulalius, avoit obtenu un duché qui comprenoit les villes d'Auvergne (ou de Clermont) de Rhodés & d'Usès ⁴. Il est donc certain qu'un duc avoit une autorité particulière dans chaque cité, autant pour le maintien de la paix, que pour la conduite des troupes. Ainsi les comtes lui étoient subordonnés à ces deux égards, & en cela on ne s'écarta point des loix Romaines : car, suivant ces loix, on avoit pu relever les sentences du juge de la province pardevant le comte militaire ou le duc de la même province, concurremment avec le préfet du prétoire. Les rois

¹ 1 Lib. 8. c. 18. — 2 Ibid. & lib. 4. c. 36. & lib. 8. c. 45. — 3 Lib. 8. c. 30. — 4 Ibid. c. 18.

Francs tenoient alors la place de ce dernier¹ ; c'est pourquoi l'on voit qu'un citoyen militaire de Tours se pourvut pardevant le roi , contre la sentence du comte de Tours , quoiqu'il y eût alors un duc dans le département duquel cette cité étoit comprise².

§. XII.

Voici ce qui arriva lorsqu'on supprima les ducs , & qu'on transporta aux préfets la comitive militaire ; 1^o les fayons devinrent juges fiscaux , sans devenir comtes , & ce fut une suite naturelle d'un autre changement encore plus important. Dès l'an 615 , Clotaire avoit ordonné que tous les juges seroient choisis parmi les habitans du lieu où ils devoient rendre la justice , & qu'ils y seroient possessionnés ; dans la suite , les rois se dépouillèrent du droit de les nommer en faveur du peuple & des comtes , dans le tribunal desquels ils devoient exercer ; or il n'étoit pas convenable qu'un officier , auquel le roi ne donnoit pas sa commission , fut honoré , par celle qu'il recevoit d'un autre que de lui , d'une dignité qu'il n'appartenoit qu'aux rois de conférer ; il étoit au contraire très naturel qu'un officier qui devoit être subordonné au comte , ne fût pas revêtu d'une dignité qui l'auroit rendu son égal. 2^o On

¹ Lib. 7. c. 47. — ² Lib. 8. c. 26.

C'étoient les comtes ou les juges qui exigeoient les amendes appellées bans royaux , après avoir publié ces bans ¹ ; & dans un même passage , Grégoire de Tours donne ces deux noms aux officiers qui avoient l'un & l'autre de ces droits. Il les donne aussi indifféremment à ceux à qui l'on confioit la garde des criminels ² , & la loi salique nous apprend que c'étoit au grafion , auquel on les conduisoit ³. Suivant toutes les loix ⁴ , c'étoit au comte fiscal qu'il appartenoit de maintenir la paix & d'en réprimer les violateurs , en les amenant devant le tribunal où il siégeoit lui-même pour les juger ⁵ ; les évêques devoient concourir au même but avec l'adjonction des juges. Ce fut avec l'adjonction du juge , que Grégoire de Tours entreprit d'appaîser les troubles que causoit dans la cité de Tours une haine déclarée ⁶ , & lorsque l'animosité des parties eut rendu inutile le jugement qui avoit été prononcé , le même juge les força à comparoître devant le tribunal des citoyens qui devoit les juger : si l'on examine cette affaire dans toutes ses circonstances , on verra qu'elle étoit certainement de la compétence du comte ou grafion.

Une obligation essentielle des juges , étoit de rechercher les coupables , de les examiner & de

¹ Id. lib. 7. c. 42. — ² Lib. 6. c. 24. — ³ Tit. 34. c. 5. — ⁴ Leg. Sal. tit. 55. — ⁵ Præcep. Guntramni, an. 785. — ⁶ Lib. 7. c. 47.

Pour le dire en un mot, on établit dans les Gaules l'économie des tribunaux Bavarois & Allemands. Jamais ces deux peuples n'avoient eu que des comtes militaires inférieurs aux ducs, & supérieurs aux centeniers. Chacun de ces comtes avoit un juge, sans lequel il ne pouvoit tenir son assise, & par lequel il devoit faire juger toutes les causes où il échoit composition¹. Ce juge fut depuis le schultète, sans lequel le comte ne pouvoit pas tenir son plaïd, selon le miroir Saxon².

§. XIII.

Schultète, qu'on prononçoit aussi schuldass & chuldhais, est un mot teuton, qui signifie exacteur de dettes; c'est le nom que les peuples Germaniques donnèrent à l'officier qu'on appelloit en latin actor, procureur ou actionneur. Les empereurs Romains avoient établi dans leurs domaines particuliers des agens, qui, comme ceux des citoyens opulens, poursuivoient leurs intérêts contre les usurpateurs, les serfs paresseux ou fugitifs, les tributaires négligens, & contre toutes les personnes qui ne faisoient pas leur devoir, ou qui commettoient des délits au préjudice du domaine; on les appella actores dominici, ou rationaux (rationales)³. Les rois Francs conservèrent

¹ Lex Baju. tit. 2. c. 15. lege 2. — ² Specul. Saxon. lib. 1. art. 59. § 6. — ³ Cod. Theod. de jurid. omn. jud. lege 2.

se firent accompagner par le juge de Bourges¹ lorsqu'ils voulurent s'emparer de ses effets. Il y avoit un comte à Bourges, & si ce comte n'eût pas été le même que ce juge, il auroit dû lui prêter main-forte, lorsque Leudastes eut employé la violence pour recouvrer ses trésors; cependant ce fut le duc qui lui courut sus, & qui après les lui avoir arrachés, les envoya au roi.

Enfin les loix obligeoient le juge ou le grafion à saisir les voleurs, & elles soumettoient à une peine rigoureuse celui qui les auroit relâchés pour leur épargner la potence. Grégoire de Tours² raconte tout au long l'histoire d'un voleur dont un officier public n'osa accorder la grace, aux prières d'un reclus, & qu'il fit conduire lui-même au supplice. Dans le courant de ce récit Grégoire de Tours lui donne deux fois le titre de juge, & trois fois celui de comte. Mais ce n'est pas le seul endroit où cet auteur en ait usé ainsi. En voici un autre exemple : « le roi Gontram, dit-
 » il³, ayant convoqué un synode pour juger Chro-
 » dielde, religieuse défobéissante & séditieuse,
 » les évêques déclarèrent qu'ils ne se rendroient
 » point à Poitiers, où elle avoit tout mis en
 » combustion & où elle devoit être jugée, jus-
 » qu'à ce que la sédition eût été réprimée par la
 » contrainte du juge (districcione judicis;) en con-

¹ Hist. lib. 5. c. 49. — ² Lib. 6. c. 28. — Lib. 10. c. 15.

» séquence on envoya des ordres à Maccon , qui
 » pour lors étoit comte de cette ville , afin qu'il
 » eût à faire cesser la sédition , en y employant
 » même la force , s'il étoit besoin. Chrodielde
 » en étant informée , rangea ses satellites devant
 » la porte de l'oratoire , avec ordre de résister
 » au juge , en y employant même la force , s'il
 » vouloit user de violence. Ainsi le comte fut
 » obligé de se faire accompagner de gens armés ».

Dans la relation que les évêques firent de cette ré-
 bellion , ils ne donnèrent à Maccon d'autre qualifi-
 cation que celle de comte¹. Grégoire de Tours parle
 encore de cet officier à l'occasion de quelques scé-
 lérats qu'il avoit voulu réprimer , & avec lesquels
 il se trouva à la cour lorsqu'il s'y fut rendu , pour
 porter dans le fisc , suivant l'usage , le service qui
 lui étoit dû. Dans ce dernier passage , l'historien
 donne deux fois à Maccon le titre de comte , &
 ne lui donne point celui de juge. On est donc
 très autorisé à entendre des juges fiscaux ce que
 dit le même auteur des nouveaux comtes que
 Chilperic établit dans les cités de son frère , en
 ordonnant que tous les tributs des villes fussent
 portés dans son trésor ; & par la même raison on
 peut appliquer aux juges tous les passages où il
 parle des comtes , quoiqu'il ne les désigne que
 par ce dernier nom.

¹ Lib. 10. c. 16. & 21.

S'il y avoit eu un autre officier à qui le titre de comte eût appartenu d'une manière particulière, les historiens l'auroient-ils donné aux juges, sans rien ajouter qui pût faire connoître que c'étoit d'eux qu'ils vouloient parler ? L'usage où ils sont d'employer indifféremment les mots de juge & de comte, autorise à croire que quand ils n'ont parlé que du juge, c'est qu'il ne leur a pas plu de l'appeller comte ; & que quand ils n'ont parlé que de ce dernier, ils auroient pu également lui donner un autre titre. Cette double titulature est encore une circonstance qui caractérise parfaitement le grafion, ce juge fiscal qu'on appelle comte, suivant la loi ripuaire.

Mais je n'ai encore cité aucun auteur qui désigne les juges ou comtes par le nom de grafion ; ce mot est teuton : ainsi on le chercheroit en vain dans Grégoire de Tours, qui fait des efforts continuels pour n'être point barbare. Son continuateur, beaucoup moins scrupuleux que lui, a employé deux fois le mot de grafion & dans deux occasions différentes : nous avons vu que les juges étoient chargés de garder les personnes dont il importoit au roi de s'assurer¹ ; c'étoit aussi une fonction des comtes. Le continuateur donne la même commission à un grafion. Il dit dans un autre endroit que Dagobert marchant contre les

¹ App. Greg. Tur. c. 41.

Winides , menoit avec lui un escadron de braves gens avec les ducs & les grafions¹. On doit reconnoître , sous cette dénomination vulgaire , ces comtes qui , dans Grégoire de Tours , & dans le continuateur lui-même , menent à l'armée les habitans militaires de leur cité , & prennent l'ordre du roi lorsqu'ils n'ont point de ducs au dessus d'eux. Il est donc certain que ces comtes étoient les mêmes dont parlent les loix barbares , sous le nom de juges fiscaux ou de grafions.

§ X I.

Mais j'ai déjà prouvé que les juges fiscaux furent remplacés dans la suite par les juges des comtes ou leurs layons , & qu'ils devinrent par conséquent leurs subalternes. Cette révolution paroîtra moins étonnante , si l'on se souvient que ces comtes remplacèrent les ducs , & que les juges fiscaux avoient été subordonnés à ceux-ci ; je l'ai déjà prouvé par un passage de Fredegairé ; & je pourrois , s'il en étoit besoin , rapporter plusieurs faits qui concourent à établir la même vérité. Les ducs étoient réellement les chefs ou les commandans des cités qui étoient comprises dans leur district² ; quoique chacune de ces cités eût un

¹ Id. c. 74. — ² Greg. Tur. Hist. lib. 2. c. 26. & lib. 9. c. 7. lib. 8. c. 18.

CHAPITRE XXX.

DES JUGES DOMANIAUX, DES PROCUREURS DU DOMAINE,
ET DES MAIRES.

§. I.

J'AI prouvé, dans le chapitre précédent, que les fonctions des juges des comtes étoient les mêmes, à plusieurs égards, que celles des acteurs ou procureurs du domaine. Mais comme on ne peut pas supposer que dans un même canton il y eût deux officiers qui, sous un nom différent, eussent exactement la même compétence, il faut chercher leur différence caractéristique dans l'objet de leur commission. C'est aussi la seule manière dont on peut expliquer comment les vicomtes exerçoient, par rapport aux revenus publics, une autorité parallèle à celle des juges domaniaux. C'est donc ici le lieu d'expliquer quelle différence il y avoit entre les domaines, proprement dits, & les autres revenus de l'état.

§. II.

Depuis que les Romains eurent conquis les Gaules, ils établirent dans cette grande province deux branches de finance. Il s'y approprièrent des

terres immenses qu'ils firent cultiver par des esclaves, & dont ils jouirent en totalité, comme les particuliers jouissoient de leurs terres. Ces terres devinrent le domaine particulier des empereurs, & on l'appella *domus fiscus & fundi rei privatae*. Le produit s'en portoit dans un trésor particulier qu'on appelloit le TRÉSOR FISCAL (*fiscalis arca*). On appelloit trésoriers (*arcarii*), les gardes de ce trésor; & le comte de l'épargne (*comes privatarum rerum*) en avoit la surintendance. Le produit des confiscations, & les donations faites au prince, faisoient partie de ce domaine. Les tributs dont on chargea les possesseurs des terres, & toutes les autres redevances auxquelles on les assujettit, furent la seconde branche des revenus publics; on les appella les TITRES DES LARGESSES. Le comte des largesses fut le garde suprême du trésor dans lequel on en porta le produit; & on lui donna ce nom, parce que c'étoit où l'on prenoit les sommes destinées aux largesses, ou dépenses publiques, comme la paye des troupes, la construction des ouvrages publics, &c. Les comptes de l'épargne ne se rendoient point avec ceux des largesses, & la gestion des domaines n'étoit point confiée aux mêmes officiers; qu'on chargeoit du recouvrement des revenus publics¹. Le comte de l'épargne avoit sous

¹ Cod. Theod. de suscept. lege 14. — Ibid. lege 30.

ôta aux comtes de cité , le droit de publier les bans royaux dans les cantons , & on le transporta aux comtes militaires. Nous verrons ailleurs quelles furent les suites de cette innovation. 3° Les vicomtes , auxquels avoit appartenu en sous-ordre le droit de maintenir les bans royaux , cessèrent d'être les lieutenans des grafions , & ils le devinrent des comtes militaires ; toutes les fonctions qu'ils avoient exercées sous les juges pour la maintenance des bans , ils continuèrent à les exercer sous les comtes. 4°. Comme il y eut dans tous les cantons des comtes militaires ; que leur commission fut perpétuelle , & qu'il leur fut enjoint de tenir eux-mêmes leur assises , le tribunal du juge ne fut pas différent de celui du comte militaire ; celui-ci en devint le président , & comme on pouvoit appeller à lui des sentences du juge , ces sentences prononcées devant lui ne furent pas différentes de ce qu'on appelle aujourd'hui les conclusions du procureur du roi. Le comte & le vicomte ne jugèrent point ; mais ils furent obligés de sçavoir la loi , afin qu'on ne pût rendre devant eux des sentences injustes. On ne voit pas que depuis Pepin on ait jamais donné aux Juges le titre de comte & de grafion ; s'ils publioient des bans , ce n'étoit point les bans royaux , mais ils étoient toujours juges en toute sorte d'affaires.

question de construire une ville ou un château, les domaines situés dans le voisinage étoient taxés pour une partie de la dépense¹, de même que les terres particulières. S'il falloit fournir des ma-
elots², les sujets domaniaux n'en étoient pas
exempts³; si l'on avoit besoin de bois pour la
construction des ouvrages publics, on en coupoit
dans le domaine du prince, aussi-bien que dans
celui des particuliers. L'entretien des voitures
publiques étoit en partie à la charge du prince,
comme propriétaire d'une terre voisine des mai-
sons de poste. Il fournissoit aussi une partie des
provisions nécessaires au défraiement des personnes
publiques. Le même usage se conserva chez les
francs; & c'est la raison pour quoi Grégoire de
Tours⁴ reproche à Chilperic de n'avoir pas fait
contribuer son fisc au défraiement de sa fille,
orsqu'il l'envoya en Espagne, & d'avoir obligé
les pauvres à fournir toutes les provisions dont
elle eut besoin pendant la route.

§. III.

Les procureurs du domaine étoient, par rap-
port au prince, ce qu'étoient relativement aux
particuliers les procureurs de leurs terres. Ils se

¹ Cassiod. variarum, lib. 5, tit. 9. — ² Ibid. tit. 19. — ³ Ibid. tit. 20.

⁴ Hist. liv. 6, c. 45.

cet office, ainsi que l'atteste une loi de Clotaire ¹; par laquelle ce prince défend aux acteurs ou agens publics de percevoir certains droits, dont il décharge les églises. Grégoire de Tours en parle aussi dans plus d'un endroit. Dans une occasion l'acteur royal reclame un criminel qui s'étoit évadé, après avoir subi son jugement ². Une autre fois, c'est un seigneur mal intentionné qui excite les acteurs publics à revendiquer, comme appartenant au domaine, un citoyen de l'église de Tours, ainsi qu'on parloit alors ³. C'étoit en effet à l'acteur de chaque maison royale qu'il appartenoit, suivant les capitulaires, de revendiquer les sujets domaniaux ⁴; c'étoit aussi à lui qu'on s'adressoit pour reclamer les serfs des particuliers qui s'étoient retirés dans le domaine : mais ils étoient essentiellement les agens du roi & ses procureurs; c'étoit en cette qualité qu'ils contribuoient aux préparatifs de sa réception lorsqu'il devoit passer dans leur ministère, aussi avoit-on soin de le leur faire sçavoir d'avance, ainsi que nous l'apprend Hincmar ⁵; sans doute ils étoient chargés d'exiger des sujets domaniaux les corvées & les provisions nécessaires au charroi & à la subsistance de la cour.

¹ Constit. generalis. circa. an. 560. c. 2. — ² Lib. 9. c. 38. — ³ Id. lib. 7. c. 22. — ⁴ Cap. Capit. an. 819. c. 6. — ⁵ Hincmar. op. & ep. l. 2. tit. 14. c. 22.

dont les vicaires avoient l'inspection, étoient ceux qui avoient été formés par un démembrement des terres publiques, accordées à des particuliers avec la jouissance de leur produit, où, comme l'on parloit alors, avec la jouissance de tous les titres. Ces terres étoient celles qui avoient appartenu aux cités, & qui faisoient partie du domaine de l'état, parce que leur produit avoit autrefois été consacré aux dépenses communes de chaque cité. Les bénéfices qui avoient été composés d'une portion de ces terres, restèrent chargés des mêmes dépenses; & ainsi elles faisoient encore partie du domaine de l'état. C'étoit aussi un devoir des vicaires de faire revenir au fisc les terres qui lui étoient acquises par déshérence¹. Quant aux confiscations, ils n'en connoissoient pas : c'étoit vraisemblablement le juge du comte qui en poursuivoit la réunion; & , à cet égard, il avoit remplacé l'avocat du fisc, qui, chez les Romains, avoit eu cette fonction, & qui, par cette raison, s'étoit rendu partie contre les criminels qui n'avoient point de partie civile. Le choix de cet avocat avoit appartenu au gouverneur ou recteur de la province; comme le choix du juge appartint au comte depuis qu'à cet égard on eut renouvelé les loix romaines. Cet avocat étoit véritablement un envoyé fiscal; ma^{ac}

¹ 2. Cap. an. 813. c. 5.

donner la chasse aux voleurs, & il leur étoit enjoint de rendre la justice dans leur 'district'. La même chose étoit ordonnée aux gastaldes & aux prévôts; & un autre article de la même loi recommandoit aux juges des lieux d'y maintenir la paix². Il semble que cette loi ne mette point de différence entre le schultète & le juge. L'empereur Louis II confond ces deux officiers sous le nom d'acteurs publics. Un article de la loi des Lombards parle d'un jugement rendu par le juge ou sculdhais : la particule disjonctive qui sépare ces mots peut également signifier, ou que le même officier portoit ces deux noms, ou que deux officiers différens exerçoient chacun dans leur département une judicature semblable. Il est certain que les acteurs ou schultètes étoient juges à plusieurs égards; on en trouve la preuve dans un capitulaire de Pepin, que j'ai déjà cité³. Un autre capitulaire ordonne de faire un bon choix de tous les acteurs publics, afin qu'ils terminent les procès par des sentences équitables. Cette loi prouve aussi que ce n'étoit pas le roi qui choisissoit ces acteurs; & une autre loi prouve la même chose par rapport aux schuldhais en particulier; c'est encore une ressemblance de plus entre les acteurs domaniaux & les juges des comtes. Cette ressem-

¹ Cap. Lud. 2. tit. 1. c. 1. — ² Pipp. cap. c. 10. & 11. — ³ 3. Cap. an. 805. c. 14.

blance avoit toujours été si entière, que de tout temps on avoit donné indifféremment les noms de juges, d'agens, d'acteurs, aux officiers qui, dans les domaines des particuliers, représentoient les juges & les acteurs royaux¹; on les appelloit aussi PROCUREURS (*procuratores rerum*), au temps de Louis-le-Débonnaire; & ce nom devint celui des acteurs & des juges, que la parité de leurs fonctions fit confondre sous la même domination. Elle leur est encore commune aujourd'hui, & l'on ne distingue plus les procureurs domaniaux, des autres procureurs qui jugeoient autrefois dans le tribunal des comtes. Les uns & les autres exercent encore la même judicature, car leurs conclusions sont un véritable jugement.

¹ Greg. Tur. Hist. lib. 9. c. 35.

remplacés dans les domaines de la maison régnante par le grand sénéchal, & dans ceux des ducs par leurs sénéchaux particuliers.

§. VIII.

Les juges supérieurs du domaine étoient certainement ces anciens domestiques dont parle Grégoire de Tours¹, & qui, conjointement avec les comtes, faisoient conduire au plaïd toutes les provisions nécessaires pour la dépense du roi & de sa cour², c'étoient ces mêmes domestiques qui rendoient aux criminels absous les terres qu'on avoit confisquées sur eux; il en est fait mention dans deux formules de Marculfe. Chacun d'eux avoit plusieurs maisons royales dans son département, & c'étoit à eux qu'il appartenait de faire exécuter les lettres par lesquelles les rois accordoient la liberté à un certain nombre d'esclaves, lorsqu'il leur étoit né un prince³. Ces lettres étoient adressées à un comte qui avoit le titre d'ILLUSTRE, & qui étoit lui-même domestique; & il lui étoit enjoint d'en faire part aux autres domestiques du roi. Il y a beaucoup d'apparence qu'on donna ce nom aux intendans du domaine, parce qu'ils étoient choisis entre les domestiques ou appariteurs du roi. L'usage avoit été chez les

¹ Hist. lib. 10. c. 18. — ² Lib. 9. c. 19. — ³ Marculf. Form. lib. 1. tit. 39. lib. 2. tit. 52.

Romains d'envoyer les protecteurs domestiques dans les provinces, pour y veiller aux intérêts de l'empereur¹. Les ducs & les autres gouverneurs des provinces avoient aussi des protecteurs ou domestiques, parmi lesquels on prenoit les comptables ou rationaux². Et une loi Théodossienne met les domestiques des ducs au nombre des officiers qui étoient chargés de la gestion des revenus publics³.

CHAPITRE XXXI.

RÉFLEXION SUR L'ORIGINE DES COMTES PALATINS
EN ALLEMAGNE.

§. I.

IL n'est pas possible de confondre les comtes Palatins, dont il y avoit un très grand nombre en Germanie, dès le temps d'Otton I, avec le comte Palatin, qui, sous les rois Carlovingiens, avoit été le chef de la cour du palais, & qui continuoit à l'être sous les rois Saxons. Il est d'ailleurs certain que ces comtes Palatins avoient succédé à toutes les fonctions des juges domaniaux dont je viens de parler, & qu'on avoit au-

¹ Cod. Theod. lib. 6. tit. 18. — ² Amm. lib. 28. p. 686. lib. 18. p. 213.
— ³ Cod. Theod. lib. 8. tit. 8. lege 4.

lui les comptables de l'épargne (rationales rei privatae), les officiers préposés au transport des sommes qui provenoient du produit des terres impériales, les prévôts des troupeaux & des écuries, les procureurs des bois.

Les officiers de l'empire avoient dans leur département la répartition & la recette des revenus publics. Le préfet du prétoire étoit à leur tête ; ses vicaires & les recteurs de province partageoient avec lui cette espèce d'administration. L'emploi des revenus de l'épargne ne devoit pas être le même que celui des revenus publics. Les premiers étoient destinés aux dépenses particulières de la maison impériale ; comme la nécessité & le besoin de l'état étoient le seul titre qui autorisât l'exaction des tributs, leur produit devoit être employé à la dépense générale. Mais comme les empereurs dispofoient absolument de l'un & de l'autre trésor, il étoit en leur pouvoir d'en faire tel emploi qu'il leur plaisoit. Cependant leurs terres n'étoient pas censées être d'une nature différente de celle des terres particulières, & elles étoient soumises à plusieurs taxes. Telle étoit celle de la milice, au paiement de laquelle le domaine étoit assujetti lorsqu'il se faisoit en argent. Le domaine du prince devoit aussi contribuer à toutes les dépenses locales. Ainsi lorsqu'il étoit

CHAPITRE XXXII.

RÉFLEXION SUR LES SÉNÉCHAUSSES
ET SUR LES BAILLIAGES.

§. I.

Nous avons vu que les domestiques n'étoient pas les seuls officiers qui fissent conduire à la cour les provisions dont elle avoit besoin. Les comtes fiscaux étoient obligés au même service. La raison en étoit, qu'en qualité de surintendant des revenus publics, ils se faisoient livrer les denrées ou espèces que les possesseurs Romains étoient obligés de fournir pour la table du roi. Il paroît, par un récit du moine de Saint - Gal , que les préfets, aussi-bien que les comtes qui se trouvoient à la cour, y faisoient le service de maîtres-d'hôtel¹ : mais il y avoit cette différence entre les uns & les autres, que les préfets n'étoient chargés d'aucune espèce de recette : ils n'étoient point obligés de fournir à la dépense de la cour, au lieu que les comtes fiscaux y contribuoient de tout ce que produisoient les taxes ou cens imposés aux provinciaux.

¹ Lib. I. c. 12.

faisoient payer par les sujets domaniaux les redevances auxquelles ils étoient tenus. Ils poursuivoient les causes où le domaine étoit intéressé, & l'on poursuivoit contr'eux les demandes qu'on faisoit à la charge du domaine. Ils étoient chargés de faire rendre à l'état les services auxquels toute espèce de domaine étoit assujettie. Comme les revenus publics ne faisoient point partie du domaine, ils n'avoient pas plus d'action contre les citoyens, relativement à la perception des tributs, que n'en avoit le procureur d'un particulier contre les autres citoyens, relativement à ces tributs. Il falloit donc qu'il y eut des officiers publics qui poursuivissent le paiement des tributs & des autres redevances publiques, & ces officiers étoient les juges ou comtes fiscaux.

§. I V.

Ce que je viens de dire explique comment les comtes préfets eurent la surintendance des revenus & des charges publiques, & comment leurs vicaires en eurent la gestion. Il est encore remarquable que ces vicaires avoient l'inspection des bénéfices royaux ; ces bénéfices n'étoient pas ceux qui n'étoient qu'un démembrement passager du domaine : ils avoient été dans le département du comte de l'épargne ; &, sous les rois Francs, les juges en furent les conservateurs. Les bénéfices

ordonnance de S. Louis' donne indifféremment le nom de **BAJULUS**, & celui de **BALLIVUS** aux mêmes officiers.

§. I V.

On avoit confondu pendant long-temps les comtes fiscaux & les comtes préfets, sous la dénomination qui leur étoit commune : mais comme il n'y eut des comtes fiscaux que dans les lieux où il n'y avoit point de préfets, il continua toujours d'y avoir une très grande différence entre les comtes préfets & les comtes fiscaux : cette différence venoit principalement de la nature des fiefs qui étoient dans leur mouvance. J'ai dit qu'on avoit assigné aux légions & aux cohortes pour leur tenir lieu de paye, les terres dans lesquelles étoient leurs quartiers. Ces terres devinrent des fiefs qui relevèrent des préfets, des tribuns & des prévôts, ou des préfets & des vassaux : ainsi ces grands feudataires eurent dans leur mouvance des fiefs qui n'étoient point des démembrements du domaine. Les comtes fiscaux, au contraire, n'eurent à leurs ordres que des propriétaires ou des possesseurs d'aleux inféodés. Les bénéfices qu'ils conférèrent étoient des portions du domaine, & les vassaux à qui ils les donnèrent furent en quel-

paroît que cette charge avoit déjà été supprimée au temps de la conquête, & qu'on l'avoit réunie à celle des comtes de cité, auprès desquels l'avocat du fisc auroit dû occuper. En effet, les comtes étoient les protecteurs du fisc¹, & les comtes préfets les remplacèrent encore dans cette protection. Comme leur juge étoit à leurs ordres², c'étoit à eux à mettre en justice les causes pour lesquelles il devoit écheoir composition au profit du roi; &, à cet égard, le juge fiscal n'étoit que l'exécuteur de leurs commandemens. Il s'ensuit de-là que le procureur du domaine n'avoit pas succédé à l'avocat du fisc.

§. V.

C'étoit sur les provinciaux & sur leurs biens qu'étoient assises les largesses ou tributs publics; ainsi j'en parlerai plus au long dans le livre suivant. Je traiterai des revenus du prince ou du fisc dans le septième livre de cet ouvrage; où je parlerai des domaines du roi, de l'église & des particuliers. Je reviens maintenant aux procureurs & aux juges domaniaux.

§. V I.

Il paroît évidemment par le capitulaire de villis, du Car. Calv. tit. 36. c. 5. — 2 Pippln. reg. ital. Cap. an. 795. les juge.

néchaux, lorsque cette ville fut rentrée dans la main des rois.

Il en fut de même de presque tous les comtés d'Aquitaine. Il est vrai qu'on donna quelquefois le nom de baillif aux juges royaux des sénéchaussées : ce fut ce qui arriva à Tours où l'on appella baillif, l'officier qui la gouvernoit, quoique son gouvernement fût une sénéchaussée. Les comtes de Paris étoient des comtes fiscaux ; car la préfecture des bateliers, que les Romains y avoient établie ne fut point l'origine de la comitive de cette ville. Les bateliers n'étoient point des guerriers, & ils ne devinrent point feudataires. Ils étoient plebéiens, sujets à une servitude à raison des terres qu'ils possédoient. Telle fut l'origine de ce qu'on appella depuis la marchandise de l'eau. Les comtes de Paris n'eurent donc point de cantonniers proprement dits, mais ils eurent des vassaux personnels, ils eurent des feudataires domaniaux, & ils en augmentèrent le nombre en distribuant à leurs soldats les terres qui avoient appartenu à la menſe abbatiale de Saint-Germain. Ces vassaux ne furent point barons du comté, ils furent les hommes du comte, & c'est la raison pourquoi il n'y eut originairement que quatre barons du comté de Paris. Ces barons étoient sans doute des vassaux de la couronne, dont les comtes de Paris s'étoient rendus

teurs ou procureurs du fisc dans son capitulaire de l'an 829. Ce même capitulaire¹ enjoint aux procureurs du fisc de ne pas laisser impunis les sujets fiscaux qui auroient abusé de leurs privilèges pour vexer leurs voisins; & les évêques de France conseilloient à Louis-le-Germanique de tenir la main à ce que les juges de ses terres domaniales empêchassent leurs colons de vexer les voisins du domaine, en abusant ainsi du privilège royal. Les juges n'étoient donc pas différens des acteurs ou procureurs du domaine; mais si l'on fait attention à ce que disoient ces évêques sur les devoirs des juges, & qu'on les compare avec ceux que Charlemagne impose aux maires de ses maisons, soit dans son capitulaire DE VILLIS, soit dans un autre capitulaire où il les appelle VILLICI, on restera convaincu que les juges dont parlent les évêques de France, n'étoient pas différens des maires²; d'où il s'ensuivroit que les maires eux-mêmes n'étoient autres que les procureurs fiscaux. On trouve même des monumens postérieurs³ au siècle de Charlemagne, dans lesquels on confond le maire Villicus avec le schultète ou procureur fiscal. Le maire étoit électif, aussi bien que le procureur fiscal; il étoit chargé de faire rendre par les sujet domaniaux le ser-

¹ Cap. an. 829. c. 9. — ² 2. Cap. an. 813. c. 19. — ³ Charta an. 1307. Ducange, au mot SCHULTETUS.

nom des magistratures. Sous la première race, les préfets & les comtes n'avoient exercé que pendant un certain temps, ils n'avoient par conséquent point été suzerains; i's le devinrent en devenant inamovibles, & enfin ils rendirent héréditaires dans leurs maisons les charges qu'on leur avoit confiées. Les rois Capétiens profitèrent des réunions pour se réserver la suzeraineté avec le titre de comte, de duc ou de châtelain; & loin de rétablir l'hérédité en faveur des nouveaux commandans qu'ils établissoient dans les provinces, ils ne leur donnèrent que des commissions passagères, & ils les firent même passer successivement d'un bailliage à un autre bailliage, & d'une sénéchaussée à une autre sénéchaussée : du reste il n'y avoit aucune différence entre les baillis établis au temps de Philippe - Auguste, ou de S. Louis, & les comtes préfets établis par Charlemagne; entre un sénéchal & un comte fiscal. On rétablit même un usage qui, sans doute, avoit été en vigueur sous les rois Francs, & qui n'avoient été abolis sous les rois Carlovingiens, que parce que les comtes & les juges avoient cessé d'être amovibles. Cet usage étoit conforme aux loix Romaines. Les Espagnols & les Turcs l'ont même conservé. Il consistoit en ce que tout bailli ou sénéchal devoit rester pendant quarante jours, après l'expiration de sa commission, dans le lieu

remplacés dans les domaines de la maison régnante par le grand sénéchal, & dans ceux des ducs par leurs sénéchaux particuliers.

§. VIII.

Les juges supérieurs du domaine étoient certainement ces anciens domestiques dont parle Grégoire de Tours¹, & qui, conjointement avec les comtes, faisoient conduire au plaïd toutes les provisions nécessaires pour la dépense du roi & de sa cour², c'étoient ces mêmes domestiques qui rendoient aux criminels absous les terres qu'on avoit confisquées sur eux; il en est fait mention dans deux formules de Marculfe. Chacun d'eux avoit plusieurs maisons royales dans son département, & c'étoit à eux qu'il appartenoit de faire exécuter les lettres par lesquelles les rois accorderoient la liberté à un certain nombre d'esclaves, lorsqu'il leur étoit né un prince³. Ces lettres étoient adressées à un comte qui avoit le titre d'ILLUSTRE, & qui étoit lui-même domestique; & il lui étoit enjoint d'en faire part aux autres domestiques du roi. Il y a beaucoup d'apparence qu'on donna ce nom aux intendans du domaine, parce qu'ils étoient choisis entre les domestiques ou appariteurs du roi. L'usage avoit été chez les

¹ Hist. lib. 10. c. 18. — ² Lib. 9. c. 19. — ³ Marculf. Form. lib. 1. tit. 39. lib. 2. tit. 52.

vôts , vuiguiers , vicomtes & autres officiers subalternes, leur étoient subordonnés. Ils n'ont aujourd'hui sur eux que la supériorité de ressort en matière de justice ; & des arrangemens , très postérieurs à leur établissement , leur ont substitué dans leurs fonctions les plus essentielles les intendants de province ; qui ne furent d'abord que des surveillans , & qui les ont ensuite supplantés.

Enfin ils commandoient la noblesse de leur district , & la menoient à la guerre. L'établissement d'une milice soudoyée a rendu l'exercice de cette fonction aussi rare , qu'il l'est de voir publier l'arrière-ban ou le ban militaire. Pour être bailli ou sénéchal , il falloit être chevalier. Depuis l'extinction de la chevalerie , il suffit d'être gentilhomme. Pendant long-temps les baillis & les sénéchaux avoient assisté aux jugemens qui se rendoient dans la cour du roi , quoiqu'ils ne fussent point conseillers. Philippe-le-Bel¹ restreignit d'abord ce droit à ceux qui étoient revêtus de cette dignité ; mais il exclut encore ceux-ci² des députations pour les requêtes & pour les enquêtes ; & par une ordonnance postérieure , il leur défendit de juger dans le parlement. Ainsi ils n'y entrèrent que pour justifier leurs sentences & soutenir les intérêts du roi. La première de ces fonctions a été abolie par une jurisprudence assez

¹ Ordonn. de l'an 1291. art. 2. — ² Ibid. art. 1.

trefois désignés par le titre de domestiques. Il ne faut pas douter qu'ils ne fussent comtes, soit de la première, soit de la seconde classe; & il n'est pas difficile d'imaginer comment, au titre de comte domestique, on substitua celui de comte Palatin.

§. I I.

Dans la suite, les comtes Palatins se firent des droits personnels de ce qui avoit été les droits du domaine, dont la conservation leur avoit été confiée. Ils furent juges des empereurs, parce qu'ils furent juges dans les procès qu'ils avoient à raison de leur domaine.

§. I I. I.

Si l'on compare avec ce que je dis ici des comtes Palatins, ce que je dirai des sénéchaux dans le chapitre suivant, on trouvera que le prince, dans la maison duquel la dignité de comte Palatin devint héréditaire, dut être aussi le sénéchal héréditaire de l'empire.

ſénéchaux ou juges domaniaux, à qui les princes de l'empire confient la gestion de leurs domaines, le commandement de leurs vassaux domaniaux ou amtsaffes, & l'administration de la justice. Le mot allemand, que nous rendons par celui de bailli, signifie simplement un officier, & les Allemands appellent office ce à quoi nous supposons qu'ils donnent le nom de BAILLAGE. Une ressemblance imparfaite a fait illusion aux premiers traducteurs, & les autres les ont suivis.

CHAPITRE XXXIII.

DES VICOMTES, ET DES VICAIRES OU VUIGUIERS.

§. I.

LES juges Romains avoient eu des adjudans. C'est le nom que la notice de l'empire donne à leurs lieutenans; les juges Francs eurent des vicomtes ou des vicaires.

Grégoire de Tours¹ raconte un fait qui prouve que le comte fiscal & son vicomte étoient solidairement obligés de faire bons au roi les revenus de leur cité, & qu'ils faisoient conjointement

¹ Lib. 7. c. 23.

les empruns que cette obligation leur rendoit nécessaires.

Une loi de Gontram¹ nous apprend que les juges choisissoient leurs vicaires, & leur donnoient leur commission. Ces vicaires exerçoient chacun dans un canton la puissance judiciaire; mais leur compétence étoit, sans doute, plus bornée que celle des comtes, & ils leur étoient eux-mêmes soumis.

§. I I.

Après que les préfets eurent pris la place des comtes de cité, on appella vicomtes ceux des vicaires qui furent leurs lieutenans. Ce dernier nom resta aux lieutenans des comtes fiscaux, & cette différence subsiste encore aujourd'hui. Les sénéchaussées sont divisées en vigueries, ou bien un seul viguier est le lieutenant du sénéchal. Il n'y a des vicomtes que dans les lieux où il y eut autrefois des comtes préfets.

§. I I I.

Les vicomtes ne perdirent aucun de leurs droits, en passant sous la juridiction & la supériorité des préfets. Ce changement eut pourtant deux conséquences remarquables. La première fut, que les

¹ L'an 585. Bal. t. 1.

ordonnance de S. Louis¹ donne indifféremment le nom de BAJULUS, & celui de BALLIVUS aux mêmes officiers.

§. I V.

On avoit confondu pendant long-temps les comtes fiscaux & les comtes préfets, sous la dénomination qui leur étoit commune : mais comme il n'y eut des comtes fiscaux que dans les lieux où il n'y avoit point de préfets, il continua toujours d'y avoir une très grande différence entre les comtes préfets & les comtes fiscaux : cette différence venoit principalement de la nature des fiefs qui étoient dans leur mouvance. J'ai dit qu'on avoit assigné aux légions & aux cohortes pour leur tenir lieu de paye, les terres dans lesquelles étoient leurs quartiers. Ces terres devinrent des fiefs qui relevèrent des préfets, des tribuns & des prévôts, ou des préfets & des vassaux : ainsi ces grands feudataires eurent dans leur mouvance des fiefs qui n'étoient point des démembrements du domaine. Les comtes fiscaux, au contraire, n'eurent à leurs ordres que des propriétaires ou des possesseurs d'aleux inféodés. Les bénéfices qu'ils conférèrent étoient des portions du domaine, & les vassaux à qui ils les donnèrent furent en quel-

¹ L'an 1218. Ordon. du Louvre. v. 1. p. 100.

qui y rendoit la justice, & auquel les loix donnoient une très grande autorité sur les citoyens¹. Les présidens de province avoient été les commissaires ordinaires des empereurs auprès de ce sénat ; & tant qu'on ne s'étoit point écarté des anciennes institutions, ces présidens avoient joint l'administration de toute une province à la présidence de chaque sénat. Mais il paroît que vers le temps de la conquête on avoit détaché de la présidence toutes les fonctions qui devinrent les attributs essentiels des *sayons* & des comtes fiscaux. Il paroît même que l'autorité des présidens ne s'étendoit plus sur les *décursions*, & que tous les autres citoyens étoient dans le ressort des *sayons* & des autres juges royaux. Cette autorité se bornoit, relativement au prince, à la perception des tributs ; car c'est la seule fonction dont il soit parlé dans la commission des présidens dont Cassiodore nous a conservé la formule². On les y appelle aussi présidens de province ; mais, comme on ne remarque aucune différence entre leur charge & celle des tribuns de province, on est autorisé à croire que dès-lors il n'y avoit point de présidens dans toutes les cités, & que les tribuns de province tenoient leur place dans celles où'il n'y en avoit point³. La fonction essentielle des uns & des

¹ Cassiod. *variart. lib. 9. tit. 1.* — ² *Variat. lib. 7. tit. 2.* — ³ *Ibid. tit. 52.*

autres étoit de présider aux citoyens. Or, nous venons de voir que cette présidence caractérisoit encore les présidens & les défenseurs au temps de Charlemagne. Ils étoient les premiers (priores) d'entre les citoyens, & ils faisoient la fonction de juge (*partem judicis*) toutes les fois que ceux-ci étoient défenseurs contre des étrangers : ils l'étoient, à plus forte raison, dans les procès que les bourgeois avoient entr'eux.

§. III.

On ne doit pas confondre les tribuns de province avec les défenseurs particuliers de chaque cité : il n'est parlé dans la commission de ces derniers, que de l'obligation où ils étoient de ménager les intérêts de leur cité, de taxer les denrées qui s'y vendoient, & de tenir la main à ce qu'on n'excédât point ces taxes¹. Ils étoient encore obligés de prévenir la cherté des vivres, autant qu'il étoit en leur pouvoir. Ils avoient de plus une sorte de juridiction, qu'ils partageoient même quelquefois avec les évêques.

§. IV.

Il paroît qu'au temps de la conquête le tribunat de province fût déferé à l'évêque du lieu, dans quelques cités des Gaules ; du moins voit-

¹ Variar. lib. 7. tit. 2.

fuzerains, & avoient reporté l'hommage au roi. Telle est l'origine des barons de Bretagne. Jamais il n'y eut dans cette Province un corps de feudataires proprement dits. Il en faut dire autant des barons de Normandie. Il y avoit bien des can-tonniers dans cette province, mais chacun d'eux avoit pour suzerain un comte qui reportoit leur hommage au duc de Normandie. Les vassaux de la couronne qui n'étoient point comtes, mais qui ne relevoient d'aucun comte, furent les seuls qui partagèrent avec les comtes le titre de BARON DU DUCHÉ. Il en faut dire autant des anciens barons de Languedoc : il n'y avoit point de can-tonniers dans cette province, aussi n'y eut-il qu'un très petit nombre de barons ; au contraire les comtes préfets, les châtelains & les vassaux de la couronne qui, dans la suite, prirent aussi le titre de comte, avoient un grand nombre de barons ou de vassaux domiciliés, parce qu'originellement ils étoient les chefs d'une garnison.

§. V.

Lorsque les rois de France substituèrent des baillifs & des sénéchaux aux comtes préfets & aux comtes fiscaux, ils ne firent que rendre à l'administration des provinces la forme qu'elle avoit eue sous les premiers rois Francs, avec cette différence seulement qu'ils changèrent le

les citoyens armés; les uns & les autres stipulèrent la conservation de leurs droits, les premiers continuèrent à être jugés par leur sénat, à la tête duquel étoit un président ou un tribun; les autres passèrent sous les loix barbares, & conséquemment ils devinrent justiciables de leurs voisins, présidés par des officiers royaux. Mais les citoyens inférieurs & les habitans des bourgs, qui n'avoient point de sénat, & qui ne jouissoient point du bénéfice des loix barbares, s'étoient donnés aux Francs en qualité de tributaires; ils n'eurent ni présidens, ni tribuns; & comme ils étoient sous la protection du roi, il leur donna des avoués ou des défenseurs; comme les rois Ostrogots donnèrent des foyons à ceux des possesseurs qui avoient demandé d'être reçus sous leur protection. On trouve la preuve de ce que je dis ici touchant la différence qu'il y avoit entre les bourgs & les cités, dans un trait de notre ancienne histoire.

« Clotaire, ayant envahi plusieurs cités maritimes d'Italie, ne se contenta pas de les enlever à l'empire, il les ravagea, dépouilla leurs habitans, & les condamna à la servitude¹; il détruisit aussi leurs murailles jusqu'aux fondemens, & il ordonna qu'à l'avenir ces cités ne portassent plus que le nom de BOURGS (vici) ». Ainsi les habitans des bourgs, & les

¹ App. Greg. Tur. c. 71.

où il l'avoit exercée, pour répondre aux plaintes de ceux qu'il pouvoit avoir vexés. Cet usage s'est encore aboli depuis que les baillis & les sénéchaux sont devenus perpétuels; & on n'a point astreint à cette formalité les officiers auxquels on a transporté leurs fonctions : car ce n'est pas seulement en cela qu'on a dénaturé les offices de bailli & de sénéchal.

§. V I.

Suivant leur première institution¹ les baillis & les sénéchaux présidoient à la cour particulière du roi qui rendoit la justice dans leur district. Il est vrai qu'ils ne jugeoient pas, comme les comtes eux-mêmes n'avoient pas jugé² : mais ils examinoient les témoins, & ils prononçoient la sentence rendue sous leurs yeux. De-là vient encore que les sentences s'expédient aujourd'hui en leur nom; mais ils ne sont plus obligés à cette présidence, & quoiqu'ils conservent toujours le droit de l'exercer, ils s'en décharge sur leurs lieutenans. Quant à l'audition des témoins, elle appartient au procureur du roi, à leur exclusion. Les baillis & les sénéchaux avoient autrefois la surintendance des finances & la manutention de la police dans leur district : & les receveurs, pre-

¹ Lettres de l'an 1258. Ordonnance du Louvre. t. 1. p. 63 & suiv.

— ² Ordonnance du 23 Février 1318. art. 2.

parle en plus d'un endroit des tribuns qui étoient collecteurs & dépositaires des deniers royaux¹. Ils étoient obligés, comme les comtes fiscaux, de faire bon au roi le montant de leur recette, & leurs biens en répondoient. Ils faisoient aussi des emprunts, afin de ne pas se trouver en arrière vis-à-vis du roi. Je ne trouve qu'un seul capitulaire où il soit fait mention des tribuns², ils sont mis au rang des juges, des centeniers & des vicaires, qu'on destituoit pour cause de malversation.

§. V I I.

On appella PRÆSIDIUM la caisse des présidens & celle des tribuns; &, lorsque par un traité, les rois Francs disposèrent d'une cité³, ils l'acquirent ou la cédèrent avec tout son trésor (præsidium).

§. V I I I.

Je crois que dans beaucoup de cités on donna le titre de MAIRE à l'officier qui y présidoit : on l'appella JUGE-MAGE dans d'autres endroits. Ce maire, ou ce juge, avoit la perception des impôts, & étoit président des échevins ou scabins municipaux. On l'appella BOURG-MAITRE en Germanie; & dans les cités épiscopales, telle qu'étoit celle de Cologne, où l'évêque avoit lui-

¹ De gloriâ martyr. lib. 1. c. 44. — ² Cap. Lud. Pii an. 827. — ³ Conv. ap. Andel. an. 587.

recente, & la seconde a été transportée aux procureurs-généraux.

§. VII.

Il est remarquable qu'il n'y a jamais eu que des bailliages royaux, quoiqu'il y ait toujours eu des sénéchaussées particulières : la raison en est que jamais les seigneurs d'une province ne se déchargèrent de l'administration de leur état sur un gouverneur ayant titre de bailli; au lieu que tous les seigneurs particuliers avoient des sénéchaux, sur lesquels ils se déchargeoient de la gestion de leurs domaines.

§. VIII.

Le contraire est arrivé en Allemagne, où il y a des baillis particuliers, & où il n'y a point de baillis impériaux, parce que jamais on n'a réuni aucune province à la couronne : un feudataire a toujours été remplacé par un autre feudataire; & si l'on n'a point donné de successeurs aux ducs de Suabe & de Franconie, on ne leur a pas non plus substitué de gouverneurs amovibles. Il s'est établie dans ces provinces une véritable anarchie, à laquelle la noblesse doit son immédiateté & son indépendance. Il y a beaucoup de baillis particuliers en Allemagne, ou plutôt nous donnons abusivement ce nom aux

sénéchaux ou juges domaniaux, à qui les princes de l'empire confient la gestion de leurs domaines, le commandement de leurs vassaux domaniaux ou amtsasses, & l'administration de la justice. Le mot allemand, que nous rendons par celui de bailli, signifie simplement un officier, & les Allemands appellent office ce à quoi nous supposons qu'ils donnent le nom de BAILLAGE. Une ressemblance imparfaite a fait illusion aux premiers traducteurs, & les autres les ont suivis.

CHAPITRE XXXIII.

DES VICOMTES, ET DES VICAIRES OU VUIGUIERS.

§. I.

Les juges Romains avoient eu des adjudans. C'est le nom que la notice de l'empire donne à leurs lieutenans; les juges Francs eurent des vicomtes ou des vicaires.

Grégoire de Tours¹ raconte un fait qui prouve que le comte fiscal & son vicomte étoient solidairement obligés de faire bons au roi les revenus de leur cité, & qu'ils faisoient conjointement

¹ Lib. 7. c. 23.

les empruns que cette obligation leur rendoit nécessaires.

Une loi de Gontram¹ nous apprend que les juges choisissoient leurs vicaires, & leur donnoient leur commission. Ces vicaires exerçoient chacun dans un canton la puissance judiciaire; mais leur compétence étoit, sans doute, plus bornée que celle des comtes, & ils leur étoient eux-mêmes soumis.

§. I I.

Après que les préfets eurent pris la place des comtes de cité, on appella vicomtes ceux des vicaires qui furent leurs lieutenans. Ce dernier nom resta aux lieutenans des comtes fiscaux, & cette différence subsiste encore aujourd'hui. Les sénéchaussées sont divisées en vigueries, ou bien un seul viguier est le lieutenant du sénéchal. Il n'y a des vicomtes que dans les lieux où il y eut autrefois des comtes préfets.

§. I I I.

Les vicomtes ne perdirent aucun de leurs droits, en passant sous la juridiction & la supériorité des préfets. Ce changement eut pourtant deux conséquences remarquables. La première fut, que les

¹ L'an 585. Bal. t. 1.

commis dans ce district , y troublant la paix , soumettoient leurs auteurs à un droit de *FREDUM* , lequel se payoit au profit de l'évêque qui possédoit la cité avec droit d'immunité. Nous verrons ailleurs quelle étoit l'étendue de l'immunité ; mais il est évident qu'elle étoit la même que celle du ban châtelain , puisque le prévôt ne jugeoit les causes du ban , que dans les lieux où ne pouvoit entrer le comte de la province. Le *burg-fried* n'étoit donc pas différent du *burg-ban* , c'est ce que nous appellons *BANLIEUE* en France.

§. V.

Nous apprenons d'un capitulaire de Pepin ¹ , roi d'Italie , que les prévôts avoient des cantonniers auxquels ils devoient rendre la justice ; & , qu'outre cela , ils la devoient rendre à tous ceux qui la leur demandoient dans l'étendue de leur prévôté. Il étoit naturel que les prévôts eussent sous eux des gardes en assez grand nombre pour pouvoir défendre leur château en cas d'attaque , & pour user de contrainte contre les malfaiteurs. Ces cantonniers furent donc des hommes libres , attachés à leur office , & auxquels l'usufruit d'un bénéfice tenoit lieu de salaire. Ce ne fut pas seulement dans les cités de l'empire Romain qu'il y eut des prévôts² ; il y en eut aussi dans toutes les résidences

¹ L'an 793. — ² Cod. Theod. lib. 12. tit. 1. lege 22.

pas différente de celle des hautes justices, en a aussi pris la nature.

§. V.

Ce qui est arrivé en Normandie est aussi arrivé en Allemagne. Il est certain que Charlemagne établit des vicaires en Saxe; mais ces vicaires ne furent jamais des feudataires. Ils étoient les lieutenans des comtes, & ils ont été remplacés par les statthalters, ou plutôt par ces officiers, que nous appellons baillis, quoiqu'abusivement. Il n'y en eut point dans les cités de Germanie, parce que les évêques furent hauts-justiciers & propriétaires des cens, dans leurs villes épiscopales. La justice royale, qui n'avoit jamais appartenu aux vicomtes, y fut exercée par un burgrave, ou comte châtelain. Le grand avoué de chaque église tint la place des vicomtes.

CHAPITRE XXXVI.

DES CENTENIERS.

§. I.

Tous les magistrats Romains avoient été conservateurs de la paix dans leur département. Le maintien de cette paix parmi les troupes faisoit partie de la discipline militaire ; & chaque officier y tenoit la main avec une juridiction plus ou moins étendue , & parmi un nombre de soldats plus ou moins grand , à proportion du grade auquel il étoit parvenu. Le préfet faisoit la police dans une légion avec droit de vie & de mort ; le tribun la faisoit dans une cohorte & infligeoit des peines moins considérables ; le centénier la faisoit dans sa compagnie , & ne connoissoit que des moindres délits. Lorsque les soldats furent devenus sédentaires , chacun de ces officiers exerça la juridiction qui lui appartenoit dans le district qu'occupoient les troupes qu'il commandoit. Ce district fut un camp , & les terres qui le composoient furent tout-à-la-fois le poste que devoit occuper chaque soldat , & la paie de laquelle il tiroit sa subsistance. Les délits commis dans ce district furent de la compétence du juge du camp ; mais chaque soldat dût concourir à en arrêter

qui y rendoit la justice, & auquel les loix donnoient une très grande autorité sur les citoyens¹. Les présidens de province avoient été les commissaires ordinaires des empereurs auprès de ce sénat ; & tant qu'on ne s'étoit point écarté des anciennes institutions, ces présidens avoient joint l'administration de toute une province à la présidence de chaque sénat. Mais il paroît que vers le temps de la conquête on avoit détaché de la présidence toutes les fonctions qui devinrent les attributs essentiels des *sayons* & des comtes fiscaux. Il paroît même que l'autorité des présidens ne s'étendoit plus sur les *décursions*, & que tous les autres citoyens étoient dans le ressort des *sayons* & des autres juges royaux. Cette autorité se bornoit, relativement au prince, à la perception des tributs ; car c'est la seule fonction dont il soit parlé dans la commission des présidens dont Cassiodore nous a conservé la formule². On les y appelle aussi présidens de province ; mais, comme on ne remarque aucune différence entre leur charge & celle des tribuns de province, on est autorisé à croire que dès-lors il n'y avoit point de présidens dans toutes les cités, & que les tribuns de province tenoient leur place dans celles où'il n'y en avoit point³. La fonction essentielle des uns & des

¹ Cassiod. *variart. lib. 9. tit. 2.* — ² *Variat. lib. 7. tit. 2.* — ³ *Ibid. tit. 32.*

» commettent impunément toutes sortes de crimes
 » dans le département de plusieurs gardes (per diver-
 » sas custodias), il a été ordonné qu'il en feroit fait
 » des centaines¹ ». L'ordonnance n'ajoute rien
 sur la forme qu'elles devoient avoir, & cette
 omission seule suffiroit pour prouver qu'il exis-
 toit déjà des centaines sur le modèle desquelles
 Clotaire en institua de nouvelles.

Nous avons encore un recueil de plusieurs loix
 publiées par Childebert en différentes années: la
 dernière de ces loix est datée de la vingtième
 année de son règne, qui tombe à l'an 596. Or
 dans une autre loi qui lui est antérieure, & qui
 par conséquent est tout au plus de la même date
 que celle de Clotaire, il est parlé des centaines,
 comme d'un établissement déjà fait, mais les ré-
 glemens qu'elle contient à cet égard sont à-peu-près
 les mêmes que ceux qu'on lit dans le décret
 de Clotaire; d'où l'on pourroit conclure, qu'ils
 étoient destinés à donner de la consistance à une
 institution nouvelle. Cette induction n'est rien
 moins que péremptoire; & voici, ce me semble,
 deux preuves non équivoques de l'ancienneté des
 centaines¹. 1° Clovis parle des centeniers dans
 une de ses chartes, & il les nomme parmi les
 juges auxquels elle est adressée. 2° Il en est fait
 mention dans la loi salique, telle que Charle-

¹ Bal. t. 1. — 2 V. Rec. de Perard, p. 1.

on plusieurs évêques en exercer les principales fonctions¹. Ils étoient les gardiens des villes, les défenseurs des veuves, des orphelins & des pauvres; les avocats des cités auprès des rois & de leurs officiers. Je crois trouver, dans l'histoire de Grégoire de Tours², une preuve assez forte que l'évêque de Lizieux, en particulier, étoit le premier magistrat de sa ville; aussi les successeurs de cet évêque ont-ils réuni depuis ce temps-là les titres de comte & d'évêque. C'est ainsi que les églises acquirent des citoyens, dont les juges royaux leur contestèrent quelquefois la propriété³. Ce qu'avoient fait dans les Gaules la crainte des barbares & le respect des peuples & des princes pour l'épiscopat; la piété des rois le fit en Germanie, où tous les évêques furent seigneurs temporels de leurs cités, & les possédèrent en pleine immunité. Elles ne firent point partie des comtés en France, comme en Allemagne, & les comtes qui portoient le nom de ces cités n'exerçoient aucun droit dans leur enceinte⁴.

§. V.

Lorsque Clovis fit alliance avec les Armoriains, il ne dûit traiter qu'avec les sénateurs &

¹ Voyez ci-dessus chapitre 4. Greg. Tur. lib. 5. c. 20. 7. c. 24. 8. c. 21. 9. c. 6. — 2 Lib. 6. c. 36. — 3 Lib. 7. c. 22. — 4 Aim. lib. 5. c. 49.

dèle des stationnaires, & qu'il rendit responsables de tous les vols commis par les voleurs qui se feroient retirés dans leur centaine. Ils étoient tous obligés, & par intérêt, & par une loi positive, à prêter main-forte au centenier : or cette obligation supposoit qu'ils étoient tous armés, & qu'ainsi les simples possesseurs n'avoient point été compris dans les centaines.

§. I V.

Les mêmes causes, dont les vicaires pouvoient connoître, étoient aussi de la compétence des centeniers; ainsi la multiplication de ceux-ci, éteignit la juridiction que les vicaires avoient exercée jusqu'alors sur les propriétaires.

CHAPITRE XXXVII.

DES VASSEAUX DE LA COURONNE, COMME DIGNITAIRES.

§. I.

J'AI du parler des vassaux du roi, en parlant du vasselage : c'est encore ici le lieu d'en parler, parce qu'il y avoit des vassaux qui étoient dans leur district, ce que le comte étoit dans son canton.

§. I I.

Les capitulaires distinguent le vassal *VASSUS*,

LES VASSAUX,

de leur titre noblement vassaux. Les com-
ptes nous le font voir de l'abbaye de St. Denis
en France. On y voit souvent une terre que le
seigneur a et qui n'estoit qu'un petit vassal, vassal
mais tout en suite seigneur, l'abbaye est mise de
par avec les comtes & les ducs; & le vassal
vassal et mis au-dessous de l'officier; ensuite
on en voit souvent le vassal & l'abbaye ne sont
certainement pas une même personne. Il n'est
pourtant pas impossible de lever cette espèce de
confusion, si l'on rapproche la différence
que l'abbaye faisoit met entre les grands
officiers, qui avoient au nombre de comte, &
les autres officiers inférieurs; & celle que j'ai
mise entre les grands vassaux & les vassaux mi-
nistériels ou communaux. Les premiers avoient
le titre de comte, les autres ne l'avoient point,
& étoient pourtant employés dans les commis-
sions dont parle le capitulaire, qui met une dif-
férence entre les officiers & les petits vassaux.
Cela posé, dans les deux endroits des capitu-
laire où il est parlé des officiers du roi, il s'a-
git d'officiers de différentes classes; mais les pe-
tits vassaux sont constamment les ministériels ou
officiers inférieurs.

§ III.

Les grands vassaux appelés vassaux sont de plu-

1 Cap. Car. Calv. tit. 40. c. 2.

seurs

parle en plus d'un endroit des tribuns qui étoient collecteurs & dépositaires des deniers royaux¹. Ils étoient obligés, comme les comtes fiscaux, de faire bon au roi le montant de leur recette, & leurs biens en répondoient. Ils faisoient aussi des emprunts, afin de ne pas se trouver en arrière vis-à-vis du roi. Je ne trouve qu'un seul capitulaire où il soit fait mention des tribuns², ils sont mis au rang des juges, des centeniers & des vicaires, qu'on destituoit pour cause de malversation.

§. V I I.

On appella PRÆSIDIUM la caisse des présidens & celle des tribuns; &, lorsque par un traité, les rois Francs disposèrent d'une cité³, ils l'acquirent ou la cédèrent avec tout son trésor (præsidium).

§. V I I I.

Je crois que dans beaucoup de cités on donna le titre de MAIRE à l'officier qui y présidoit : on l'appella JUGE-MAGE dans d'autres endroits. Ce maire, ou ce juge, avoit la perception des impôts, & étoit président des échevins ou scabins municipaux. On l'appella BOURG-MAIRE en Germanie; & dans les cités épiscopales, telle qu'étoit celle de Cologne, où l'évêque avoit lui-

¹ De gloriâ martyr. lib. 1. c. 44. — ² Cap. Lud. Pii an. 827. — ³ Conv. ap. Andel. an. 587.

CHAPITRE XXXVIII.

DES MARQUES D'HONNEUR OU DISTINCTIONS
HONORIFIQUES.

§. I.

APRÈS avoir parlé des dignités, je dois dire un mot de leurs attributs extérieurs. L'invention en est dûe aux Romains, & les Francs les adoptèrent, aussi-bien que les charges & les dignités dont ils étoient la marque distinctive.

§. II.

Nous avons vu que la royauté, conférée par les Romains, étoit attachée à des ornemens extérieurs qu'ils appelloient *INSIGNIA*. Il en étoit de même de toutes les charges de l'empire & de toutes les dignités honoraires. La pourpre & le diadème étoient les attributs essentiels de la dignité impériale¹ : les autres dignités donnoient aussi droit de porter la pourpre ; mais il n'y avoit que l'empereur qui pût en avoir un habit complet². Il paroît même que le manteau de soie couleur de pourpre lui étoit réservé³ : ainsi les distinctions les plus ordinaires étoient

¹ *Amm.* lib. 20. p. 190. lib. 26. p. 579. — *Id.* lib. 22. — ³ *Id.* p. 399.

un habit chamarré de bandes de pourpre plus ou moins larges, le paludament, qui, je crois, n'étoit pas différent de l'étole dont se servent aujourd'hui nos prêtres, des brasselets, un bâton d'or ou d'ivoire, un siège curule, des faisceaux, des anneaux, des harnois distingués, des ceintures particulières, des colliers, &c. Outre ces distinctions générales chaque emploi avoit un symbole particulier. C'étoient des figures qui y étoient relatives, & qu'on peignoit sur le brevet des employés : on les broda aussi sur des morceaux d'étoffes qui servirent de drapeaux : mais j'en parlerai ailleurs; je me bornerai ici à parler de quelque marques d'honneur dont l'usage s'établit plus constamment ou plus généralement chez les Francs.

§. III.

La ceinture & le collier étoient deux ornemens communs à tous les magistrats qui régissoient les provinces. Le collier appelé TORQUES étoit aussi un ornement militaire, & pour le porter il n'étoit pas nécessaire d'être parvenu aux premiers grades : car nous voyons dans Ammien que le grade de dragonaire, ou de porte-enseigne, donnoit ce droit : mais il y avoit des colliers de plus d'une espèce. Les soldats auxiliaires ou bar-

successivement les frontières de l'empire d'occident : mais il est en même temps certain que ces prévôts conservèrent leurs anciennes fonctions. Ils continuèrent à être les gardiens des magasins publics.

On ne portoit pas seulement dans ces magasins le produit des taxes ordinaires. Les amendes qui se payoient en denrées de toutes espèce faisoient partie du revenu public, & étoient portées dans le château que gardoit le prévôt du lieu.

§. I V.

Il étoit défendu aux comtes & aux autres officiers royaux d'entrer dans les immunités : or, presque toutes les cités furent en possession de l'immunité. Il falloit donc qu'un officier municipal fût autorisé à prononcer sur les cas royaux : on donna ce droit à celui qui étoit déjà en possession de recevoir les amendes qui étoient la punition des crimes commis contre les bans royaux ; mais on lui conféra en même temps la dignité de comte, parce que cette dignité seule emportoit avec elle une juridiction éminente. Et comme chaque prévôt gardoit un château, on l'appella comte châtelain, ou burgrave, en Germanie bur-graf. Le district du prévôt s'appelloit le BAN CHATELAIN, ou BURG-BAN, on l'appelloit aussi BURG-FRIED, parce que les délits

donnèrent à tous les ornemens civils & militaires, le nom générique d'HONNEUR. Il est même remarquable que ce mot se trouve substitué à celui de ceinture, dans presque toutes les loix Romaines qu'on a transcrites dans les capitulaires : une seule a conservé le mot de CEINTURE. J'ai déjà cité une lettre d'Alcuin, dans laquelle il met les ceintures au nombre des honneurs¹.

§. V I.

Comme il y avoit des colliers de plus d'une espèce, il y avoit aussi plusieurs ceintures. Nous avons vu ailleurs que les novices d'armes portoient la ceinture dès l'âge de neuf à dix ans, & qu'ils la prenoient en prêtant le serment militaire. Cette ceinture étoit particulière aux guerriers² : car il étoit ordonné aux ducs de ne pas souffrir que ceux des fils de vétérans, que leur foiblesse ou leur mauvaise santé rendoit incapables du service, reçussent inutilement la ceinture, en prêtant le serment militaire. Tout homme libre avoit un honneur quelconque chez les Francs³. Il en étoit privé aussi-tôt qu'il avoit embrassé l'état monastique, & il ne lui étoit pas libre de le reprendre lorsqu'il venoit à quitter cet état⁴. Cet honneur étoit la ceinture militaire,

¹ Epist. 38. — ² Cod. Theod. lib. 7. tit. 32. lege. 5. — ³ Capit. addit. 32. c. 66. — ⁴ Cap. Met. an. 756. c. 2. 1. Cap. an. 812. c. 16.

impériales, & les uns aussi-bien que les autres étoient pris dans le corps des décurions. Comme l'entretien des maisons royales tomba à la charge des cantoniers, on doit croire qu'il leur appartint aussi de choisir les prévôts; &, en ce cas, le roi n'avoit part à leur nomination, que par le consentement qu'il y donnoit. Lorsque Charles-le-Chauve eut fait rétablir une maison royale appelée HERBERGEMENT, il députa des gardiens pour la sûreté de cette maison¹. Il est très vraisemblable que suivant l'usage de ce temps-là il leur donna des bénéfices pour leur tenir lieu de paye; ainsi ces gardiens étoient des vassaux officiers ou des ministériaux². Or, nous avons vu que pendant très long-temps on fut dans l'usage de confier la garde des châteaux à des ministériaux. Tels étoient vraisemblablement les cantoniers des prévôts. Il est certain qu'au temps de Lothaire les prévôts étoient des hommes libres³: on en trouve la preuve dans un capitulaire de ce prince. On y voit aussi que la prévôté étoit une dignité, & que ceux qui s'en étoient revêtus étoient dans le cas de pouvoir faire des attroupemens. Tout cela prouve qu'ils étoient militaires.

¹ Cap. Car. Calv. tit. 36. c. 37. — ² V. ci-dessus liv. 4. ch. 9. §. 7. — ³ Tit. 5. c. 4.

antérieur à l'hommage, & qu'il ne tenoit pas uniquement de son suzerain le droit de porter la ceinture, qui étoit la marque extérieure de la possession.

§. IX.

C'est encore aujourd'hui une des formalités de l'hommage de quitter son épée : on la quitte en entrant dans la chambre des comptes, parce que c'est la cour féodale de France.

§. X.

La ceinture n'étoit pas la seule décoration qui fut un honneur, aussi employa-t-on souvent ce mot au pluriel. Les Francs avoient conservé leurs anciennes décorations, & les avoient ajoutées à celles des Romains. De longs cheveux, un baudrier, les habits barbares ou militaires, toutes les armes défensives, & le bouclier en particulier, les éperons, le poignard, étoient chez eux des honneurs. Je parlerai de toutes ces choses, lorsque je traiterai du luxe & de l'habit militaire.

§. XI.

On perdoit les autres honneurs¹ aussi-bien que la ceinture², par plusieurs sortes de prévarications, & l'on s'en dépouilloit nécessairement

¹ Cap. an. 828. c. 4. — ² Cap. lib. 5. c. 300.

les auteurs. Les contestations que fit naître la possession des terres militaires durent être terminées par le juge militaire : de-là vint la juridiction des préfets, des tribuns & des centeniers; de-là vint aussi l'obligation où furent tous les soldats d'arrêter les criminels, & de les remettre entre les mains de leur centenier : mais cette espèce de police ne dut avoir lieu que dans les cantons, puisque les propriétaires n'étoient point enrégimentés, & que leurs terres faisoient partie des cités. C'étoit donc aux juges ordinaires qu'il appartenoit d'y maintenir la paix; c'étoit à eux d'établir dans chaque district des gardes qui veillassent à la sûreté publique, & qui arrêtaient les malfaiteurs.

§. I I.

Ce que je viens de dire touchant l'origine des centaines militaires, est une conséquence nécessaire de ce que j'ai dit ailleurs, que la conquête ne changea rien à la discipline militaire des troupes qui passèrent sous l'empire des Francs : mais on pourroit m'objecter que Clotaire II fut l'instituteur des centaines, ainsi que l'atteste le premier article de son décret, qu'on croit être de l'an 595, on y lit ces paroles : « comme les » patrouilles n'arrêtent point les voleurs de nuit, » & que par une collusion évidente, ces voleurs

» commettent impunément toutes sortes de crimes
 » dans le département de plusieurs gardes (per diver-
 » sas custodias), il a été ordonné qu'il en feroit fait
 » des centaines¹ ». L'ordonnance n'ajoute rien
 sur la forme qu'elles devoient avoir, & cette
 omission seule suffiroit pour prouver qu'il exis-
 toit déjà des centaines sur le modèle desquelles
 Clotaire en institua de nouvelles.

Nous avons encore un recueil de plusieurs loix
 publiées par Childébert en différentes années: la
 dernière de ces loix est datée de la vingtième
 année de son règne, qui tombe à l'an 596. Or
 dans une autre loi qui lui est antérieure, & qui
 par conséquent est tout au plus de la même date
 que celle de Clotaire, il est parlé des centaines,
 comme d'un établissement déjà fait, mais les ré-
 glemens qu'elle contient à cet égard sont à-peu-près
 les mêmes que ceux qu'on lit dans le décret
 de Clotaire; d'où l'on pourroit conclure, qu'ils
 étoient destinés à donner de la consistance à une
 institution nouvelle. Cette induction n'est rien
 moins que péremptoire; & voici, ce me semble,
 deux preuves non équivoques de l'ancienneté des
 centaines². 1° Clovis parle des centeniers dans
 une de ses chartes, & il les nomme parmi les
 juges auxquels elle est adressée. 2° Il en est fait
 mention dans la loi salique, telle que Charle-

¹ Bal. t. 1. — 2 V. Rec. de Perard, p. 1.

magne nous l'a transmise. Or, l'exemplaire sur lequel ce prince la fit copier, étoit certainement antérieur à la loi de Childebert, puisque plusieurs loix saliques, abrogées par Cildebert, se trouvent dans la copie que nous avons de la loi salique. Il est donc évident que Clotaire II, qui vivoit en 595, ne fut pas l'inventeur des centaines : mais voici ce qu'il fit.

§. III.

Dans la partie des cités qui n'étoit point comprise dans les cantons, & où il n'y avoit point de soldats stationnaires, on conservoit encore un établissement fait par les loix Romaines : une de ces loix, après avoir cassé les conservateurs de la paix, ou les chefs de paix, (*irenarchæ*), espèce de guet fort corrompu, avoit ordonné que l'on confieroit le soin de la sûreté publique aux habitans de chaque province, les plus opulens. L'intention du législateur n'avoit pas sans doute été que ces habitans fissent eux-mêmes la patrouille; ils s'en déchargèrent sur des gardes ou archers qu'ils soudoyèrent à cet effet : mais ce nouveau guet se corrompit encore, & Clotaire l'abolit par le décret, dont nous avons vu l'article principal. Il y substitua tous les propriétaires armés, qu'il partagea en centaines, sur le mo-

1 Cod. Theod. lib. 13. tit. 14.

dèle des stationnaires, & qu'il rendit responsables de tous les vols commis par les voleurs qui se feroient retirés dans leur centaine. Ils étoient tous obligés, & par intérêt, & par une loi positive, à prêter main-forte au centenier : or cette obligation supposoit qu'ils étoient tous armés, & qu'ainsi les simples possesseurs n'avoient point été compris dans les centaines.

§. I V.

Les mêmes causes, dont les vicaires pouvoient connoître, étoient aussi de la compétence des centeniers; ainsi la multiplication de ceux-ci, éteignit la juridiction que les vicaires avoient exercée jusqu'alors sur les propriétaires.

CHAPITRE XXXVII.

DES VASSEAUX DE LA COURONNE, COMME DIGNITAIRES.

§. I.

J'AI du parler des vassaux du roi, en parlant du vasselage : c'est encore ici le lieu d'en parler, parce qu'il y avoit des vassaux qui étoient dans leur district, ce que le comte étoit dans son canton.

§. II.

Les capitulaires distinguent le vassal *VASSUS*,

de celui qu'ils appellent VASSALLUS¹. Ils distinguent aussi le vassal (vassus) de l'officier du roi (ministerialis); ce qui pourroit faire croire que ce dernier n'est pas différent du petit vassal (vassallus): mais dans un autre endroit, l'officier est mis de pair avec les comtes & les abbés; & le vassal (vassallus) est mis au-dessous de l'officier; en sorte qu'en cet endroit le vassal & l'officier ne sont certainement pas une même personne. Il n'est pourtant pas impossible de lever cette espèce de contradiction, si l'on rapproche ici la différence que l'archevêque Hincmar met entre les grands officiers, qui étoient au nombre de douze, & les autres officiers inférieurs; & celle que j'ai mise entre les grands vassaux & les vassaux ministériels ou domaniaux. Les premiers avoient le titre de comte, les autres ne l'avoient point, & étoient pourtant employés dans les commissions dont parle le capitulaire, qui met une différence entre les officiers & les petits vassaux. Cela posé, dans les deux endroits des capitulaires où il est parlé des officiers du roi, il s'agit d'officiers de différentes classes; mais les petits vassaux sont constamment les ministériels ou officiers inférieurs.

§. III.

Les grands vassaux appelés VASSI sont de plu-

¹ Cap. Car. Calv. tit. 40. c. 1.

seurs espèces; les uns ne diffèrent point des comtes pour la qualité ni pour le grade, & sont grands officiers de la couronne : les autres, possesseurs de grands fiefs & hauts justiciers, ne sont subordonnés aux comtes, que comme le sont les évêques & les abbés. De ce nombre étoient les vassaux que Charlemagne établit en Aquitaine, & ceux qu'un annaliste appelle *præfers* de la frontière. Mais c'est uniquement des officiers grands & petits qu'il faut entendre les loix qui ordonnent de respecter les vassaux du roi & de la reine, de leur rendre par-tout les honneurs qui leur sont dûs, & qui enjoignent aux comtes de les prendre sous leur sauve-garde¹.

§. I V.

J'ai dit ailleurs quelle doit avoir été l'origine des grands fiefs; mais je n'ai point parlé du titre de ces fiefs. Il est cependant certain qu'ils eurent tous un titre réel & un titre honoraire : car on ignoroit encore celui de baronie, le seul qui n'emporte avec soi d'autre idée que celle du vasselage ou de la mouvance. Quand je dis qu'on ignoroit ce titre, cela ne doit s'entendre que du style de chancellerie, suivant lequel on appelloit simplement vassaux les seigneurs qui relevoient du roi, & les guerriers qui relevoient des

¹ Cap. Car. Calv. tit. 36. c. 5.

seigneurs : car comme les mots d'hommes, de leudes & de barons étoient absolument synonymes & désignaient également ceux que l'hommage, le baronnat (*baratus*), ou la recommandation, avoient rendus les hommes du roi ou des seigneurs, l'usage de ces dénominations étoit très ancien ; mais ce n'étoient que des dénominations. Le continuateur de Grégoire de Tours, qui écrivoit du temps de Pepin, appelle BARONS les leudes ou vassaux que le roi avoit dans les provinces¹ : & si ce mot ne se trouve pas dans les capitulaires, c'est que la chancellerie ne l'avoit pas encore adopté. Les remontrances de Bonneuil, présentées à Charles-le-Chauve en 856, l'emploient pour désigner les seigneurs qui, n'étant pas illustres, avoient néanmoins une part principale à la législation, & que l'on comprenoit ordinairement sous le nom de grands-*(primores)* ou de princes (*principes*) du royaume². Ils y sont appelés les sages barons du roi. L'usage de ce mot prévalut en France, & ne s'établit point en Germanie, où l'on désigna collectivement les vassaux de la couronne par le mot de PRINCE, & où chacun d'eux prit plus communément qu'en France le titre de COMTE, qui étoit celui de leur dignité. Ce n'est pas que ce

¹ Cap. Car. Calv. tit. 25. — ² Ibid. c. 41. — ³ Ibid. tit. 18. Ibid. tit. 7.

titre n'appartint également aux barons de France. On voit par un décret épiscopal, qui est du temps de Charlemagne¹, qu'il y avoit trois classes de comtes, & que les vassaux du roi, qui avoient de puis deux cens jusqu'à cinquante vassaux, étoient comtes de la troisième classe (comites minores); mais comme ce titre étoit un honneur relatif à leur emploi, on pouvoit désigner indifféremment chacun d'eux par le nom de son emploi, ou par celui de sa dignité. Voilà ce qui multiplia en Allemagne & en France le nombre des comtes.

§. V.

J'ai prouvé que les camps ou châteaux furent le chef-lieu des grands fiefs : il est donc évident que, relativement à ces châteaux, ils furent préfets ou prévôts, soldats châtelains ou même tribuns; si tous les tribuns ne prirent pas le titre de comtes. Les Romains avoient appelé *prevôt* le commandant d'un grand château, qu'ils nommoient *castrum*. Ils appelloient *soldat châtelain*, le gardien d'un château moins considérable, désigné par le mot (*castellum*). Celui de *burgus* paroît avoir été commun aux grands châteaux & aux petits.

¹ L'an 729.

CHAPITRE XXXVIII.

DES MARQUES D'HONNEUR OU DISTINCTIONS
HONORIFIQUES.

§. I.

APRÈS avoir parlé des dignités, je dois dire un mot de leurs attributs extérieurs. L'invention en est due aux Romains, & les Francs les adoptèrent, aussi-bien que les charges & les dignités dont ils étoient la marque distinctive.

§. II.

Nous avons vu que la royauté, conférée par les Romains, étoit attachée à des ornemens extérieurs qu'ils appelloient *INSIGNIA*. Il en étoit de même de toutes les charges de l'empire & de toutes les dignités honoraires. La pourpre & le diadème étoient les attributs essentiels de la dignité impériale¹ : les autres dignités donnoient aussi droit de porter la pourpre ; mais il n'y avoit que l'empereur qui pût en avoir un habit complet². Il paroît même que le manteau de soie couleur de pourpre lui étoit réservé³ : ainsi les distinctions les plus ordinaires étoient

¹ *Amm.* lib. 29. p. 190. lib. 26. p. 579. — *Id.* lib. 22. — ³ *Id.* p. 399.

un habit chamarré de bandes de pourpre plus ou moins larges, le paludament, qui, je crois, n'étoit pas différent de l'étole dont se servent aujourd'hui nos prêtres, des brasselets, un bâton d'or ou d'ivoire, un siège curule, des faisceaux, des anneaux, des harnois distingués, des ceintures particulières, des colliers, &c. Outre ces distinctions générales chaque emploi avoit un symbole particulier. C'étoient des figures qui y étoient relatives, & qu'on peignoit sur le brevet des employés : on les broda aussi sur des morceaux d'étoffes qui servirent de drapeaux : mais j'en parlerai ailleurs; je me bornerai ici à parler de quelque marques d'honneur dont l'usage s'établit plus constamment ou plus généralement chez les Francs.

§. III.

La ceinture & le collier étoient deux ornemens communs à tous les magistrats qui régissoient les provinces. Le collier appelé *TORQUES* étoit aussi un ornement militaire, & pour le porter il n'étoit pas nécessaire d'être parvenu aux premiers grades : car nous voyons dans Ammien que le grade de dragonaire, ou de porte-enseigne, donnoit ce droit : mais il y avoit des colliers de plus d'une espèce. Les soldats auxiliaires ou bar-

bâres portoient des colliers d'or¹. Les citoyens ou légionnaires en portoient d'argent : ces colliers consistoient en trois cordons d'or ou d'argent entrelassés² ; c'étoit ordinairement la marque de la victoire, & on en décoroit, après le combat, les guerriers qui avoient combattu vaillamment³.

§. I V.

Telle est l'origine de ces colliers qui furent une récompense du prince, & une des marques de la chevalerie, avant même qu'on eût institué des ordres particuliers.

§. V.

Une ceinture d'une certaine espèce étoit plus particulièrement encore la marque distinctive des grands emplois. Chaque officier ne la portoit que pendant la durée de sa gestion. Les dignités honoraires n'y donnoient aucun droit, & lorsqu'un magistrat sortoit de charge, ou qu'on l'en dépouilloit, il étoit obligé de déposer la ceinture. Cette règle ne souffroit aucune exception ; & de-là vient que quand on disoit de quelqu'un qu'il portoit la ceinture, (*esse in singulo*), c'étoit la même chose que si l'on eût dit qu'il étoit actuellement en charge. Les Francs conservèrent le même usage ; mais ils

¹ Plinii, lib. 33, c. 2. — ² Sophorax, *Curop de offic. Palat.* — ³ D. Ambrosii *consi. de obitu Valentiniani*.

donnèrent à tous les ornemens civils & militaires, le nom générique d'HONNEUR. Il est même remarquable que ce mot se trouve substitué à celui de ceinture, dans presque toutes les loix Romaines qu'on a transcrites dans les capitulaires : une seule a conservé le mot de CEINTURE. J'ai déjà cité une lettre d'Alcuin, dans laquelle il met les ceintures au nombre des honneurs¹.

§. V I.

Comme il y avoit des colliers de plus d'une espèce, il y avoit aussi plusieurs ceintures. Nous avons vu ailleurs que les novices d'armes portoient la ceinture dès l'âge de neuf à dix ans, & qu'ils la prenoient en prêtant le serment militaire. Cette ceinture étoit particulière aux guerriers² : car il étoit ordonné aux ducs de ne pas souffrir que ceux des fils de vétérans, que leur foiblesse ou leur mauvaise santé rendoit incapables du service, reçussent inutilement la ceinture, en prêtant le serment militaire. Tout homme libre avoit un honneur quelconque chez les Francs³. Il en étoit privé aussi-tôt qu'il avoit embrassé l'état monastique, & il ne lui étoit pas libre de le reprendre lorsqu'il venoit à quitter cet état⁴. Cet honneur étoit la ceinture militaire,

¹ Epist. 38. — ² Cod. Theod. lib. 7. tit. 32. leg. 5. — ³ Capit. addit. 3. c. 66. — ⁴ Cap. Met. an. 756. c. 2. 1. Cap. an. 819. c. 16.

§. VII.

Il est vraisemblable qu'on avoit plusieurs ceintures, lorsqu'on réunissoit plusieurs dignités, & qu'on en changeoit lorsqu'on parvenoit à un grade supérieur. Fortunat dit¹, dans un de ses poèmes, que Thierry avoit fait tribun un seigneur nommé Condo, en le décorant de l'honneur², qu'ensuite Theodebert lui avoit accordé la comitive, & qu'il avoit augmenté ses ceintures, en les rendant dignes de ses services³.

§. VIII.

C'étoit l'usage chez les Romains que les personnes militaires ôtassent leur ceinture lorsqu'elles comparoissent en justice⁴: si cet usage ne se conserva pas chez les Francs, il en resta du moins des vestiges, & ce fut apparemment de-là que vint la différence de cérémonial qui s'observa dans l'hommage que les vassaux de la couronne rendoient pour leurs fiefs. Le même vassal se desceignit quand il fit hommage pour certains fiefs, & garda sa ceinture en faisant hommage pour d'autres fiefs. Mais peut-être cette différence de cérémonial marquoit elle aussi la différente nature des fiefs; si cela est, le vassal propriétaire ne se desceignit pas, parce qu'il avoit un droit

¹ Lib. 7. carm. 16. — ² Ornavit honore tribunum. — ³ Auxit & obsequiis cingula dignatus. — ⁴ Amm. lib. 22. p. 402.

antérieur à l'hommage, & qu'il ne tenoit pas uniquement de son suzerain le droit de porter la ceinture, qui étoit la marque extérieure de la possession.

§. IX.

C'est encore aujourd'hui une des formalités de l'hommage de quitter son épée : on la quitte en entrant dans la chambre des comptes, parce que c'est la cour féodale de France.

§. X.

La ceinture n'étoit pas la seule décoration qui fut un honneur, aussi employa-t-on souvent ce mot au pluriel. Les Francs avoient conservé leurs anciennes décorations, & les avoient ajoutées à celles des Romains. De longs cheveux, un baudrier, les habits barbares ou militaires, toutes les armes défensives, & le bouclier en particulier, les éperons, le poignard, étoient chez eux des honneurs. Je parlerai de toutes ces choses, lorsque je traiterai du luxe & de l'habit militaire.

§. XI.

On perdoit les autres honneurs¹ aussi-bien que la ceinture², par plusieurs sortes de prévarications, & l'on s'en dépouilloit nécessairement

¹ Cap. an. 828. c. 4. — ² Cap. lib. 5. c. 300.

toutes les fois qu'on se soumettoit à la pénitence publique¹. Les François enchérent sur les loix, en les voulant observer trop exactement. Une accusation calomnieuse, un outrage, la moindre injure étoient des crimes dont l'offensé devoit poursuivre la vengeance, jusqu'à ce qu'on l'eût satisfait par une composition proportionnée à l'affront. Ne pas courir à la vengeance, c'étoit avouer qu'on méritoit le traitement qu'on avoit reçu, & , dès ce moment, on étoit exclus de la société des gens d'honneur, peut-être même étoit-on réellement privé de son honneur quand on avoit négligé de se venger, comme on étoit privé de la succession de son père, lorsqu'on n'avoit pas redemandé son sang à ses assassins. Ainsi pour conserver son honneur, il fallut tremper ses mains dans le sang de celui de qui on avoit reçu un affront. De-là est venu le point d'honneur : cette chimère qui fut inconnue aux Grecs & aux Romains. La modération étoit comblée d'éloges par les sages & par le peuple. Il étoit beau de dissimuler une injure ; c'étoit un crime d'en poursuivre la réparation par des moyens violens : l'évangile a consacré ces principes ; & chez des chrétiens c'est une honte de pardonner, on se déshonore en ne se vengeant pas. C'est un préjugé aussi ancien que toutes les monarchies de

¹ Cap. tribur. an. 822. c. 4.

l'europe , & qui a sa source dans leurs loix primitives : mais pourquoi a-t-il survécu à la barbarie de notre premier âge ? pourquoi a-t-il survécu à son objet ? Pourquoi les loix , d'accord avec la religion & la raison , n'ont-elles pu le déraciner ? Tant d'autres préjugés , beaucoup plus raisonnables , tant d'autres coutumes louables & utiles , ont disparu , sans que la raison les ait combattues , sans que les loix se soient armées contr'elles , sans que la religion les condamnât.

§. XII.

Nous verrons ailleurs que les barbares juroient sur leurs armes ; on jure par tout ce qu'on respecte ou qu'on chérit. Ils jurèrent aussi par leur honneur : c'est encore un privilège de la haute noblesse en Angleterre de jurer par son honneur ; toute la noblesse a le même droit en France. On ne le reconnoît point dans les tribunaux ordinaires , parce que les loix Romaines ont prévalu sur les anciennes mœurs. Ce n'est que dans le tribunal des nobles que l'on connoît des affaires d'honneur , & il n'y a que les nobles contre lesquels on puisse intenter une action fondée sur une parole d'honneur. Tous les officiers militaires sont réputés nobles à cet égard.

Fin du tome premier.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

Discours préliminaire, page j

L I V R E P R E M I E R.

D E L A R O Y A U T É.

CHAPITRE I. Origine des Francs & de leurs rois,	1
CHAP. II. Que la couronne n'étoit pas absolument héréditaire dans la maison des rois Francs,	22
CHAP. III. Comment Pepin fixa la couronne dans sa maison,	32
CHAP. IV. Réflexion sur l'élection de Hugues Capet,	34
CHAP. V. Comment les princes Carlovingiens succédèrent les uns aux autres,	36
CHAP. VI. Guerres & traités faits entre les fils de Louis-le-Débonnaire,	38
CHAP. VII. Comment ces traités furent observés, & ce qu'on entendoit par hérédité,	40
CHAP. VIII. Des élections éventuelles,	42
CHAP. IX. Des désignations,	47
CHAP. X. De l'avènement au trône,	49
CHAP. XI. Que tout le peuple devoit concourir à l'élection,	55
CHAP. XII. De la dignité impériale,	56
CHAP. XIII. Des expéditions Romaines,	61
CHAP. XIV. De la couronne impériale, relativement aux autres couronnes,	62

L I V R E S E C O N D.

O B L I G A T I O N S R É C I P R O Q U E S D U R O I E T D E L A N A T I O N.

CHAP. I. Comment se formèrent les royaumes Germaniques,	64
---	----

TABLE DES CHAPITRES. 461

CHAP. II. Ordre dans lequel se contractoient les engagemens réciproques du roi & de la nation,	78
CHAP. III. Ce que c'étoit que la recommandation,	79
CHAP. IV. Formalités de la recommandation. Origine de l'hommage,	83
CHAP. V. Serment du roi,	89
CHAP. VI. Serment de la nation,	90
CHAP. VII. A quoi le roi s'engageoit par son serment,	92
CHAP. VIII. A quoi la nation s'obligeoit en prêtant serment au roi,	93
CHAP. IX. Précautions que les rois avoient prises contre la fragilité humaine,	95
CHAP. X. Réflexion sur la déposition des empereurs,	97
CHAP. XI. De la révolte,	99
CHAP. XII. Quelle conduite on tenoit à l'égard des rebelles,	101
CHAP. XIII. Réflexion sur le ban & forban,	103

LIVRE TROISIÈME.

DE LA NATION EN GÉNÉRAL, ET DES LIBRES PROPRIÉTAIRES EN PARTICULIER.

CHAP. I. Que ceux qui prêtant serment composoient la nation,	104
CHAP. II. De qu'il on exigeoit le serment,	107
CHAP. III. Énumération des personnes qui prêtoient serment au roi,	107
CHAP. IV. Qui étoit soldat & citoyen chez les Français. Origine des propriétaires Français,	109
CHAP. V. Qui étoit soldat & citoyen chez les anciens Gaulois,	114
CHAP. VI. Comment plusieurs loix romaines concoururent à former des familles militaires,	115
CHAP. VII. Origine des libres propriétaires,	123
CHAP. VIII. Qu'il falloit être libre pour être propriétaire,	125
CHAP. IX. Ce que c'étoit que la liberté. De la noblesse,	127

464 TABLE DES CHAPITRES.

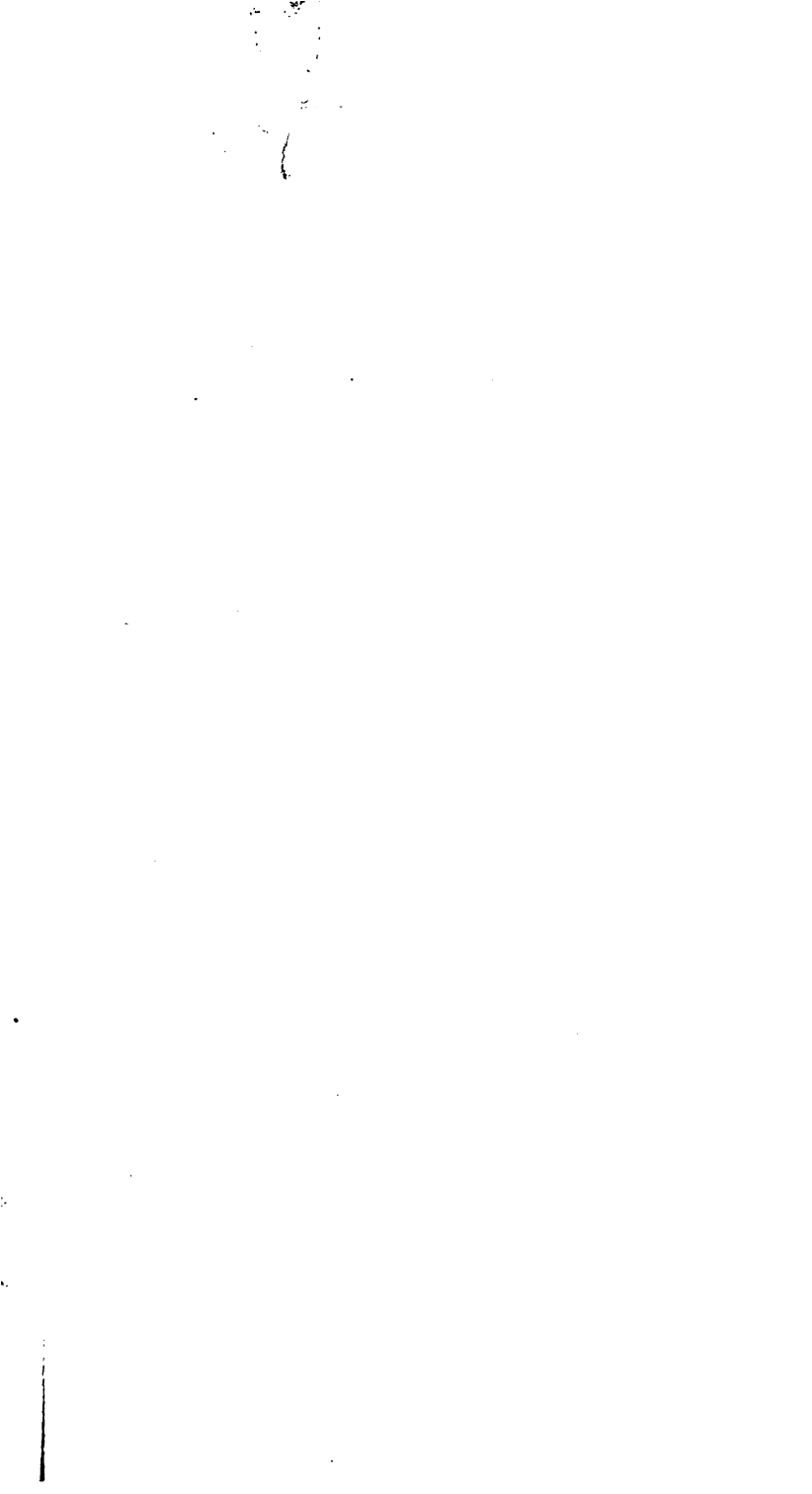
CHAP. XXXI. Réflexion sur l'origine des comtes Pa-	
latins en Allemagne ,	415
CHAP. XXXII. Réflexion sur les sénéchaussées & sur les	
bailliage ,	417
CHAP. XXXIII. Des vicomtes , & vicaires ou vi-	
guiers ,	427
CHAP. XXXIV. Des présidens & des défenseurs des	
villes ,	431
CHAP. XXXV. Des prévôts ,	439
CHAP. XXXVI. Des centeniers ,	443
CHAP. XXXVII. Des vassaux de la couronne, comme	
dignitaires ,	447
CHAP. XXXVIII. Des marques d'honneur ou distinc-	
tions honorifiques ,	452

Fin de la table des chapitres du tome premier.



7







MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

MS. B. 1. 1. 1. 1. 1. 1.

